







HISTOIRE ROMAINE.

TOME SECOND.



HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA FONDATION DE ROME, jusqu'à la Tanslation de l'Empire par CONSTANTIN.

Traduite de l'anglois de LAURENT ECHARD.

TOME SECOND.

Depuis l'an premier de Rome, jusqu'en 535.]

Prix 3 liv. le vol. broché.



A AVIGNON,

Chez ANTOINE AUBANEL, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Marc.
JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur-Libraire, rue Vieux-Sétier.

AN X. (1802.)

TABLE
DES SOMMAIRES
Du ſecond Volume.

HISTOIRE ROMAINE.
LIVRE SECOND.
CHAPITRE X.

Depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique, juſqu'au tems que Scipion l'Africain la termina.

(Eſpace de 17 ans.)

CHAPITRE XI.

Depuis la fin de la seconde guerre Punique jusqu'à la fin de la troisieme, & à la ruine de Carthage.

(Espace de 55 ans.)

CHAPITRE XII.

Depuis la destruction de Carthage jusqu'à la fin de la conspiration des Gracques, qui voulurent donner atteinte au gouvernement consulaire.

(Espace de 23 ans.)

CHAPITRE XIII.

Depuis la fin de la sédition des Gracques jusqu'à la fin de la guerre civile en Italie, & la dictature perpétuelle de Sylla.

(Espace de 41 ans.)

CHAPITRE II.

Depuis la mort de Craſſus jusqu'à celle de Pompée & à l'Empire de Céſar.

(Eſpace de 5 ans.)

CHAPITRE III.

Depuis la mort de Pompée jusqu'à celle de César, où se termine le Triumvirat, sans que le gouvernement consulaire soit rétabli.

(Espace de 9 ans.)

CHAPITRE IV.

Depuis la mort de César jusqu'à celle de Brutus & de Cassius, sous le second Triumvirat, qui abolit entierement l'Etat républicain.

(Espace de plus de deux ans.)

CHAPITRE V.

Depuis la mort de Brutus & de Cassius, jusqu'au bannissement de Lépidus.

(Espace de 6 ans.)

CHAPITRE VI.

Depuis la destitution de Lépidus jusqu'à la mort d'Antoine, & à l'élévation d'Octavius à l'Empire.

(Espace de 6 ans.)

CHAPITRE VII.

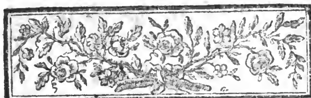
Depuis la mort d'Antoine juſqu'au parfait établiſſement de l'Empire par Octavius.

(Eſpace de plus de trois ans.)

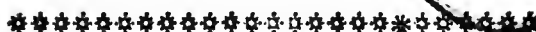
I. OCTAVIUS *pleure la mort d'Antoine.* II. *Octavius entre dans Alexandrie.* III. *Cléopatre rend les derniers devoirs à Antoine.* IV. *Triſteſſe & déſeſpoir de Cléopatre.* V. *Octavius lui rend viſite.* VI. *Cléopatre va au tombeau d'Antoine.* VII. *Mort de Cléopatre.* VIII. *Octavius fait mourir Céſarion.* IX. *Octavius retourne à Rome.*
725. X. *Politique d'Octavius.* XI. *Sa conduite.* XII. *Octavius délibere s'il abdiquera l'empire.* XIII. *Diſcours d'Agrippa.* XIV. *Diſcours de Mécenas.* XV. *Conſeils de Mécenas.* XVI. *Octavius ré-*
726. *forme le ſénat.* XVII. *Loix ſur les*
727. *voyages.* XVIII. *Diſcours d'Octavius pour abdiquer l'empire.* XIX. *Impreſſions que ce diſcours fait ſur l'eſprit des ſénateurs.*

Fin de la Table des Sommaires du ſecond Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE ROMAINE.



LIVRE SECOND.

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

CHAPITRE DIXIEME.

Depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'au tems que Scipion l'Africain la termina.

(Espace de dix-sept ans.)

LEs grands succès qu'avoit eu en Espagne Annibal fils d'Amilcar, engagerent les Carthaginois à lui donner le commandement de leur armée en Italie, & à se reposer sur lui du soin de la guerre qu'il alloit y porter. Pouvoit-on le connoître & lui préférer quelqu'un ? Il étoit audacieux, mais avec sagesse ; infatigable, ferme jusqu'à n'être troublé par aucune adversité,

An de Rome. 535.

I. Portrait d'Annibal.

An de Rome. 535.

aussi clairvoyant dans les desseins des autres que dans les siens propres, suivant constamment ceux qu'il avoit pris, & n'en formant que de grands. Tout cela étoit accompagné d'une si parfaite connoissance de la guerre que, s'il eût été moins jeune, elle auroit passé pour une expérience consommée. Il avoit une haine si vive pour le nom Romain, qu'il ne pensoit qu'à le détruire, en sorte que faisant la guerre en Espagne, il projettoit déjà celle d'Italie. Quand il eut fini la premiere & subjugué tout ce qui étoit capable de résistance, il laissa à Hanno, un des généraux Carthaginois, le soin de conserver & de défendre ses conquêtes, & se mit en marche vers l'Italie.

L'armée d'Annibal étoit alors de cinquante mille hommes de pied, & de neuf mille chevaux. Les Africains ne composoient pas seuls ce corps redoutable : un grand nombre d'étrangers attirés par la réputation du général & par la grandeur de l'entreprise, formoit une partie considérable de ses troupes. Le passage des Pyrénées n'étoit gueres frayé en ce tems-là, & les franchir pour entrer dans un pays ennemi & inconnu, auroit été une expédition impossible à un moindre Général. Annibal passa le Rhône, & des bords de ce fleuve son armée s'avança en dix jours jusqu'au

pied des Alpes. Son impatience n'avoit pu se résoudre d'attendre le printems. Les montagnes escarpées étoient toutes couvertes de neige. Point de route certaine ; nul lieu pour se reposer. On ne voyoit que quelques cabanes informes, dispersées çà & là, & situées sur des pointes de rochers inaccessibles ; des troupeaux maigres, transis de froid, des hommes chevelus, d'un aspect sauvage & féroce, par-tout en embuscade, poussant de grands cris répétés par les échos des rochers, & chargeant avec avantage & avec fureur le soldat occupé à fixer son pied, & à assurer son corps, que la neige, les glaces pendantes des rochers, & le froid qui les faisissoit, exposoient à tous momens à tomber dans d'affreux précipices, avec les chevaux & tous les bagages. An de Rome. 535. II. Il passe les Alpes.

Après neuf jours entiers, , qui se passerent à soutenir toutes ces horreurs, Annibal parut enfin au sommet des Alpes, transporté de joie de voir le pays qu'il se proposoit de conquérir. Il le montroit à ses soldats, pour leur faire oublier les peines passées, & leur disoit: Qu'ils avoient forcé les murs de l'Italie, & que ceux de Rome n'étoient rien en comparaison. Cette flatteuse espérance & deux jours de repos, rendirent l'allégresse & la vigueur aux troupes abattues. Mais voici qu'ils trouvent

An de Rome. 535.

en s'avançant, une quantité de neige nouvellement tombée, qui engloutit les premiers qui ont la hardiesse de frayer la route aux autres, & qui en s'éboulant, entraînent ceux qui les suivent de près. Alors la frayeur, la consternation, le désespoir se peignirent sur tous les visages. Annibal seul, intrépide & tranquille, rassure, console, & excite à marcher. On avance, & on trouve en face un rocher qui traversant le chemin, le ferme d'un côté, & laisse voir de l'autre un ravin, ou plutôt un abyme, de mille pieds de profondeur. Le général qu'aucun obstacle ne rebute, tente d'autres chemins; mais la neige les ayant tous comblés, & rendus impraticables, il revient au rocher, & entreprend de l'aplanir. Il ordonne que l'on abatte tous les arbres des environs, & à mesure qu'on les coupe, on range le bois en forme de bucher autour du roc; & quand le monceau est élevé à peu près au niveau, on met le feu aux arbres, & on l'entretient, jusqu'à ce que l'ardeur de la flamme ait rendu la pierre aussi rouge que le brasier même qui l'environne. Annibal fait alors verser dessus (comme Tite-Live le dit) une grande quantité de vinaigre, qui s'insinuant dans les veines du rocher, entr'ouvert par la force du feu, le calcine & l'amollit. On travaille ensuite sur cette

matiere ainsi disposée, & on pratique dans le rocher un chemin, qui donne un libre passage aux troupes, aux bagages & aux éléphans mêmes. Ce récit paroît fabuleux, aussi des historiens moins crédules nous apprennent seulement que les soldats, à force de bras & de pics, creuserent un chemin dans le roc, par où les hommes, les chevaux & les éléphans passerent un peu plus facilement. Tout cela entrepris & achevé en quatre jours, on rencontre au-delà de cette formidable barriere, des vallons propres au pâturage, qui rétablissent un peu les chevaux presque morts de faim, & laissent quelque repos aux troupes aussi exténuées de la fatigue que de la disette. De ces vallons on entre dans la plaine, après quinze jours de marche au travers des Alpes, & cinq mois entiers d'inquiétude & de travaux; car il n'y avoit pas moins qu'Annibal étoit parti de Carthage-la-Neuve, ou Carthagene, bâtie par Asdrubal en Espagne. La revue que fit de ses troupes le Général Africain quand il eut atteint l'Insubrie, (c'est l'ancien nom du Milanès,) lui apprit, selon Polybe, que son armée étoit réduite à vingt mille hommes de pied, & six mille chevaux.

An de Rome. 535.

III. Combat du Tesin où Scipion est défait par Annibal.

Le Consul P. Cornelius Scipio sachant qu'Annibal étoit arrivé en Italie, se hâta de le joindre & de lui donner ba-

An de Rome. 535.

taille, suppoſant qu'il avoit affaire à une armée fatiguée & dépourvue de tout. Il le rencontra ſur les bords du Téſin, riviere dans l'Etat de Milan, y fut vaincu & bleſſé. Et s'il ne tomba pas entre les mains des ennemis, il en fut redevable à la valeur du jeune Scipion ſon fils, connu depuis ſous le glorieux ſurnom d'Africain. La cavalerie Numide eut tout l'honneur de cette journée; car elle chargea ſi bruſquement l'arriere-garde des Romains, qu'elle n'eut ni le tems de ſe défendre, ni le courage de ſe rallier, après avoir été rompue. Tib. Sempronius Longus, ſecond Conſul, alors en Sicile, paſſa promptement au ſecours de ſon collégue, qui raſſembloit les débris de ſon armée, auprès de la riviere de Trebie. De foibles avantages remportés deux ou trois fois par les partis de Sempronius, lui ſemblerent d'heureux préſages; & ſur ce fondement il réſolut de donner bataille, contre le ſentiment de Scipion, alors guéri de ſes bleſſures, qui jugeoit qu'on devoit, avant que de rien riſquer, attendre la jonction des Gaulois, ſur leſquels l'un & l'autre comptoient imprudemment.

Annibal plus certain de la vraie intention de ces peuples, qui n'obéiſſoient aux Romains que malgré eux, voyant ſon armée pleine d'ardeur, s'approcha de la Trebie. Les deux camps n'étant ſé-

parés que par la riviere, il fit passer au-delà un détachement de mille chevaux & de mille fantassins, qu'il posta dans un lieu avantageux, & envoya sa cavalerie Numide à dessein de harceler les Romains, qui pressés de la faim, & dans un besoin général de toutes choses, se mirent en état de passer la riviere, où ils avoient de l'eau jusqu'aux aisselles. Quand le combat fut engagé, ces troupes sortirent de leur embuscade, & envelopperent l'ennemi. L'action fut sanglante : les Romains qui ne laisserent pas de vendre cher leur vie, perdirent vingt-six mille hommes en cette funeste journée. Dix mille d'entr'eux se firent jour les armes à la main au travers de l'armée Carthaginoise, & malgré ses efforts, arriverent à Plaisance.

An de Rome. 535.

IV. Bataille de Trebie, où les Romains sont encore défaits.

Les vainqueurs se retirerent aussitôt dans leur camp, n'ayant pas la force de se réjouir de leur victoire. Ils étoient accablés de la rigueur du froid, qui étoit si grand, que les chevaux, les éléphans, & une partie des soldats n'y purent résister. A cela près, tout réussissoit à Annibal, & Rome n'avoit point encore eu à combattre d'ennemi si habile, si brave & si heureux. Elle travailloit pourtant avec une diligence incroyable, à pouvoir rentrer en campagne, pour faire tête à l'ennemi. Mais elle s'oublia dans le choix de ses nouveaux Consuls,

An de Rome. 535.

trop inférieurs en capacité au Général Africain. L'un étoit C. Flaminius grand orateur & médiocre capitaine , l'autre P. Servilius Geminus.

Annibal depuis la bataille de Trebie, avoit paſſé le reſte de l'hiver chez les Gaulois , qui lui fournirent autant de troupes qu'il en voulut. De ſorte que trouvant ſon armée auſſi nombreuſe qu'à ſon arrivée en Inſubrie , il n'héſita point à s'engager plus avant , & à faire de l'Hétrurie le théâtre de la guerre. On pouvoit y aller par deux différens chemins , qu'Annibal ne connoiſſoit gueres. Ne ſe propoſant que de ſurprendre les Romains , il ſe détermina pour le plus court , ſans s'informer ſi on y paſſoit d'ordinaire. Il connut trop tard , que ce qu'il croyoit un chemin , étoit un marais , que perſonne n'avoit jamais traverſé. Pour ne pas retourner ſur ſes pas , il y entra avec ſon armée , & n'en ſortit qu'après quatre jours de marche & de fatigue incroyable , aux dépens de ſes équipages qui y demeurerent preſque tous , & de ſes chevaux qui y perdirent la corne de leurs pieds. Les éléphans y périrent , & il n'y eut que celui qu'Annibal montoit , qui réſiſta. Il en coûta la vie à un grand nombre de ſoldats , & Annibal y perdit un œil.

Ce général plus attentif à s'inſtruire

du caractere du Consul Flaminius, qu'à connoître les chemins, apprenant qu'il étoit d'un tempérament vif & impétueux, fit tout ce qu'il falloit pour l'attirer au combat, & profiter de sa témérité. Tantôt il passoit à la vue de son camp, & tantôt il feignoit de marcher en avant, ou brûloit quelques lieux des environs. Flaminius se croyant méprisé & bravé par Annibal, crut devoir lui présenter la bataille. Et bien qu'on lui représentât, qu'il étoit de beaucoup inférieur en cavalerie à Annibal, & que s'il vouloit attendre seulement le secours que lui amenoit son collégue, il combattroit avec plus d'égalité & d'apparence de succès; il ne changea point de sentiment, & marcha aux ennemis. Il poussa même si loin sa folle confiance, qu'il se fit suivre par une foule du plus vil peuple, portant les fers, dont il prétendoit charger les Africains déjà vaincus dans son imagination.

An de Rome. 536.

V. Bataille de Thrasimene ou l'armée Romaine est taillée en pieces.

Annibal étoit campé avantageusement près du lac de Thrasimene, ou de Pérouse, proche duquel il y a une petite chaîne de montagnes, & entr'elles & le lac, un passage étroit conduisant à une vallée prochaine, commandée par des hauteurs qui l'environnent. Lorsqu'il se vit suivi par le Consul, il lui laissa l'entrée libre du vallon, après avoir garni de ses meilleures troupes toutes les émi-

An de Rome. 536.

nences, & s'être posté en face du passage. Il ne falloit pas une grande expérience de la guerre, pour voir que c'étoit se perdre, que de s'engager dans un pareil défilé. Flaminius n'y réfléchit point, & entra après Annibal dans ce lieu funeste. Alors se voyant chargé à dos, en flanc & de front, avant que d'avoir pu s'appercevoir de la disposition des ennemis, qu'un brouillard épais sorti des vapeurs du lac lui déroboit, il fut accablé avec les siens, & resta mort sur la place. Quinze mille Romains périrent dans ce combat, & six mille furent faits prisonniers, dans un village où ils s'étoient retirés après la perte de la bataille.

Annibal embarrassé de tous les prisonniers qu'il avoit déjà, & encore de ceux-ci, renvoya sans rançon tous les Latins, & ne garda que les Romains. Il ordonna que l'on cherchât parmi les morts le corps du Consul pour lui donner la sépulture; mais on ne put le reconnoître. Servilius qui étoit second Consul, & qui campoit à Ariminum, (Rimini dans le Golfe de Venise,) n'apprit que fort tard l'irruption des Carthaginois en Hétrurie, ce qui causa le retardement de quatre mille hommes que Centenius menoit à Flaminius, & en même tems leur malheur. Car Annibal averti plutôt de leur marche qu'eux de

la défaite de l'armée Romaine, détacha si à propos Maharbal, qu'il les rencontra en chemin, les chargea, en tua la moitié, & emmena prisonniers les autres, qui se défendirent assez long-tems à la faveur d'un côteau. An de Rome. 536.

L'infortune de tant de chefs, & les pertes réitérées de la République, l'obligerent à délibérer mûrement sur le choix de ses Généraux. Et se persuadant que la pluralité des commandans avoit contribué à ses disgraces, au lieu de mettre deux Consuls à la tête de l'armée, elle y mit un Pro-Dictateur. Tel fut le nom qu'on donna au nouveau Magistrat, par respect pour l'ancien usage, qui accordoit aux Consuls la nomination du Dictateur. Les besoins pressans de la République ne lui permirent pas d'attendre le retour de Servilius. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit confié la Dictature à un aussi digne sujet que Q. Fabius Maximus, connu par un mérite solide à la guerre, habile à profiter des conjonctures, décisif dans tous les événemens, & ferme avec toute la circonspection permise à la valeur. Q. Minutius Rufus, que le peuple lui donna contre la coutume pour Général de la cavalerie, ne manquoit point de courage; mais il n'étoit pas capable d'un premier commandement.

VI. Fabius élu Dictateur.

An de Rome. 536.

Tous les avantages remportés par Annibal sur les Romains, n'empêcherent point Fabius de s'approcher des ennemis, dès qu'il eut formé son armée; sans aucun dessein pourtant d'engager une action décisive, parce qu'il jugeoit que la situation des affaires ne le demandoit pas. Il ne s'appliqua donc qu'à observer les mouvemens d'Annibal, à resserrer ses quartiers, à lui couper les vivres, à éviter les plaines à cause de la cavalerie Numide, à suivre les ennemis quand ils décampoient, à les fatiguer dans leurs marches, & enfin à se tenir lui-même à une distance, qui lui laissât la liberté de n'en venir aux mains, que quand il verroit un avantage évident. Ces précautions si dignes d'un grand capitaine firent donner à Fabius le surnom de *Cunctator* ou Temporiseur, par ceux des Romains qui ne connoissoient pas que le salut de l'Etat dépendoit de cette conduite. L'estime & l'admiration lui ont conservé ce surnom glorieux, que l'ignorance & le mépris lui avoient d'abord donné.

Annibal ne pouvant en aucune maniere attirer Fabius au combat, ni en faisant des dégats à sa vue, ni en s'approchant de son camp pour le braver, entreprit d'aller à Casinum ville de la Campanie. Mais ses guides trompés par la ressemblance du nom, au lieu de

le conduire vers Casinum, lui firent prendre le chemin de Casilinum, que les Géographes croient être Castelluzzo. Cette méprise pensa lui coûter bien cher, & il eut besoin de tout son esprit, pour se tirer de l'embarras où elle le jetta. On a dit que Fabius ne le perdoit point de vue, afin de se régler sur ses démarches. Comme il savoit mieux le pays que lui, le voyant entrer dans une vallée étroite & presque sans issue, que de petites montagnes dominoient, il les fit occuper par quatre mille soldats qui étoient l'élite de son armée, & se campa devant la gorge du défilé, après qu'un de ses détachemens dont il étoit précédé, eut donné sur l'arriere-garde, tué huit cens des ennemis, & fort inquiété le reste. Annibal s'appercevant qu'il étoit assiégé, & dans un état fâcheux, d'où il étoit impossible de se dégager par la force, employa un stratageme peu usité. Il avoit bien deux mille bœufs en son camp. La nuit étant venue, il fit attacher à leurs cornes des petits fagots de bois très-combustible, que l'on alluma. Quand ces animaux sentirent la chaleur du feu sur leurs têtes, ils commencerent à s'agiter étrangement, & leur agitation redoublant la flamme & les étincelles, ils la porterent çà & là jusqu'aux sentinelles Romaines & aux corps-de-gardes, qui en

An de Rome. 536.

VII. Stratageme d'Annibal pour sortir d'un défilé.

An de Rome. 536.

furent si effrayés, n'en devinant point la cause, qu'ils abandonnerent leur poste, & laisserent le chemin libre. Annibal, qui dans une extrême inquiétude attendoit l'effet de son stratageme, en profita aussitôt, & sortit heureusement. Mais il ne put éviter qu'on ne chargeât son arriere-garde, dont une partie fut taillee en pieces.

Fabius avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir; & ce n'étoit point sa faute, mais celle de ceux qui gardoient le camp, si Annibal lui étoit échappé. Ce fut néanmoins à Rome la matiere d'une infinité de murmures contre lui. Le Général Carthaginois qui en fut instruit, ne pensa qu'à les augmenter, en rendant suspecte la conduite de Fabius, & comme s'ils eussent été tous deux d'intelligence, il épargna toujours les terres du Dictateur, dans le tems qu'il brûloit & détruisoit celles qui appartenoient à la République, ou à ses autres sujets.

VIII. L'autorité du commandement également partagée entre Fabius & Minucius.

Cet artifice imposa au Sénat & au peuple déjà mécontent de l'inaction & de la lenteur de Fabius, qu'il appelloit foiblesse & lâcheté: & ce qui n'avoit point eu encore d'exemple, on partagea l'autorité du commandement entre lui & le général, qui devint son égal.

Minucius enflé de certains petits avantages qu'il avoit eus en commandant quelques partis, se fit honneur du ca-

price des Romains, & crut qu'avec des qualités militaires aussi connues que les siennes, il pouvoit tout entreprendre. L'armée étoit séparée à peu près par moitié entre Fabius & lui. Soutenu donc du seul corps qu'il commandoit, sans prendre conseil de son collégue, qui lui étoit si supérieur en mérite, il attaqua l'armée d'Annibal. L'Africain qui souhaitoit depuis long-tems d'avoir en tête un chef téméraire, trouva en celui-ci tout ce qu'il désiroit, & afin de le combattre avec encore plus d'avantage, il l'attira insensiblement dans un lieu où la commodité du terrain n'étoit que pour les Carthaginois. Minucius aveuglé de présomption, ne prit pas garde à ce mouvement, & chargea Annibal, lorsqu'il ne devoit penser qu'à se mieux poster. Il alloit être enveloppé, quand Fabius attentif aux mauvaises démarches de Minucius, vint à propos à son secours, & le délivra. Ce qu'il y eut de plus beau en cette occasion, c'est que le Dictateur en secourant son collégue, ne se mit jamais au hasard d'être contraint à en venir à une action générale, & n'abandonna point son camp. Annibal, juge éclairé des actions de guerre, trouva un air de supériorité en tout ce que fit alors Fabius, qui le contraignit de dire, en faisant allusion à la situation du camp de ce Général : Qu'il avoit vu

An de Rome. 536.

IX. Minucius est enveloppé & délivré par Fabius.

An de Rome. 536.

le moment où les nuages de la montagne menaçoient les Carthaginois d'une furieuse tempête. Minucius qui avoit des sentimens de vertu avec des défauts, avoua qu'il dévoit son salut à Fabius, qu'il appella toujours son pere depuis ce tems-là. Enfin renonnoissant combien il étoit inférieur à ce grand homme, il lui rendit le commandement en chef, & ne garda que celui de la cavalerie.

X. Minucius cede le commandement en chef à Fabius.

An de Rome 537.

Il y avoit un tems limité à la Dictature. Lorsqu'on le vit prêt d'expirer, on fit un Dictateur provisionnel pour la tenue des comices, à dessein de créer des Consuls. L. Veturius Philo fut le successeur de Fabius, comme M. Pomponius Matho celui de Minucius. Dans ces comices on déféra le Consulat à L. Emilius Paulus, & à C. Terentius Varro, aussi mal assortis entr'eux qu'ils l'étoient pour les intérêts de la République. Le premier également capable des grands emplois civils & militaires, avoit de la prudence, un génie propre aux affaires, du courage & de l'expérience à la guerre. Le second étoit ardent, brusque, inconsidéré, & n'avoit aucune qualité convenable à un Général.

XI. Emilius Paulus & Terentius Varro Consuls.

L'armée qui se trouva sous les deux Consuls forte de quatre-vingt mille hommes de pied, & de sept mille deux cens chevaux, parut invincible au peuple Romain. Il n'y eut qu'un petit nombre

de sages qui n'en jugerent pas de même ; Fabius qui étoit de ce nombre, donna pour dernier conseil à Emilius, de se défendre également des ruses d'Annibal, & de la témérité de Varro. Mais le Consul ne fut pas maître de suivre un avis si sensé, comme il en demeura d'accord bientôt après ; car les deux armées s'étant rencontrées à Cannes, petite ville de la Pouille, aujourd'hui détruite, il ne put obtenir de son collégue d'attendre à combattre Annibal, fort de quarante mille hommes de pied & de vingt mille chevaux, qu'il le pût faire dans des circonstances qui se présentent souvent dans le cours d'une campagne. Celles où les Romains donnerent bataille, leur étoient toutes contraires ; & il est surprenant qu'ils ne s'en apperçurent, que lorsqu'il n'étoit plus tems. Et si l'on peut excuser Emilius d'une condescendance forcée aux volontés de son collégue, il est difficile de le justifier sur la maniere dont il prit son champ de bataille, en mettant le vent, la poussiere & le soleil aux yeux de ses soldats. Car il faut rendre cette justice à l'armée Romaine, qu'elle ne combattit pas ce jour-là avec moins de valeur que les Carthaginois, & que toutes choses égales, c'est-à-dire, le vent & le soleil partagés, la victoire auroit été au moins fort balancée. Mais quelle différence,

An de Rome. 537.

XII. Bataille de Cannes où toute l'armée Romaine est taillée en pieces.

An de Rome. 537.

de n'adresser ses coups qu'avec incertitude, parce qu'on est aveuglé d'un soleil trop ardent ; & d'un sable fin, que le vent porte jusques dans les yeux, & d'avoir en tête un ennemi à qui ces incommodités deviennent des avantages certains. Les Romains se sentant toujours frappés, & ne voyant point diminuer le nombre de ceux qui les attaquoient, succomberent au fer, à l'air & au soleil, plierent, furent rompus, & tellement taillés en piéces, que les Carthaginois ne discontinuerent le massacre que par lassitude, & jusqu'à ce qu'Annibal leur criât, c'est assez.

La perte de la République Romaine en cette fatale journée fut si grande, que les auteurs qui en ont parlé le plus modérément, la font monter à cinquante mille hommes. Polybe qui devoit en être mieux instruit, comme historien contemporain, en marque soixante & dix mille. Le Consul Emilius blessé mortellement, ne survécut point à ce malheur, & aima mieux expirer sur un monceau de corps morts, que de mourir ailleurs. Car un Tribun nommé Lentulus, qui le trouva en cet état, ayant mis pied à terre, & lui ayant offert son cheval, il lui répondit : « Servez-vous » en vous-même ; & dites de ma part » à Fabius, que je m'étois souvenu de » ses sages conseils, mais que je succom-

» be à ma destinée. » Le nombre des officiers tués fut proportionné à celui des soldats; on compta parmi les morts, deux Questeurs, vingt-neuf Tribuns ou Chefs de légions, quatre-vingt Sénateurs, & une si étonnante quantité de Chevaliers, qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux de ces bagues ou anneaux, qui distinguoient les chevaliers du reste du peuple. Pour les Africains, ils ne perdirent que cinq mille sept cens hommes.

An de Rome. 537.

XIII. Consternation du peuple Romain.

Tout ce que l'horreur & la crainte peuvent étaler dans une désolation générale, parut à Rome, quand on y apprit la défaite de l'armée à Cannes. On n'entendoit que cris & gémissemens dans les rues, on n'y voyoit que des femmes en pleurs, qui s'arrachoient les cheveux, qui se meurtrissoient le sein de rage & de désespoir, des hommes tristes & abattus, qui dévorés intérieurement d'une douleur qu'ils vouloient cacher, l'exprimoient malgré eux par leur silence. Dans cette extrémité le Sénat s'assembla pour mettre Rome en état de défense. On ne sauroit rendre assez de justice à Fabius Maximus, sur la maniere ferme dont il pourvut à rétablir la tranquillité à Rome. Il défendit premierement aux femmes de paroître dans les rues, parce que leur désespoir & leurs clameurs ne faisoient qu'attrister le peuple déjà

An de Rome. 537.

trop touché. Secondement, il envoya des Sénateurs de maison en maison pour y assurer les chefs de famille, & leur représenter qu'il y avoit dans l'Etat des ressources aux maux présens. Enfin de peur que la crainte ne prévalût à ces assurances, & que les citoyens, en se retirant ailleurs, ne laissassent la ville sans défense, il établit des corps de garde aux portes, afin que personne n'en sortît sans son ordre. Ces précautions avoient déjà produit en partie leur effet, lorsqu'on eut nouvelle que Varro arrivoit avec les débris de l'armée. Personne n'ignoroit qu'il étoit l'auteur du désastre : son approche fit oublier ses fautes, le peuple alla au-devant de lui, & le Sénat par une magnanimité connue des Romains seuls, le loua publiquement de ce qu'il n'avoit point désespéré du salut de la République. Ce fut peu de tems après, que M. Junius fut nommé Dictateur ; il prit Tib. Sempronius pour commandant de la cavalerie.

XIV. La République prend des moyens pour reparer ses pertes.

XV. Terentius Varro arrive à Rome avec les débris de l'armée.

XVI. M. Junius créé Dictateur.

De quoi n'est point capable une nation qui pense si noblement ? Il n'y a point d'état qu'elle ne préfere à la honte, ou même à une moindre foiblesse. Et c'est avec raison que Tite-Tive, pour relever le mérite des Romains, remarque que dans toutes les pertes qu'ils avoient faites, depuis le jour qu'Annibal étoit entré en Italie, on ne les en-

tendit jamais demander la paix, ni même la désirer après la bataille de Cannes; quoiqu'une partie de l'Italie prît ce tems pour se soustraire de leur obéissance. Il faut cependant confesser, afin de ne rien ôter à la vérité, qu'avec toute leur grandeur d'ame, Annibal auroit triomphé d'eux pour toujours, s'il eût su, comme disoit Maharbal son compatriote, aussi bien profiter de ses victoires que gagner des batailles. Mais il est de la nature de l'homme, de manquer toujours à quelque chose. Annibal, au lieu d'aller droit à Rome, qu'il devoit supposer telle que nous l'avons peinte, quand on créa Junius Dictateur, consuma inutilement le reste de sa campagne, & laissa à un ennemi courageux le tems de reprendre des forces.

An de Rome. 537.

XVII. On enrôle les esclaves.

Il y a des tems où il faut passer pardessus les regles ordinaires. Rome à moitié épuisée de citoyens après tant de pertes, enrôla les esclaves propres à la guerre, & les hommes libres ne rougirent point de partager les travaux de la milice avec eux. Le Sénat maître d'apporter ce changement aux anciens usages, n'usa pas de sa propre autorité, pour remplir cent soixante & dix-sept places vacantes dans son corps; & comme il étoit cependant nécessaire d'y nommer, il fit uniquement à cette intention Fabius Buteo Dictateur en l'absen-

ce de l'autre, mais sans lui donner de général de la cavalerie, parce qu'il ne devoit point sortir de Rome.

An de Rome. 537.

XVIII. Séjourd'Annibal à Capoue.

Annibal passa tranquillement l'hiver à Capoue avec ses troupes, pendant qu'à Rome on ne s'occupoit que des moyens de lui résister. Cette inaction d'Annibal fut le commencement de ses malheurs : son armée invincible oublia l'art de vaincre, en s'abandonnant à une vie voluptueuse, & en préférant l'oisiveté & l'intempérance à la fatigue des camps, & à l'exercice de la discipline militaire. Capoue fut aux Carthaginois & à leur général, ce que Cannes avoit été aux Romains. Alors la fortune se rangea du côté de la prudence ; & le Préteur Marcellus qui défendit la ville de Nole contre l'armée victorieuse, eut le premier présage de ce changement, dans une heureuse sortie qu'il fit sur les Carthaginois, & un autre plus marqué à Cassilinum, où il introduisit, à la vue d'Annibal, un grand convoi dans la place presque réduite à l'extrémité, & enfin dans une rencontre près de Nole, où le même Marcellus battit un parti considérable des ennemis.

XIX. Avantages remportés par les Romains.

An de Rome. 538.

Les calamités de la République en Italie, furent compensées par des continuelles prospérités des deux Scipions, Publius & Caïus en Espagne. Ils y vainquirent Hanno plusieurs fois, & batti-

rent Asdrubal si à propos, qu'ils l'empêcherent de passer au secours d'Annibal avec un renfort de troupes qu'il se proposoit de lui mener. L'entreprise des Carthaginois sur la Sicile & la Sardaigne, ne leur réussit pas mieux que celle d'Asdrubal; car prétendant profiter de quelques révoltes qu'ils y avoient excitées, ils y perdirent douze mille hommes dans une bataille contre les Romains, qui firent encore divers prisonniers, du nombre desquels furent Asdrubal, Hanno & Mago, distingués par la naissance & par des emplois militaires.

An de Rome. 535. XX.

Victoires des Romains en Espagne & en Sicile.

Si l'on s'étonne que les Romains, au lieu de rassembler leurs forces contre Annibal seul, en eussent encore en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, suffisamment pour y tenir la campagne, & défendre des villes assiégées; on sera bien plus surpris, quand on saura qu'ils y envoyoient, dans les tems les plus difficiles, des recrues avec le même soin qu'ils en faisoient pour leur principale armée; & si l'on veut un autre exemple de leur courage, en peut-on fournir un plus merveilleux, que celui de déclarer la guerre, après même la défaite de Cannes, à Philippe Roi de Macédoine, parce qu'il s'étoit ligué contr'eux avec Annibal, & de punir sa conduite par des incursions dans ses Etats?

An de Rome. 539. XXI.

Ils déclarent la guerre au Roi de Macédoine.

An de Rome. 539.

La mort de Hieron, Roi de Syracuſe, arrivée l'année précédente, ne fut pas d'un médiocre préjudice aux Romains en Sicile. Il avoit été toujours leur ami fidelle, & très-ſouvent ſans ces ménagemens qu'admet la politique. Hieronime ſon petit-fils & ſon ſucceſſeur, héritier de ſes ſentimens auſſi bien que de ſes Etats, auroit pu leur rendre en partie ce qu'ils perdoient en ſon ayeul; mais ayant été aſſaſſiné la même année que mourut Hieron, Syracuſe ſe partagea en factions; & celles qui étoient oppoſées aux Romains prévalurent. Le Sénat ordonna à Marcellus d'aſſiéger la place par mer & par terre. C'étoit une entrepriſe périlleuſe.

An de Rome. 540.

XXII. Ils aſſiégent Syracuſe.

Syracuſe contenoit quatre différentes villes, & avoit vingt-deux milles de circuit. Sa ſituation ſur une montagne, ſes remparts & la multitude de ſes habitans, entre leſquels on comptoit le fameux Archimede, ſembloient la rendre imprenable.

XXIII. Archimede célebre Mathématicien, la défend pendant près de trois ans.

Ce fut principalement cet ingénieur, qui en retarda la priſe durant près de trois ans, par des inventions toutes nouvelles, par des machines, qui tantôt portoient le feu dans les vaiſſeaux ennemis, tantôt les briſoient ou les couloient à fond par des pierres & des poutres d'une groſſeur prodigieuſe lancées avec une violence que rien n'arrêtoit, & enfin en démontant toutes les machines dont les aſſiégeans

geans se servoient pour battre la place. Plus d'une fois Marcellus fut contraint d'éloigner sa flotte & son camp, pour se garantir de l'industrie militaire d'Archimede, disant, qu'il ne pouvoit tenir devant ce Briarée. Et peut-être que réellement il n'eût jamais conquis Syracuse, sans la négligence des troupes, qui dans un jour de fête se relâchant de leur exactitude ordinaire, laisserent surprendre une de leurs principales tours, d'où les Romains se répandant soudain dans les autres parties de la ville, s'en rendirent à la fin les maîtres.

An de Rome. 540.

An de Rome. 541.

XXIV. Prise de Syracuse.

C'étoit une loi chez les Romains, d'abandonner aux soldats le pillage d'une ville prise d'assaut. Marcellus se conforma malgré lui à cet usage, & vit à regret la désolation d'une ville si florissante. Il réserva néanmoins les ouvrages les plus exquis, afin de les envoyer à Rome, pour qu'elle jugeât du prix de sa conquête. Il avoit principalement recommandé que l'on épargnât Archimede; mais l'application de ce grand homme à l'étude lui coûta la vie. Fortement occupé d'un probleme, il n'entendit point par malheur le bruit que font d'ordinaire les vainqueurs & les vaincus dans une place emportée l'épée à la main; & il fut tué dans son cabinet, ignorant encore la destinée de sa patrie. Marcellus parut inconsolable de la mort

XXV. Mort d'Archimede.

An de Rome. 541.

d'Archimede, & prit soin lui-même de ses funérailles.

L'éloignement des Consuls ne leur permettoit pas d'assembler les comices pour procéder à une élection des Consuls ; on s'adressa au plus ancien qui conféra la dictature à C. Claudius Centho ; celui-ci fit Fulvius Flaccus général de la cavalerie.

An de Rome. 542.

Durant le long siége de Syracuse, la guerre que faisoient ailleurs les Romains & les Carthaginois, étoit mêlée de part & d'autre d'événemens bons & mauvais. Annibal avoit surpris la ville de Tarente, aidé de quelques citoyens infidelles, mais sans pouvoir s'emparer de la citadelle. Il s'obstinoit cependant à la réduire, espérant qu'en devenant maître de cette place & y laissant une forte garnison, il tiendroit tout le pays dans l'obéissance. Les Romains d'un autre côté assiégerent Capoue, & en pousserent les attaques si vivement, qu'elle n'étoit plus capable d'une longue résistance. Sa réduction étoit d'une trop grande conséquence pour qu'Annibal ne s'y opposât pas. Il alla donc au secours de la place. Les Romains avertis de son dessein, ne changerent rien au leur, & attendirent tranquillement l'ennemi dans leurs lignes. Annibal les y attaqua vigoureusement, & fut repoussé de même, malgré les sorties des assiégés qui tombe-

XXVI. Les Romains assiégent Capoue

rent en même tems sur les Romains.

Le succès n'étant pas tel que l'avoient espéré les Carthaginois, ils ne penserent plus à secourir Capoue, ni à forcer les retranchemens des Romains. Mais persuadés que s'ils marchoient à Rome, le Sénat ne balanceroit pas entre défendre le capitale de l'Etat, ou prendre Capoue, ils se résolurent à faire lever le siége de l'une, en formant celui de l'autre. En effet, la plus grande partie du Sénat jugea qu'il étoit à propos de rappeller les troupes occupées hors de l'Italie, & de lever le siége de Capoue. Mais Fabius fut d'une opinion contraire, & ramena toutes les voix à la sienne. Il dit qu'il falloit mander au Pro-Consul Fulvius Flaccus, de détacher de la grande armée quinze mille hommes de pied & mille chevaux, & de les conduire à Rome sans délai, ce qui resteroit de troupes étant plus que suffisant à la continuation du siége déjà très-avancé. L'ordre fut expédié, & Fulvius y obéit avec tant de promptitude, qu'il arriva lorsqu'Annibal étoit encore à une journée de Rome.

An de Rome. 542.

XXVII. Annibal marche du côté de Rome pour l'assiéger.

Le lendemain l'armée Carthaginoise prit son camp à une lieue & demi sur le fleuve Anio ; & aussitôt Annibal s'avança à la vue des murs, à la tête de deux mille chevaux, afin de reconnoître la place. Pour ne lui en pas donner le tems,

An de Rome. 542.

Flaccus qui partageoit le commandement de l'armée avec les Consuls, le fit charger si fierement par un corps de cavalerie, qu'Annibal regagna son camp avec précipitation, très-mal instruit de ce qu'il vouloit apprendre.

Deux jours après, Flaccus & les deux Consuls rangerent leurs troupes en bataille, en présence d'Annibal, qui de son côté fit la même chose. Mais un orage de pluie & de grêle qui dura deux jours de suite s'étant élevé, lorsqu'on s'y attendoit le moins, les armées rentrerent dans leur camp. Les Carthaginois jugerent superstitieusement d'un accident purement naturel, & crurent qu'il leur annonçoit quelque chose de sinistre. Annibal lui-même se laissa ridiculement surprendre par ce faux pronostic; » Traversé, dit-il, dans mes » desseins, tantôt par moi-même, & » tantôt par le ciel, je ne me crois plus » destiné à prendre Rome. »

XXVIII. Annibal décampe.

En effet, bientôt après il décampa, n'ayant, pour ainsi dire, qu'entrevu Rome; il gagna la petite riviere de Tutia, ensuite le bois de Ferenna ou Feronia, proche duquel étoit le temple consacré à la Déesse de ce nom, dont il enleva toutes les richesses; & continuant sa route vers le Royaume de Naples par le pays des Lucaniens & des Brutiens, qu'il pilla pareillement, il se rendit

odieux à toute l'Italie. Flaccus se remit aussi en marche avec son détachement, qui revint assez tôt pour être témoin de la reddition de Capoue. Tous les chefs de la révolte y furent punis de mort, & on livra à la servitude le commun peuple. On auroit rasé toute autre ville jusqu'aux fondemens, afin d'en faire un exemple : mais la bonté du climat & la fertilité du terroir firent résoudre le Sénat à ne la pas perdre absolument. Et afin qu'on sût qu'elle devoit à ces seuls motifs sa conservation, il n'y envoya que des laboureurs & des artisans, qui par son ordre se gouvernerent selon les loix qui y étoient depuis long-tems établies.

An de Rome. 542.

XXIX. Prise de Capoue.

La guerre se continuoit heureusement en Espagne, & les Romains victorieux en toutes les rencontres, y avoient dans une derniere bataille tué trente - sept mille hommes ; mais la mort des deux Scipions y changea la scene. Claudius Nero qui leur succéda dans le commandement, la septieme année de la guerre, se laissa surprendre aux ruses d'Asdrubal, & conserva mal ce que les deux derniers généraux avoient acquis. Le Sénat mécontent de Nero, assembla les comices, & demanda qu'on envoyât en sa place un Pro-Consul. Pour en élire un, il falloit des candidats, & il ne s'en présentoit point ; les difficultés de faire la guerre en un pays si éloigné, & les dan-

XXX. Victoires & mort des deux Scipions.

An de Rome. 542.

gers infinis où l'on est exposé dans des lieux où l'on n'a point la confiance des peuples, en dégoûtoient tous ceux qui naturellement cherchoient à s'avancer par les armes. A la fin le jeune Scipion fils de P. Cornelius Scipion qui avoit été tué en Espagne, âgé de vingt-quatre ans, mais qui par un effet de la bienveillance du peuple avoit déjà été Edile, se mit sur les rangs, & obtint le pro-consulat d'un consentement unanime.

XXXI. Le jeune Scipion créé Pro-Consul d'Espagne.

Son courage, sa prudence, son amour pour la vertu, & sa capacité singuliere en une grande jeunesse, lui avoient procuré l'édilité. Cependant ceux qui venoient de lui donner leur voix, ayant depuis réfléchi sur sa jeunesse & sur l'importance de l'emploi, voulurent rétracter leurs suffrages, & révoquer le nouveau Pro-Consul. Il ne s'étonna point de ce retour d'opinion, & les comices s'étant rassemblés à sa sollicitation, il y parla avec tant d'esprit, de fermeté, & d'assurance du succès, que l'on ratifia sa nomination.

An de Rome. 543.

M. Valerius Lævinus avoit rendu de grands services à l'Etat pendant la guerre de Macédoine : on le fit Consul pour la seconde fois, & on l'envoya en Sicile. A l'ouverture de la campagne il y prit Agrigente, & acheva enfin de réduire cette grande isle à l'obéissance des Romains, qui n'en avoient point encore

été ſeuls poſſeſſeurs depuis huit ans qu'ils travailloient à le devenir. Durant ſon consulat, qui étoit auſſi celui de M. Claudius Marcellus, on créa en leur abſence un Dictateur, afin qu'aſſemblant les comices, on procédât à l'élection de ceux qui leur ſuccéderoient. Q. Fulvius Flaccus eut la dictature, & P. Licinius Craſſus l'emploi ſubordonné. Fabius Maximus déjà quatre fois Conſul, obtint dans ces comices de l'être une cinquieme. Tarente trahie par quelques particuliers ſe rendit à lui, ce qui compenſa les événemens de cette campagne aſſez égaux entre les Romains & les Carthaginois. M. Claudius Marcellus, heureux en tant d'expéditions, partagea la fortune avec Annibal pendant cette année, l'ayant tantôt propice, tantôt contraire. Mais parvenu à un cinquieme conſulat, il fut tué dans une embuſcade, pendant qu'il marchoit à ce Général. Les légions le regretterent extrêmement, à cauſe de ſa grande valeur & de ſon audace heureuſe, qui faiſoit dire aux troupes, que Marcellus étoit l'épée des Romains, & Fabius leur bouclier. Son collégue T. Quinctius Criſpinus mourut bientôt après d'une bleſſure; mais il vécut aſſez pour créer Dictateur T. Manlius Torquatus qui fit C. Servilius Général de la cavalerie. Et cette précaution procura une prompte

An de Rome. 544.

An de Rome. 545.

XXXII. Mort de Marcellus.

élection de nouveaux Consuls. Depuis deux lustres on s'appercevoit à Rome de la diminution des citoyens en âge de porter les armes. Dans celui-ci elle fut encore plus sensible, puisqu'on n'y en trouva plus que cent trente-sept mille cent huit.

An de Rome. 545.

Les Carthaginois qui commençoient à craindre de ne pouvoir subsister long-tems en Espagne, manderent à Asdrubal de passer en Italie au secours d'Annibal son frere, avec un corps de ses meilleurs soldats. Il y alla en effet; mais le Consul M. Livius Salinator, averti de son débarquement & de sa marche, le prévint, favorisé d'une ruse de guerre de son collégue C. Claudius Nero. Il venoit d'avoir deux ou trois petits avantages sur les ennemis, & conjecturant habilement qu'ils ne le soupçonneroient pas après cela de s'être éloigné, il partit secrétement à la tête de six mille hommes de pied & de mille chevaux, joignit Livius, & tombant tous deux ensemble sur Asdrubal, qui trompé par ses guides occupoit un mauvais poste, l'environnerent de toutes parts, taillerent son armée en pieces, & le tuerent lui-même. Nero rentre dans son camp, avec autant de diligence que de secret, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête d'Asdrubal, & lui apprit ainsi ce qui s'étoit passé. On comprend quelle

An de Rome. 546.

XXIII. Défaite & mort d'Asdrubal.

fut, & la douleur du frere & son inquiétude. Le consulat de Livius & de Nero ne pouvoit finir d'une maniere plus glorieuse pour eux. Comme ils n'étoient point encore de retour de l'armée, quand le tems de faire des Consuls arriva, on eut recours à l'expédient ordinaire, qui étoit d'élire un Dictateur : M. Livius Salinator le fut, & il eut sous lui Q. Cœcilius Metellus.

An de Rome. 546.

Il y avoit cinq ans que le jeune Scipion faisoit la guerre en Espagne, qu'il acheva enfin de conquérir l'an de Rome 548, après plusieurs grandes victoires sur les Carthaginois. Rien n'est égal à la réputation qu'il laissa de lui en cette province. Ses vertus civiles & militaires étoient le plus ordinaire entretien des peuples : les uns donnoient des louanges à sa rare valeur, & à son grand génie pour la guerre ; & les autres admiroient sa modération dans le commandement, son désintéressement, sa parfaite générosité, & surtout son amour incomparable pour la justice. Sa continence donna un grand lustre à tant d'excellentes qualités. De jeunes officiers lui ayant amené une jeune fille d'une rare beauté, & fiancée à un Prince Celtibérien, Scipion dans un âge où les passions exercent un empire absolu, non-seulement ne la voulut pas voir, il ordonna même que la rançon qu'on lui

An de Rome. 548.

XXXIV. Portrait & exploits du jeune Scipion.

offroit, & qui étoit très-considérable, serviroit pour l'augmentation de sa dot. Agé de vingt-neuf ans, on venoit de le nommer Consul, & c'étoit à lui à se montrer en Italie tel qu'il avoit été en Espagne. Annibal continuoit d'être au cœur de l'Italie ; mais les forces de la République faciles à réjoindre depuis que la Sicile & l'Espagne lui obéissoient, la rendoit plus redoutable que jamais au général Carthaginois.

An de Rome. 548.

Scipion proposa au Sénat d'aller porter la guerre en Afrique, comme le meilleur moyen d'y faire rappeller Annibal, & de délivrer & l'Etat & l'Europe d'un si dangereux ennemi. Fabius combattit ce sentiment avec véhémence, & l'opinion qu'on avoit de sa sagesse, fit que l'on ne suivit point le conseil de Scipion. Tout ce qu'il put en cette occasion gagner sur le Sénat, qui l'envoyoit commander en Sicile, fut que si après quelque séjour en cette isle, il jugeoit que le bien du service requît qu'il passât en Afrique, on consentiroit alors qu'il y allât. Il n'abusa point de ce pouvoir indirect, & il demeura un an en Sicile à régler les affaires de la Province, & à préparer tout ce qui convenoit à son premier dessein.

Son éloignement & celui de son collégue engagerent le Sénat à créer à Rome, pour la tenue des comices, Q. Ce-

cilius Metellus Dictateur, & L. Veturius Philo lieutenant général. On célébra le nouveau lustre l'année suivante, & on eut le plaisir d'y voir qu'au lieu que dans les trois précédens on y avoit remarqué une diminution considérable de citoyens en état de porter les armes, ils étoient si fort multipliés dans celui-ci, que l'on en compta deux cens quinze mille, c'est-à-dire, soixante & dix-sept mille huit cens quatre-vingt-douze plus qu'au dernier. Cette nouvelle & celle du passage de Scipion en Afrique avec une flotte nombreuse, causerent à Rome une joie inexprimable. Massinissa Roi de Numidie, qui avoit déjà servi en Espagne sous le général Romain, se joignit encore à lui, dès qu'il fut son débarquement en Afrique.

An de Rome, 549.

XXXV. Scipion débarque en Afrique.

Hanno un des meilleurs capitaines qu'eussent les Carthaginois, s'étoit flatté d'empêcher ce débarquement, ou de profiter au moins du désordre, sans lequel il est rare que ces sortes d'actions se passent. Mais Scipion avoit si sagement pourvu à tout, que Hanno qui voulut l'attaquer, périt en cette entreprise avec cinq cens chevaux qu'il avoit. Ce commencement de prospérité encouragea Scipion à faire le siége d'Utique, aujourd'hui Biserte dans l'Etat de Tunis. Mais apprenant la prompte révolution de la Numidie, que Syphax s'y étoit

emparé du Royaume en l'absence de Massinissa, & qu'il venoit avec les Carthaginois au secours de la place, il leva le camp & mit ses troupes en quartier d'hiver. A l'approche du printems il revint devant Utique, & l'assiégea de nouveau. Les ennemis aussi diligens que lui n'en étoient pas loin. Il sut qu'ils baraquoient encore à cause du froid, & cela lui fournit une ruse de guerre. Il déguisa en esclaves plusieurs soldats des plus déterminés, & leur donna pour conducteurs des officiers équipés de la même maniere, mais chargés seuls du secret. Les soldats arrivés les premiers, au lieu de tentes ne voient que des baraques couvertes de nattes, de roseaux & de bois sec : les capitaines leur commandent de se partager, & d'y mettre le feu. Ils le font, & soudain tout le camp paroît embrasé. Les Carthaginois & les Numides croient l'incendie un effet du hasard, & ne s'occupent qu'à l'éteindre. Scipion qui suivoit de près les faux esclaves, survient en ce tumulte, fond sur les ennemis, qui n'étoient en défense que contre le feu, passe au fil de l'épée tout ce qu'il rencontre, & laisse enfin quarante mille morts sur la place, réservant à la servitude six mille hommes. Une seconde défaite succéda à cette premiere, vers la fin de la campagne. Tant de malheurs redoublés

An de Rome. 550.

XXXVI. Stratageme de Scipion.

rappellerent en Afrique Annibal, que la fortune abandonnoit visiblement en Italie. Mais son retour n'étoit pas aisé. Les Carthaginois, afin de le faciliter, envoyerent des Ambassadeurs à Rome pour y proposer une suspension d'armes. Le piege étoit grossier; le Sénat n'y donna pas, & les congédia incontinent.

An de Rome. 550.

XXXVII. Carthage songe à rappeller Annibal.

Durant cette vaine négociation, Syphax qui ne cherchoit qu'à s'affermir sur le trône usurpé, & qui n'y voyoit point d'apparence, tant que les Romains auroient une armée en Afrique, n'épargna ni argent ni promesses pour lever des troupes. Il en rassembla un grend nombre, & plus d'étrangeres que de Numides; & se confiant sur la multitude, il osa venir attaquer Scipion que l'on surprenoit difficilement. Syphax, qu'on ne sauroit gueres en cela accuser de témérité, parce que c'étoit l'unique coup qu'il eût à faire, afin de donner de l'éclat à son parti, fut moins heureux à combattre qu'il n'avoit été à ravir la couronne; son armée fut battue, & lui fut fait prisonnier.

XXXVIII. Syphax vaincu & pris par Scipion.

Massinissa ne voulant pas perdre le fruit de la victoire des Romains, marcha en diligence à Cirthe, capitale de la Numidie. Comme il menoit avec lui l'usurpateur enchaîné, il ne fit que le montrer aux habitans, qui, pour prévenir le châtiment de leur perfidie, ouvrirent aussitôt leurs

portes au Roi vainqueur & légitime. Sophonisbe, femme de Syphax, que son extrême beauté a rendue fameuse, étoit alors à Cirthe. Elle demanda en grace à Massinissa de ne point la livrer aux Romains. Le jeune prince charmé de sa Captive, lui accorda sa demande, & fit plus, car il l'épousa le jour même. Ses premiers feux étant devenus moins ardens après la jouissance, il retourna au camp des Romains, où Scipion irrité de ce mariage le reçut très-mal ; & afin qu'il connût en quoi consistoit sa faute, il lui apprit que Sophonisbe étant prisonniere des Romains, il avoit disposé d'un bien qui n'étoit pas à lui ; & que d'ailleurs c'étoit renoncer à leur amitié que de s'allier à leur plus mortelle ennemie, & à l'unique auteur de la défection de Syphax. Ce reproche pénétra Massinissa jusqu'au fond du cœur, par la réflexion qu'il fit sur le sort d'une épouse qu'il croyoit libre, & qui ne l'étoit pas. Honteux pour elle & pour lui de la voir livrée à la servitude, il instruisit Sophonisbe du malheur qui la menaçoit, & l'avertit en même-tems qu'il lui envoyoit du poison, pour la garantir de l'esclavage. Elle reçut, sans s'effrayer, ce gage étrange de l'amour de son nouvel époux, & répondit, que puisque Massinissa n'avoit point d'autre présent de nôces à lui faire, il falloit bien qu'elle acceptât celui-là. Elle ajouta, que

An de Rome. 550.

XXXIX. Massinissa épouse Sophonisbe femme de Syphax.

XL. Massinissa envoie du poison à Sophonisbe.

la mort qu'elle alloit se donner, auroit été plus glorieuse, s'il y eût eu plus d'intervalle entre le jour de son trépas & celui de son hymen. Cette preuve honteuse, mais convaincante, de l'attachement de Massinissa aux intérêts des Romains, le fit aussitôt proclamer Roi de Numidie; & Scipion joignit à cette cérémonie toute la pompe qu'il estima propre à dissiper la tristesse de ce prince, qui depuis ne rencontra plus rien qui s'opposât à sa domination.

An de Rome, 550.

XLI. Annibal reçoit ordre de repasser en Afrique.

Pour revenir à Annibal, il ne fut pas maître de ses premiers mouvemens, lorsqu'il reçut l'ordre de repasser en Afrique. Il éclata en plaintes contre le Sénat de Carthage, de ce qu'après avoir négligé de le secourir d'argent & de munitions, il lui faisoit perdre en peu de mois le fruit de quinze années de travaux. Il se reprocha aussi à lui-même, comme il avoit déjà fait en d'autres occasions, sa négligence à poursuivre les Romains, qui vaincus par lui tant de fois, ne s'étoient relevés de leurs pertes, que parce qu'il n'avoit pas su profiter de ses victoires. On prétend qu'avant que de s'embarquer, il fit élever une colonne proche le temple de Juno Lucinia, & qu'on y grava par son ordre en caractères Grecs & Phéniciens ses principales actions militaires. Ce qu'il y a de constant, c'est que faisant route vers Leptis, il ne s'entretint avec

An de Rome. 550.

ceux qui étoient sur son bord que de ses malheurs, que des amis qu'il avoit perdus à la guerre, que de la mort de ses freres, Asdrubal & Mago, deux généraux qui auroient pu le disputer à tout autre qu'à Annibal. Arrivé à Leptis, il partit pour Adrumete, puis il vint à Zama, & de-là en cinq jours à Carthage. Son départ causa autant de joie à Rome & à toute l'Italie, qu'Annibal en ressentit de douleur. Car les prospérités récentes de la République n'avoient pas si fort prévalu qu'on n'y craignît toujours quelque vicissitude, tant qu'un ennemi, du caractere d'Annibal, y seroit à la tête d'une armée. Vers le tems de son départ, on créa pour la tenue des comices, où l'on devoit nommer des Consuls, le soixante & neuvieme Dictateur. On éleva à cette dignité P. Sulpicius Galba & M. Servilius Pulex Geminus à celle de général de la cavalerie.

An de Rome. 551.

XLII. Entrevue de Scipion & d'Annibal.

Quand Annibal eut reconnu le triste état de sa patrie, il jugea qu'il valoit mieux lui procurer la paix que de continuer la guerre. Et comme il campoit à Zama, assez proche du Camp de Scipion, il souhaita conférer avec lui. Le général Romain y consentit, & ces deux grands hommes se virent dans une vaste plaine, qui séparoit les deux armées. Mais leur entrevue fut inutile, Scipion n'ayant voulu entrer en aucune négociation qu'au-

paravant le Sénat de Carthage n'eût fait une réparation publique à celui de Rome, pour avoir mal observé la derniere treve, & manqué de respect aux ambassadeurs de la République. Annibal aussi fier que Scipion, rejetta ces préliminaires, ne pouvant consentir qu'un aveu de perfidie de la part de sa nation devînt le fondement d'un traité de paix.

An de Rome. 551.

XLIII. Bataille sanglante.

Les armées étant proches, on en vint bientôt aux mains. Il n'y eut peut-être jamais de journée si mémorable, par rapport à la réputation des chefs, à la valeur & au nombre de leurs troupes, aux deux corps politiques qui les faisoient agir, à cette jalousie de gloire commune aux deux peuples, & enfin à l'importance de la victoire de quelque côté qu'elle penchât. Annibal & Scipion y mirent en pratique tout ce que l'expérience & le génie de la guerre suggerent dans les momens décisifs. Le moindre terrain du champ de bataille leur est présent; ils réparent ce qu'il a de défectueux, ou profitent de l'avantage qu'il offre. Les ordres sont donnés avec précision & exécutés avec diligence : on charge, on se mêle; chaque Général voit tout, & est par-tout. Les soldats sont animés du même esprit que leurs chefs, qui leur crient incessamment : Qu'il s'agit de tout pour eux & pour la patrie; & que c'est à eux à décider, qui de Rome ou de Carthage don-

An de Rome. 551.

nera des loix à l'Univers. A ces mots ils sentent croître leur audace, & combattent avec la même ardeur que si chacun d'eux étoit sûr de la victoire. Après un long & sanglant combat, elle se déclara pour les Romains. Vingt mille Carthaginois resterent sur le champ de bataille, & autant furent faits prisonniers.

XLIV. Défaite des Carthaginois.

Annibal plus persuadé que jamais qu'il falloit céder au tems, exhorta si fortement le Sénat de Carthage à ne penser qu'à la paix, qu'incontinent on envoya des Ambassadeurs à Rome la demander. Quelque tems avant qu'ils y arrivassent, on fit un Dictateur en vue d'une élection de Consuls. C. Servilius Nepos le fut, & P. Ælius Pætus fut fait lieutenant général de la cavalerie.

An de Rome. 552.

Les Romains, après avoir oui les Ambassadeurs Africains, envoyerent à Scipion, & à dix commissaires qu'on lui associa, un plein pouvoir de terminer cette guerre qui duroit depuis seize ans. Comme les Carthaginois désiroient véritablement la paix, les conditions en devinrent plus faciles. Voici les sept principales : I. Que les Romains retireroient toutes leurs troupes d'Afrique, sans y conserver ni place ni domaine, en sorte que les Carthaginois y resteroient maîtres absolus en la maniere qu'ils l'étoient auparavant. Mais que ceux-ci, en considération de ce que l'on faisoit pour eux, cé-

XLV. Conditions de la paix entre Rome & Carthage.

deroient en propriété aux Romains tous droits & prétentions sur l'Espagne, & les Isles de la mer Méditerranée. II. Que les Carthaginois rendroient tous les déserteurs de l'armée Romaine, & les chefs de la révolte réfugiés chez eux. III. Qu'à l'avenir ils ne pourroient avoir dans tous leurs ports, plus de dix galeres à trois rangs de rames, & que leurs vaisseaux à long bec & leurs éléphans demeureroient en la puissance des Romains. IV. Que les Carthaginois ne pourroient faire la guerre en Afrique, ou la porter ailleurs, sans la permission expresse de la République Romaine. V. Qu'ils rendroient à Massinissa & à ses alliés tout ce que les Carthaginois auroient usurpé sur eux. VI. Qu'en attendant la ratification du traité, ils fourniroient, en blé ou en argent, la subsistance de l'armée Romaine. VII. Qu'ils payeroient à diverses fois dans l'espace de cinquante années, dix mille talens d'argent, & donneroient cent ôtages pour gages de l'exécution du traité. Ainsi finit la seconde guerre Punique, aussi glorieuse à Scipion qu'à la République, qui, outre le triomphe dont elle honora sa valeur, lui accorda encore le surnom d'Africain, qui le distingue dans l'histoire de tous ceux du même nom. Si elle dura sept ans moins que la premiere, elle fut plus cruelle & plus décisive. Elle finit l'an 552 de la fondation de Rome, du mon-

An de Rome. 552.

XLVI. Fin de la deuxieme guerre Punique.

de 3804, le quatrieme de la 144 Olympiade; 308 ans après l'établissement des Consuls, & 189 depuis l'incendie de Rome par les Gaulois; l'an 129 de l'empire des Macédoniens, & 199 ans avant la naissance du fils de Dieu.

CHAPITRE XI.

Depuis la fin de la seconde guerre Punique jusqu'à la fin de la troisieme, & à la ruine de Carthage.

(Espace de cinquante-cinq ans.)

An de Rome. 553.

ROME échappée à tant de périls qui l'avoient menacée d'une entiere destruction, y trouva par des événemens inespérés l'accroissement de son pouvoir, de sa gloire & de ses connoissances. Ses victoires lui procurerent des richesses, & lui apprirent la maniere d'en user. Le goût des arts & des sciences, par son commerce avec les Grecs, s'introduisit chez elle, & fournit aux génies heureux de quoi se former. Ennius, P. Licinius-Tegula, & Cécilius, tous trois poëtes Dramatiques, y fleurirent vers ce tems-là, & se firent infiniment considérer des Romains, qui aimoient le théâtre & les spectacles, mais surtout le combat des hommes avec des bêtes féroces.

I. Poëtes Dramatiques.

Les Carthaginois n'avoient pu faire

comprendre aucun de leurs alliés dans le traité de paix ; ainsi la guerre continua entre la République & Philippe Roi de Macédoine. Elle avoit commencé immédiatement après la bataille de Cannes, & Rome l'avoit déclarée alors, sans nécessité, & pour braver Carthage. Ayant donc par la paix réuni ses forces, elle les employa à se venger d'un perfide, qui avoit rompu avec elle, dans le tems de ses malheurs, qui avoit secouru Annibal d'hommes & d'argent, qui avoit abandonné les Etoliens & d'autres peuples alliés des Romains. Rome étoit en même-tems sollicitée par les Athéniens, par Attale Roi de Pergame & par les Rhodiens.

An de Rome. 553.

II. Guerre contre Philippe Roi de Macédoine.

Ce prince étoit le dixieme successeur d'Alexandre au Royaume de Macédoine, & un des plus redoutables monarques de la Grece. On confia à Sulpitius Galba l'un des Consuls, le commandement de la guerre, & il la fit avec tant de bonheur, que ni Philippe ni aucun de ses lieutenans ne purent se vanter du plus petit avantage. Attale & les Rhodiens joints à Galba, contraignirent le Roi de Macédoine à lever le siége d'Athenes. Ensuite les Etoliens & les Athéniens s'estimant assez forts pour porter la guerre dans son pays, ils y entrerent en effet; mais manquant de courage & de prudence, ils en furent promptement chassés.

An. de Rome. 553.

Les Gaulois ne pouvoient plus mal prendre leur tems, pour se soulever contre les Romains, qu'ils le firent cette année, en assiégeant Crémone. Le Préteur Furius leur laissa à peine le tems de se reconnoître, il marcha à eux incontinent, les défit; trente-cinq mille furent tués ou faits prisonniers de guerre. On reconnut parmi les morts un Général Carthaginois nommé Amilcar. La victoire de Furius devint le sujet d'une grande contestation dans le Sénat. Le vainqueur demandoit le triomphe, & l'action en elle-même le méritoit; mais l'usage n'étoit pas pour lui. Car c'étoit une coutume reçue, de ne déférer le triomphe qu'à celui qui commandoit l'armée en chef, soit qu'il fût présent ou absent, & jamais à son Lieutenant: & conséquemment à cette maxime, une moitié du Sénat prit contre Furius le parti du Consul C. Aurelius Cotta, censé Général des troupes victorieuses malgré son absence. A la fin cependant Furius obtint ce qu'il souhaitoit, non cependant sans encourir la haine de Cotta. Le Préteur Bebius n'avoit pas succédé à la valeur de Furius, en succédant à son emploi. Présumant de ses forces, l'année 554 il se mit en devoir de ravager les terres des Gaulois Insubriens, qui vengerent sur lui leur précédente défaite, & lui tuerent six mille six cens hommes.

III. Défaite des Gaulois.

An de Rome. 554.

IV. Les Romains battus par les Gaulois.

Ce qui se passa en Macédoine durant cette campagne fut si peu remarquable que les historiens ont dédaigné d'en parler. An de Rome, 554.

La troisieme année de la guerre Macédonique, le Consul T. Quintius Flaminius signala son arrivée en Grece par une victoire sur le Roi de Macédoine, qu'il attaqua fierement dans un poste si avantageux, que ce Prince ne soupçonnoit pas même qu'on dût se flatter de l'y surprendre. Lucius, frere de Flaminius, & Attale Roi de Pergame, remporterent aussi plusieurs avantages sur les Lieutenans de Philippe, & reprirent diverses places dont il s'étoit rendu maître. Ils ne furent pas si heureux à Corinthe, qu'ils assiégerent sans succès. An de Rome, 555. V. Avantages remportés sur Philippe.

Vers la fin de cette année on créa à Rome six Préteurs à la fois, au lieu de quatre qu'il y avoit auparavant. Il est vraisemblable que les soins excessifs qui naissoient des prospérités continuelles de la République, firent croire une telle promotion nécessaire. Il étoit du droit immémorial, que les nouveaux Consuls succédassent aux emplois de ceux qui sortoient de charge. Les Tribuns du peuple contens des services de T. Flaminius, se roidirent contre une coutume, qui selon eux étoit presque toujours nuisible au bien public, parce que rarement le successeur suivoit le plan & les traces de An de Rome, 556.

An de Rome. 556.

celui qui l'avoit précédé. Leur fermeté triompha de l'usage, & Quintius Flaminius continua de commander l'armée en Grece.

Durant qu'il étoit occupé au siége d'Opunte, place de la Locride bien fortifiée, & dont Philippe attendoit une longue résistance, il reçut des Ambassadeurs de ce Prince, qui demandoient de sa part des plénipotentiaires pour traiter de la paix avec eux. Flaminius en nomma qui s'assemblerent plusieurs fois avec ceux d'Attale, des Rhodiens & des Athéniens, comme liés d'un même intérêt. Après plusieurs Conférences, la négociation se rompit. Je croirois volontiers que ce ne fût pas la faute de Philippe, par la vengeance qu'il prit de cette inutile négociation, en abandonnant la ville d'Argos à Nabis tyran de Lacédemone, qui y exerça toutes sortes d'inhumanités.

VI. Philippe est vaincu & demande la paix, qu'on lui accorde.

Flaminius aussi piqué que le Roi de Macédoine, de ce que les plénipotentiaires n'avoient rien conclu, poussa la guerre si vivement, qu'enfin il joignit Philippe en Thessalie, & lui livra la bataille à Cynocephale. Les Romains la gagnerent, tuerent huit mille Macédoniens, & firent cinq mille prisonniers. Le vaincu craignant plus que jamais de se voir chassé de ses Etats, réitera ses instances pour la paix, qui lui fut accordée,

cordée, à des conditions assez favorables. La plus dure étoit de payer mille talens aux Romains, savoir cinq cens lors de la ratification du traité, & l'autre moitié dans l'espace de dix ans.

An de Rome. 556.

VII. Victoires remportées sur les Gaulois & sur les esclaves d'Hétrurie.

La constance de la fortune à favoriser les Romains, n'empêchoit pas qu'ils ne trouvassent souvent de nouveaux ennemis. Les Gaulois, qui ne pouvoient s'accoutumer à leur obéir, sacrifiant la vie à la liberté, perdirent encore deux batailles avant que de se soumettre à eux. Les esclaves d'Hétrurie qui chercherent en ce tems-là à s'affranchir par les armes, ne firent que redoubler leur servitude. Le Préteur Attilius les remit dans le devoir presqu'au moment qu'ils en étoient sortis, & les punit avec une sévérité exemplaire.

An de Rome. 557.

VIII. Générosité des Romains.

Les Romains si rigoureux à punir, avoient aussi des maximes de justice dignes de la vertu dont ils faisoient encore profession. La plupart des villes libres de la Grece étoient sous leur domination depuis le commencement de la guerre Macédonique, parce qu'à mesure que les Romains les délivroient de l'empire que Philippe avoit usurpé sur elles, ils y laissoient des garnisons qui y conservoient l'autorité ci-devant exercée par les officiers du Roi de Macédoine. Les Romains faisant attention à l'état libre & indépendant de ces villes,

An de Rome. 557.

qui pouvoient se plaindre, qu'au lieu de ce qu'elles avoient espéré de l'appui de leurs alliés, elles n'avoient fait que changer de maîtres, nommerent dix députés, du nombre desquels fut Flaminius. Ils allerent de la part de la République déclarer aux peuples de ces villes qu'elle les rendoit à eux-mêmes, & qu'ils eussent désormais à se gouverner selon leurs loix & leurs priviléges, comme ils faisoient avant la guerre. Cette nouvelle qu'on leur porta pendant la solennité des jeux Istmiques, où toute la Grece étoit présente, y causa une si agréable surprise, qu'à peine pouvoit-on croire ce qu'on entendoit. Mille cris de joie qui s'éleverent, furent les premiers remercîmens que reçurent les ministres du Sénat. Les orateurs de la Grece chargés d'exprimer la reconnoissance de leurs concitoyens, trouverent le sujet si nouveau, qu'ils avouerent qu'il étoit au-dessus de leur éloquence, & que les termes se refusoient à leurs sentimens. Ils dirent que la nation Romaine n'avoit pour objet que la félicité des autres nations ; que ses guerres par mer & par terre ne tendoient qu'à affranchir d'une puissance injuste des hommes nés libres, & qu'à rétablir l'équité dans tout l'univers.

Il y a des loix qu'on ne sauroit abroger, sans donner lieu à la licence, &

d'autres qui dépendent des conjonctures & des tems. Celle que l'on nommoit à Rome la loi Oppia, d'Oppius Tribun du peuple qui en fut l'auteur, étoit de cette derniere espece. Elle défendoit aux femmes l'usage de l'or & de la pourpre, & en général tous les ornemens d'un trop grand prix. On connoîtra la sagesse de cette loi quand on saura qu'elle fut publiée immédiatement après la bataille de Cannes, de peur que le luxe continuant dans la République, les particuliers ne pussent subvenir aux besoins de l'Etat, ou que fournissant tout ensemble à la nécessité publique & à des superfluités, ils ne s'épuisassent sans laisser de ressources.

An de Rome. 558.
IX. Loi Oppia abolie.

Les Tribuns du peuple, à qui la fortune présente de Rome donnoit lieu d'en attendre une encore plus glorieuse, pressoient vivement l'abolition de cette loi ; non qu'ils prétendissent qu'elle n'eût été très-utile, mais parce qu'ils jugeoient que les tems changés permettoient le changement des coutumes occasionnelles ; & que les loix de cette espece ne devoient pas être permanentes. Une partie du Sénat trouvoit leur demande raisonnable ; mais l'autre prévenue en faveur de Porcius Caton, ce célebre défenseur de la morale févere, qui déclama avec emportement contre la vanité des femmes & le relâchement

nA de Rome. 658.

des mœurs, se rangea de son côté, & fit subsister la loi. Par malheur pour Caton, il avoit composé quelques écrits : & les Tribuns ne s'étant point rebutés, revinrent à la charge avec des armes respectables au Censeur ; c'étoient des maximes tirées de ses propres ouvrages, & qui contredisoient son sentiment sur la loi Oppia. Caton en opposition avec lui-même, se défendit moins bien que de coutume, & les Tribuns autorisés de ses propres principes, & surtout bien appuyés du crédit & des intrigues des Dames Romaines, emporterent les suffrages & la suppression de la loi.

Le gouvernement de l'Espagne étoit échu à Caton, il y alla exercer sa sévérité, qui y eut un succès plus heureux qu'à Rome. Car il y rétablit la discipline militaire, s'y fit obéir & respecter, & soumit plusieurs peuples de l'Espagne, qui s'étoient délivrés du joug des Romains. Celui de la République toujours insupportable aux Gaulois, les poussoit sans cesse, mais inutilement, à le secouer ; aussi commençoit-elle à ne plus s'émouvoir quand elle entendoit parler de leurs révoltes. Ils s'étoient unis en dernier lieu avec les Liguriens, ou Genois.

Comme elle n'avoit plus que des guerres éloignées, les sciences faisoient autant de progrès à Rome que dans un

tems de paix, & l'esprit soutenu de l'étude s'y perfectionnoit sensiblement. Plaute qui vivoit alors, ne permet pas de douter de ce progrès. Nul avant lui dans l'Italie ne montra plus de talens pour le théâtre, ni plus de ces graces naturelles, qui dégagées de la contrainte plaisent en instruisant. Son esprit vif & fécond, lui fit trouver dans la composition de ses comédies des expressions nouvelles qui font bien voir que les termes ne manquent aux hommes que quand les pensées leur manquent, & qu'un génie riche & fécond fait toujours trouver l'expression de ce qu'il a conçu. Aussi son style, quoique moins pur que celui du siecle d'Auguste, en a tous les agrémens, sans en avoir cette politesse étudiée, qui convient à tout autre ouvrage d'esprit qu'à la comédie.

An de Rome. 558.

X. Portrait du poëte Plaute.

Antiochus Roi de Syrie avoit hérité de l'ambition de ses prédécesseurs, en héritant de leurs Etats. Animé du désir d'en accroître l'étendue, il commença par opprimer les peuples ses voisins : & comme son ambition leur étoit suspecte, ils s'étoient mis de bonne heure sous la protection des Romains. En tout autre tems elle auroit tenu Antiochus en respect ; mais ce prince fier de la présende d'Annibal, qui étoit venu chercher un asile en sa cour, & comptant sur la perfidie des Etoliens, qui avoient secré-

An de Rome. 562.

XI. Rome déclare la guerre à Antiochus Roi de Syrie.

tement abandonné la cause commune ; méprisa ce qu'il devoit craindre. Les Romains, selon leur coutume, envoyerent des Ambassadeurs à Antiochus, pour le prier de ne point attaquer leurs alliés. En lui faisant cette demande, ils en avoient prévenu l'inutilité, & préparé tout ce qui pouvoit rendre efficace le secours qu'ils destinoient à leurs confédérés. Antiochus en effet ne donna aucune réponse favorable, & obligea les Romains à lui déclarer la guerre l'an de Rome 562, & cinq après la fin de la guerre Macédonique.

An de Rome. 562.

Antiochus, aussi-bien que Philippe Roi de Macédoine dont nous avons parlé, étoit un des successeurs d'Alexandre au Royaume de Syrie. Il fut surnommé le Grand, à cause de ses richesses, de sa puissance, & de la grandeur de ses Etats. Ses principales conquêtes, avant que le Consul M. Acilius Glabrio passât en Grece, avoient été en Thessalie. Acilius y reprit autant de places qu'Antiochus en avoit soumises ; il repoussa ce Prince au-delà du détroit des Thermopyles, l'y défit en pleine campagne, & le força de quitter la Grece, & d'abandonner les Etoliens à la discrétion des vainqueurs.

XII. Avantages remportés sur Antiochus.

XIII. Gaulois exterminés en Italie.

Ce n'étoit pas sous le seul Acilius que les armes Romaines prospéroient ; Scipo Nasica son collégue se signaloit de son

côté en Italie, en éteignant par une derniere victoire, le nom des Gaulois Cis-Alpins, c'est-à-dire, des Boyens ou Bourbonnois, dont il ne fut plus parlé dans la suite.

An de Rome. 562.

Lucius Cornelius Scipio & C. Lélius Nepos successeurs au consulat d'Acilius & de Nasica, tirerent au sort, comme l'usage le vouloit, les Provinces consulaires. L'un & l'autre souhaitoient avec passion d'avoir la Grece en partage; mais elle ne pouvoit l'être que d'un seul. Lélius, qui étoit en grande estime à Rome, déclara par un raffinement de politique, qu'il faisoit le Sénat & non le sort, arbitre de la répartition des Provinces. Scipion l'Africain ayant pénétré la finesse de Lélius, conseilla à Lucius Scipio son frere d'accepter le parti proposé. On n'avoit point encore vu le Sénat & le sort compromis ensemble; & ce sujet propre à l'éloquence des orateurs, fit croire à toute la ville de Rome qu'il alloit exercer celle des deux Consuls. Mais le grand Scipion trancha tout d'un coup la difficulté, & ne laissa à Lélius que la honte d'une fausse ruse. » Si le Sénat (dit-il) veut bien accorder » à mon frere le département de la Gre- » ce, j'offre d'y aller servir en qualité » de son Lieutenant. » Ces paroles furent un coup de foudre pour Lélius & ses partisans. Il n'y avoit point d'éloquence

An de Rome. 563.

An de Rome. 563.

qui pût tenir contre cette propoſition. Le Sénat aſſigna la Grece à Lucius Scipio ; & remit à la prudence du grand Scipion de paſſer en Aſie, ou de demeurer à Rome, ſelon qu'il le jugeroit convenable.

Antiochus étoit alors auſſi tranquille à Epheſe, que s'il n'eût point eu la guerre avec les Romains. Annibal qui les connoiſſoit mieux, lui avoit conſeillé pluſieurs fois de les prévenir, & de les aller chercher en Italie, plutôt que de les attendre en Aſie, où ils viendroient certainement, ſi on leur en donnoit le tems. N'ayant pu lui perſuader ce hardi deſſein, il l'obligea au moins à raſſembler ſes troupes diſperſées en divers endroits de ſon Royaume ; & à former une flotte de tout ce qu'il avoit de vaiſſeaux, afin de diſputer le paſſage de l'Helleſpont au Conſul. Il y avoit déjà quelque tems qu'il aſſiégoit Pergame capitale des Etats d'Eumene Roi allié des Romains ; ſoudain il abandonne cette entrepriſe, & envoie demander la paix à Emilius Rhegillus qui commandoit la flotte de la République. L'Amiral répondit, qu'il n'avoit pas le pouvoir de la lui accorder, & que c'étoit l'affaire du Conſul.

Cette réponſe conſterna Antiochus qui reçut bientôt une plus triſte nouvelle. C'étoit celle d'une victoire navale des Rhodiens remportée ſur ſa flotte,

commandée par Annibal, qu'un destin malheureux poursuivoit sur mer & sur terre. Un autre combat naval que gagnerent contre Annibal en une même campagne Emilius, Eumene, & les Rhodiens, dont toutes les forces maritimes étoient réunies, mit Antiochus dans la derniere désolation. Il abandonna Lysimachie, quoiqu'il eût pu tenir une année entiere dans cette place, & laissa Scipion pénétrer dans l'Asie. Ce fut alors pour la premiere fois, que les Romains y mirent le pied.

An de Rome, 563.

XIV. Antiochus vaincu demande la paix.

Un Prince assez foible pour demander la paix, avant même que d'avoir vu l'ennemi, ne négligea aucun moyen de l'obtenir après des batailles perdues. Il offrit de céder toutes les places qu'il possédoit en Europe, & celles d'Asie que les Romains voudroient choisir, de payer la moitié des frais de la guerre; & enfin il laissa pour instruction secrete à ses ministres, d'abandonner plutôt une portion de son Royaume, que de s'en revenir sans la conclusion de la paix.

Scipion l'Africain avoit accompagné son frere en Asie, & son fils y avoit été fait prisonnier, dans une rencontre, par les troupes d'Antiochus. Les Ambassadeurs s'adresserent au Pere préférablement au Consul, offrirent de lui renvoyer son fils, & mirent tout en usage pour le gagner. Scipion leur promit ses

bons offices, & leur fit entendre qu'ils n'auroient pas la paix au même prix qu'ils l'auroient eue au commencement de la campagne.

An de Rome. 563.

XV. Negociations d'Antiochus.

Antiochus rassembla donc toutes ses forces, & se résolut à donner bataille. Dans le tems que l'on se disposoit de part & d'autre à une action si importante, Scipion l'Africain tomba malade, & Antiochus voulant contribuer à sa guérison, lui renvoya son fils sans demander de rançon.

XVI. Scipion l'Africain lui donna par reconnoissance un conseil salutaire.

Le Romain sensible à cette générosité, manda au Roi par reconnoissance, qu'il évitât le combat jusqu'à ce que sa santé lui permît de retourner au camp. Mais il ne fut pas au pouvoir de ce Prince de suivre ce conseil, parce que le Consul, à force de le pousser, le pressa tellement auprès de Magnesie, qu'il le contraignit à se mettre en bataille.

XVII. Défaite entiere de l'armée d'Antiochus.

Antiochus étoit supérieur en cavalerie & en infanterie à l'armée Romaine; car il avoit soixante-dix mille hommes de pied & douze mille chevaux. Mais il étoit inférieur en capacité & en valeur au Consul Scipion, & ses troupes ne valoient pas celles de la République. Les Asiatiques ne tinrent point devant les Romains, qui trouverent dans leurs chariots armés de faux, dont l'armée ennemie espéroit un grand avantage, de quoi achever de la ruiner, en les tournant contre elle-même. Ce dernier

effort, si l'on doit nommer ainsi la bataille d'Antiochus, le réduisit au terme d'estimer favorable quelque paix que ce fût. Et ses Ambassadeurs n'en disconvinrent pas devant le grand Scipion, auquel ils avoient ordre de s'adresser encore, & de consentir à tout ce qu'il exigeroit.

An de Rome. 563.

XVIII. Conditions de la paix accordée à Antiochus.

Les deux Scipions, qui savoient les intentions de la République, & qui étoient convenus entr'eux des conditions du traité, répondirent: Que comme les Romains n'avoient d'autres objets dans leurs guerres que la justice & l'honneur, ils ne savoient point insulter aux vaincus par des propositions dures & outrées; qu'ainsi le Sénat se contentoit, pour les fraix de la guerre, de quinze mille talens d'Eubée, (Festus & Tite-Live ne sont pas d'accord sur leur juste valeur;) qu'Antiochus renonçât à ce qu'il possédoit en Europe, & à tout ce qui étoit en-deçà du mont Taurus en Asie; qu'il remît Annibal au pouvoir de la République, & avec lui ceux qui avoient excité le Roi à la guerre; & qu'enfin il livrât vingt ôtages pour caution de sa parole. Cette guerre entreprise & achevée en moins de deux ans, & douze années après la seconde guerre Punique, mérita à Lucius Scipion le surnom d'Asiatique. Ainsi les deux Scipions partagerent-ils entr'eux la gloire d'avoir soumis & l'Afrique &

l'Asie, c'est-à-dire, les deux tiers du monde, selon qu'il étoit connu alors.

An de Rome. 564.

Tandis que les Ambassadeurs d'Antiochus étoient en chemin pour faire agréer au Sénat les conditions de paix, L. Cornelius Scipio se tint à Ephese où il attendoit un successeur. Lelius son collégue, après avoir pacifié la Gaule Cis-Alpine, vint à Rome pour présider à l'élection des Consuls. M. Fulvius Nobilior & Cn. Manlius Vulso furent élevés à cette grande dignité. Le premier se chargea du soin de châtier les Etoliens; & il s'en acquitta parfaitement.

XIX. Les Galates ou Gaulois Grecs vaincus par les Romains.

Manlius marcha contre les Galates ou Gaulois Grecs, établis en Asie, entre la Bithynie & la Capadoce. Les avantages qu'il remporta contr'eux, auroient pu passer pour de vraies prospérités, s'ils ne fussent devenus pernicieux à la République Romaine, par le luxe & la mollesse que les légions, à leur retour de ce pays-là, rapporterent en Italie. Le

An de Rome. 565.

lustre célébré cette année montra plus que tous les précédens la grandeur de Rome; puisqu'on y trouva deux cens cinquante-huit mille trois cens vingt-huit citoyens contribuans aux charges publiques.

An de Rome. 566.

Un an après le lustre, l'envie toujours attachée à persécuter les grands hommes, se déchaîna contre Scipion l'Africain. On l'accusa d'avoir détour-

né à son usage propre une portion du butin fait en Asie ; d'avoir entretenu de secretes correspondances avec Antiochus, & d'avoir même conféré deux fois avec lui touchant des choses particulieres. Je croirois volontiers que c'est une calomnie contre la mémoire de Caton, que l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'il étoit le dénonciateur caché de Scipion, & qu'il ne pouvoit lui pardonner de s'être fait en Espagne un si grand nom, que les peuples de ce pays-là lui avoient donné le titre de Roi.

An de Rome. 566.

XX. Scipion l'Africain est accusé à Rome.

Scipion cité par les Tribuns parut dans les rostres suivi d'une foule d'amis & de cliens, & y prit sa place ordinaire. On s'y attendoit à voir son innocence éloquemment défendue. Mais Scipion au lieu de haranguer selon la coutume, mit sur sa tête la couronne qui lui avoit servi le jour de son triomphe, & se levant il dit ; « A pareil jour que celui-ci je vainquis le fier Annibal & je soumis Carthage ; c'en est assez. Méprisons de frivoles accusations, & allons au Capitole remercier les Dieux de m'avoir mis en état de rendre de si grands services à ma patrie. » Il part à l'instant, tourne ses pas vers le Capitole, le peuple l'y suit, & les Tribuns restent seuls dans les rostres, étonnés & honteux que l'admiration & la gloire accompagnassent encore l'accusé.

XXI. Réponse de Scipion.

An de Rome. 5.

Etant revenus une autre fois à la charge contre lui, il changea de maniere, pour complaire au Sénat, qui voulut accorder quelque chose à l'importunité des Tribuns. Il fit voir qu'il avoit tenu un regiſtre exact des contributions, & quand il l'eut montré à l'aſſemblée, il le déchira en préſence de ſes juges; diſant fierement : Qu'il avoit aſſez enrichi le fiſc par les ſommes immenſes qu'il y avoit portées, & que les ſcrupuleuſes recherches étoient inutiles. Scipion fut une troiſieme fois appellé en jugement. Il ne daigna pas comparoître ; mais Lucius Scipio, pour ne pas bleſſer les loix, dit que ſon frere étoit indiſpoſé. On indiqua un autre jour ; alors Scipion indigné abandonna Rome, ſe retira à Linterne, petite ville de la Campanie au bord de la mer, où il paſſa le reſte de ſes jours. Les Tribuns eurent aſſez peu de retenue pour l'y aller encore attaquer: mais Tib. Gracchus, un d'entr'eux, s'oppoſa aux autres, ce qui, ſelon les anciennes conſtitutions, ſuffiſoit pour ſuſpendre le jugement des Tribuns. Scipion l'Aſiatique éprouva leur malignité auſſi bien que ſon frere ; & il auroit ſuccombé, ſans la fermeté du même Gracchus, qui ne voulut pas ſouſcrire à ſa condamnation.

XXII. Scipion s'éxile de Rome.

Il ſe commettoit des abus infinis à Rome pendant la fête de Bacchus, &

tout le zele du Sénat & des Consuls ne pouvoit y rémedier. Je renvoie à * Tite-Live ceux qui voudront savoir le détail de tous les crimes qui se commettoient durant ce tems-là. Je crois qu'il faut rapporter à cette année la recherche qui fut faite de ces désordres capables de perdre Rome, si le hasard qui le découvrit n'eût fourni l'occasion de les réprimer.

An de Rome. 567.

Le grand Scipion l'Africain mourut dans sa retraite de Linterne l'an de Rome 570. Le tems n'avoit point effacé son juste ressentiment, & il voulut que la mémoire s'en conservât sur son tombeau, ayant ordonné, (comme

An de Rome. 570.

XXIII. Mort de Scipion & d'Annibal.

* Nec unum genus noxæ : stupra promiscua ingenuorum fœminarumque erant .... venena indidem, intestinæque cædes, ita ut ne corpora quidem interdum ad sepulturam extarent. Multa dolo, pleraque per vim inferebantur. Occulebat vim, quod præ ululatibus, tympanorumque & cymbalorum strepitu, nulla vox quiritantium inter stupra & cædes exaudiri poterat .... Nihil ibi facinoris, nihil flagitii prætermissum. Plura virorum inter sese quàm fœminarum esse stupra. Si qui minùs patientes dedecoris sint & pigriores ad facinus, pro victimis immolari : nihil nefas ducere. Hanc summam inter eos religionem esse .... Raptos à diis homines dici, quos machinæ alligatos ex conspectu in abditos specus abripiant : eos esse qui aut conjurationem, aut sociari facinoribus, aut stuprum pati noluerint. Multitudinem ingentem, alterum jam prope populum esse ; in his nobiles quosdam viros, fœminasque. Biennio proximo institutum esse, ne quis major viginti annis initiaretur. Captari ætates & erroris & stupri patientes, &c. *Tit. Liv. l. 39.*

l'assure Valere Maxime,) que l'on y
An de Rome. 570. gravât ces paroles : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes* : « Patrie ingrate, » tu n'auras rien de moi, pas même » mes cendres. » Deux autres illustres personnages moururent la même année que Scipion ; Philopœmen, Général des Achéens en Grece, & le grand Annibal.

Ce dernier ne se trouvant en sureté nulle part, depuis la réconciliation d'Antiochus, Roi de Syrie, avec les Romains, après avoir erré quelques années de pays en pays, venoit enfin de se réfugier chez Prusias, Roi de Bithynie. Il n'y fut pas long-tems sans s'appercevoir, que ce Prince étoit disposé à sacrifier à l'amitié des Romains les droits de l'hospitalité. Il ne se méprit point dans sa conjecture, & bientôt il sut que le Roi avoit dessein de le livrer au Sénat. La précaution que prenoit depuis long-tems Annibal pour être maître de sa destinée, en portant un poison subtil dans le chaton de sa bague, pouvoit lui en faire différer l'usage jusqu'à une captivité certaine. Mais il ne voulut pas attendre si tard, & persuadé de l'infidélité du Roi de Bithynie, il avala le poison. Cependant, de peur qu'un trop prompt effet ne prévînt malgré lui les imprécations qu'il réservoit à ses ennemis, il prit auparavant les Dieux à témoin de la perfidie de Pru-

ſtas, implora leur vengeance, & ne pouvant leur demander la même choſe contre les Romains, il reprocha à ſes vainqueurs d'avoir dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, conſervateurs de la vie de Pyrrhus, le plus dangereux ennemi qu'ils euſſent; de ne s'étudier plus qu'à détruire ce qui avoit toujours été ſacré aux hommes; & enfin d'avoir fait d'un hôte & d'un ami un traître & un aſſaſſin.

An de Rome, 570.

Il étoit difficile aux Romains de conſerver ſans peine tant de différentes conquêtes. Auſſi furent-ils occupés douze années de ſuite, à réduire de nouveau les Liguriens, les Iſtriens, les peuples de Sardaigne & de Corſe, & les Celtibériens en Eſpagne, c'eſt-à-dire, les Aragonnois Caſtillans.

An de Rome. 572.

Bien que les hiſtoriens Latins ne conviennent pas entr'eux des circonſtances du fait que nous allons rapporter, comme ils l'ont tout donné pour conſtant, c'eſt à nous à le rendre le plus approchant de la vérité; après avoir confronté ce que les uns & les autres en ont dit. Un homme faiſant labourer ſon champ ſur le Janicule, y trouva aſſez avant en terre, deux coffres de pierre, ſur leſquels il y avoit des inſcriptions Grecques & Latines, qui marquoient qu'un de ces coffres long de huit pieds ſur quatre de large, renfermoit le corps de

XXIV. Découverte de deux coffres de pierre.

An de Rome. 572.

Numa Pompilius second Roi de Rome ; mort il y avoit 535 ans, & que l'autre contenoit tous les livres que ce Prince avoit composés. On eut la curiosité de les ouvrir ; mais ce qui surprit, c'est que celui qui devoit renfermer le corps de Numa étoit vuide, & qu'on n'y remarqua aucuns restes de corps humain ; & que dans le second, des livres écrits sur de simple papier, y parurent bien conservés, & les caracteres plus récens que cinq siecles & demi ne pouvoient le permettre. Comme l'affaire méritoit d'être examinée, le Sénat nomma des personnes sages & éclairées, afin de savoir quelles maximes ces écrits renfermoient, & de prononcer ensuite sur l'estime que l'on en devoit faire. L'examen achevé, on soupçonna la découverte d'imposture ; & on remarqua que la doctrine, qui étoit enseignée dans ces livres, tendoit à détruire toute la religion, & que par conséquent ils ne pouvoient être de Numa, Prince sage, pieux, & attaché à la doctrine de Pythagore. Ce rapport fut la condamnation de ces prétendus monumens. Le Sénat ordonna qu'ils seroient brûlés publiquement par les victimaires, qui étoient des officiers subordonnés aux Prêtres, & préposés à lier les victimes & à les préparer pour le sacrifice. Ce décret eut son exécution.

Si nous continuons à remarquer le re-

tour de chaque lustre, ce n'est pas qu'il nous paroisse d'aucune nécessité à la Chronologie, mais parce que dans le dénombrement des citoyens, on a le plaisir de voir croître de tems en tems cette ville superbe, qui devint par ses travaux & par ses prospérités la Métropole du monde. Le lustre célébré l'an de la fondation de Rome 574, trouva encore les citoyens multipliés, le nombre de ceux qui pouvoient porter les armes, étant alors de deux cens soixante-treize mille deux cens quarante-quatre ; ce qui ajouté à tous les habitans, que leur pauvreté ou leur condition exemptoient de toute capitation, rendoit alors Rome aussi peuplée que le sont aujourd'hui les plus grandes villes de l'Europe.

An de Rome. 574.

Persée, Roi de Macédoine, fils de Philippe, excité par un armement extraordinaire que lui avoit laissé son pere en mourant, & faussement préoccupé de sa grandeur & de ses forces, rompit le premier l'alliance que Philippe avoit faite avec les Romains, & commença la troisieme guerre Macédonique, vingt-cinq ans après la fin de la premiere, & dix-huit ans depuis la seconde, qui étoit celle d'Antiochus. Cette nouvelle à laquelle on ne s'attendoit pas à Rome, y causa quelque embarras, n'y ayant rien de prêt pour le transport des légions. Dans l'appréhension que l'on eut que les

An de Rome. 582.

XXV. Guerre contre Persée Roi de Macédoine.

An de Rome. 582.

Alliés des Romains impatiens d'être secourus, ne traitassent avec Persée, le Sénat commanda à Quintus Marcius Philippus, & à quelques autres officiers généraux de passer promptement en Grece, afin d'y rassurer par leur présence ceux que la crainte d'être opprimés pourroit engager à se détacher des intérêts de la République. Cette simple précaution effraya si fort le jeune Persée, que se repentant de sa témérité, il écrivit aussitôt à Marcius, avec lequel il étoit auparavant en une espece de liaison, de le remettre dans les bonnes graces du Sénat. Marcius qui ne voyoit point de secours arriver, & qui ne jugeoit pas devoir se confier aux troupes des Alliés, entra en négociation avec le Roi de Macédoine, & conclut une treve provisionnelle, pendant laquelle il prit des mesures pour attacher aux Romains un grand nombre de villes. Il vint lui-même rendre compte au Sénat de tout ce qui se passoit, & n'oublia point de faire valoir la treve conclue avec Persée. Cependant le Consul P. Licinius Crassus partit de Rome en diligence, & résolut d'ouvrir la campagne par le siége de Larisse capitale de Thessalie. Persée rassembla ses troupes, plus nombreuses que celles de ses prédécesseurs depuis Alexandre, & jeta de fortes garnisons dans toutes ses places frontieres. S'il eût

eu plus d'expérience & de courage, & s'il eût marché en diligence contre Licinius, qui s'avançoit à la tête d'une armée sans discipline & par des routes fatigantes, il est à présumer que le général Romain lui auroit difficilement résisté. Mais ce foible Prince, intimidé de sa seule approche, bien loin de chercher à le combattre, lui fit demander la paix, à condition de s'en tenir au traité conclu entre les Romains & son pere, & qui consistoit principalement: A leur payer un certain Tribut, & à laisser les villes de Grece, énoncées en ce même traité, libres & indépendantes des Rois de Macédoine.

An de Rome. 582.

Licinius rejeta des propositions qu'il étoit maître de faire exécuter quand il lui plairoit, soit que Persée le voulût ou qu'il ne le voulût point: & donnant une partie de l'armée au Préteur C. Lucretius qui prit Thebes dans la Phtiotide & Aliartes, il battit de son côté en plus d'une rencontre les Généraux Macédoniens, & établit ses quartiers d'hiver bien avant dans le pays. Les Romains n'eurent pas le même bonheur en Illyrie, qu'en Macedoine, Appius Claudius y ayant perdu une bataille & l'élite de ses troupes.

An de Rome. 583.

Le Consul A. Hostilius Mancinus qui vint commander en Grece en la place de Licinius, n'y avança les affaires de

An de Rome, 584.

la République qu'en une seule chose ; je veux dire en rétablissant dans l'armée l'ordre & la discipline que l'on n'y connoissoit plus, par la faute de son prédécesseur. Le Consul Q. Marcius Philippus releva Hostilius, & n'évita d'être défait que par l'incapacité des chefs ennemis, qui n'eurent ni l'esprit, ni le courage de le charger dans des défilés, d'où ses soldats sortirent si fatigués, qu'ils n'avoient plus la force de porter leurs armes. Il ne tenoit encore qu'aux Généraux de Persée de réparer leur négligence en attaquant Marcius dans une petite plaine, où il entra à la sortie de ces mêmes défilés : mais il traversa tout sans obstacle. Persée se retira à Pydne, (maintenant Chitro,) dans la Macédoine ; & Marcius ne se servit d'aucun de ces avantages, comme s'il eût voulu céder toute la gloire de cette guerre à Emilius Paulus Consul après lui, & qui l'avoit été pour la premiere fois, dix-sept ans auparavant.

An de Rome. 585.

La différente conduite de ces deux commandans montre & les grands talens de l'un & ceux qui manquoient à l'autre. Emilius connoissoit le génie superstitieux des Romains, & la crainte que le moindre phénomene étoit capable de donner aux légions. Sulpicius Gallus, Tribun légionaire, assez instruit du mouvement des Cieux, pour

ſon ſiecle, où l'aſtronomie avoit fait peu de progrès dans l'Italie, prévit une éclipſe de lune; Emilius l'engagea à en avertir les ſoldats. Sulpicius leur en apprit le jour, & l'heure; & leur en donna des raiſons naturelles & à leur portée. Alors la curioſité prit la place de la crainte, & chacun admira le grand génie & le profond ſavoir de ce Tribun.

An de Rome. 585.

Ceux qui avoient précédé Emilius dans le commandement des armées en Grece, n'avoient pas aſſez ménagé les troupes, & les avoient ſouvent menées au combat ſi haraſſées, que les forces leur manquoient plutôt que le courage. Il prit à tâche de ne les engager en aucune action qu'elles ne fuſſent repoſées, & de donner le moins qu'il pourroit au haſard. Il arriva cependant que ce haſard, contre lequel il ſe précautionnoit, le ſervit bien. L'armée Romaine & celle de Perſée étoient en préſence, & n'avoient entr'elles que le fleuve Enipée. Un jour une bête de charge échappée du camp des Macédoniens, ſe jetta à la nage pour traverſer. Les Grecs entrent dans l'eau, afin de la ramener; les Romains vont au-devant pour la ſaiſir. Ce qui n'étoit d'abord qu'un jeu, devient ſérieux. On s'obſtine à la conquête ou à la repriſe de l'animal; l'action générale s'engage moitié dans l'eau, moitié à terre: le Roi perd la bataille, & en

An de Rome. 585. XXVI. Défaite & fuite de Persée.

même tems son Royaume. En vain ce Prince se réfugie en l'Isle de Crete : Cneius Octavius détaché de l'armée d'Emile, l'y poursuit & le fait prisonnier.

An de Rome. 586.

Les peuples d'Epire sentirent bientôt le tort qu'ils avoient eu de se liguer avec Persée contre les Romains. Ils virent prendre & démolir soixante & dix de leurs villes, qui, avant leur destruction, furent exposées à la proie du soldat victorieux. Il y fit un butin si extraordinaire, que chaque fantassin en rapporta la valeur de deux cens deniers pour sa part, (cent francs de notre monnoie,) & le cavalier deux fois autant.

Les soldats qui étoient demeurés avec Emile en Macédoine, ne s'y enrichirent point, leur Général ayant réservé le trésor de Persée pour le fisc. Ils s'en vengerent à leur retour à Rome, en lui refusant les honneurs du triomphe. Le Sénat, juge désintéressé du mérite du Consul, les lui accorde, & plus grands qu'à aucun Général qui l'eût précédé. Persée & ses deux fils qui marchoient devant le char d'Emile, rehausserent infiniment sa gloire, & formerent un magnifique spectacle. Le préteur Octavius qui avoit gagné une bataille navale, obtint aussi le triomphe. Celui que l'on décerna à Lucius Ancius fut assez semblable à celui d'Emile, puisqu'on y vit aussi un Roi enchaîné,

enchaîné ; ce fut Gentius Roi d'Illyrie, enveloppé dans la calamité de Persée, & qu'une destinée, pareille à la sienne, força de se rendre. La fin de cette troisieme guerre Macédonique fut celle de la monarchie des Macédoniens. Fondée long-tems avant Alexandre le Grand, elle subsista cent cinquante-six ans après lui, & tomba enfin, comme on vient de le voir. Paterculus a cru qu'Emile avoit rapporté de la conquête de la Macédoine deux millions de sesterces au trésor de la République, somme qui réduite à la monnoie de France, monte à plus de vingt-cinq millions.

An de Rome 586.

Il n'y avoit plus gueres de nations à qui le nom Romain ne fût connu, & sa puissance formidable. Mais en donnant des loix à tant de peuples divers, Rome avoit la sagesse de se former sur l'exemple de ceux qui, dirigés par de fameux Législateurs, en avoient reçu de préceptes & d'utiles connoissances. Son commerce avec les Grecs, devenu plus fréquent par les guerres de Macédoine & d'Asie, lui devint aussi beaucoup plus avantageux que dans le tems de ses premieres conquêtes en Grece. L'amour des arts & des sciences s'accrut, à mesure que son Empire s'étendit sur les nations polies & savantes ; & Rome devint le centre du bon goût. Scipion & Lélius, (le premier, fils du Consul Emilius, & adop-

An de Rome. 587.

An de Rome. 588.

té par Scipion l'Africain; & le second, fils de ce Lélius qui rendit tant de services à sa patrie en Afrique) se distinguerent par la protection qu'ils furent donner à propos à l'éloquence & à la poésie. Ce fut de leur tems & avec leur appui que fleurit Terence, l'auteur le plus exact & le plus châtié qui nous reste en son genre d'écrire, & qui par le choix des termes propres, & par une diction nette & pure, éleva la langue latine, qui n'étoit pas la sienne propre, à une perfection que le siecle d'Auguste ne surpassa pas. On représenta à Rome sa premiere piece de théâtre un an après la fin de l'Empire Macédonien.

TERENCE.

An de Rome. 589. & suiv.

L'éclat & la prosperité des villes capitales, est un attrait certain pour une infinité de gens qui croient ne pouvoir manquer de rien où regnent la gloire & l'opulence. De-là vient ce concours perpétuel d'hommes qui cherchent à s'y établir, & qui contribuent encore à les accroître & à les enrichir. Rome reconnut l'éclat de sa grandeur au nombre de ses habitans, dans le lustre* qui suivit sa derniere conquête, trouvant le nombre de ses habitans en état de porter les armes parvenu à trois cens trente-sept mille cinq cens cinquante-deux. Elle passa dix-sept ou dix-huit années sans guerre offensive; car toutes celles qu'elle eut durant ce tems là furent contre des peu-

ples, qui ne pouvant s'accoutumer à lui obéir, s'efforçoient de tems en tems de recouvrer leur liberté. Les Liguriens, les Corses, les Dalmates, & quelques autres peuples d'Espagne, ne firent que s'attirer de nouvelles peines par leurs révoltes, sans fournir aucun événement remarquable.

An de Rome. 584.

L'injustice naît souvent de la prospérité. Rome n'avoit aucun légitime sujet de se plaindre des Carthaginois. Elle se contenta d'un prétexte, & trouva que la guerre qu'ils avoient avec Massinissa, méritoit que le Sénat la leur fît à eux-mêmes, parce qu'il étoit de son intérêt présent de la leur déclarer. Pour sauver son honneur il y avoit des dehors de bienséance à garder, comme de savoir qui étoit agresseur, de Carthage ou du Roi de Numidie. Le Sénat affectant d'en vouloir être instruit, nomma des Ambassadeurs, en apparence à cette intention, mais qui au fond étoient plutôt des espions que des ministres publics. Ils remplirent leur commission au gré de ceux qui les envoyoient, & ils rapporterent que l'éclat & l'opulence étoient à Carthage, de même que dans les premiers tems; qu'il étoit inconcevable qu'en cinquante années de paix, elle eût pu reprendre tant de force; & que pour peu qu'elles augmentassent, elles alloient former une puissance terrible & insurmontable.

An de Rome. 595. & suiv.

XXVII. Origine & injustice de la troisieme guerre Punique.

An de Rome. 596. & suiv.

Cette relation décida de la ruine de Carthage. Il y avoit déjà long-tems que Caton y exhortoit les Romains, sans aucun égard à la treve qui n'étoit pas encore expirée. Il en avoit fait même cette espece de proverbe qui a passé jusqu'à nous, *Delenda est Carthago*. Scipion Nasica avoit toujours pensé sur cela différemment de lui; & la raison qu'il en rendoit, c'est que l'émulation produit plus souvent la vertu qu'elle ne la détruit, & que Rome tomberoit dans une sécurité dangereuse, quand elle n'auroit plus de rivale. L'opinion de Caton fut suivie unanimement, & la guerre en faveur de Massinissa fut déclarée défensive & necessaire.

An de Rome. 604.

On ne sauroit exprimer quel trouble répandit à Carthage, la nouvelle d'une troisieme guerre avec Rome. On y fit le procès de ceux qui avoient conseillé celle de Numidie, & rien de ce qui pouvoit détourner l'autre ne fut omis. Les Carthaginois offrirent par des Ambassadeurs qu'ils envoyerent au Sénat, une satisfaction telle qu'il la prescriroit, ou pour lui, ou pour Massinissa. C'étoit se mettre à la raison, mais le Sénat ne l'écoutoit plus, & ne suivoit que son ambition.

XXVIII. Dureté des conditions de paix proposées par les Romains.

Feignant de ne pouvoir prendre d'assurance dans une satisfaction passagere, il demanda trois cens ôtages pris des meilleures maisons de leur Etat, &

qu'on les remît en Sicile. Les Carthaginois dont les intentions étoient droites, se soumirent à ce dur engagement, & firent débarquer les ôtages au lieu marqué. Ils croyoient qu'il n'y avoit plus après cela qu'à prolonger la treve; mais ils se trompoient. Les ambassadeurs eurent ordre de s'en retourner, & de dire à leurs maîtres que le Sénat leur feroit savoir ses autres intentions par un des Consuls prêt à passer en Afrique, & qui les y suivroit de près.

An de Rome, 607.

L. Marcius Censorinus, c'étoit le nom du Consul, arrive en effet à Utique où les députés de Carthage l'attendoient. Après les avoir loués de leur exactitude à se mettre en état d'obéir, il demande toutes les armes qui étoient ou dans les arsenaux, ou chez les particuliers. La délibération ne fut pas longue, & les députés espérant qu'une condition qui les exposoit à la merci de leurs ennemis seroit au moins la derniere, promirent & même exécuterent ce qu'on exigeoit. Mais on leur en proposa encore une autre, qui fut de raser les murs & les fortifications de Carthage, de n'y laisser aucun vestige de cité, & de transporter leur habitation à dix milles de la mer, où il leur seroit libre de bâtir une autre ville qui leur tiendroit lieu de celle qu'il falloit abandonner.

XXIX. La guerre est déclarée.

L'insolence & la dureté de tant de

An de Rome. 604.

propositions barbares, qu'on n'avoit peut-être jamais osé faire auparavant à des hommes libres, poussa à bout la patience des Carthaginois. Il n'étoit plus en leur pouvoir de reprendre ni leurs ôtages ni leurs armes: privés de ce qu'ils avoient de plus chers, ils veulent au moins conserver ce qui leur reste. Plus de conférences. On ne parle que de sauver la patrie, ou de périr avec elle. Le fer, l'airain, l'or & l'argent, sont convertis en armes. Ni âge, ni sexe, n'est exempt de travailler à la defense commune. Tous s'occupent à réparer les breches, à fortifier les endroits foibles de la ville, à radouber les vaisseaux, à en construire de nouveaux; & la matiere des cordages venant à manquer, les femmes coupent leurs cheveux, & suppléent au défaut du chanvre & du jonc. Asdrubal réputé auteur de la guerre de Numidie, qui avoit été banni pour complaire aux Romains, est rappellé & déclaré Général des forces de mer & de terre.

Les Consuls (car le second appellé M. Manlius Nepos venoit de joindre Censorinus) mal instruits de ce qui se passoit à Carthage, & n'y prévoyant nulle révolution après tant d'ôtages délivrés, & les arsenaux épuisés, virent avec une extrême surprise en approchant de la ville, que tout n'y respiroit que la guerre & la vengeance. Ils n'avoient

encore pris aucune des précautions nécessaires. Phameas à la tête de la cavalerie Carthaginoise profita de leur négligence, & les attaqua avec tant d'ordre & de courage, qu'il auroit ruiné la meilleure partie de l'armée, sans P. Cornelius Scipio Æmilianus qui survint à propos, & repoussa les ennemis jusqu'auprès de leur camp. Et ce ne fut pas la seule fois que les Consuls s'acquitterent mal de leur devoir. Ils avoient entrepris les siéges de Clupea & d'Hippo, deux villes maritimes de l'Etat de Carthage: ils se retirerent de devant ces places de peur de trop s'affoiblir en divisant leurs forces, ce qui donna encore du courage aux Carthaginois, & aux légions beaucoup de défiance de la capacité de leurs Généraux. Massinissa âgé de 90 ans mourut dans ce commencement de guerre; & laissa à Scipion la tutelle de son fils Micipsa, & la direction de ses Etats. Caton âgé de quatre-vingt-cinq ans finit sa vie la même année que le Roi de Numidie, sans autre regret que celui de ne pas voir la ruine de Carthage.

An de Rome. 604.

An de Rome. 605.

XXX. Mort de Massinissa & de Caton.

Le Sénat honteux de la durée de cette guerre, dont il ne pouvoit accuser que les Consuls, se résolut de donner le commandement de l'armée à P. Cornelius Scipio Æmilianus. Il postuloit l'Edilité comme un grade pour parvenir aux premiers emplois; mais on lui déféra le

XXXI. Le jeune Scipion élu Consul.

An de Rome. 606.

consulat par une estime particuliere, & il obtint en même-tems la dispense de l'âge & de autres conditions attachées à cette dignité. Le nom qu'il portoit, & la réputation qu'il avoit acquise, firent tout espérer d'un tel Consul. Scipion au lieu d'attaquer de petites villes, toujours entraînées par le sort de la capitale, assiégea Carthage dans les formes. Le quartier de Megalie fut le premier contre lequel il s'obstina le plus, & qu'il emporta aussi d'assaut. De ce poste il se fit passage à un autre, & peu à peu il força la garnison & les habitans à abandonner la cité, & à se retirer à Byrse, qui étoit la citadelle, qu'on pouvoit regarder comme une ville entiere, par rapport à son étendue.

XXXII. Il fait le siége de Carthage.

XXXIII. Apres avoir pris la ville, il attaque la citadelle.

Byrse, comme Carthage, avoit un port & un isthme, par lesquels elle pouvoit tirer des munitions & des armes des deux côtés. Scipion combla le port malgré les efforts des assiégés, se saisit de l'isthme, qu'il fit garder par des troupes qui s'y retrancherent. Mais le courage & l'industrie des assiégés ne se ralentirent point. Ils couperent une langue de terre qui les rejoignit à la mer & leur rendit le commerce assez libre avec leur armée navale & avec celle de terre, pour en recevoir des munitions & des rafraîchissemens, au moins en certains tems.

Scipion jugeant par ce travail merveilleux, de quoi étoit capable un peuple qui ſavoit ſe faire de ſemblables reſſources, ſe détermina d'aller, quoiqu'au milieu de l'hiver, attaquer l'armée des Carthaginois, afin que la citadelle ne recevant plus de ſecours, ou ſe rendît ou pérît. C'étoit un parti extrême, que le ſuccès ſeul pouvoit juſtifier; car l'armée ennemie étoit très-ſupérieure en nombre à celle des Romains. Cependant les Africains perdirent ſoixante & dix mille hommes dans la bataille qu'il leur livra ſous Néphiris, ſans compter dix mille priſonniers. Les grands événemens font les grands noms, & la gloire dépend moins de la prudence que du ſuccès.

An de Rome. 606.

Il y avoit un mur très-long & très-fort qui conduiſoit de Byrſe au port de Cothon. Scipion s'en rendit maître vers le printems, & s'étendit de-là juſqu'à une grande place, qui étoit ſous la citadelle proprement dite, ſans être dans ſon enceinte. Il ſe fit dans cet endroit un maſſacre prodigieux, les uns tomboient ſous le fer, le feu conſumoit les autres. La chute des maiſons embraſées écraſoit ceux qui avoient évité le fer ou la flamme.

Ceux qui de deſſus les remparts de la citadelle étoient les témoins d'une calamité qui n'étoit que différée pour eux,

An de Rome. 607.

se défendirent encore quelques mines, animés du seul désespoir. A la fin une grace générale promise à ceux qui se rendroient, fut acceptée par cinquante mille hommes plus attachés à la vie qu'à la patrie, & Asdrubal lui-même leur servit d'exemple. Les autres qui mépriserent le pardon offert mirent le feu au temple, & se précipiterent dans les flammes, quand ils les jugerent assez ardentes pour les consûmer promptement. La femme d'Asdrubal, qui n'avoit pas voulu le suivre au camp des Romains, ni lui laisser emmener ses deux fils encore enfans, les poignarda, & après les avoir jettés de sa main dans ce commun bucher, elle s'y élança ensuite elle-même. Ainsi périt par les flammes non-seulement cette partie de Carthage qui défendit la derniere sa liberté, mais Carthage entiere qui brûla pendant dix-sept jours, & qui fut enfin réduite en cendres.

XXXIV. La ville & la citadelle sont réduites en cendres.

On se représente aisément quels transports de joie causa à Rome la nouvelle de la ruine de Carthage. La conquête d'un si grand Etat demandoit des soins proportionnés. Le Sénat appréhendant que toute la vigilance de Scipion n'y pût suffire, nomma divers Sénateurs qui passerent en Afrique pour l'aider dans cette nouvelle administration. Ils convinrent ensemble d'effacer, autant qu'il seroit pos-

fible, tout ce qui étoit capable de rappeler un jour le moindre fouvenir de Carthage. Ils prononcerent même les plus horribles imprécations contre ceux qui propoferoient jamais de la rebâtir, comme s'ils euffent eu un preffentiment de la conteftation qui furvint depuis à ce fujet. Toutes les villes qui avoient contribué au fecours de Carthage, furent démolies, par l'ordre des commiffaires du Sénat, & les terres de leur reffort données aux peuples d'Afrique alliés de la République. Ce que l'on conferva de l'Etat de Carthage, devint tributaire des Romains, & foumis au gouvernement d'un Préteur, que le Sénat y envoyoit tous les ans. Les prifonniers, à la réferve de quelques-uns plus diftingués, demeurerent livrés à une perpétuelle fervitude.

An de Rome. 667.

Aucune ville du monde après l'ancienne Babylone, n'avoit été plus renommée que Carthage par fes richeffes & par fa puiffance. Elle comptoit fept cens ans depuis fa fondation, & elle avoit pendant un fiecle difputé de la fuprême puiffance avec Rome, qui fe défit enfin de cette incommode rivale, la quatrieme année de fa troifieme guerre avec elle. On ne peut concevoir les richeffes que Rome retira de Carthage détruite, & le degré de puiffance & de gloire qu'elle acquit par cette con-

An de Rome. 607. quête. Il suffit de dire, qu'aucune ne lui fut plus avantageuse, & qu'après tant de prospérités elle n'eut plus à craindre qu'elle-même. La ruine de Carthage a pour date certaine l'an 607 de Rome & du monde 3859: le troisieme de la 158 Olympiade: le 364 depuis l'expulsion de Tarquin: le 184 de l'empire Macédonique commencé: l'an 118 du premier différent d'entre les Carthaginois & les Romains, & le 144 avant la naissance de J. C.

XXXV. Epoque de la ruine de Carthage.

CHAPITRE XII.

Depuis la destruction de Carthage jusqu'à la fin de la conspiration des Gracques, qui voulurent donner atteinte au Gouvernement consulaire.

(Espace de vingt-trois ans.)

Corinthe aussi orgueilleuse que Carthage, sans en avoir les forces, eut peu de tems après une semblable destinée. Les villes de Grece rétablies par la générosité des Romains, dans leur ancien genre de gouvernement, c'est-à-dire, chacune dans celui qui lui étoit propre, venoient pour la plus grande partie de se confédérer entr'elles, sans faire part à leurs bienfaiteurs d'un changement qui marquoit ou de la méfiance

d'eux, ou un dessein caché de pouvoir être ingrates quand elles le voudroient. Le Sénat attentif à cette démarche, leur fit représenter par des Ambassadeurs qu'il leur envoya, les inconvéniens de ces unions précipitées, dont la singularité plutôt que la raison étoit l'unique lien; & leur représenta la jalousie qu'excitent toujours chez les peuples voisins les ligues les plus innocentes. Les députés des villes assemblées à Corinthe, ne reçurent qu'avec mépris ces conseils salutaires, & oserent même insulter les ministres de la République.

An de Rome. 607.

Cet outrage seul méritoit qu'elle déclarât la guerre aux Achéens, quand même elle n'auroit point dû de protection aux Lacédémoniens ses alliés que ceux-ci persécutoient sans relâche. La vengeance suivit de près le droit des gens violé : & Corinthe fut destinée à servir d'exemple de châtiment à toutes les villes confédérées. Q. Cecilius Metellus qui étoit alors à la tête d'une armée en Macédoine, y jugeant son séjour inutile, traverse rapidement la Thessalie, entre en Béotie, y défait Critolaüs, prend Thebes & Mégare, & laisse au Consul L. Mummius Achaïcus à finir le reste de la guerre, parce que le commandement chez les Romains avoit un tems limité. Mummius aussi heureux que son prédécesseur, battit les Achéens

An de Rome. 607.

qui oserent lui résister en campagne animés par Diœus leur Général ; & ne trouvant plus rien qui s'opposât à lui, il se présenta devant Corinthe, s'en rendit le maître, & la fit démolir jusqu'aux fondemens. Scipion avoit eu le surnom d'Africain, de la ruine de Carthage : Metellus fut nommé le Macédonique, de la conquête de la Macédoine. On fit le même honneur à Mummius qu'à eux ; & pour la réduction de l'Achaïe, de toute la Grece & de l'Epire, il mérita le surnom d'Achaïque.

I. Destruction de la ville de Corinthe.

An de Rome. 612.

Rome depuis bien des années étoit si appliquée à détruire & à conquérir, qu'elle oublioit à conserver. Il y avoit soixante & cinq ans qu'elle avoit soumis l'Espagne, sans s'assujettir les cœurs de ceux qui l'habitoient, & l'on peut dire aussi que les mouvemens y avoient été fréquens, surtout après le départ du premier Scipion l'Africain. Ceux qui y commanderent dans la suite furent les réprimer, & enfin se faire obéir jusqu'en 612 qu'un simple berger nommé Viriatus, y excita la plus furieuse révolte que les Romains eussent jamais éprouvée. Las d'un genre de vie qui ne s'accordoit point avec son inquiétude & son ambition, il le quitta & se mit à voler sur les grands chemins. C'étoit trop peu qu'un simple brigandage pour un homme tel que lui. Il rassemble une troupe

II. Révolte de Viriatus en Espagne.

de vagabonds, qui croyoient pouvoir tout oser avec lui. Son nom se répand de tous côtés; les mécontens se rangent sous ses enseignes: enfin il compose une armée dont il est le Général, & fait la guerre avec un succès étonnant. Q. Fabius Maximus Servilianus avoit eu d'abord quelques avantages; mais il les conserva si mal que Viriatus le réduisit à traiter d'égal à égal, & à conclure une paix aussi glorieuse au chef des rebelles, qu'elle étoit honteuse à Fabius

An de Rome. 612.

Q. Cœpio à qui celui-ci laissa le commandement, ne voulut point tenir l'accord fait par son prédécesseur; & en cela il se conforma aux intentions du Sénat, qui lui manda de continuer la guerre, de même que s'il n'y avoit point eu de traité. Jusques-là son procédé étoit louable, mais la suite en fut ignominieuse. Cœpio se défiant de ses forces, au lieu d'attaquer généreusement Viriatus, machina lâchement sa perte, corrompit les Ambassadeurs que ce Général lui avoit envoyés, & les engagea à l'assassiner. L'entreprise étoit aisée: Viriatus exempt de toute crainte, n'avoit point de garde particuliere, de sorte qu'il fut massacré dans son lit, par la perfidie de ceux qu'il avoit fait ses ministres. Sa mort ne rendit pas le calme à l'Espagne. Le fort de la guerre avoit toujours été à Numance, (dans la vieille Castille, à

III. Viriatus lâchement assassiné.

An de Rome. 617.

une lieue de Soria,) la ville étoit petite, mais peuplée d'habitans d'un courage invincible, & qu'aucun danger n'étonnoit. Ils avoient été le plus fort appui de Viriatus, & c'étoit avec eux qu'il avoit souvent battu Q. Pompeius, & contraint C. Hostilius Mancinus son successeur à traiter de la paix & à la conclure à des conditions désagréables à la vérité, au Sénat, mais qu'il rejetta avec plus d'autorité que de justice. Le Consul Decimus Junius Brutus chargé de la guerre après Mancinus, la fit d'une maniere plus glorieuse que lui, sans toutefois la terminer, quoiqu'il eût défait les Lusitaniens & les peuples de Galice séparément. Emilius Lepidus son successeur, bien loin de maintenir les choses en l'état où il les avoit trouvées, acheva de décréditer en Espagne la réputation des armes Romaines ; car ayant attaqué sans raison les Vaccéens, que l'on croit être aujourd'hui le Royaume de Leon, gens tranquilles & doux, ils se défendirent si vaillamment, qu'ils le mirent en fuite, & imprimerent tant de terreur aux légions, que depuis le seul nom des Espagnols leur faisoit peur.

IV. Mauvais succès des Romains en Espagne.

An de Rome. 619.

Les dernieres conquêtes des Romains avoient produit plus de sécurité & d'indolence dans le Sénat, qu'il n'est ordinaire à des esprits ambitieux. Les mauvaises nouvelles qu'il reçut d'Espagne,

l'indignerent contre des chefs si incapables de commandement; & condamnant sa propre nonchalance, il confia le repos de l'Etat & sa gloire au plus grand général que Rome eût alors; savoir, Scipion l'Africain, second du nom, qui fut fait Consul pour la deuxieme fois. L'abattement dans lequel Scipion trouva les troupes en arrivant en Espagne, & leur peu de discipline firent qu'il n'osa d'abord les engager à la moindre action, de peur de commettre l'honneur de la République & le sien. Mais leur ayant rendu par ses discours, par son exemple, & par quelques actions de sévérité, le courage, la discipline, & l'amour de la gloire; il commença peu à peu à les mener contre l'ennemi, sans néanmoins rien donner au hasard.

An de Rome. 619.

V. Scipion l'Africain, second du nom, est envoyé en Espagne.

Il observa en divers petits combats qu'il livra aux Espagnols qu'ils étoient aguerris & pleins d'audace: c'est pourquoi il changea son premier plan, qui étoit de tenir la campagne jusqu'à ce qu'il les eût réduits, & se détermina d'assiéger Numance. Il l'investit donc de toutes parts, & attendit patiemment, ou qu'elle se soumît, ou qu'elle tombât d'elle-même. Les précautions qu'il avoit prises contre les sorties fréquentes qu'il prévoyoit que feroient les Numantins, les rendirent toutes inutiles. Ayant

An de Rome. 620.

VI. Siége de Numance.

An de Rome. 620.

tenté de toutes manieres de s'ouvrir un passage, sans le pouvoir, ils offrirent de mettre bas les armes, pourvu qu'on ne leur imposât point de conditions honteuses. Celles de se rendre à discrétion, leur parurent aussi dures qu'indignes. Et tout inférieurs qu'ils étoient aux légions par le nombre, ils demanderent au Général Romain de vouloir au moins leur livrer bataille, afin d'avoir l'avantage de périr les armes à la main. La proposition fut suivie d'un nouveau refus.

An de Rome. 621.

Alors animés d'un noble désespoir, ils veulent vendre cherement leur vie, & après s'être enivrés des plus fortes liqueurs, ils sortent furieux de leur ville, & viennent comme des lions fondre sur les Romains. Ils furent repoussés, & Scipion soutint leurs efforts avec un courage & une conduite dont lui seul étoit capable. Les Numantins réduits au désespoir, prirent alors le parti de mettre le feu à leur ville où ils se brûlerent eux-mêmes avec tous leurs effets. Il y avoit quinze mois que Scipion tenoit Numance assiégée, & il en fit comme de Carthage, c'est-à-dire, qu'il n'y laissa aucun monument de ce qu'elle avoit été. Sa ruine arriva treize ans après celle de Carthage, sous les Consuls Mutius Scevola & Q. Calpurnius Piso, tous deux estimables par leurs grandes lumieres. L'Espagne n'avoit point encore été si

VII. Prise de Numance.

soumise aux Romains, qu'elle le fut depuis la destruction de Numance. Quelques années auparavant elle étoit déjà divisée en trois Provinces qui étoient l'Aragonoise, la Bœtique & la Lusitanique, & gouvernée par deux Préteurs que le Sénat y envoyoit & qu'il changeoit tous les ans.

An de Rome. 621.

La révolte des esclaves de Sicile, réprimée avec quelque peine, & arrivée vers le tems de la ruine de Numance, fut honorée du nom de *guerre des esclaves*, à cause de sa durée. Lucilius, ce fameux satyrique, & le premier en ce genre d'écrire, fleurissoit alors. La sécurité à laquelle les Romains se livrerent après avoir subjugué tant des peuples, ne fut pas le plus grand mal que leur attirerent les prospérités. Fatales à ces vertus que Pyrrhus & Cyneas avoient tant admirées à Rome en la personne de Fabius, elles les firent disparoître. Il n'y resta presque plus ni modestie, ni frugalité, ni tempérance. La volupté & la débauche prirent leurs places. L'avarice auparavant inconnue, & l'ambition toujours punie jusqu'alors, s'y montrerent sans honte; en un mot la corruption se répandit par-tout. Ce n'est pas cependant que depuis ce tems-là Rome n'ait encore exécuté de grandes choses, qu'elle n'ait fait fleurir les sciences & les arts, & qu'elle n'ait produit même des

LUCILIUS.

An de Rome. 621.

hommes illuſtres & immortels. Mais la multitude des hommes vicieux étouffa le petit nombre des hommes vertueux. Les factions s'y répandirent, la fureur s'y mêla, & le ſang des citoyens autrefois ſi reſpecté, fut verſé par le concitoyen même.

VIII. Conſpiration de Tiberius Gracchus.

Tiberius Gracchus, petit-fils par ſa mere Cornelie du premier Scipion l'Africain, avoit (ſelon V. Paterculus) toutes les belles qualités naturelles & acquiſes qu'un homme peut avoir, quoique hautain, opiniâtre & vindicatif. Il avoit conſenti au traité de Mancius avec Viriatus, & ſe trouvant confondu dans les plaintes qu'on faiſoit à ce ſujet, il ne chercha qu'à ſe venger. Le Sénat avoit blâmé la conduite de Mancinus & de Gracchus. Celui-ci devenu par cette ſeule raiſon ennemi des patriciens, ſe lia d'intérêt avec le peuple, & ſe mit en état d'attaquer la nobleſſe par un endroit ſenſible. Il ne le pouvoit qu'imparfaitement, ſans être Tribun : il le devint par ſes intrigues, & fit enſuite une loi, qui en défendant à tout particulier de poſſéder plus de cinq cens acres de terre, qui appartenoient de droit au public, ordonnoit en même tems que le ſurplus fût diviſé au peuple.

Cette loi juſte en ſoi étoit fondée ſur la coutume ordinaire aux Romains, de partager entre les citoyens en général

les terres prises sur les ennemis, si elles étoient labourables, ou si elles étoient d'une autre nature, de les affermer par ordre des Censeurs, aux peuples d'Italie ou au commun peuple de Rome, qui en payoit le dixieme quand le revenu consistoit en grains, ou le quint, lorsque le produit étoit des fruits, ou enfin une certaine rente fixe, lorsqu'ils ne les labouroient pas. L'avarice soutenue de l'autorité avoit ravi l'usufruit de ces terres aux pauvres qui en vivoient, & en même-tems frustré le public d'une partie de ses revenus : les riches ne rendoient point compte au fisc des profits qu'ils tiroient de ces terres usurpées. Cette loi donc n'étoit que la confirmation de plusieurs autres précédentes, & n'avoit de suspect que l'intention du restaurateur. Les loix Licinia & Sempronia parloient en sa faveur; car elles n'avoient pour objet que de mettre un frein à la cupidité des riches. Il fit revivre la plus ancienne, & en déterminant le sens qu'elle devoit naturellement avoir, par cette simple addition, c'est qu'une portion de ces terres seroit laissée aux enfans de ceux qui en jouissoient, & que l'autre seroit séparée entre les plébéïens, les plus pauvres. Et d'autant que l'abus qu'il se proposoit d'abolir pouvoit renaître, si le peuple n'avoit point de protecteurs, il fit créer trois Magistrats annuels nom-

An de Rome. 621.

An de Rome. 621.

més Triumvirs, pour veiller en tout tems à l'exécution de la loi qui venoit d'être renouvellée, & pour décider en cas de doute les procès, concernant les terres, entre les riches & les pauvres.

Il faut rendre cette justice à Gracchus, qu'en touchant ces matieres épineuses, il garda au commencement assez de modération, & que la faute vint ensuite de la noblesse & des riches, qui marquerent tout le ressentiment, dont l'avarice forcée de se désaisir est capable. N'osant rien entreprendre contre sa personne, parce qu'il étoit appuyé de la multitude, ils s'efforcerent de le décréditer auprès du peuple, en publiant par-tout que ce nouveau législateur ne vouloit qu'introduire l'Anarchie. L'esprit & l'éloquence de Gracchus dissiperent ce reproche; & il fit un jour un discours si pathétique sur les injustices que souffroit le peuple, qu'il le pouvoit engager à tout, s'il eût eu un dessein déterminé: mais cela lui manquoit. " Je ne cesse " point, disoit-il, de m'étonner qu'à " Rome la condition du commun peu- " ple, soit pire que celle des bêtes les " plus ennemies de l'homme. Quand " elles se veulent livrer au repos, elles " ont des retraites, des asiles certains. " Des hommes qui veillent au salut de " la patrie, qui s'exposent continuelle- " ment pour sa tranquillité ou pour sa

„ gloire, ne trouvent ni l'une ni l'autre „ à la suite de leurs travaux. Destitués de „ tous biens, à l'exception de l'air & du „ soleil, dont ils ne jouissent que parce „ qu'on ne peut les leur ravir, ils ne sub„ sistent qu'à peine. Et cependant écou„ tez vos Généraux, quand ils les ha„ ranguent un jour de bataille; ils leur „ parlent comme à des hommes heureux „ qui ont toutes les commodités de la „ vie. N'est-ce pas se moquer d'eux, „ que de les exhorter à combattre pour „ leurs temples, pour leurs autels, pour „ leur patrie, heureux séjour de leurs „ ancêtres & le leur propre ? Tout leur „ étant ravi, ils n'ont rien à défendre. „ Il est vrai, continuoit-il, qu'eux-mê„ mes ont conquis ces vastes contrées „ qui obéissent à la République ; mais „ en sont-ils plus riches ? Et ces vaillans „ hommes que l'on désigne la veille d'u„ ne bataille par le nom de maîtres du „ monde, y possedent-ils seulement un „ pied de terre, qu'on ne leur conteste ? „

An de Rome, 621.

Le peuple qui se plaisoit à entendre ces discours flatteurs, se remplissoit d'amour pour Gracchus, & de haine pour la noblesse, & la noblesse d'antipathie envers lui & la multitude : & ce contraste d'aversion & de faveur, ne faisoit qu'échauffer davantage l'esprit altier & bouillant du Tribun. M. Octavius un de ses collégues, étoit un de ceux qui

arrêtoit le plus l'effet de ses résolutions. Gracchus artificieux & violent trouva le secret de le priver de sa charge, & de faire élire en sa place Mucius, parce qu'il étoit de la faction du peuple. Il n'y avoit point encore eu d'exemple d'un semblable déplacement; & il fut trouvé odieux par une partie de ceux-mêmes qui affectionnoient le plus le nouveau législateur, mais qui remarquerent dans ce procédé trop peu de respect pour une dignité que la commune opinion avoit en quelque sorte consacrée.

An de Rome. 621.

Gracchus s'apperçut lui-même qu'il avoit outré les choses, & déplut à ses amis comme à ses ennemis; mais afin de regagner l'amitié des premiers, plutôt altérée que perdue, il leur offrit de faire donner en leur faveur un plébiscite ou un décret, qui les autoriseroit à demander le partage de l'or & de l'argent qu'Attalus Philopator Roi de Pergame avoit laissé avec son Royaume au peuple Romain. Si cette proposition fut agréable au peuple, elle allarma étrangement le Sénat & la noblesse, qui ne trouvant aux maux que Gracchus leur préparoit, d'autres remedes que sa mort, résolurent de se defaire de lui.

Le Sénat s'assembla extraordinairement, à dessein de délibérer si l'on défendroit la cause publique les armes à la main : & l'on jugea à propos de le faire.

Le

Le Conſul Mucius Scévola fut chargé de commander les troupes de l'Etat; mais il le refuſa, ne voulant point être l'inſtrument principal d'une guerre civile. Scipion Naſica parent de Gracchus, ne put ſouffrir un refus ſi à contre-tems; & relevant ſa robe ſous le bras gauche, avec une vivacité qui marquoit le mouvement de ſon ame, il leva la main droite, plein de colere, & s'écria: » » Puiſque le Conſul reſpecte ſi peu le » bien public, je le défendrai moi, que » les bons citoyens me ſuivent, & vien» nent combattre avec Scipion pour la » conſervation des loix. »

An de Rome. 621.

Auſſitôt il s'avance vers le Capitole, ſuivi des Sénateurs, des chevaliers, & des citoyens les plus conſidérables, armés tumultuairement de tout ce que le hafard leur put fournir; car ce n'étoit pas l'uſage des Romains de porter des armes dans les Villes. Ceux qui voulurent s'oppoſer dans les rues à leur paſſage, furent les premieres victimes. Cet exemple effraya ceux qui n'en avoient pas encore ſervi, & la marche ſe continua ſans obſtacle. En arrivant au Capitole, ils rencontrent Gracchus qui haranguoit le peuple, pour ſe faire élire Tribun de l'année ſuivante. On attaque ſes auditeurs & lui, on en tue trois cens, & lui-même eſt aſſommé, tandis qu'il cherche à s'échapper. Les hiſtoriens re-

IX. Mort de Gracchus.

An de Rome. 621.

marquent que depuis l'expulsion des Rois, on n'avoit point encore vu dans aucune sédition verser le sang des citoyens, & qu'elles s'étoient toujours terminées par une réunion des deux partis, qui cédoient également, en vue de conserver le repos public: & la raison qu'ils rendent de cette différence, est que la cupidité & l'amour propre, passions inconnues aux premiers Romains, régnerent chez leurs successeurs.

An de Rome. 622.

La guerre des esclaves en Sicile, dont nous avons parlé sur l'année précédente, n'avoit pu y être si promptement éteinte, qu'il n'en eût volé quelques étincelles ailleurs. Athenes & Delos s'en étoient ressenties, & l'Italie même n'en fut pas exempte. Mais ces émotions ne méritoient pas d'être comparées aux troubles que la mort d'Attale Roi de Pergame, & d'une partie de l'Asie, y causerent. Il avoit, par son testament, institué le peuple Romain son héritier.

An de Rome. 623.

X. Guerre contre Aristonicus.

Aristonicus, fils naturel d'Eumenes frere d'Attale, prétendit qu'il avoit disposé de sa succession injustement, & se mit en possession des Etats légués aux Romains, de la même maniere que s'ils ne l'avoient point été. Le Sénat envoya contre Aristonicus le Consul P. Licinius Crassus, qui lui livrant témérairement la bataille, la perdit avec la liberté. La condition de captif parut insupportable à

Licinius; mais n'étant pas maître de s'en affranchir, parce qu'on l'obſervoit trop ſoigneuſement, il donna exprès un coup dans l'œil d'un de ſes gardes, afin de l'irriter & de s'attirer la mort; ce qui réuſſit à ſon gré. An de Rome. 623.

Divers Rois alliés des Romains, & qui avoient envoyé des troupes au Conſul, pouvoient appréhender le reſſentiment d'Ariſtonicus, & ſe réunir avec lui, dans la crainte de n'être pas ſecourus aſſez à tems. Le Sénat ne leur donna pas le loiſir de ſe repentir de leur attachement, & fit partir Perpenna auſſitôt qu'on eut appris à Rome la défaite de Licinius. Perpenna plus heureux que lui, vainquit Ariſtonicus qui n'avoit pas ſu profiter de ſa victoire, l'obligea de s'enfermer dans Stratonice, l'y aſſiégea, & le contraignit par famine à ſe rendre. An de Rome. 624. Perpenna étant mort de maladie dans le cours de ces proſpérités, Aquilius fut déclaré Conſul en ſa place, & eut l'honneur de finir cette guerre. Ariſtonicus ſervit au triomphe d'Aquilius; & le Sénat devenant de jour en jour moins équitable, le fit enſuite étrangler dans ſa priſon. An de Rome. 625. & ſuiv. XI. Ariſtonicus vaincu, pris & étranglé. La fin de cette guerre & le renouvellement du luſtre, arriverent preſqu'en même-tems, & environ quatre ans après la mort de Gracchus. Le dénombrement des citoyens contribuans aux charges de la République, monta à 330820 hommes.

An de Rome. 631.

La mort de Gracchus devint une semence de révoltes, au lieu d'en être le remede; le peuple idolâtre des ordonnances faites ou renouvelées par ce Tribun, n'en pouvoit ſupporter ni l'abrogation, ni le délai d'exécution. Caïus Gracchus, frere de Tiberius Gracchus, élu Triumvir avec Fulvius Flaccus & Papirius Carbo, fit de concert avec eux de nouvelles inſtances pour l'accompliſſement des loix propoſées. Mais les difficultés qui naquirent ſur la maniere du partage, ſur l'eſtimation des terres, ſur les calculs & les tranſports de propriété de l'un à l'autre, donnerent tant de dégoût de ces loix aux peuples d'Italie, qui paroiſſoient en devoir retirer ſans peine un prompt bénéfice, qu'ils ſe joignirent à Scipion. Mais comme il ne vouloit pas toujours être en butte à l'averſion du peuple, au lieu de rejeter les demandes des Triumvirs, il requit ſimplement que l'on remît en d'autres mains que les leurs, le ſoin de l'obſervation de ces loix. Le Sénat approuva ſon avis, & chargea Sempronius Tuditanus de cet emploi. Ce Conſul qui le trouva embarraſſant & ingrat, refuſa la commiſſion; & ſous prétexte de la guerre d'Illyrie, il ſortit de Rome.

La multitude n'ayant plus perſonne à qui adreſſer ſes requêtes, depuis la retraite de Sempronius, s'en prit à Scipion,

qu'elle accusa de partialité, comme s'il eût préféré les Italiens aux habitans de la Métropole. Et parce qu'il témoignoit en toutes les occasions, que la sévérité exercée contre Tiberius Gracchus, étoit un juste châtiment des troubles qu'il avoit excités dans la République, le peuple ne parloit plus de Scipion qu'en termes injurieux & menaçans. Une destinée dont on n'a jamais su la cause, abrégea ses peines, & fut peut-être le prix de son zele : car ses domestiques étant entrés le matin dans sa chambre, où il s'étoit retiré de bonne heure la veille pour se préparer à parler au peuple, l'y trouverent sans vie. On soupçonna cette mort de n'être pas naturelle, & bien des gens l'imputerent à sa femme & à sa belle-mere, qui étoit mere des Gracques. Néanmoins malgré l'estime que les honnêtes-gens avoient pour Scipion, on n'approfondit point ce mystere, & sans doute que la haine du commun peuple pour lui en fut la cause.

An de Rome. 631.

XII. Mort étrange de Scipion l'Africain.

On continuoit cependant à parler toujours du partage, que les possesseurs éloignoient par toutes sortes d'artifices, sans que l'on pût dire encore ce qui arriveroit d'une affaire si difficile. L'opinion la plus commune étoit, qu'elle tourneroit à l'avantage du peuple, & qu'on lui accorderoit encore les mêmes

An de Rome. 631.

franchiſes qu'aux citoyens contribuans aux charges publiques & qui ſeuls étoient inſcrits aux livres des cenſeurs dans le tems du luſtre. L'idée du Sénat ne s'accordoit point du tout avec celle du peuple; car il étoit plus réſolu que jamais à ne lui rien donner de tout ce qu'il demandoit. Mais il arriva de-là, ce qui eſt aſſez ordinaire en de longues conteſtations, c'eſt qu'un tiers jouit de l'avantage que les deux parties ſe feroient ſéparément procuré, ſi elles avoient voulu s'accorder.

XIII. Projets de C. Gracchus.

Caïus Gracchus frere puîné de Tiberius, avoit eu l'adreſſe de ſe faire continuer Tribun, afin de pouvoir exécuter les projets qu'il méditoit. Un des plus grands étoit d'entreprendre pluſieurs Sénateurs ſur leurs malverſations, ſoit en vendant des emplois qui ſe devoient donner gratuitement, ſoit en détournant les deniers publics. Si le jugement des accuſés eût été renvoyé au Sénat, dans les diſpoſition où il étoit, il n'auroit pas manqué de les abſoudre, innocens ou coupables, & alors la honte d'une fauſſe dénonciation retomboit ſur Caïus. Le Tribun qui avoit prévu le danger, l'évita, en faiſant les chevaliers commiſſaires de la recherche contre les Sénateurs, ce qui commença à mettre les chevaliers en grande eſtime, & fit un changement conſidérable dans l'état conſulaire.

Ces chevaliers ou *Equites* étoient aussi anciens que Romulus, qui les avoit institués ; mais ne leur ayant donné, ni rang, ni autorité dans l'Etat, ils demeurerent en leur premiere condition, jusqu'au tems de Caïus Gracchus, qui les en tira, en les constituant juges de l'administration des Sénateurs. Avant ce tems-là, il n'y avoit que deux classes ou ordres de citoyens, savoir, les Patriciens, appellés simplement par le peuple, Sénatoriens, & les Plébéïens. Mais par le Plébiscite de Gracchus; & principalement par les cabales de Ciceron bien des années après, il y eut un troisieme ordre distingué des précédens, je veux dire, celui des chevaliers. Le premier étoit donc des Patriciens & de ceux du peuple qui pouvoient devenir Sénateurs ; le second des Plébéïens qui demeuroient toujours tels ; & enfin des chevaliers, qui bien que nés parmi ceux-ci, & distingués simplement par leurs services, en sortirent pour former un corps à part.

An de Rome. 631.

XIV. Les Chevaliers forment un nouveau corps.

Gracchus prit occasion de publier la loi qui autorisoit les chevaliers à connoître des abus que commettoient les membres du Sénat, de ce qu'ils venoient de renvoyer absous Aurelius Cotta, & Manius Aquilius coupables de prévarication dans l'exercice de leurs charges. Un pouvoir aussi excessif en son origine

An de Rome. 631.

que celui que Gracchus conféroit à ces nouveaux arbitres, auroit tourné plutôt à la charge de l'État qu'à son soulagement, si avec le tems on n'en eût arrêté le progrès. Ils avoient seuls le privilége d'être les fermiers de la République, & de tenir les douanes, ce qui leur fit donner le nom de publicains ou de receveurs des deniers publics. Et comme le grand nombre de ces chevaliers ne permettoit pas qu'ils eussent tous part à ces sortes d'emplois, ceux qui y parvenoient, étoient en une extrême considération. Ils se divisoient par compagnies, & en formoient autant de différentes, qu'il y avoit de provinces sujettes aux péages & aux tributs.

Caïus Gracchus en rendant des services effectifs au peuple, ne négligeoit rien d'ailleurs de ce qui marquoit quelque envie de lui plaire. Son application à rendre les grands chemins beaux & commodes, & à faire élever d'espace en espace des piliers de pierre, où la distance d'un lieu à l'autre étoit gravée, flatta beaucoup le vulgaire sensible à ces sortes de choses, & redoubla l'attachement qu'il avoit déjà pour ce commun bienfaiteur. Mais plus Gracchus s'insinuoit dans l'esprit de la multitude, plus il rencontroit de résistance à tout ce qu'il proposoit. Il voulut demander l'envoi d'une colonie de citoyens Romains à

Tarente, & l'admiſſion de tous les Latins au droit de la bourgeoiſie. Le Sénat qui en fut informé auſſitôt, fit défendre aux Latins d'approcher de la Ville, le jour que l'on devoit traiter de cette affaire ; & afin de captiver à ſon tour les bonnes graces du peuple, il conſentit à douze différentes colonies pour une ſeule que l'on déſiroit.

An de Rome. 6..

Cette complaiſance ineſpérée renverſa tous les deſſeins de Gracchus. Mais il n'étoit pas homme à en demeurer là. Il paſſa en Afrique avec Flaccus, un de ſes collégues ; & tous deux y étant arrivés, voulurent établir une colonie au même lieu où étoit auparavant Carthage, & y rebâtir une Ville ſous le nouveau nom de Junonia. Mais ils ne purent faire réuſſir ce projet. Car ayant tracé pluſieurs jours de ſuite le plan de leur prétendue Ville, & marqué par des bornes plantées, l'enceinte qu'ils lui vouloient donner, ils les trouverent ôtées tous les matins, ſoit que les loups les renverſaſſent la nuit, comme quelques auteurs le rapportent, ſoit qu'elles fuſſent enlevées d'une autre maniere. Ce qui fit dire aux devins & aux augures, que le ciel n'approuvoit point l'entrepriſe.

An de Rome. 632.

XV. Gracchus veut rebâtir Carthage.

Gracchus qui avoit été Tribun deux fois de ſuite par un privilége ſingulier, voulut l'être une troiſieme fois. Mais cela ne ſe pouvoit ſans d'étranges intri-

An de Rome. 633.

gues, & même sans bien des violences. Ses collégues scandalisés de celles qu'ils lui virent commettre pour parvenir à ses fins, se déclarerent contre lui, & firent élire en sa place Minucius Rufus, qui commença son ministere en abrogeant plusieurs des Plébiscites de Gracchus. Le Consul Opimius ennemi juré de celui-ci, & qui ne cherchoit que les moyens de le perdre, seconda Minucius, & tous deux ensemble perdirent enfin l'ambitieux protecteur du peuple. Caïus Gracchus, que son naturel ardent & des amis factieux porterent facilement aux extrémités, sans garder aucunes mesures, monta au Capitole suivi de ses partisans tous armés. En y montant il rencontra un bas officier de justice nommé Q. Antillius qui en descendoit par hasard. Cet homme voyant ces séditieux avancer, cria à M. Fulvius Flaccus & au reste de la troupe : „ Où allez-vous, citoyens » rebelles ? faites place à un honnête » homme.

An de Rome. 633.

Son zele lui coûta la vie : mais sa mort affligea Gracchus, qui prévit qu'elle feroit tort à sa cause; aussi s'en justifia-t-il publiquement. Il en étoit innocent ; mais Opimius ne se désista point de l'en accuser & de le poursuivre. Gracchus qui ne se crut plus en sureté au Capitole, se retira dans sa maison avec tous ses complices. Le Consul l'y suivit de

près, & de peur qu'il ne lui échappât, il posa des corps-de-garde à l'entour. Le jour venu, & Opimius ne craignant plus l'évasion des coupables, fit exposer le corps mort d'Antillius dans la place publique, afin d'animer le peuple contr'eux. Pour le Sénat il étoit si disposé à les perdre, qu'il revêtit promptement le Consul du pouvoir nécessaire à détruire toute la faction, ou juridiquement ou les armes à la main.

An de Rome, 633.

Comme la révolte de Gracchus étoit manifeste, Opimius crut devoir agir par voie de fait. Sachant que les rebelles s'étoient retirés au mont Aventin, afin de s'y mieux défendre, & qu'ils promettoient la liberté aux esclaves qui viendroient à leur secours, il alla les attaquer avant qu'ils pussent s'y fortifier. Et comme en ces occasions la perte du chef entraîne celle du parti, il fit publier, que quiconque lui apporteroit la tête ou de Caïus Gracchus, ou de Fulvius, recevroit en récompense autant d'or qu'elle peseroit. Une poursuite si vive ne laissa aucune espérance à Gracchus, qui afin de ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis, s'enfuit dans un bois au-delà du Tybre, où il ordonna à un de ses domestiques nommé Philocrate, de le tuer. Le domestique obéit, & ne voulant pas survivre à son maître, se tua en même-

XVI. Mort de C. Gracchus.

An de Rome. 550.

tems, & expira sur son corps. Un certain Septimuleius instruit le premier du lieu où Gracchus étoit mort, lui coupa la tête & l'apporta au Consul. On prétend qu'afin de la rendre plus pesante, il en ôta la cervelle, & fit couler du plomb fondu dans la partie qu'elle occupoit. Fulvius crut pouvoir se sauver chez un de ses amis, où il n'arriva pourtant pas, ayant été trahi & assassiné en chemin.

La mort des chefs n'ayant pas paru à Opimius un sacrifice suffisant, trois mille personnes furent immolées à son excessive sévérité. Il y avoit huit ans que Caïus Gracchus étoit entré dans le gouvernement, & douze ans que son frere étoit mort. L'un & l'autre avoient tellement altéré les anciennes constitutions, & troublé l'union, qu'il ne restoit presque plus rien de cette relation établie depuis tant de siecles entre les patrons & les cliens, par le moyen de laquelle toutes les parties du corps politique se rejoignoient. Aussi depuis le changement qu'ils voulurent introduire, l'état étoit demeuré chancelant, & exposé à tant de révolutions, que les désordres qu'ils prétendoient corriger, sembloient moins dangereux que la réforme qu'ils affectoient d'y vouloir apporter. La mort de Caïus Gracchus arriva l'an 633 de la fondation de Rome, & le quatrieme de la 164 Olympiade, & 121 ans avant la naissance du Sauveur.

CHAPITRE XIII.

Depuis la fin de la sédition des Gracques jusqu'à la fin de la guerre civile en Italie, & la dictature perpétuelle de Sylla.

(Espace de quarante-un ans.)

LE peuple, jouet ordinaire de l'ambition des grands, n'eut pas plutôt perdu son protecteur, qu'il retomba dans une oppression pire que celle dont on l'avoit voulu tirer. Car le Sénat n'étant retenu par aucune crainte, révoqua tout ce que le Tribun avoit fait à l'avantage des pauvres. La vente des terres conquises, mais possédées sans justes titres, étoit défendue par une loi du premier des Gracques, & c'étoit avec raison, parce que le droit de vente suppose celui de propriété, que l'on contestoit. Un des premiers décrets du Sénat, après la mort du dernier des Gracques, fut une liberté entiere à tous possesseurs de ces biens d'en disposer à leur volonté ; ce qui ne se pouvoit faire qu'en ôtant aux pauvres la portion qu'ils avoient en vertu du précédent plébiscite. Et d'autant que si la loi de partage eût subsisté, l'autre auroit eu difficilement un plein effet, elle fut aussi an-

An de Rome. 633.

I. Le Plébiscite des Gracques aboli.

An de Rome. 633.

nullée avec cette restriction pourtant, que ceux qui jouissoient des terres dont le partage avoit été proposé, payeroient au peuple qui en étoit exclu, un certain revenu. Une faveur si légere l'auroit consolé de la privation des fonds, si elle eût duré ; mais ce n'étoit ni l'intention des législateurs, ni de ceux qui avoient usurpé les terres. Ainsi ce foible avantage bientôt retranché, laissa le peuple dans sa premiere misere. * Les habitans de la Sardaigne ayant alors pris les armes contre la République, le Consul Oresta passa dans cette isle, & par sa simple présence étouffa leur révolte. Les peuples de Fregella ville du Latium, voulurent secouer le joug de Rome : ce dessein bien au-dessus de leurs forces eut le sort qu'il méritoit. Opimius alors Préteur, assiégea & prit leur ville, & la détruisit, selon quelques auteurs ; d'autres croient qu'elle subsiste encore, mais sous un autre nom.

II. Peste extraordinaire en Afrique.

Vers ce tems-là, une peste horrible ravagea l'Afrique, & y fit périr un très-grand nombre d'hommes & de bêtes. On attribua la cause de ce désastre à une quantité prodigieuse de sauterelles, qui après avoir couvert la terre, & corrom-

* L'Auteur pour ne pas interrompre l'histoire de la conjuration des Gracques, a renvoyé ici la guerre de Sardaigne & la révolte de Fregella qui arriverent l'an 627.

pu les grains & les fruits, furent emportées par un vent impétueux dans la mer Méditerranée. Deux ans après, le Consul Metellus conquit les isles Baléares, autrement Majorque & Minorque, proche de l'Espagne, & en chassa les Pirates qui en avoient fait leur retraite ordinaire, & qui infestoient de-là toute la Méditerranée.

An de Rome. 633.

La guerre des Allobroges, peuples de la Savoie & d'une partie du Dauphiné, avoit commencé l'an 629 de Rome. Une nation des Gaules, au-delà des Alpes, que les auteurs nomment *Salii*, quoiqu'ils marquent peu surement le lieu qu'elle habitoit, avoit insulté les Massiliens, que nous nommons Marseillois, lesquels étoient sous la protection des Romains. C'en fut assez pour s'attirer les armes de la République. Fulvius envoyé contre les agresseurs, les battit sans les réduire. Sextus Calvinus vint après, entra dans le pays des Saliens, & le soumit. Teutomalus qui en étoit Roi, se retira chez les Allobroges, qui le reçurent avec humanité. La compassion & la générosité ne furent pourtant pas les seuls motifs de cette réception favorable : la jalousie qu'ils avoient des progrès des Romains dans les Gaules, y eut beaucoup de part. Ne voulant pas néanmoins s'attaquer directement à la République, ils s'uni-

An de Rome. 634. & suiv. III. Guerre contre les Allobroges.

rent aux peuples de l'Auvergne & du
An de Rome, 634. & suiv. Rouergue, & vinrent fondre sur les Héduens, habitans du pays d'Autun & anciens alliés des Romains.

Domitius Enobarbus reçut ordre du Sénat de marcher contre les Allobroges. Ils ne refuserent point la bataille quand il la leur présenta, mais ils la perdirent & eurent en cette occasion vingt-mille hommes tués & trois mille prisonniers. On attribua leur défaite plutôt aux éléphans, dont les Romains se servoient en plusieurs de leurs guerres, qu'à la valeur des légions; mais la victoire que remporta sur eux dans la suite Fabius Maximus, petit-fils de Paul Emile, & adopté par Fabius, n'eut cette fois rien d'équivoque, & fut l'effet de la capacité du chef & de la valeur des troupes Romaines, s'il faut néanmoins ajouter foi à des historiens, qui écrivant tous en faveur de leur nation, pouvoient la flatter impunément, sans crainte d'être démentis par des peuples qui savoient combattre & non écrire. Ils prétendent donc que dans la bataille que ce Général livra aux Allobroges & à leurs alliés, il leur tua deux cens mille hommes, & fit prisonnier un de leurs Rois. De-là le surnom d'Allobrogique donné depuis à Fabius. Ce qui est constant, est que les Romains depuis 629 jusqu'en 636 conquirent dans les Gaules assez de

pays, outre ce qu'ils y avoient déjà, pour en faire ce qu'ils appellerent la Gaule Narbonnoise.

An de Rome, 640.

IV. Caton battu par les Gaulois de la Thrace, qui sont ensuite vaincus.

Un reste d'anciens Gaulois établis dans la Thrace, connus sous le nom de *Scordisci*, eurent la gloire de battre une armée Romaine commandée par C. Cato Consul; & ce n'auroit pas été le dernier de leurs succès, s'ils avoient su en profiter. Mais s'étant relâchés de leur activité, & de leur premiere attention, ils furent repoussés dans leur pays par le Préteur Didius & par le Consul Drusus. Les Romains continuerent longtems cette guerre, avec leur prospérité ordinaire. L'honneur que y acquit Minucius, lui mérita un glorieux triomphe, auquel Metellus eut aussi part. Immédiatement après la fin de ces guerres, on célébra le retour du lustre, & l'on y compta trois cens quatre-vingt quatorze mille trois cens trente-six citoyens sujets à la capitation.

An de Rome. 642.

Rome passa près de deux années sans qu'il y eût aucun mouvement considérable dans toute l'étendue de sa domination. Ce calme fut enfin interrompu par une guerre de sept années en Numidie, présentement le Bildulgerit. Les auteurs Latins ont nommé cette guerre, la guerre de Jugurtha, du nom de celui qui en fut l'auteur. Il étoit petit-fils de Massanissa, ou Massinissa ancien

An de Rome. 642.

ami de la République, & qui la servit utilement contre les Carthaginois ; mais il n'étoit pas son héritier immédiat, ayant devant lui pour successeurs à la Couronne de Numidie, Adherbal & Hiempsal ses cousins germains, enfans de Micipsa dont il étoit le neveu, étant fils naturel de Manastabale frere de Micipsa, qui depuis l'avoit adopté. Le massacre d'Hiempsal fut le premier essai de l'ambition démesurée de Jugurtha. Adherbal craignant le même sort, leva des troupes, fut battu, & ensuite se retira dans les Etats des Romains, & puis se rendit à Rome.

V. Ambition de Jugurtha.

Jugurtha qui ne voyoit d'obstacle à son ambition que du côté de Rome, s'étoit surtout appliqué à connoître le caractere du Sénat en général, & ensuite celui de tous ceux qui le composoient. La passion dominante des Sénateurs étoit la cupidité, source de tous les genres de corruption. Jugurtha envoya des Ambassadeurs à Rome, pour se défendre des accusations d'Adherbal, & les chargea de riches présens pour les principaux du Sénat. Ses libéralités réussirent : car quoique le Sénat, par un reste de pudeur, n'osât exclure du trône le légitime héritier, il ordonna que l'état seroit également partagé entre Adherbal & Jugurtha, & nomma des commissaires pour en aller faire le

VI. Le Sénat le favorise.

partage sur les lieux. Ces Commissaires, à la tête desquels étoit Opimius, Magistrat aussi avare que cruel, corrompus par les présens magnifiques de Jugurtha, gens sans foi & sans honneur, déclarerent le Prince innocent du meurtre de Hiempsal, firent un partage inique, & donnerent à l'usurpateur la plus riche & la plus fertile contrée de la Numidie.

An de Rome. 642.

Jugurtha peu content de ce que son crime & ses largesses ne lui valoient que la moitié d'un Royaume, envahit l'autre ; & pour se défaire du seul concurrent qui lui restoit, assiégea Adherbal dans Cyrthe, (que nos Géographes appellent Constantine,) où ce Prince s'étoit enfermé, l'y prit & le fit mourir dans les plus cruels tourmens. L'action blessoit trop visiblement l'autorité du Sénat ; car si la justice y eût été seule offensée, la vengeance auroit été moins prompte : mais dans cette circonstance, il se crut obligé de faire passer en Afrique le Consul Calpurnius Bestia. Il est certain que ce Consul conquit en arrivant diverses villes sur Jugurtha, & qu'il ne tint qu'à lui de faire davantage. Mais le Numide, plus assuré de vaincre avec l'or qu'avec le fer, l'arrêta par des libéralités, & obtint même de lui une espece de paix. Le Sénat blâma la conduite honteuse de Calpurnius & de M. Scaurus, qui accompagnoit le Con-

VII. Jugurtha se rend maître de la personne d'Adherbal, & le fait mourir.

An de Rome. 643.
ſul en qualité de lieutenant, d'avoir fait un pareil traité, & envoya le Préteur L. Caſſius en Numidie, mais moins à deſſein d'y faire la guerre, que de perſuader à Jugurtha de venir à Rome, & de l'y engager même ſous la foi publique.

VIII. Jugurtha vient à Rome.

Caſſius ne trouva en Jugurtha aucune répugnance à faire ce voyage. Il vint à Rome, & y parut vêtu de deuil, & avec un air modeſte & humilié. Ayant été admis à l'Audience, un Tribun du peuple nommé Bebius gagné comme les autres juges, mais qui vouloit pourtant impoſer au vulgaire, voyant le Numide qui commençoit à parler, lui commanda de ſe taire; ce qui fit plaiſir à la multitude, & ne mortifia point l'accuſé. Pendant le ſéjour de Jugurtha à Rome, Maſſina Prince deſcendant de Maſſiniſſa, qui s'étoit ſauvé d'Afrique, où il ne ſe croyoit point en ſureté, fut excité par le Conſul Poſthumius Albinus à demander au Sénat la couronne de Numidie. Jugurtha qui en fut incontinent averti, fit aſſaſſiner cet imprévu compétiteur, & fit auſſitôt partir l'aſſaſſin pour l'Afrique, où lui-même retourna bientôt après, par ordre du Sénat. Son mépris pour ſes juges étoit ſi grand, qu'à ſon départ de Rome il ne put s'empêcher de s'écrier. » O ville » mercenaire, tu te vendrois toi-même

An de Rome. 644.

» si tu trouvois qui te pût acheter. Albinus suivit de près Jugurtha en Numidie, & y ayant demeuré quelques mois, il laissa le commandement de l'armée à Aulus Posthumius son frere. Au milieu de l'hiver il entreprit le siége de Suthul, une des plus fortes places de la Numidie, où Jugurtha tenoit une partie de ses trésors. Le Roi Numide amuse le général Romain par différentes propositions de paix, & feint de jeter du secours dans la place. Aulus croyant d'avoir répandu la terreur parmi les Numides s'avance vers eux : Jugurtha l'engage dans des défilés dont il avoit fait occuper les avenues. Les Numides chargent les Romains, dont les uns sont tués & les autres cherchent inutilement le moyen de s'enfuir. Jugurtha contraignit le général Romain à se rendre à des conditions honteuses. Il accorda aux Romains la vie & la liberté, à condition qu'ils passeroient ignominieusement sous le joug; & qu'ils ne le troubleroient jamais dans la possession du Royaume de Numidie. Mais le Sénat cassa bientôt ce traité honteux, & rappella le lâche Aulus. Cæcilius Metellus parvenu au Consulat eut le commandement de l'armée d'Afrique. Il y trouva les affaires en un état déplorable, & toute l'armée, presque ruinée, faute de discipline. Il lui fallut

An de Rome. 644.

IX. On lui déclare la guerre.

X. Il bat les Romains.

An de Rome. 645.

XI. Metellus passe en Afrique, & défait plusieurs fois Jugurtha.

An de Rome. 646.

près d'un an pour la rétablir ; après quoi la seconde année il attaqua & battit Jugurtha plusieurs fois, le poursuivit jusqu'au de-là de la Numidie, & le contraignit à se soumettre & à demander la paix. Mais ce prince perfide n'en observa pas long-tems les conditions, & recommença ses hostilités.

XII. Portrait de Marius.

Metellus avoit alors en son armée C. Marius pour Lieutenant. C'étoit un homme d'une figure affreuse, robuste & courageux, brave soldat, grand Capitaine, ennemi de tous les plaisirs, d'une extrême frugalité, né pour le commandement, mais d'une ambition démesurée, & qui malgré la bassesse de sa naissance aspiroit aux plus grands emplois de la République. Croyant pouvoir s'élever aux dépens de Metellus son Général & son bienfaiteur, il osa censurer hautement sa conduite. Et comme il y avoit un grand commerce d'Utique à Rome, il disoit sans cesse aux marchands, dont la correspondance d'Afrique en Italie étoit la plus grande, que s'il étoit à la tête de l'armée, il voudroit en peu de tems se rendre maître de la personne de Jugurtha, le conduire mort ou vif à Rome & finir la guerre. Ces dis-

An de Rome. 647.

cours répétés produisirent des plaintes contre Metellus, que les marchands las de la guerre, firent passer jusqu'à Rome. Marius obtint de Metellus son congé,

pour s'y rendre; & là s'étant fait élire Conſul par ſes brigues, il ſut chargé de terminer la guerre de Numidie à la place de Metellus, qui verſa des larmes, en apprenant que ſon ingrat éleve alloit être ſon ſucceſſeur. Metellus rappellé, trouva auprès du peuple la juſtice, que lui refuſoit le Sénat, & en obtint à ſon retour le triomphe, & le ſurnom de Numidique.

An de Rome. 647.

Cependant Marius étant repaſſé en Afrique, y tint la parole qu'il avoit donnée, de mettre fin à la guerre de Numidie. Il commença ſa campagne par la priſe de Capſa, ville opulente & forte, & par celle de Mulucha dans la Mauritanie Tingitane, dont Tanger eſt aujourd'hui la Capitale. Jugurtha qui s'étoit attendu que ces deux places tiendroient plus long-tems, entra en défiance de ſes forces, & eut l'habileté d'engager dans ſon parti Bocchus ſon beau-frere, Roi de Mauritanie, dont la cavalerie nombreuſe fatigua infiniment l'armée Romaine; car on prétend qu'il avoit juſqu'à ſoixante mille chevaux dans la ſienne. Marius venoit de former le ſiége de Cyrthe, Bocchus entreprit de le faire lever. L'activité de ſa cavalerie accoutumée au climat, ne laiſſoit aucun repos aux légions, que l'air brûlant, la pouſſiere, & la diſette d'eau faiſoient déjà aſſez ſouffrir. Dans cet état elles eu-

XIII. Jugurtha ſe ligue avec Bocchus Roi de Mauritanie.

An de Rome. 647.

rent à soutenir trois jours durant, un combat des plus rudes contre Bocchus & Jugurtha, qui vouloient ou périr ou délivrer Cyrthe. La fortune des Romains parut en cette rencontre. Tandis qu'ils étoient accablés de soif & de lassitude, une pluie abondante tomba tout-à-coup, rafraîchit les troupes altérées, & gâta les armes des Maures, qui se servoient surtout de l'arc & des fleches, & les mit hors de combat.

Bocchus n'imputant qu'au hasard la déroute de ses troupes, ne quitta pas entierement la pensée de secourir la place : mais ayant perdu depuis neuf mille hommes de ses troupes dans une autre action, où Marius étoit en personne, il se repentit d'être entré en une guerre dont l'événement lui pouvoit être aussi fatal qu'à son beau-frere, & envoya proposer à Rome de faire alliance avec le Sénat. Ce prompt passage de la haine à l'amitié n'étoit pas ordinaire aux Romains; ils rejeterent l'union de Bocchus, & crurent faire beaucoup, que de lui pardonner le passé. Jugurtha trahi par Bocchus ayant été livré à L. Cornelius Sylla, questeur de l'armée de Marius, qui lui avoit amené des recrues d'Italie, & qui apprenoit à l'école de ce Général l'art de le vaincre lui-même un jour, fut conduit avec ses deux fils à Rome, où n'ayant plus de présens à faire, il ne trouva plus de ressource.

XIV. Prise & supplice de Jugurtha.

ſource. Après avoir décoré le triomphe de Marius, & avoir paru chargé de chaînes à la ſuite de ſon char, le Sénat le condamna à mourir de faim. Le bourreau lui déchira ſon manteau Royal, & le jetta tout nu dans un cachot, où il vécut ſix jours. Ainſi finit la guerre de Numidie. An de Rome. 647.

Le Sénat redouté dans les trois parties du monde, n'imaginoit pas qu'un peuple qui lui étoit preſque inconnu, alloit rappeler à l'Italie le ſouvenir des premiers Gaulois. C'étoient les Cimbres, peuple ſorti, comme un eſſaim, de la Cherſoneſe Cimbrique, ou Danemarck, lequel joint aux Teutons qui étoient leurs voiſins, après avoir porté la terreur principalement dans les Gaules & dans l'Eſpagne, vainquit pluſieurs Conſuls, & tua dans deux batailles quatre-vingt mille Romains ou alliés de la République, qui menaçoient de paſſer les Alpes. Le Sénat effrayé des armes victorieuſes de ces barbares, ne vit que Marius propre à leur oppoſer, & le nomma Conſul pour la ſeconde fois. An de Rome. 650. XV. Guerre contre les Cimbres. XVI. Leurs victoires & leurs conquêtes.

Les Cimbres étoient encore alors occupés à ravager l'Eſpagne. Marius ne jugeant pas à propos de les aller chercher ſi loin, aima mieux les attendre à leur retour. Les Toulouſains à leur paſſage s'étoient joints à eux : Marius marcha contre ces nouveaux ennemis, & les battit. Ce fut en cette occaſion que Sylla ſon

An de Rome. 652.

Lieutenant fit leur Roi Copilus prisonnier. Durant que Marius traînoit exprès la guerre en longueur, afin de laisser diminuer les forces des Cimbres, on l'avoit continué dans le consulat, & il remplissoit la quatrieme année, quand il sut qu'ils s'étoient séparés en trois différens corps, afin de pénétrer plus facilement en Italie. Pendant leurs divers mouvemens, son armée qui avoit entr'elle & la riviere, le camp des Teutons & des Ambrons, (que les uns croient être des peuples de la Gaule Narbonnoise, & d'autres, trois des cantons Suisses) se trouva si pressée de la soif, qu'il se détermina à leur donner bataille. Jamais on ne vit mieux qu'en cette action qui dura deux jours, combien des troupes bien disciplinées & bien conduites ont d'avantage sur d'autres, quelque vaillantes qu'elles soient, quand l'ordre & la subordination leur manquent. Deux cent mille hommes des ennemis tués, quatre-vingt mille prisonniers, parmi lesquels étoit leur Roi Teutobode, signalerent la victoire de Marius. Ce combat se donna au-delà des Alpes, près de la ville d'Aix en Provence.

XVII. Marius les taille en pieces, & leur tue deux cent mille hommes.

An de Rome. 653.

Une journée si malheureuse n'ôta pas aux Cimbres l'envie d'aller ravager l'Italie. S'étant rassemblés, ils y entrerent quoiqu'en hiver, malgré les neiges qui

couvroient les Alpes, & nonobstant les efforts du Pro-Consul Quintus Luctatius Catulus, qui ne put les arrêter ni au cou des montagnes, ni au passage de l'Athesis, ou de l'Adige, proche de Verone. Il est vrai qu'ils n'y firent pas un long séjour ; car Marius Consul pour la cinquieme fois, qui les suivoit de fort près, & qui joignit à propos Catulus, ayant accepté la bataille sur le défi qu'ils lui en firent, acheva de les détruire après une très-opiniâtre résistance de leur part. Les femmes de ces Cimbres, aussi furieuses que leurs époux, se défendirent courageusement de dessus les chariots qui leur servoient de voitures ; & quand elles virent que tout étoit désespéré, elles massacrerent leurs enfans & se tuerent ensuite elles-mêmes. Il périt cent quarante mille Cimbres ou Teutons en cette derniere bataille, & il y eut soixante mille prisonniers. Cette guerre commencée il y avoit douze ans, finit sous le cinquieme Consulat de Marius, & sous le premier d'Aquilius Nepos. Marius s'estimant assez récompensé du glorieux titre de conservateur de la patrie que chacun lui donnoit, se contenta d'un seul triomphe pour tous ceux qu'il méritoit. Son collégue finit cette année la seconde guerre des Esclaves en Sicile, qui duroit depuis quatre ans.

An de Rome. 653.

XVIII. Il les défait encore, & leur tue cent quarante mille hommes.

An de Rome. 654.

Quelque occupation que donnassent à Rome ces guerres étrangeres, il ne laissa pas de s'y élever des dissentions d'une conséquence bien dangereuse, par le rang & le crédit de ceux qui en étoient les auteurs. Saturninus un des amis de Marius, avoit été Questeur à Ostie pendant une famine, & le Sénat qui ne l'aimoit pas, avoit pris de-là occasion de le rappeller, comme s'il n'y eût pas fait son devoir. Marius offensé de ce que le Sénat n'avoit eu nul égard à sa recommandation dans l'affaire de Saturninus, autant par vengeance que par amitié, fit élire Tribun celui que l'on avoit privé de la questure. Il exerça ce second emploi de même que le premier. Metellus, surnommé le Numidique, étant censeur, entreprit, après l'an expiré de la fonction de Tribun, de le chasser du Sénat; mais il en fut empêché par son collégue. Saturninus, depuis ce tems-là, ne regarda plus Metellus que comme un ennemi déclaré; & ne pouvant lui marquer son ressentiment d'une maniere efficace, sans devenir Tribun une seconde fois, il mit tout en usage pour l'être.

XIX. Nouveaux troubles à Rome.

Le crédit & l'autorité de Marius en avoient déjà fait élire neuf, Saturninus ne l'étoit point encore, par la concurrence de Nonius qui se trouvoit fort ap-

puyé. Un crime ne coûte rien à un ambitieux vindicatif. Saturninus fit assassiner son compétiteur, & applanit ainsi le chemin à l'emploi qu'il briguoit. Quand il eut l'autorité en main, il ordonna que l'on procéderoit au partage des terres, que Marius avoit reconquises dans les Gaules, & pressa le Sénat de jurer que cette loi seroit exécutée. Metellus ayant refusé de prêter le serment, fut cité devant le peuple. Mais ne se croyant point en sureté dans un lieu où Saturninus & Marius étoient les maîtres, il s'enfuit à Smyrne en Asie. Saturninus devenu Tribun une troisieme fois, ne pouvant souffrir que le Préteur Glaucia, qui lui étoit dévoué, trouvât en Memmius un rival pour le Consulat, il s'en defit par la même voie dont il s'étoit servi pour faire périr Nonius.

An de Rome, 654.

Des meurtres si fréquens exciterent des plaintes générales à Rome, & le Sénat résolut d'en prendre vengeance. Saturninus reconnu auteur de deux assassinats remarquables, fut cité en jugement. Il comptoit toujours sur la protection de Marius qui venoit encore d'être nommé Consul pour la sixieme fois. Mais celui-ci le voyant trop haï, & dans un déclin de crédit, l'abandonna par politique. Depuis bien des années, les Consuls dans des tems difficiles, jouissoient d'un pouvoir qui ref-

An de Rome. 654.

sembloit beaucoup à celui de la dictature, & ils le recevoient immédiatement du Sénat, par cette formule si célebre dans l'histoire Romaine : *Videant Consules ne quid detrimenti respublica accipiat*, c'est-à-dire, que les Consuls veillent particulierement au salut de la République.

Marius à qui cet ordre s'adressa principalement, attaqua Saturninus & ceux de son parti dans une assemblée où ils se rencontrerent, & les réduisit à se retirer au Capitole. L'eau qui leur manqua bientôt, les contraignit à se rendre, après avoir stipulé qu'on ne leur feroit aucun mal. Saturninus & Glaucia ne pouvoient se persuader que Marius les voulût perdre, & ils se vantoient d'être les ministres & les instrumens de ses plus secrets desseins. Mais c'étoit mal le connoître, que de compter sur lui en l'état où ils étoient. En effet sans se soucier ni de la parole qui leur avoit été donnée, ni de ses anciens engagemens avec eux, il les laissa impitoyablement massacrer par les Chevaliers, qui tomberent sur eux à l'improviste & les assommerent. Leur mort causa le retour de Metellus, que son fils eut le crédit de faire rappeller, avec l'applaudissement universel du peuple.

L'esprit & les sciences qui se cultivent rarement dans les troubles & pendant

la guerre, fleurissoient néanmoins à Rome dans ce tems-là, & la póésie y parvint presque à sa perfection, si l'on en juge par les ouvrages du fameux Lucrece, Poëte admirable en son genre, & inférieur en peu de chose à Virgile.

An de Rome. 654.

LUCRECE.

L'ordre des Chevaliers avoit acquis tant d'autorité par la loi de Gracchus, qui leur donnoit droit de juger, au préjudice du Sénat qui l'avoit toujours eu, que les Patriciens résolurent de la faire abolir. Ils alléguoient pour raison, que les Chevaliers tenant à ferme tous les revenus publics, & en disposant à leur volonté, il arrivoit qu'ils devenoient tout à la fois Juges & parties en leur propre cause, ce qui blessoit toutes les regles de l'équité. Drusus un des Tribuns, homme vertueux & plein de bonnes intentions, étoit naturellement porté à rendre au Sénat ses premiers droits; mais la crainte de s'attirer l'inimitié des chevaliers le retenoit. Pour suivre son penchant, sans offenser directement le second ordre, après avoir représenté combien le nombre des Sénateurs étoit diminué, il proposa de remplacer ceux qui manquoient par autant de chevaliers, & d'accorder en mêmetems à ces nouveaux Magistrats le droit de juger, tel que l'avoient les Sénateurs anciens.

An de Rome. 662.

Les deux partis se trouverent offensés

An de Rome. 663.

de cette propofition, & Cœpio, un des collégues de Drufus, irrité de ce deffein, entra fierement au Sénat, & accufa les principaux membres de malverfations dans leurs charges, & d'y être parvenus par des voies injuftes & honteufes. Drufus qui perfévéroit toujours dans fa réfolution, & qui agiffoit felon fes premieres vues, entreprit de faire exécuter la loi *Agraria*; & afin que les peuples alliés & confédérés de l'Italie n'en fuffent pas bleffés, il les flatta de la franchife, c'eft-à-dire, du privilége de Citoyens Romains. On ne fauroit croire combien une telle promeffe attira d'étrangers à Rome, & la contradiction qu'elle y fit naître. Un des Confuls nommé Marcius Philippus s'étant oppofé à la loi du partage, les étrangers perdirent le refpect dû à fa dignité, & un d'entr'eux eut la témérité de lui donner un foufflet, ce qui excita un étrange tumulte. Drufus cependant ne pouvant faire paffer la loi de la divifion des champs, tâchoit au moins à tenir la parole qu'il avoit donnée aux Italiens; mais comme il s'en retournoit chez lui, fuivi d'une multitude extraordinaire, il fut affaffiné à l'entrée de fa maifon, où il tomba mort en proférant ces belles paroles: « Je n'ai jamais » connu d'autres intérêts que ceux de la » République, & perfonne ne lui fera

XX. Le Conful Philippe reçoit un foufflet.

» jamais plus sincerement attaché que » moi.

An de Rome. 663.

La mort injuste de Drusus ne demeura pas impunie, & bientôt elle fut cause de la guerre que les auteurs Latins ont nommée, la guerre des Alliés en Italie, *bellum sociale*, ou *Italicum*. Il y avoit déjà long-tems que ces peuples supportoient impatiemment, que le Sénat persévérât à leur refuser le droit de cité, ou de bourgeoisie, qui leur avoit été comme promis dès le tems de Gracchus. Drusus venoit de faire revivre cette espérance, & ils la perdoient par sa mort. Ce n'est pas qu'ils n'eussent encore quelques amis à Rome; mais ces amis leur devenoient inutiles dès qu'ils se déclaroient, parce que les Chevaliers les faisoient incontinent exiler, & qu'ils intimidoient d'ailleurs ceux qui étant moins courageux que les premiers, étoient pourtant intérieurement portés à maintenir la bonne cause, quand ils le pourroient sans danger. Elle paroissoit d'autant meilleure aux alliés, que la République devoit en partie ses conquêtes à leur valeur; puisque ses armées où ils étoient toujours le double des Romains, ne subsistoient alors que par les étrangers, comme on les nommoit, & que c'étoit une ingratitude évidente, de frustrer d'une récompense due & promise, ceux

XXI. Guerre des Alliés.

An de Rome. 663.

qui contribuoient plus que les citoyens mêmes à la gloire de l'Etat. Afin donc de se faire justice les armes à la main, tous les peuples d'Italie se liguerent ensemble, & pour gage de leur constante union, s'envoyerent réciproquement des ôtages. Les plus diligens à se mettre en campagne furent les Lucaniens, les Apuliens, les Marses, les Péligniens, & surtout les Samnites irréconciliables ennemis des Romains.

An de Rome. 664.

La conspiration de tous ces divers peuples fut tenue si secrete, que le Sénat ne l'apprit que fort tard, d'une maniere assez confuse. Il importoit infiniment d'en pénétrer le fond & les circonstances, & pour cela, on dépêcha des agens secrets par toute l'Italie. Un d'entr'eux arrivé à Asculum ou Ascoli au Royaume de Naples, s'apperçut qu'on envoyoit de-là un ôtage à une autre ville voisine, & en donna aussitôt avis au Pro-consul Servilius. Il ne tarda pas de se rendre à Asculum, où il fit quelques reprimandes aux habitans de leurs démarches mystérieuses & de leurs complots. Au lieu de s'en justifier, ils se jetterent sur le Pro-consul, le tuerent, & n'épargnerent aucun des Romains qui se trouverent dans leur ville.

Après un tel éclat, ne voyant plus de sureté qu'en leur commune confédération; ils déclarerent hautement leur

ligue, & quel en étoit le motif. Et pour garder quelques dehors de bienséance, ils envoyerent au Sénat un long mémoire de leurs griefs, & le moyen de les faire cesser. Le Sénat ne daigna pas y jeter les yeux, & répondit à ceux qui l'avoient présenté, qu'on n'obtenoit point de graces les armes à la main, & qu'il falloit les mériter par un repentir sincere. Les députés ne promirent rien, & ainsi la guerre fut déclarée. Les deux Consuls avec Marius, Sylla & plusieurs Officiers généraux revêtus de l'autorité proconsulaire, reçurent ordre de marcher en diligence aux ennemis, afin de les prévenir. Ils partirent suivis de cent mille combattans, & trouverent ceux qu'ils alloient attaquer aussi forts qu'eux.

An de Rome. 664.

La guerre fut vive & cruelle ; & une de ses premieres victimes, fut le Consul P. Rutilius tué dans une embuscade que lui avoient dressée les Marses. Les Romains battus dans toutes les rencontres, tant que la campagne dura, confirmerent ce que les peuples d'Italie redisoient sans cesse, que sans eux Rome n'auroit pas fait tant de conquêtes, & que les armées de la République subsistoient plus par eux que par les Romains. On en put moins douter que jamais, quand il fallut rendre les légions completes, & enrôler pour cela les esclaves nouvellement affranchis. Cette né-

XXII. Les Romains sont battus.

An de Rome. 664.
cessité, qui auparavant n'arrivoit qu'après de longues guerres, allarma beaucoup le peuple; mais ce qui le découragea davantage, fut quand il vit le corps mort du Consul, & ceux de plusieurs Officiers de distinction, qu'on rapportoit du camp pour leur rendre les honneurs funebres.

Le Sénat s'étant apperçu de l'impression que ce triste spectacle avoit faite sur l'esprit de la multitude, ordonna par un décret, qu'à l'avenir on enterreroit à l'armée ceux qui y auroient été tués. Les ennemis trouverent cette loi si sage, qu'ils la reçurent chez eux presque aussitôt qu'à Rome. Marius ayant cessé d'être consul, n'avoit pu servir qu'en qualité de Lieutenant de Rutilius. Il lui succéda depuis au commandement; non pas seul toutefois, parce qu'il eut d'abord Cœpio pour collégue. Mais ce dernier qui eut dans la seconde campagne un sort pareil à celui de Rutilius, en donnant comme lui dans une embuscade que lui tendit Popilius un des généraux alliés, ce dernier, dis-je, étant mort, toute l'autorité se réunit à Marius, qui rendit alors de grands services à sa patrie. Sylla imita son exemple, & se distingua beaucoup cette même année.

La suivante sous le Consulat de Pompeïus Strabo pere du grand Pompée,

& de Porcius Cato, le Sénat par estime & par reconnoissance envers ceux des Italiens qui n'avoient point pris les armes contre Rome, leur accorda les priviléges qu'il avoit si constamment refusés aux autres, & qui étoient le sujet de la guerre. Cette grace faite si à propos, affermit dans le devoir ceux qui dans la suite auroient sans cela pu s'en écarter, & laissa aux autres quelques remords du parti qu'ils avoient pris. La concession cependant ne fut pas absolue : car ceux qui en jouirent ne furent incorporés dans aucune des trente-cinq tribus, & n'eurent droit de suffrage que depuis ; ce qui produisit dans la suite de mauvais effets.

An de Rome. 665.

Caton, pendant son consulat, donna de grandes preuves de sa capacité militaire & de son courage dans toutes les rencontres. Les louanges qu'il en reçut le rendirent si présomptueux, qu'il se comparoit perpétuellement à Marius. Le jeune Marius zélé pour la gloire de son pere, s'irrita de ce parallele, & tua indignement le Consul dans un combat contre les Marses, lorsque le général chargeoit les ennemis. Pompée venoit de remporter une victoire sur les Picentins & sur les peuples d'Asculum ; il avoit fait ensuite le siége d'Asculum, qu'il ne prit qu'après une longue & vigoureuse défense. Cette ville,

XXIII. Victoires de Pompée & Sylla.

An de Rome. 665.

coupable d'avoir consenti des premieres à la confédération contre Rome, porta plus qu'aucun autre sa peine de sa témérité. Les principaux habitans furent fouettés publiquement par l'ordre du vainqueur; ensuite mis à mort. Pompée heureux dans le reste de la campagne, ainsi que dans le commencement, gagna une grande bataille contre les Marses, leur tua dix-huit mille hommes, & fit trois mille prisonniers.

An de Rome. 666.

Sylla de son côté se distingua autant que Pompée, battit les Samnites en campagne, & les força deux fois en deux différens camps. Il mit lui-même le prix à ses victoires, & les croyant dignes du Consulat, il le demanda & l'obtint. C'est à lui que l'on dut principalement l'honneur d'avoir terminé glorieusement une guerre si funeste aux deux partis, que Paterculus a remarqué que trois cens mille hommes de la plus brillante jeunesse d'Italie y périrent. Ce qu'il y eut de singulier & de noble dans le procédé des Romains, c'est que la guerre étant finie, ils accorderent aux Italiens ces mêmes priviléges qu'ils leur avoient refusés d'abord. Cette guerre dura environ trois ans.

XXIV. Guerre contre Mithridate.

Rome n'eut pas le tems de goûter la tranquillité qu'elle avoit lieu d'espérer de son courage & de sa générosité; car la guerre d'Italie ne faisoit que finir,

quand deux autres, dont la seconde naquit de la premiere, l'obligerent d'armer tout de nouveau. Celle-ci fut contre Mithridate, Roi de Pont dans l'Asie Mineure. C'étoit un des plus renommés Princes de son siecle, savant, riche, courageux, maître d'un grand Etat, d'une ambition sans bornes, actif & capable des plus vastes desseins. Il avoit toujours très-peu ménagé les Romains, & étoit aussi devenu l'objet de leur aversion. Ce qui les détermina surtout à la guerre contre lui, c'est qu'il venoit d'engager Tygrane Roi d'Arménie à rompre avec eux; & que lui-même, sans égard aux nations de l'Asie qui étoient sous leur protection, il avoit ravagé la Bithynie, la Phrygie, la Mysie, la Lycie & la Pamphilie. Un peuple aussi jaloux de sa réputation que l'étoit le peuple Romain, ne put souffrir ces insultes. Le sort de la guerre avoit mis entre les mains de Mithridate Q. Opicius & Aquilius; & soit que celui-ci lui eût déplu davantage, ou qu'il fût plus malheureux que l'autre, il l'avoit fait mourir avec dérision, en ordonnant qu'on lui versât de l'or fondu dans la bouche; ce qui formoit contre les Romains un reproche d'avarice & de corruption, d'autant plus insupportable que de jour en jour il devenoit plus vrai.

An de Rome. 666.

An de Rome. 666.

La guerre fut donc déclarée au Roi de Pont, & le commandement de l'armée d'Asie fut donné à Sylla alors Consul avec Q. Pompéius Rufus. Mais comme en attendant il resta avec une partie des légions en Italie, afin d'y assurer la tranquillité avant son départ, Marius toujours ambitieux, aidé des intrigues du Tribun Sulpicius, obtint d'être substitué à la place de Sylla, & d'être nommé Général de l'armée. Il ne s'agissoit plus que de se maintenir dans ce rang, au préjudice de celui auquel il appartenoit de droit. Marius s'imagina qu'il le pourroit en s'insinuant dans l'amitié des Italiens, & crut que le meilleur moyen étoit de leur offrir les mêmes privilèges, dont les trente-cinq Tribus étoient déjà en possession.

Cette promesse, qui étoit au-dessus du pouvoir d'un particulier, causa des désordres infinis à Rome, où le fils de Q. Pompéius, qui étoit aussi gendre de Sylla, fut tué dans une émotion populaire arrivée à cette occasion. Sylla averti de ce qui se passoit à Rome, y revint aussitôt, après avoir eu la précaution de faire promettre aux légions qui étoient à ses ordres de ne point servir sous d'autres que sous lui, & de ne lui pas laisser ravir l'honneur d'une expédition, où ils rencontreroient tout ensemble & l'utile & l'honnête. Pompée, collègue de Syl-

la, se déclara en sa faveur, & le parti des Consuls prévalant à celui de Marius & à ses intrigues, il fut obligé de s'enfuir de Rome, lorsqu'ils y entrerent tous deux. Voilà le commencement de cette seconde guerre, occasionnée par celle de Mithridate.

An de Rome. 666.

XXV. Marius exile & proscrit.

Sylla devenu maître de Rome par la retraite de Marius, & de tous ceux qui étoient attachés à lui, commença à rétablir l'ordre dans le Sénat, & à faire proscrire Marius, le Tribun Sulpicius, & tous ceux généralement qui avoient paru dans leurs intérêts : ce qui emportoit la confiscation de leurs biens réunis au fisc. Les autres citoyens ou amis de Sylla, ou qui étoient demeurés neutres entre lui & son rival, ne souffrirent en aucune maniere de ce changement, ou y trouverent même des avantages.

Sylla ne s'étoit assuré de Rome qu'afin d'aller sans obstacle à l'expédition d'Asie. Elle devenoit chaque jour plus nécessaire, parce que Mithridate profitant de l'absence du Général Romain, avoit étendu ses conquêtes jusqu'en Grece. Le Consul en partant laissa de si bons ordres, que le Sénat continua à poursuivre Sulpicius & Marius avec autant de vivacité, qu'il l'auroit fait lui-même. Le premier plus occupé de sa vengeance que de sa conservation, fut pris & mis à mort immédiatement après

An de Rome. 666.

le départ de Sylla. Pour Marius jamais il ne s'étoit trouvé plus en péril de sa vie, que pendant sa proscription. Cherché avec un soin incroyable par ses ennemis, il s'étoit caché dans les marais de Minturne, ville à l'extrémité de la Campanie, & y avoit été découvert. Sa tête étant mise à prix, un Gaulois reçut ordre d'aller la lui couper ; résolu de remplir sa commission, le Gaulois est soudain touché de respect à la vue de Marius, qui conservoit dans sa misere un air haut & majestueux, & il s'en retourne sans oser lever le bras sur lui.

XXVI. Il passe en Afrique.

Marius échappé de ce danger, ne resta pas long-tems à Minturne, & passa en Afrique, où Cethegus & d'autres mécontens s'étoient déjà retirés, en attendant l'occasion de retourner en Italie. Durant l'exil de Marius, Pompeius Rufus fut envoyé pour commander l'armée en la place de Pompeius Strabo. Mais les légions affectionnées à Strabo tuerent celui qui venoit lui succéder. Ainsi le goût ou le caprice étoient dans ce tems de confusion l'unique regle de l'obéissance.

An de Rome. 667.

XXVII. Il est rappellé par Cinna.

Cornelius Cinna & Cneius Octavius furent Consuls après la mort de Rufus ; & le premier, à ce que l'on présume, rappella Marius & tous les exilés par envie de plaire au peuple. Son collégue qui avoit des vues toutes diffé-

rentes, & plus de crédit que Cinna, lui ôta le consulat & le donna à Lucius Merula. Cinna hors d'état de se venger d'une violence si inouie, s'adressa aux peuples d'Italie, leur promit les priviléges entiers, dont on les flattoit depuis si long-tems, & voulut leur persuader que ses malheurs venoient uniquement de trop de zele pour leurs intérêts. Il y a apparence qu'ils le crurent, puisqu'ils l'aiderent dès-lors d'une somme d'argent qui lui servit, & à Marius aussi, pour lever un grand corps de troupes.

An de Rome. 667.

Aussitôt que Cinna se crut assez fort, il prit le chemin de Rome, où cette nouvelle porta l'étonnement & la frayeur. L'éloignement de Sylla ne permettoit pas aux Consuls d'en attendre aucun secours : ils implorerent celui de Metellus qui commandoit un corps d'armée près de Samnium ; mais n'étant pas convenus ensemble des conditions, il s'engagea à Marius. Pendant que ce secours se négocioit, Appius Claudius Tribun dans l'armée des Consuls pensoit à livrer la ville aux troupes de Cinna, qui y étoient déja entrées du côté du Janicule, quand Octavius & le Pro-Consul Pompéius Strabo, mort depuis d'un coup de foudre, les en chasserent.

C'eût été perdre du tems que de s'o-

An de Rome. 667 XXVIII. Marius se saisit des magasins de Rome.

piniâtrer devant Rome. Marius alla se saisir de toutes les places où les Romains avoient leurs magasins, pendant que Cinna gagnoit par finesse ou par la promesse de la liberté, les esclaves qui en connoissoient tout le prix, & qui se rendoient en foule auprès de lui. Le Sénat ne sachant plus quel remede apporter aux maux qui menaçoient la capitale, députa vers Cinna & Marius, & leur fit dire, que l'on ne s'opposeroit point à leur entrée à Rome, s'ils vouloient y venir avec un esprit de paix, & sans vouloir opprimer les citoyens. Cinna avant que de répondre à cetre proposition, prétendit devoir être traité en Consul, parce que son abdication avoit été forcée ; & il fallut lui passer ce cérémonial, que le Sénat avoit sans doute prévu. Il y eut bien plus de difficulté sur le fond de la négociation que sur le préliminaire. Car lorsque les députés presserent les deux chefs de jurer qu'ils ne répandroient point le sang des citoyens, Cinna refusa de le faire, & promit simplement que ni directement ni indirectement, il ne seroit la cause de la mort d'aucun homme.

Marius debout auprès de Cinna, durant qu'il contestoit avec les députés sur le serment qu'ils lui demandoient, ne disoit pas un seul mot ; mais son air sombre & ses regards farouches expri-

moient aussi fidellement que ses paroles l'auroient pu faire, les sentimens de son ame & les fureurs qu'il méditoit. A la fin obligé de parler, il feignit de s'adoucir, & affectant un respect extraordinaire pour les loix, il dit, qu'il ne refusoit point sa présence à Rome si elle étoit utile; mais qu'en étant proscrit par un décret, il en falloit un nouveau pour le réhabiliter; qu'autrement il seroit exposé tous les jours à perdre la vie; & que lui-même étant rigide observateur des loix, même les plus injustes, il n'y voudroit pas contrevenir, tant qu'elles ne seroient point abrogées par de meilleures.

An de Rome. 667.

Leur retour ayant été conclu à ces conditions équivoques, ils suivirent de près les députés. L'entrée de ces Généraux à Rome confirma ce que leurs discours présageoient. Plus de sureté pour quiconque étoit soupçonné de ne les avoir pas favorisés. On massacroit, on pilloit comme dans une ville prise d'assaut, & le Consul Octavius lui-même, malgré la parole de Cinnà & de Marius, fut tué par la seule raison qu'il refusoit d'abdiquer; on planta sa tête sur les rostres avec celle de Marc-Antoine, le plus grand orateur que Rome eût encore vu, & que les soldats envoyés pour lui ôter la vie ne tuerent qu'à regret. C'étoit l'ayeul de celui qui fut Triumvir avec Au-

XXIX. Cruautés de Marius & de Cinna.

An de Rome. 667.

guste. Bien d'autres grands hommes eurent le destin d'Octavius & d'Antoine, sans que la vertu, la naissance, la dignité ou l'âge pûssent les en garantir. La mort même n'arrêtoit point la cruauté de ces pitoyables ennemis. Ils se plaisoient à voir les chiens & les vautours se repaître des cadavres privés de la sépulture, que personne n'osoit leur donner. Aucun ami de Sylla ne fut épargné, sa maison fut démolie, son bien fut vendu à l'encan, & il fut lui-même déclaré ennemi de la République. Merula & Q. Catulus accusés d'avoir exercé le consulat, qui leur avoit été conféré sans l'avoir brigué, furent cités comme coupables; mais tous deux par une mort volontaire épargnerent à leurs persécuteurs la honte de devenir leurs bourreaux.

XXX. Mort de Marius.

Comme tout étoit permis à ces deux tyrans, ils oserent se nommer Consuls eux-mêmes; ce qui n'avoit point d'exemple. Marius âgé de soixante-dix ans mourut un mois après la seconde année de la guerre civile, aussi odieux aux Romains qu'il en avoit été chéri & respecté. Grand capitaine, grand politique, & le premier qui eût été honoré de sept consulats; il seroit difficile de décider s'il a été plus célebre par ses victoires que par ses cruautés.

Sylla son rival se signaloit en Asie, pendant que Rome pleuroit son absen-

ce, ne sachant pas encore qu'il lui feroit verser des larmes à son retour. Il y avoit tant de tems que Mithridate exerçoit impunément ses hostilités sur des peuples qui étoient sous la protection de Rome, qu'il commençoit à croire qu'elle redoutoit de le venir attaquer si loin. L'approche de Sylla désabusa ce Prince sans l'intimider; & comme s'il eût voulu mériter de plus en plus la haine des Romains, il fit égorger contre le droit des gens quatre-vingt, ou selon quelques auteurs, cent cinquante mille sujets de la République établis en Asie. A force d'étendre ses conquêtes, il avoit épargné une partie du chemin à Sylla. Ce Général remporta proche d'Athenes une premiere victoire sur Archelaüs un des Généraux de Mithridate, qui l'attendoit là pour le combattre à la tête de six-vingt mille hommes, dont à peine dix mille se sauverent.

An de Rome. 667.

XXXI. Victoires de Sylla remportées sur Mithridate.

Une autre défaite suivit de près celle-là, & fit perdre au Roi de Pont, la Grece, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, & tous les autres pays qu'il s'étoit soumis. Ce Prince aussi malheureux sur mer que sur terre, y perdit un combat naval & tous ses vaisseaux. Sa fierté diminua par cette suite d'adversités; & il se montra disposé à la paix. En un autre tems Sylla auroit continué la guerre, & il y alloit de sa gloire. Mais soit qu'il manquât

An de Rome. 667.

d'argent pour faire fubfifter fes troupes ; comme il le prétendit, ou foit, comme il eft plus vraifemblable, qu'il fût impatient d'aller fe venger de fes ennemis à Rome, il ne parut pas éloigné de l'accommodement. Ces difpofitions réciproques produifirent un prompt traité, dont les conditions furent : Que Mithridate payeroit les frais de la guerre, & qu'il n'auroit point d'autres Etats que ceux qu'il avoit hérités de fon pere.

Sylla fier d'avoir fini une guerre de cette importance en moins de trois ans, ne penfa qu'à repaffer en Italie. En s'y en retournant, il prit Athenes, d'où il enleva la belle bibliothéque d'Apellicon, natif de Teïum en Paphlagonie, & dans laquelle fe trouverent tous les ouvrages d'Ariftote & de Théophrafte, livres auparavant inconnus à Rome. Etant encore en chemin il écrivit au Sénat, & lui fit un détail des fervices qu'il venoit de rendre à la République : & à la fin de fa lettre, il s'y plaignoit du procédé ingrat de Marius & de ceux de fon parti, à l'égard d'un homme qui fe facrifioit au bien de l'Etat : il déclaroit en même-tems, qu'il venoit venger le public, & fe venger lui-même de tant d'outrages ; mais qu'il fauroit épargner les vrais citoyens anciens & nouveaux.

XXXII. Lettre menaçante de Sylla au Sénat.

Le Sénat appréhenda l'effet de ces menaces, qui pouvoient être fatales à ceux

ceux qui s'étoient involontairement joints à Marius; & afin de les prévenir, il députa vers Sylla pour traiter avec lui du genre de ſatisfaction qui lui conviendroit, & pour ſavoir où ſe borneroient ſes demandes. Cependant on commença par défendre à Cinna d'enrôler perſonne, de peur que le nombre des troupes ne ſervît qu'à répandre plus de ſang. Mais lui qui ne voyoit d'apparence de ſe maintenir que par la force, allégua des raiſons ſpécieuſes, & continua ſes levées. La vérité étoit qu'il vouloit être élu pour l'année ſuivante Conſul avec Cn. Papirius Carbo, & qu'ils cherchoient l'un & l'autre à s'exempter de la néceſſité de revenir candidats à Rome, lorſque Sylla pourroit y être maître.

An de Rome. 667.

XXXIII. Cinna leve des troupes pour les oppoſer à Sylla.

Cinna, après avoir pris cette précaution, fit embarquer ſes troupes pour la Dalmatie, à meſure qu'elles arrivoient, parce que Sylla s'en revenoit par-là. Un vent contraire les ayant fait rentrer au port, elles changerent de réſolution, & dirent toutes qu'elles ne ſerviroient point contre leurs compatriotes & leurs amis. Cinna s'imagine qu'il n'a qu'à parler, & qu'elles obéiront. Il s'avance à cet effet; mais un événement inopiné termine en ce moment ſa vie & ſes projets. Il étoit précédé d'un officier, qui rencontrant par haſard un ſoldat en chemin, le pouſſe & le frappe. Le ſoldat rend le

An de Rome. 670.

coup à l'officier, & ce crime capital est

An de Rome. 670.

cause que l'on arrête celui qui l'a commis. Les troupes alors se mutinent, &

XXXIV. Cinna est tué dans le tumulte. Il étoit

Cinna est tué.

Consul pour la quatrieme fois, digne d'un meilleur sort, si la fin de sa vie n'eût effacé le mérite de ses premieres années. Carbo demeura seul en charge le reste de celle-ci.

Sylla avoit cependant reçu les propositions du Sénat; mais les trouvant trop vagues & au-dessous de ce qu'il jugeoit lui être dû, il avoit répondu fierement,

XXXV. qu'il ne vouloit point de réconciliation

Réplique de Sylla à la réponse du Sénat.

avec Cinna & Carbo, gens injustes & sans foi, qui l'avoient fait déclarer ennemi de l'Etat, quand il lui rendoit les plus grands services: que si le peuple de Rome leur pardonnoit tous les maux dont ils étoient les auteurs, il ne s'y opposoit point; mais qu'un homme qui en avoit soixante mille à son commandement, étoit plus propre à défendre ceux qui se réfugieroient auprès de lui, que Carbo & Cinna ne le feroient à protéger ceux qui auroient la crédulité de se fier à eux. C'étoit en dire assez pour se faire entendre. Il demandoit aussi la restitution de ses biens, & celle des dignités & des honneurs dont on l'avoit injustement privé.

Les députés du Sénat s'en retournoient à Rome lui rendre compte de leur com-

miſſion ; mais apprenant à leur arrivée à Brunduſe, la mort de Cinna, ils revinrent ſur leurs pas prendre de nouveaux ordres de Sylla. Il voulut les porter lui-même, & s'embarqua avec toute ſon armée, qui paſſa la mer ſur ſeize cens vaiſſeaux de tranſport. Il trouva à Brunduſe Metellus Pius qui s'étoit retiré de Rome pour éviter la perſécution de Marius & de Cinna, & Pompée depuis ſurnommé le Grand, qui ſe joignirent à lui. Ce dernier devint en peu de tems ſon favori. Cethegus lié auparavant d'intérêt avec Cinna, s'attacha alors à Sylla, qui lui pardonna & l'admit même en ſa familiarité.

An de Rome. 670.

An de Rome. 671.

XXXVI. Succès de Sylla.

C. Junius Norbanus & L. Cornelius Scipio Conſuls après Carbo, s'unirent avec lui contre Sylla pour la défenſe de la liberté publique. La fortune ſeconda mal leurs bonnes intentions. Norbanus qui commandoit en chef vers Canuſe, proche de Cannes, y perdit ſept mille hommes dans un combat contre un des Généraux de Sylla, & s'enfuit à Capoue. Scipion auſſi malheureux que Norbanus, ſans l'être de la même maniere, fut trahi par ſes troupes & livré avec ſon fils à Sylla, qui les renvoya tous deux généreuſement ſans leur faire aucun mal. Il voulut après la déroute de Norbanus ſe réconcilier avec lui : mais celui-ci n'oſa ſe fier à la parole de ſon ennemi, & ne

daigna pas répondre à ses offres.

An de Rome. 671. C'est alors principalement que l'Italie ressentit tous les désordres d'une guerre civile, Sylla & Carbo faisant chacun de leur côté d'affreux ravages. Le dernier introduit dans Rome par ruse, eut le crédit d'obtenir un décret contre Metellus & les partisans de Sylla, qui furent une seconde fois proscrits. Les deux factions ne pouvoient guere subsister sans le secours des Villes d'Italie, & l'été se passa à négocier & à tâcher de les attirer chacun à soi. Ce petit calme auroit paru doux, s'il n'eût encore été troublé par le désastre arrivé au Capitole, que le feu consuma sans qu'on put l'arrêter ni savoir qui l'y avoit mis. Il y avoit quatre cens trente ans qu'il étoit bâti, & qu'il étoit l'objet de la vénération des Romains.

XXXVII. Embrasement du Capitole.

An de Rome. 672. L'année 672 on élut Cn. Papirius Carbo & le jeune C. Marius, âgé de vingt-sept ans, Consuls. Elle ne fut pas plus heureuse que la précédente aux prétendus défenseurs de la liberté. Metellus dès l'entrée de la campagne défit Corinnus lieutenant de Carbo ; & Sylla, après avoir vaincu le nouveau Consul Marius, le poursuivit si vivement, qu'il le contraignit à s'enfermer dans Préneste. Il y fut promptement assiégé, & presque sans espérance de secours. Aussi féroce que son pere &, sur le simple

ſoupçon que pluſieurs Sénateurs ſe réjouiroient de ſon malheur, il écrivit au Préteur Brutus qui étoit à Rome de n'épargner aucun des Patriciens qui auroient quitté ſon parti. Brutus exécuta fidellement cette barbare commiſſion : ainſi de quelque côté que Rome jetât les yeux, elle ne voyoit que des ennemis & des bourreaux.

An de Rome. 672.

Metellus avoit ſu profiter de l'avantage remporté ſur Corinnus, & avoit combattu Carbo avec le même ſuccès qu'il avoit eu contre ſon Lieutenant. Pompée avoit auſſi acquis de la gloire, & gagné une bataille contre Marcius autre Général ſous les Conſuls. Sylla ne jugea rien d'impoſſible après tant de proſpérités, & marcha plein de confiance à Rome. Il y entra preſque ſans oppoſition; car ceux qui étoient dévoués au parti opprimé prévoyant ce qui alloit arriver, avoient fui au premier bruit de la défaite de leurs chefs.

XXXVIII. Sylla vient à Rome.

L'entrée de Sylla à Rome jeta l'épouvante dans tous les eſprits : mais l'on commença à s'y raſſurer, quand on vit ſa vengeance ſe borner à faire vendre publiquement les biens des fugitifs, & qu'il s'excuſa même au peuple d'être obligé d'en venir là. Lorſqu'il eut réglé toutes choſes à Rome ſelon ſes vues, & qu'il ſe fût aſſuré de la Ville, en y laiſſant une forte garniſon, il ſe rendit à

An de Rome. 672.

Clusium où ses lieutenans Généraux cherchoient à engager une action avec Carbo, qui se tenoit de son côté sur la défensive. C'étoit tout ce qui convenoit le mieux à sa fortune ; mais le siége de Préneste continuoit. Carbo fit avancer huit légions vers la place, avec autant de diligence & de secret qu'il lui fut possible, espérant de la délivrer. Il se trompa dans son projet : Pompée averti de sa marche, alla à sa rencontre, l'attaqua, défit sans peine une partie des nouvelles légions de Carbo, & dispersa l'autre.

La fuite avoit sauvé le plus grand nombre ; Carbo les rassembla, & ayant été joint par Norbanus & par le corps qu'il commandoit, ils présenterent tous deux la bataille à Metellus, qui la gagna, leur tua dix mille hommes, & fit six mille prisonniers. La désertion se mit dans les troupes qui leur restoient, & elles passerent dans l'armée de Sylla, quand elles surent que les Gaules & le pays qui est en deçà des Alpes à notre égard, se déclaroient pour lui. Norbanus, après la perte de la bataille, s'étoit sauvé promptement à Rhodes. C'étoit mettre un grand trajet entre Sylla & lui ; il ne se crut pas néanmoins encore hors de danger, & la crainte d'être trahi & livré à un ennemi irréconciliable, lui fit prendre le parti de se tuer lui-mê-

XXXIX. Norbanus est défait, & se tue lui-même.

me. Si Carbo n'imita pas son exemple, il ne témoigna gueres plus de courage; car bien qu'il eût encore sous Clusium un corps d'armée de trente mille hommes, & d'autres troupes en divers endroits, il passa aussi précipitamment en Afrique, que si toute ressource lui eût manqué.

An de Rome. 672.

Carinas & Marcius plus audacieux, & qui comptoient principalement sur quelques légions de Samnites, toujours en réputation de valeur, entreprirent de dégager Marius en forçant les lignes de Préneste. Quand ils furent à portée de mieux juger de l'état de la place, ils trouverent qu'il étoit impossible de la secourir, autrement que par une diversion du côté de Rome. Mais Sylla se mit entre Rome & eux, & les attaqua proche la porte Colline. Ce fut la plus sanglante bataille de toute cette guerre civile, & où la victoire fut la plus balancée; mais enfin Sylla la gagna. Marcius & Carinas furent pris, & leurs têtes envoyées au camp devant Préneste. Ce spectacle fit perdre le courage aux habitans qui se rendirent à Lucullus. Marius ne voulut pas survivre à ce malheur, & se tua lui-même. On apporta sa tête à Rome, & on la mit dans le lieu le plus élevé de la place publique. Préneste fut abandonnée au soldat victorieux, qui ne fit nul quartier aux Sam-

XL. Bataille sanglante où Sylla est victorieux.

XLI. Prise de Préneste.

An de Rome. 672.

nites, & qui n'épargna de toute la faction de Marius qu'un petit nombre de Romains. Narbo ayant été pris quelque tems après, toute l'Italie resta assujettie à Sylla.

XLII. Pompée fait trancher la tête à Carbo

Carbo, demeuré seul de tous les chefs de son parti, avoit rassemblé quelques troupes en Afrique. Pompée envoyé pour le combattre, l'en chassa, le suivit en Sicile, puis en Corcyre, où il le prit, & lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Sylla. Rome éprouva bientôt que le vainqueur ne l'avoit jusqu'alors épargnée que par politique; car ne voyant plus d'obstacle à sa vengeance, il s'y abandonna sans réserve. Et ne voulant pas que l'on ignorât quel étoit son dessein, il convoqua le peuple, & lui fit entendre que comme il prétendoit contribuer au bonheur de ceux qui s'étoient soumis de bonne foi à lui, il vouloit aussi apprendre aux autres combien il pouvoit rendre malheureux ceux qui l'avoient offensé.

XLIII. Vengeance & cruauté de Sylla.

Il ne tint que trop exactement sa parole à ceux-ci, & dans le seul champ de Mars, à l'endroit que l'on appelloit *Villa Publica*, on tua six mille hommes. Le massacre fut aussi grand dans les maisons que hors la Ville, & Sylla auroit poussé la barbarie plus loin sans Confidius, qui lui représenta que s'il vouloit être le maître des Romains, il

ne devoit pas les détruire tous. Comme si cette remontrance l'eût touché, & qu'il eût eu dessein de ne plus punir qu'un reste de coupables, il fit la liste de ceux qu'il vouloit encore perdre, & sur cette liste se trouverent quarante Sénateurs & seize cens chevaliers : ce ne fut pas tout, il l'augmenta à différentes fois, & n'en effaça personne. Et de peur que la fuite ou la retraite ne lui dérobassent quelques-unes de ces victimes, il promit des récompenses à ceux qui deviendroient les instrumens de sa fureur, & menaça de mort ceux qui fourniroient un asile aux proscrits.

An de Rome. 672.

Cette cruelle précaution fut cause qu'il ne s'en sauva presqu'aucun, & il y en eut même de massacrés aux pieds de Sylla, lorsque ces malheureux lui demandoient grace. Par son ordre on arracha les yeux au frere de Marius ; & afin qu'il languît dans les tourmens, on lui coupa à différentes fois les mains & la langue ; Jule-Cesar, gendre de Cinna, & qui étoit encore fort jeune, courut risque d'être au nombre des objets de sa colere : son beau-pere avoit accoutumé de dire à son sujet, qu'il lui sembloit voir en la personne de ce jeune Romain, plusieurs Marius ensemble.

XLIV. Sylla Dictateur perpétuel.

Sylla finit cette sanglante tragédie par la mort des deux Consuls ; & sortant ensuite de Rome, il commanda au Sé-

An de Rome. 672.

nat de créér un *Interrex*. Il fut obéi ; & Valerius Flaccus fut revêtu de cette dignité. Ce nouveau gouverneur, selon les ordres qu'il en avoit, représenta au Sénat la nécessité de remédier aux désordres de l'Etat, & de créer pour cela un Dictateur, dont le tems ne fût point limité comme autrefois, & il insinua en même-tems que c'étoit Sylla qu'il falloit choisir. On n'osa s'y opposer, & Sylla fut proclamé Dictateur, pour autant de tems qu'il voudroit l'être. Il y avoit 122 ans que la Dictature avoit cessé. Celle de Sylla qui mit fin à la guerre civile qui avoit duré six ans, commença l'an 672 de la fondation de Rome, quatre ans après la mort de Marius, ce qui concourt avec la troisieme année de la 174 Olympiade, la 429 des Rois chassés, la 248 depuis le commencement de l'Empire des Macédoniens, & l'an 80 avant la naissance de Jesus-Christ.



CHAPITRE XIV.

Depuis la Dictature arbitraire de Sylla, jusqu'au Triumvirat de César, de Pompée & de Craſſus, ruine de l'Etat conſulaire, & le premier pas à la puiſſance impériale.

(Eſpace de vingt-deux ans.)

LA Dictature de Sylla fut un véritable gouvernement monarchique; car bien qu'il permît d'élire les Conſuls, ſuivant l'ancienne coutume, ce n'étoit que pour déguiſer le changement arrivé à la conſtitution de l'Etat, dont il vouloit conſerver l'image après ſa deſtruction. Il régna ſeul, toujours environné de vingt-quatre licteurs ou huiſſiers, qui portoient les haches & les faiſceaux, & d'une garde ordinaire à l'exemple des premiers Rois. Il abrogea les loix anciennes, & leur en ſubſtitua de nouvelles, conformes à ſon projet. Le Conſulat remis en honneur, ne s'accorda plus qu'à ceux qui avoient paſſé par les autres emplois publics: & le Tribunat déclaré incompatible avec d'autres fonctions, ôta à ceux qui l'avoient poſſédé l'eſpérance de s'élever au rang des Sénateurs. Les chevaliers au nombre de trois cens, eurent entrée au Sénat: & dix mille eſ-

An de Rome, 672.

I. Nouvelles loix de Sylla.

An de Rome. 672.

claves de ceux qui avoient appartenu aux proscrits, furent affranchis & incorporés au reste du peuple, & nommés Corneliens, du prénom de leur bienfaiteur. Pour marquer sa reconnoissance aux 23 légions qui l'avoient si bien servi, & se les attacher davantage, il leur assigna beaucoup de terres que l'on divisa entre les soldats.

La guerre recommencée contre Mithridate par la faute de Murena, ne changea rien aux dispositions du gouvernement. Sylla en quittant l'Asie, y avoit fait Murena son lieutenant. Il étoit plus ambitieux que sage; & l'envie de rentrer à Rome en triomphe, fut l'unique cause de l'infraction du traité. Mais elle ne lui réussit pas. Le Roi de Pont eut l'avantage sur lui, & fut ensuite faire sa paix avec Rome la seconde année de la guerre.

An de Rome. 675.

II. Sylla Consul, refuse d'être continué, & abdique la dictature.

Sylla en renouvellant les consuls, la seconde année de sa Dictature, voulut en être un lui-même, (ce que les Empereurs Romains imiterent dans la suite,) & il s'associa Cecilius Metellus. Le peuple déja formé à l'adulation, voulut le continuer dans le consulat lorsqu'il eut fini le tems destiné à cette fonction; mais il le refusa, & fit élire deux autres consuls. Et comme s'il eût été las des grands emplois & d'une vie tumultueuse, il abdiqua ensuite la Dictature; ce

qui étonna tout le monde. La surprise augmenta, quand on vit ce même Sylla encore fumant du sang versé de ses concitoyens; & qui venoit de changer à son gré la face de l'Etat, offrir de rendre compte de ses actions, ainsi que l'auroit pu faire un particulier, à qui la conscience n'auroit rien reproché. Il est narurel de penser qu'après ce que l'on avoit éprouvé, nul ne proposa de l'admettre à sa justification; il n'y eut qu'un jeune homme assez hardi pour lui dire, que son exemple ne seroit jamais imité; & que quiconque auroit exercé la Dictature comme lui, seroit peu tenté de l'abdiquer.

An de Rome, 675.

Sylla délivré du fardeau de l'autorité, se retira à la campagne, où il s'abandonna à une vie voluptueuse & sensuelle. Elle fut courte; car il mourut à Puteoli bientôt après sa retraite, ayant le corps rongé de pourriture & de vers. Telle fut la fin de Cornelius Sylla, dont la mort presque aussi fatale, que la vie, causa encore de grands troubles à la République. Les deux consuls appuyés de leurs factions, se disputant l'honneur de ses obseques, celle de Q. Lutatius Catulus plus forte que celle de M. Emilius Lépidus, l'emporta. Il fit porter en grande pompe par toute la Ville le corps de Sylla; & au lieu de l'inhumer ensuite selon l'usage, il le fit

An de Rome. 676.
III.
Mort de Sylla.

An de Rome. 676.

brûler publiquement, afin de lui épargner la même ignominie qu'à Marius, que Sylla fit déterrer exprès, & jeter ensuite à la voirie.

IV. Catulus & Lépidus excitent de nouveaux troubles.

L'esprit de parti & d'opposition entre les consuls, continua après les funérailles de Sylla. Catulus voulant maintenir les légions dans la possession des terres que le feu Dictateur leur avoit données, Lépidus prétendit qu'il falloit les rendre aux premiers propriétaires. Le Sénat qui craignoit tout de leur division, fit jurer à l'un & à l'autre, que l'épée ne décideroit point de ce différend. Lépidus qui ne se crut obligé au serment qu'autant que son consulat dureroit, n'attendoit qu'une nouvelle élection pour commencer la guerre; ce qui lui étoit facile, parce qu'il conservoit encore le commandement de la Province que le sort lui avoit donné. Le Sénat l'ayant révoqué, Lépidus proposa de faire entrer à Rome les troupes qu'il ramenoit de son département; ce que Catulus & Pompée ne lui permirent pas. On prit les armes: Lépidus livra un combat, fut vaincu, & s'enfuit en Sardaigne où il mourut, n'ayant pas survécu plus d'un an à Sylla.

V. Lépidus est vaincu, & meurt.

Sa mort n'éteignit point la discorde. Le parti de Cinna subsistoit encore en Espagne, & Sertorius un des plus grands capitaines de son tems l'y soutenoit avec

succès. Il s'y étoit retiré dès qu'il avoit vu Sylla maître de l'Italie, y avoit composé un Sénat de trois cens de ses amis, afin de l'opposer à celui de Rome : & ayant, avec le secours des Celtibériens, battu Metellus, & joint les troupes de Lépidus aux siennes, il menaçoit de porter la guerre en Italie. Le Sénat envoya Pompée en Espagne contre Sertorius. Pompée n'avoit alors que vingt-six ans, & avoit à combattre un capitaine très-expérimenté & très-brave. Cependant ses victoires en Afrique & en Sicile réparoient le défaut de l'âge, que l'on n'avoit point consulté dans les premiers commandemens dont il fut honoré, sans avoir été ni consul ni Préteur, comme il ne l'étoit point encore lorsqu'il alla en Espagne.

An de Rome, 679.

VI. Pompée est envoyé contre Sertorius

Il y fut près de deux ans sans remporter aucun avantage sur Sertorius. Quoiqu'il eût eu plus de bonheur contre Perpenna & Herculeus généraux de Sertorius, qu'il battit séparément, il fut néanmoins réduit à demander de nouveaux secours au Sénat, qui lui en envoya. S'il enleva depuis quelques places à Sertorius, il est certain qu'il n'en retira qu'un médiocre honneur.

Le Sénat désiroit si passionnément la fin de cette guerre, qu'il ne discontinua point de fournir à Pompée & à Metellus tout ce qui pouvoit les faire réussir.

An de Rome. 679.

Comme rien ne leur manquoit, ils s'ouvrirent enfin un chemin dans les contrées de l'Espagne soumise à Sertorius; mais avec tout cela ils eurent besoin de lui-même pour le perdre. Devenu voluptueux & cruel, les plaisirs & la vengeance l'occupoient tour à tour, & il ne se soucioit plus de la gloire. Sa conduite lui fit des ennemis domestiques & étrangers. S'étant composé une garde toute de Celtibériens, au préjudice de ceux qui s'étoient dès le commencement attachés à sa fortune, cette imprudence lui coûta la vie. Perpenna jugeant que Sertorius haï de ceux-mêmes de son parti, devoit bientôt succomber, afin de n'être point enveloppé dans sa ruine, la lui prépara lui-même. La bonne chere étoit devenu une des grandes passions de Sertorius, Perpenna l'invita à un somptueux repas, où il l'enivra, & l'assassina.

VII. Sertorius est assassiné.

Quelque odieux qu'il se fût rendu par des vices long-tems cachés, il n'avoit pas laissé d'acquérir un grand nom, & les Espagnols qui l'avoient observé de plus près, le nommoient le second Annibal. Ils ne se mirent point en devoir de venger sa mort; & Perpenna reconnu pour son assassin, obtint par ses intrigues de succéder au commandement de l'armée. Défait & pris par Pompée, aussitôt que déclaré général,

VIII. Perpenna lui succede, est pris par Pompée & condamné à mort.

il fit bien connoître qu'il étoit indigne de ce rang. Aussi lâche dans la captivité que dans le combat, il offrit pour racheter sa vie, de révéler tous les secrets de son parti. Pompée plus sage & plus généreux méprisa l'offre, le condamna à mort, & fit brûler tous ses papiers, de peur qu'ils ne donnassent sur ses complices de funestes & odieuses lumieres, capables de plonger la République dans de nouvelles horreurs. On dut à cette action de prudence la fin d'une guerre qui avoit duré quinze ans en Espagne. Terentius Varro le plus docte de tous les Romains, étoit alors Consul avec Cassius Varus.

An de Rome. 679.

VARRON.

IX. Guerre contre Mithridate.

Un an avant la fin de la guerre civile, on avoit une troisieme fois repris les armes contre Mithridate, dont les forces jointes à celles de Tygrane Roi d'Arménie, formoient cent quarante mille hommes de pied & seize mille chevaux. N'ayant trouvé qu'une très-légere résistance, parce que depuis la derniere paix faite avec lui, on avoit rappellé en Europe la meilleure partie des légions, il conquit sur la République toute la Bithynie, que le Roi Nicodeme avoit laissée par testament au peuple Romain. Lucinius Lucullus Consul avec Aurelius Cotta dans le tems de cette invasion, eut, selon l'ordre établi, la commission de la guerre d'Asie. Son trajet

An de Rome. 679.

fut si prompt, qu'à peine la nouvelle de sa nomination se savoit, quand il y arriva. Son débarquement ne changea rien au dessein du Roi de Pont, qui continua le siége de Cysique dans la Propontide.

Toute l'armée s'imaginoit que Lucullus alloit entreprendre de forcer les lignes de Mithridate, mais il n'en fit rien; & par un dessein nouveau il assiégea dans son camp celui qui assiégeoit Cysique. Le Roi de Pont sentit bientôt que le général Romain avoit pris le bon parti. La famine & la maladie se mirent dans l'armée Asiatique; & le Roi afin de ménager le peu de vivres qui lui restoient, renvoya sa cavalerie & ses malades en Bithynie. Tout le détachement n'y arriva pas même entier, ayant été en partie coupé & défait par un autre que Lucullus fit à propos.

Mithridate ne put tenir plus longtems devant Cysique, & leva le siége si brusquement, que cette action ne put passer pour une retraite : si elle en fut une, elle ne put être plus malheureuse.

Eumachus, un des généraux de Mithridate, avoit eu plus de bonheur dans ses expéditions, que son maître devant Cysique. Il ravagea sans obstacle toute la Phrygie, soumit la Pisidie & l'Isaurie; & il en auroit fait autant de la Cilicie, sans Dejotarus un des gouver-

neurs de la Galatie, qui arrêta enfin ses conquêtes. Cependant Lucullus ne cessoit point de poursuivre le Roi de Pont, quoi qu'on lui mandât des succès d'Eumachus, ne doutant point que la ruine de Mithridate ne devînt tôt ou tard celle de ce général.

An de Rome. 680.

X. Exploits de Lucullus.

Lucullus étoit heureux dans toutes les occasions. Après avoir remporté plusieurs avantages sur terre, il gagna plusieurs batailles sur mer, fit prisonniers divers officiers généraux de Mithridate, & le poursuivit lui-même si vivement, qu'il auroit eu le même sort que ses chefs, s'il ne se fût sauvé sur un petit vaisseau corsaire, qui enfin au travers de bien des dangers, le porta dans ses Etats. Lucullus en allant l'y chercher, reprit la Bithynie & la Paphlagonie, qui étoient sur son chemin.

Mithridate rentré dans son Royaume, remit sur pied de nouvelles troupes, envoya demander du secours à Tygrane & à tous les princes d'Asie qu'il crut portés à lui en donner, & qui lui en fournirent assez pour se remettre en campagne, avec quarante mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Il la commença d'une maniere glorieuse, battit une fois ou deux les Romains, & leur devint redoutable. Mais la fortune après l'avoir favorisé un peu de tems, l'abandonna. Lucullus tailla en pieces une par-

An de Rome. 680.

tie de sa cavalerie, & peu de tems après remporta sur lui une si grande victoire, que ce Prince désespérant de sauver ses Etats, se retira chez Tygrane, qui le fit recevoir avec tous les égards dus à un grand Roi malheureux, mais sans vouloir le voir, de peur d'irriter les Romains, s'il paroissoit lié avec lui.

Tout le Pont se soumit à Lucullus, hormis quelques places qui demandoient de trop longs siéges, & qu'il n'attaqua point. La conquête d'un si grand pays, & la fuite de Mithridate, acquirent au général Romain une si haute réputation, que Machare Roi de Bosphore lui envoya en présent une couronne d'or, pour marque qu'il souhaitoit d'être son ami & son allié. On en étoit à la quatrieme année de la guerre d'Asie, quand celle contre Spartacus finit en Europe, ou pour mieux dire en Italie, après avoir fait verser beaucoup de sang pendant trois années.

An de Rome. 681.

XI. Guerre contre le gladiateur Spartacus.

C'étoit un gladiateur échappé avec soixante & dix autres de l'école d'escrime qui étoit à Capoue, où ils étoient exercés dans leur art, avant que d'être produits sur l'Arene au peuple Romain, avide de ce cruel & barbare spectacle. Il ramassa çà & là tant de vagabonds, qu'il en fit un corps assez considérable pour tenir la campagne devant les troupes que l'on détacha d'abord contre lui.

Et comme dans un grand Etat il y a toujours des hommes inquiets, prêts à favoriser les mouvemens qu'ils n'osent commencer eux-mêmes, Spartacus se vit bientôt à la tête de soixante & dix mille hommes, dont la devise étoit, *liberté*. Plus d'un général Romain perdit contre ces vils rebelles la gloire acquise dans une plus noble guerre : le gladiateur eut l'honneur de battre deux Consuls.

An de Rome. 681.

Licinius Crassus Pro-consul dans la Pouille, que ses richesses autant que sa naissance ont fait connoître, arrêta par une seule victoire les prospérités de Spartacus, qui n'ayant de ressource qu'en son courage, fut tué après des actions d'une étonnante valeur, secondées par celles de ses compagnons. Ce qui resta n'osa plus paroître, faute de chefs, & périt de misere ou dans les supplices.

An de Rome. 682. 683.

XII. Il est vaincu par Crassus, & périt dans un combat.

L'année de la mort de Spartacus fut celle du lustre, où contre ce que l'on devoit attendre après des massacres infinis, & des guerres qui sembloient avoir épuisé Rome & toute l'Italie, on trouva encore quatre cens cinquante mille citoyens libres & contribuans aux charges de la République.

Lucullus continué dans le gouvernement d'Asie, poursuivit Mithridate en Arménie, & l'envoya redemander à Tygrane, qui étoit un des grands monar-

An de Rome. 684.

[redacted]

An de Rome. 684.

ques de l'Asie, mais d'une hauteur & d'un orgueil extrême. Vainqueur de plusieurs Princes dont il avoit conquis les Etats, il les tenoit à sa suite, s'en faisoit accompagner à pied, quand il alloit à cheval, comme d'autant de domestiques, & les obligeoit lorsqu'il montoit sur son trône, de se tenir debout devant lui les mains ployées sur la poitrine, ce qui est dans l'Orient une marque de sujétion. Un Prince si vain & si altier, dut être extrêmement blessé de la proposition des Romains, & être bien surpris, lorsqu'il apprit en Phrygie, où il avoit porté la guerre, que l'Ambassadeur de Lucullus l'attendoit, chargé de lui demander Mithridate. Il revint néanmoins sur ses pas afin de lui donner audience en sa capitale, n'osant, tout fier qu'il étoit, manquer d'égards pour un ministre de la République.

XIII. Guerre contre Tygrane Roi d'Arménie.

Il auroit mieux fait pour son repos d'éviter de le voir, que de lui parler d'une maniere si propre à irriter celui qui l'envoyoit. S'il se fût contenté de dire, que la générosité & l'ancienne amitié ne lui permettoient pas d'abandonner & de livrer à ses ennemis un prince dépouillé & malheureux, il y auroit eu dans cette réponse autant de prudence que de noblesse; mais il ajouta qu'il ignoroit qui étoit ce Lucullus dont il voyoit un Ambassadeur à sa cour, &

qui étoit si peu instruit des usages de l'Orient, qu'il ne savoit pas que l'on n'écrivoit point au Roi d'Arménie sans lui donner le titre de Roi des Rois. An de Rome, 684.

Si Lucullus ignoroit ce qui étoit dû à Tygrane, Tygrane ignoroit aussi quel étoit l'ennemi qu'il s'attiroit. Il ne tarda pas à l'apprendre, car un courrier lui étant venu annoncer que Lucullus avoit passé l'Euphrate, suivi de deux légions & de trois mille chevaux, & qu'il s'avançoit dans le pays, comme s'il eût eu des forces bien supérieures; cette nouvelle, que Tygrane n'attendoit pas, le transporta de fureur, & ne consultant que sa passion, il fit pendre celui qui la lui apporta. Comme elle n'étoit pourtant que trop vraie, il détacha à l'instant Mitrobarzane officier de réputation pour fatiguer Lucullus dans sa marche avec deux mille chevaux, & envoya Manceus un de ses généraux à la tête d'un camp volant, afin de couvrir Tygranocerta que l'on achevoit de fortifier, pendant que lui-même rassembloit ses troupes, qui arrivoient de toutes parts.

On jugera facilement de la puissance du Roi d'Arménie, lorsque l'on saura qu'il entra en campagne, (après avoir rappellé ses deux détachemens, dans la supposition que Lucullus n'oseroit faire le siége de Tygranocerta,) qu'il entra,

An de Rome. 684.

dis-je, en campagne avec deux cens cinquante mille hommes de pied, & cinquante mille chevaux. Lucullus ne s'épouvanta point de cette multitude d'hommes, & au grand étonnement de Tygrane, il vint assiéger Tygranocerta, avec autant de confiance que si l'ennemi eût été bien loin, ou hors d'état de secourir la place. Mithridate, dans un conseil que tint le Roi d'Arménie, n'étoit point d'avis de donner bataille, mais de séparer l'armée en différens corps, qui en se saisissant de tous les passages, feroient périr de faim celle des Romains, qui ne pouvoient pas encore avoir toute la subsistance nécessaire pour un long siége. Mais Tygrane qui n'avoit pas l'expérience de Mithridate, & qui comptoit que le petit nombre devoit être accablé par le plus grand, fut d'avis de marcher droit à Lucullus, & dit en raillant: Que si les Romains venoient à lui comme Ambassadeurs, ils avoient trop de monde; mais qu'ils en avoient trop peu, s'ils avoient intention de lui faire la guerre.

An de Rome. 685.

Le général Romain, qui jugeoit de la témérité & de la présomption de Tygrane par tout ce qu'il avoit dit ou fait devant & après la déclaration de la guerre, n'avoit point douté qu'il ne le vînt attaquer, seulement par vaine gloire, & s'étoit campé sur une éminence, à dessein

dessein de profiter des mouvemens qu'il lui verroit faire. Afin de lui faire naître l'occasion du combat, il fit avancer une partie de sa cavalerie pour escarmoucher, prévoyant que les ennemis romproient leurs rangs, afin de l'envelopper : ce qui arriva en effet. Dès qu'il eut vu qu'ils se mettoient en action, il tomba d'abord sur leur bagage, qui pour se couvrir s'approcha du corps d'armée, & y jetta la confusion par le mélange de la cavalerie & de l'infanterie, qui pressées l'une par l'autre, furent exposées tout le jour à un carnage affreux dans l'impuissance de se défendre. Tygranocerta auroit pu, après la perte de l'armée de Tygrane, arrêter encore quelque tems les légions Romaines, & suspendre leurs progrès; mais des Grecs mécontens, qui étoient dans la place, la livrerent à Lucullus.

An de Rome. 685.

XIV. Defaite de Tygrane.

L'Arménie étoit si peuplée, & les Etats de Tygrane étoient d'une si vaste étendue, qu'il remit promptement une armée sur pied, dont il donna le commandement à Mithridate. Tous deux se proposoient d'investir Lucullus dans son camp; mais l'extrême vigilance du Général Romain ayant rompu leurs mesures, on demeura de chaque côté dans une espèce d'inaction, qui força les uns & les autres à se retirer, parce que les vivres leur manquerent. Tygrane s'a-

An de Rome. 686.

vança dans le milieu du pays, & Mithridate rentra dans le Pont, ayant toujours derriere lui Lucullus, qui le poursuivoit. Ce Général avoit laissé Fabius à la garde des pays conquis sur Mithridate, qui le défit, aussi-bien que Triarius autre Lieutenant de Lucullus, auquel il tua sept mille hommes. Ces deux petites victoires ne le rassurant pas assez contre la crainte qu'il avoit de Lucullus, il emporta avec lui tout ce qu'il put de meilleur, consuma le reste pour ne rien laisser à l'ennemi, & gagna au plutôt la basse Arménie.

Ces précautions l'auroient difficilement sauvé des mains de Lucullus, si les intrigues de Glabinus Tribun du peuple, n'eussent élevé au consulat Acilius Glabio, qui se fit ensuite nommer Général de l'armée d'Asie en la place de Lucullus. Car la nouvelle de ce changement s'étant répandue dans l'armée, l'ancien Général n'y eut plus d'autorité; Mithridate & Tygrane s'en apperçurent & en profiterent.

XV. Glabrio prend la place de Lucullus.

Glabrio plus pressé de destituer Lucullus que de se mettre à la tête des troupes, à son arrivée en Asie, envoya lui signifier, que le Sénat mécontent de ce qu'il avoit prolongé la guerre au lieu de la finir, le révoquoit, & défendoit aux officiers & aux soldats, sous peine de confiscation de leurs biens, de lui obéir

davantage. Un ordre si févere le fit abandonner généralement de tous ceux qui avoient quelque chose à perdre, & ne laissa que ceux à qui il étoit plus nécessaire qu'ils ne lui étoient utiles. La déposition de Lucullus fut très-avantageuse à Mithridate, qui recouvra presque tout son Royaume, & fit un grand dégât dans la Cappadoce, pendant que Glabrio jouissoit tranquillement en Bithynie de l'honneur de Général, sans presque en faire les fonctions. Cette révolution arriva la septieme année de la guerre.

An de Rome. 686.

Pompée déjà célebre, acheva de gagner l'estime des Romains par une occasion qui se présenta naturellement, de faire paroître ses vertus militaires. Les Pirates qui avoient été d'un si grand secours à Mithridate dans ses malheurs, en ayant tiré une grande récompense, s'aviserent de faire un métier de leur brigandage, qui jusqu'alors étoit peu de chose, & s'étant rassemblés de diverses nations, ils se donnerent un rendez-vous général dans la Cilicie. Là voyant que la guerre continuoit, ils résolurent de s'enrichir aux dépens des deux partis. Comme l'on n'étoit point encore en garde contre eux, ou qu'il devenoit difficile de s'en défendre, par le secours mutuel qu'ils se prêtoient, ils se rendirent à la fin si redoutables, qu'il n'y

An de Rome. 687.

XVI. Guerre contre les pirates.

An de Rome. 687.

avoit plus de fureté à la mer, pas même en longeant les côtes, parce qu'ils se fervoient de vaiffeaux qui tiroient peu d'eau, & avec lefquels ils approchoient fi près de terre, qu'ils y étoient auffi-tôt que ceux qui efpéroient s'y fauver en s'échouant eux-mêmes. Leur audace, qui d'abord procédoit plutôt de leur multitude que d'un véritable courage, fe convertit en valeur avec le tems & par le fuccès. Car ils battirent plus d'une fois des efcadres de la République envoyées contr'eux pour leur donner la chaffe. Orgueilleux de ces avantages, ils oferent faire des defcentes jufqu'en Italie, où ils enleverent quelques femmes de qualité, & furprirent même des troupes de terre, dont ils emporterent les drapeaux.

Le peuple de Rome indigné de l'indolence du Sénat qui ne remédioit point au mal, engagea le Tribun Gabinius à créer pour trois ans, par une loi nouvelle, un Général de mer, (que nous nommerions Amiral, fi ce nom trop moderne le permettoit,) qui auroit fous lui des lieutenans, & à qui l'on fourniroit ce qui feroit néceffaire pour une guerre maritime. Cette nouvelle charge conférée à Pompée réveilla la jaloufie du Sénat contre lui, parce que fa commiffion portoit, que fon pouvoir s'étendroit indifféremment fur toutes fortes

XVII. Pompée eft élu Général de la mer.

de personnes, jusqu'à cinquante milles loin de Rome; clause estimée nécessaire, afin que nul ne pût y être dispensé de contribuer aux frais de l'armement. Le Sénat cependant, pour concourir au bien public, permit à Pompée de choisir quinze de ses lieutenans parmi les Sénateurs, & d'enrôler autant d'hommes pour la flotte, qu'il jugeroit à propos.

An de Rome, 687.

Le peuple qui regardoit cette guerre comme son ouvrage, fut aussi celui qui y contribua davantage. Il accorda jusqu'à cinq cens vaisseaux, cent vingt mille hommes de pied, cinq mille chevaux, six mille talens Attiques, & le droit de prendre dans le Sénat vingt-cinq Lieutenans & deux Questeurs, par où l'on peut juger & de la puissance des corsaires, & de celle qui alloit la détruire.

La maniere dont Pompée disposa de ce formidable armement, montra autant de sagesse que d'expérience. Il divisa sa flotte par escadres avec ordre aux chefs de parcourir tous les ports, baïes, rades & détroits où se retiroient les corsaires, afin que poussés séparément par celles qui les rencontreroient, on pût tomber de plusieurs endroits sur ces Pirates, à qui on ôteroit par-là tout moyen de se sauver. Pompée veilloit sur ces diverses escadres; & son activité à aller çà & là, & à observer ce qui se passoit,

An de Rome. 687.

XVIII. Il détruit les Pirates.

fit qu'en quarante jours il parcourut par lui, ou par ceux qui étoient sous son commandement, toutes les mers d'Afrique, de Sardaigne, de Corse & de Sicile; & que tous les Pirates qui échapperent à sa poursuite, se retirerent en Cilicie leur premier asile. Il n'étoit ni possible ni nécessaire que sa flotte entiere se rejoignît pour attaquer là les Corsaires. Il y alla, suivi de soixante galeres & les contraignit tous à se rendre, quoiqu'ils eussent résolu, avant que de les avoir vues, de le combattre. Et comme en ces rencontres la terreur fait plus que l'épée, il ajouta à la gloire d'avoir dompté les Pirates, celle de soumettre en quarante jours la Cilicie. Les Pirates qui s'étoient rendus à lui, étoient environ vingt mille. Il ne put se résoudre à détruire tant d'hommes; mais il ne trouvoit pas sûr de les renvoyer. Il prit un sage tempérament: il les fit transporter fort avant dans les terres, bien loin de la mer, & leur y donna des champs & des maisons où ils s'arrêterent. Ceux qui comparerent son expédition avec celle de Metellus en Crete, à qui elle acquit le surnom de *Creticus*, exalterent autant la clémence de Pompée, qu'ils admirerent qu'en trois ou quatre mois, il eût par sa conduite & son courage, fait périr dix mille Corsaires, pris sur eux quatre

cens navires, & cent vingt forts, & fini en si peu de tems une guerre qui pouvoit occuper un autre Général plusieurs années. An de Rome. 687.

Pompée ne faisoit que d'achever cette expédition, lorsque le Tribun Manilius proposa pour loi, que Pompée seroit à l'avenir généralissime de toutes les armées Romaines, qu'il auroit le gouvernement de l'Asie, & l'administration absolue de la guerre contre Mithridate & Tygrane. Quelque mérite que pût avoir celui auquel on préparoit tant d'honneurs, la loi n'en étoit pas moins offensante à l'égard de plusieurs généraux qui commandoient avec réputation. Aussi elle n'étoit pas tant de la part du Tribun une envie de récompenser la vertu, ou de mieux servir la patrie, qu'une bassesse par laquelle il vouloit regagner la bienveillance de Pompée qu'il avoit perdue, lorsqu'il avoit quelque tems auparavant tâché d'introduire la loi, qui donnoit aux esclaves affranchis les mêmes priviléges qu'à leurs maîtres.

La noblesse en général s'irrita du décret proposé, comme injurieux à ceux qui étoient d'une naissance à prétendre aux premiers emplois, & en particulier à Lucullus & à Glabrio : elle ne put surtout digérer la clause sous-entendue en ce décret, qui étoit de faire la paix &

la guerre indépendamment du Sénat. Le peuple au contraire trouvoit cette singularité de son goût, & y fut bien confirmé, lorsqu'il vit Ciceron alors Préteur, faire en une assemblée publique l'éloge de Pompée, & prouver qu'il convenoit non-seulement au bien de la République d'avoir quelqu'un revêtu d'un pouvoir semblable à celui qui étoit porté par la loi, mais qu'il étoit encore d'une indispensable nécessité, de le conférer à Pompée supérieur aux plus grands hommes du monde, en valeur, en condition, en crédit & en succès, & fameux en tant d'endroits de l'univers par une infinité d'actions qui tenoient du prodige. Ce panégyrique fit l'impression que faisoient d'ordinaire les discours de Ciceron, & lorsque l'on vint au scrutin, la loi passa presque sans opposition. On dit même que Jules-César, qui n'étoit encore que Questeur, l'appuya de son suffrage. Il est vrai que l'on ajoute, que ce fut dans l'espérance qu'elle lui seroit un jour avantageuse à lui-même.

An de Rome. 687.

XIX. Pompée est élu généralissime des armées de la République en Asie.

Pompée impatient d'exercer un emploi qui l'approchoit tant de la suprême puissance, s'embarqua aussi-tôt pour l'Asie. En y arrivant, il envoya faire à Mithridate des propositions de paix; mais elles furent rejetées de ce prince, qui se croyoit certain du secours des

An de Rome. 688.

Parthes. Quand il vit cependant que Phraate, au lieu de lui donner les troupes qu'il lui avoit promises, traitoit avec les Romains, il pensa aussi à faire de même, & dépêcha des Ambassadeurs à Pompée, pour savoir si le premier refus n'avoit rien changé aux dispositions où le Général Romain étoit d'abord. Il témoigna les mêmes qu'auparavant, & ne demanda que deux choses; que le Roi du Pont désarmât, & (ce que les Romains omettoient rarement en leurs traités) qu'il rendît les légionnaires déserteurs. Quel que pût être le sentiment de Mithridate, il fut contraint de permettre à ses soldats indignés de ces deux conditions, & qui menaçoient de ne lui plus obéir s'il les recevoit, de demeurer irréconciliable ennemi de la République Romaine, qu'il méprisoit, parce qu'il étoit convaincu qu'elle ne vouloit conquérir que par avarice.

An de Rome. 688.

Après ce second refus, Pompée s'avança dans la Galatie, où Lucullus faisoit sa résidence, & là ils eurent ensemble une vive dispute. Lucullus soutenoit que la guerre étoit finie; & que si la République envoyoit des commissaires, c'étoit pour régler les affaires civiles, & la forme du gouvernement propre de la Province. Et comme Pompée tournoit ces réponses en railleries, ils

An de Rome. 683.

en vinrent aux invectives : Lucullus lui reprocha son ambition déréglée, & l'autre l'accusa de chercher plutôt à s'enrichir dans le commandement, qu'à acquérir de la gloire. Pompée avoit une autorité si peu limitée, que pour ne contester pas davantage, il ordonna par un édit public, que personne ne prît plus les ordres de Lucullus. On obéit à la défense ; & Lucullus ne pouvant plus demeurer avec honneur en Asie, s'en retourna à Rome, où le Sénat, par des marques infinies d'estime, le consola de tous les chagrins qu'il avoit reçus de Glabrio, & en dernier lieu de Pompée. Il apporta du Levant des richesses prodigieuses, & un grand nombre d'excellens livres, dont il composa une bibliothéque publique. C'est à lui que l'on doit les premiers cerisiers qu'on ait vu en cette partie de l'Europe, & dont les greffes venoient du Pont. Le goût qu'il prit au luxe en ces climats voluptueux, le suivit à Rome, & tout ce qu'il fit dans la suite s'en ressentit ; édifices, meubles, repas, tout étoit chez lui exquis & somptueux.

Le vœu de Mithridate d'être l'éternel ennemi des Romains, l'engageoit à des extrêmes soins. Il en étoit capable, & il les prit de maniere à embarrasser Pompée. Car ayant levé une armée nombreuse, il ne s'appliqua qu'à couvrir ses

Etats, sans hasarder aucune action. Et afin de tenir plus long-tems l'ennemi éloigné, il consuma tous les vivres & tous les fourrages qu'il ne put enlever, dans tous les lieux où l'armée Romaine devoit passer avant que de s'approcher de lui. Cela étoit bon pour le Pont, mais il ne songeoit pas qu'il laissoit découverte la basse Arménie, qui étoit une partie de ses Etats. Pompée profita de cette faute, & marcha de ce côté-là. Mithridate y craignit quelque révolution subite, & vint au secours des pays exposés. Le Général Romain ne vouloit que cela : pendant que le Roi du Pont se disposoit à investir le camp des Romains pour l'affamer, les légions bloquerent le sien, par une enceinte de huit milles de circuit. Le Roi qui en craignit la suite, averti d'ailleurs que Marcius avoit joint Pompée, se retira précipitamment, après avoir fait tuer tous les malades de son armée, & ceux qui auroient nui à sa retraite.

An de Rome, 688.

Toute prompte qu'elle fut, Pompée instruit à tems par ses espions le suivit de si près, qu'il l'atteignit avant qu'il eût traversé l'Euphrate. Il étoit nuit lorsque les deux armées se rencontrerent, dans l'impuissance d'éviter la bataille. Mais la lune qui éclairoit, quoique prête à se coucher, & que les Romains avoient à dos, allongeant leurs ombres, trom-

XX. Mithridate est vaincu par Pompée.

An de Rome. 688.

pa les Asiatiques, qui les croyant plus proches, tirerent de trop loin & userent vainement leurs fleches. Les Romains qui connurent l'erreur, s'approchant sans danger, chargerent l'ennemi, & firent un grand carnage. Mithridate malheureux sans perdre courage, s'ouvrit un passage à la tête de huit cens chevaux, dont trois cens seulement échapperent avec lui. Il erra long-tems dans les bois, n'osant se fier à la plaine. A la fin, lorsqu'occupé de ses malheurs, il marchoit à pied, tenant lui-même son cheval par la bride, il remarqua un débris de bagage qu'il reconnut être de son armée, & que trois mille hommes de ses troupes escortoient, après s'être rassemblés.

Il se servit de cette escorte pour se rendre dans une de ses plus fortes places, où étoit renfermé son trésor. Il écrivit de ce lieu à Tygrane pour lui demander encore une fois un asile en ses Etats; mais Tygrane allégua la révolte d'un de ses fils, qui prenoit prétexte de lui faire la guerre, de ce qu'en recevant le Roi du Pont chez lui, il y avoit attiré les armes des Romains. Mithridate ne voyoit plus de retraite pour lui que dans la Colchide, qu'il avoit conquise depuis peu de tems: mais ne connoissant point assez les dispositions de ses nouveaux sujets, il ne fit pas un long séjour

parmi eux, & surtout depuis qu'il se vit poursuivi de Pompée. Incertain après cela du chemin qu'il devoit prendre, il passa enfin chez les Scythes, qui le reçurent avec humanité, & lui promirent de l'aider à recouvrer son Royaume. Il avoit amené avec lui quelques-unes de ses filles, qu'il maria à divers Princes de la Scythie divisée en plusieurs souverainetés, qui se trouverent honorés de l'alliance d'un grand Roi, quoique malheureux. Assuré de leur attachement, il se crut aussi fort que jamais, & forma des projets plus dignes d'un grand cœur, que faciles à exécuter. Car il ne se proposoit pas moins avec les forces de ses nouveaux alliés, & avec ce qu'il rassembleroit de ses propres troupes, que de traverser rapidement la Thrace, la Macédoine, la Pannonie, & d'aller attaquer les Romains en Italie, lorsqu'ils s'y attendoient le moins.

An de Rome, 688.

XXI. Mithridate forme le projet d'aller attaquer les Romains en Italie.

Pompée qui n'avoit plus trouvé le Roi de Pont en Colchide, étoit retombé sur l'Arménie, où il n'entra pas sans peine, parce que les Albanois & les Ibériens lui dresserent de fréquentes embûches, qu'il évita néanmoins. Tygrane accablé de malheurs domestiques, qui le contraignirent à faire mourir deux de ses fils soulevés contre lui, & à se mettre en campagne pour résister au troisieme, qui à la fin se retira au camp

des Romains, ne vouloit plus de guerre, surtout avec la République : de sorte qu'il résolut d'envoyer des Ambassadeurs à Pompée pour lui demander la paix. Mais ce Général prévenu par le fils de Tygrane, refusa de donner audience à ses ministres. Cet affront ne le rebuta point; & persuadé que la soumission & la confiance gagneroient un ennemi généreux, il commença par ordonner au Gouverneur d'Artaxata que Pompée assiégeoit, de rendre cette place, & alla ensuite se remettre lui-même entre les mains de Pompée, qu'il pria d'être l'arbitre entre son fils & lui. Le Général Romain après les avoir ouis l'un & l'autre, jugea que le pere devoit retenir la plus grande partie des Etats dont il avoit toujours été en possession, & que le jeune Prince auroit le reste. Cependant pour favoriser le fils en quelque chose, il lui adjugea encore tous les pays que le pere avoit conquis sur ses voisins, & condamna Tygrane à six mille talens pour les frais de la guerre.

An de Rome. 688.

XXII. Tygrane va trouver Pompée, & fait sa paix.

Quoique le Roi d'Arménie perdît en ce partage, outre une somme extraordinaire, la Syrie, la Phénicie, & ce qui est depuis l'Euphrate jusqu'à la mer, il se soumit pourtant à ce jugement rigoureux. Le fils au contraire ne voulut point consentir à ce partage, & menaça de se faire justice lui-même, dût-il

en coûter la vie à son pere. Pompée pour punir son insolence, le fit mettre en prison. Quant à Tygrane, il témoigna être content de ce qui avoit été réglé, & cherchant aux dépens de ses richesses à se concilier la bienveillance des Romains, il combla de présens les officiers & les soldats des légions. Cette libéralité lui mérita le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. Pompée rendit en même-tems la Cappadoce à Ariobarzane, & y ajouta les pays de Gordienne & de Sophene, situés dans l'Arménie majeure, Cabala ville de la Cilicie & quelques autres places. Offensé de l'audace des peuples d'Albanie & d'Ibérie, qui l'avoient attaqué sur son passage en Arménie, il les contraignit à lui demander pardon & à lui laisser des ôtages.

An de Rome, 688.

Darius Roi des Medes, & Antiochus Roi de Syrie, abusoient de leur puissance pour opprimer sans cesse leurs voisins, ou directement ou par les secours qu'ils donnoient à leurs ennemis; ce qui étoit une sorte de mépris des Romains, sous la protection de qui ils étoient. Pompée ne pouvoit châtier ces Princes qu'en passant le mont Taurus. Il le passa; & Phraate Roi des Parthes qui venoit d'entrer en armes dans la Gordienne, à la priere du fils de Tygrane, surpris que rien ne fût inaccessible aux armées Romaines, envoya au camp de Pompée

An de Rome, 689.

An de Rome. 689.

lui dire, qu'il alloit sortir des lieux qu'il venoit d'envahir. Il s'étoit faussement imaginé qu'il ne dépendoit que de lui d'avoir la paix. Mais il apprit par le retour de ses Ambassadeurs, qu'il étoit au pouvoir de Rome de la donner, & qu'Afranius un des Généraux de Pompée avoit ordre de chasser les Parthes de la Gordienne, & de la céder à Tygrane.

Phraatè fier & belliqueux, crut qu'il en avoit trop fait que de rechercher Pompée vainement, & entra en Arménie avec une grande armée. Tygrane qui n'avoit pas de quoi lui résister s'adressa à Pompée comme à celui qui devoit être son défenseur. Mais après quelques réflexions, n'osant entreprendre une guerre de si grande importance sans l'avis du Sénat, nomma des Ambassadeurs pour travailler à la réconciliation des deux Rois, plutôt que de prendre parti en faveur de l'un contre l'autre. Antiochus avoit eu d'abord dessein de se joindre au Roi des Parthes; mais considérant qu'il avoit obligation à Lucullus de la possession de la Syrie, il changea de sentiment, & abandonna ses intérêts à Pompée.

Cette soumission ne lui réussit point: Pompée qui le voyoit hors d'état de se défendre des Juifs s'ils l'attaquoient, ou des courses des Arabes, ne lui ac-

corda presque rien de ce qu'il espéroit ; & afin de justifier cette conduite à leur égard, il lui dit : qu'après les grandes dépenses que les Romains avoient faites dans la guerre contre Tygrane, il ne seroit pas juste qu'un autre en eût tout l'avantage. Néanmoins de peur de le mécontenter tout-à-fait, il lui accorda cette partie de la Syrie, appellée Comagene ; mais bientôt après la réduction des Ituréens & des Arabes, qui ne tarda pas, toute la Syrie devint une Province Romaine.

An de Rome, 689.

Mithridate détrompé des vaines espérances que lui avoient données les Scythes, ou plutôt de celles qu'il avoit lui-même trop légerement conçues, se régla enfin sur l'exemple de tant d'autres Monarques, & envoya encore une fois demander la paix à Pompée, mais par des Ambassadeurs ; car son grand courage ne put s'abaisser jusqu'à l'y faire aller lui-même, comme Pompée le souhaitoit ; ce qui rendit sa foible soumission inutile. Un noble désespoir ayant pris la place d'un vain désir de la paix, il ne pensa plus qu'à périr les armes à la main. Ses sujets qui aimoient plus la vie & moins la gloire, prirent une résolution différente de la sienne ; & plusieurs d'entr'eux auxquels un de ses fils se joignit, s'étant révoltés en faveur des Romains, furent punis de mort,

An de Rome, 689. & suiv.

An de Rome. 689. & suiv.

avant qu'ils pussent en tirer aucun secours.

Une défection prête à devenir générale, sans que les supplices pussent l'arrêter, n'empêcha pas Mithridate, de reprendre le premier dessein qu'il avoit formé de passer en Europe, & au défaut des autres nations sur lesquelles il ne comptoit plus, de s'aller joindre aux Gaulois, & de porter la guerre en Italie. Il ne trouva en ses soldats aucune envie de le suivre; & quand ils l'auroient eue, ils en auroient été détournés par la révolte de Pharnace fils de Mithridate, qui au mépris de son pere venoit de se faire proclamer Roi.

XXIII. Révolte de Pharnace contre Mithridate son pere.

L'amour de la vie est si naturel, qu'il fait imaginer des douceurs dans la vie la plus malheureuse. Celle de Mithridate l'étoit; & cependant il en oublie l'amertume, & demande à son fils dénaturé qu'il lui permette au moins d'aller passer le reste de ses jours hors de ses Etats qu'il lui ravit. Pharnace refuse cette derniere consolation à son pere, & prononce contre lui ces horribles paroles: » Qu'il meure. » Mithridate pour comble d'horreur les entend sortir de la bouche de ce fils; & transporté de douleur & de rage, il lui répond par cette imprécation: » Puisses-tu ouir un jour de » la bouche de tes propres enfans ce » que profere maintenant la tienne. »

An de Rome. 691. XXIV. Mithridate se tue.

Paſſant enſuite tout furieux dans l'appartement de la Reine, il lui fait avaler le poiſon, en donne à ſes filles, à ſes concubines, & enfin en prend lui-même. Mais le trop fréquent uſage qu'il avoit fait de divers antidotes, & ſurtout de celui qui porte ſon nom, rendant inutile l'effet ordinaire du poiſon, il ſe perce de ſon épée ; & pour finir plutôt ſa vie, il appelle un Gaulois nommé Bitœus, qui à ſa priere acheve de le tuer. An de Rome 691.

On ne ſauroit nier que Mithridate n'ait été par ſon mérite perſonnel, comme par l'étendue de ſes Etats, un des plus grands Monarques de l'Aſie. Il joignit beaucoup de valeur à beaucoup de génie, & d'expérience. Il avoit quelque choſe de la férocité d'Annibal, & comme lui il ſe ſentoit une averſion invincible pour les Romains. Il ſoutint vingt ans la guerre contr'eux à deux diverſes fois, & la derniere guerre dura onze années. Les Romains en partagerent tous les périls avec lui, & le redouterent. Après avoir conquis ſes Royaumes, ils ſubjuguerent ou rendirent tributaires tous les Princes de l'Aſie, excepté les Parthes.

Pompée avoit laiſſé à ſes Lieutenans le ſoin de veiller à la conſervation des Etats qu'il venoit d'enlever à Mithridate, & il continuoit d'aſſujettir l'Orient.

An de Rome. 691.

Il étoit à Jéricho proche de Jérusalem ; quand il apprit la mort du Roi de Pont. Hyrcan Roi de Judée qu'Aristobule son frere venoit de détrôner, avoit été trouver Pompée à Damas pour lui demander sa protection, & l'engager à s'avancer jusqu'en Palestine. L'usurpateur s'étoit aussi rendu auprès du Général Romain, dans le dessein de se le rendre favorable. Ils furent surpris l'un & l'autre d'être reçus de Pompée avec une bonté & une politesse que les Romains n'avoient pas d'ordinaire à l'égard des Rois étrangers, & peut-être aussi de la promesse qu'il leur fit d'aller à Jérusalem terminer leur querelle, lorsqu'il auroit réglé une affaire pressante. Il vouloit parler de la réduction de la Syrie & du Pont en Province Romaine ; ce qui exigeoit un changement de loix & de gouvernement. Fidelle à sa parole il passa en Judée, quand il eut donné ses derniers ordres pour la Syrie. Il connut bientôt Aristobule, malgré le soin qu'il avoit pris de se déguiser à Damas ; & il lui manda de le venir trouver à Jéricho. Ce Prince y vint, & eut la foiblesse de mettre entre les mains de Pompée les meilleures places de la Judée, ayant le dessein de défendre ce qu'il ne cédoit pas. On pénétra son intention ; & alors Aristobule, pour ne plus laisser de soupçons, livra Jérusalem aux Ro-

XXV. Pompée vient dans la Judée.

mains. Mais en abandonnant sa capitale, il n'en retira point la garnison.

An de Rome. 691.

Elle ne se crut pas obligée de suivre les sentimens d'un Prince assez injuste pour usurper la couronne & trop lâche pour la défendre. Elle se retira dans le temple, s'y fortifia, & y soutint un siége. Pompée ne doutant pas qu'elle ne fût d'intelligence avec Aristobule, le fit arrêter. Le siége qui dura trois mois, pendant lesquels on célébra toujours régulierement les sacrifices, coûta la vie à douze mille Juifs, & finit enfin par la prise de cette forte citadelle. Pompée y entra, suivi d'une foule de gens de guerre, qui virent dans le sanctuaire ce qui devoit être caché aux yeux des profanes. Mais Pompée défendit à ses soldats d'en rien emporter. Il rendit à Hyrcan la grande prêtrise & les Etats dont il avoit été dépossédé par son frere; mais ce ne fut plus à titre de Royaume, ni avec pouvoir de porter le diadême, symbole de la royauté dans tout l'Orient. Il imposa aussi un Tribut à la Judée, & emmena avec lui Aristobule. Tout ceci se passa la troisieme année depuis que Pompée eut le département d'Asie, & soixante & un ans avant la naissance de Jesus-Christ.

XXVI. Il assiege le temple de Jérusalem.

Rome, en troublant le bonheur de tant de peuples, par son ambition, ses injustices & ses victoires, se trouva elle-

An de Rome. 691.

XXVII. Conjuration de Catilina.

même sur le bord du précipice & dans le plus grand danger, par la conspiration de Lucius Sergius Catilina, patricien d'une très-illustre naissance, mais homme sans mœurs & sans religion, d'une débauche outrée, à qui les plus noirs attentats ne coûtoient rien; plus hardi qu'habile, plus ambitieux que politique, plus capable de former de pernicieux desseins que de les conduire; avide tout ensemble & prodigue. Il avoit été accusé publiquement d'inceste avec une Vestale, & soupçonné d'avoir été l'assassin de son propre fils; mais l'argent prodigué à ses accusateurs l'avoit sauvé. Devenu indigent après avoir consumé un grand patrimoine, il se permit tout ce qu'il jugea propre à réparer sa fortune, & digne par sa naissance des premieres charges de la République, il osa prétendre à toutes. Il avoit été Questeur, Lieutenant-général, & avoit commandé en Afrique en qualité de Préteur. Il s'étoit depuis présenté deux fois pour le consulat, & en avoit été exclu, parce qu'il étoit suspect & odieux. Ciceron ayant été son concurrent depuis peu, & ayant été élu consul, Catilina se déchaîna contre lui, & lui reprocha qu'il étoit étranger & homme nouveau; parce qu'il n'étoit pas né à Rome, & qu'il n'étoit que de l'ordre des chevaliers. Il poussa même le ressentiment plus loin, & entreprit de le faire assassiner.

Comme on le connoiſſoit dangereux, qu'il avoit déjà été d'une conſpiration avec Piſon, & qu'il menaçoit toujours de ſe venger de ſes ennemis, on veilla ſur ſa conduite, & on ſut enfin qu'il formoit le deſſein de perdre les conſuls & le Sénat, de mettre le feu à Rome, & de ſe rendre maître du gouvernement. On apprit qu'Aurelius Cotta, & Manlius Torquatus, déchus auſſi bien que lui de leurs prétentions au conſulat, étoient de la conjuration; que P. Cethegus & C. Lentulus Sura adopté par un autre Lentulus de l'illuſtre maiſon des Corneliens, tous deux Préteurs & par conſéquent fort à craindre, y entroient. Lentulus l'homme du monde le plus effronté & le plus vicieux, s'appuyoit ſur une prédiction attribuée aux Sibylles, qui promettoit l'Empire de Rome à trois Corneliens. Il prétendoit par cette raiſon ſuccéder au pouvoir de Cornelius Sylla & de Cornelius Cinna, qui avoient l'un & l'autre aſſervi leur patrie.

An de Rome 691.

Quelque grand que fût le nombre des conjurés, qui croiſſoit de jour en jour, ils garderent tous un ſecret rigoureux. Pluſieurs femmes dignes d'une pareille ſociété, s'engagerent dans ce parti, & principalement celles à qui leurs appas ſurannés ne fourniſſoient aucunes reſſources pour les dettes qu'elles contractoient en faveur de pluſieurs jeunes

An de Rome. 691.

gens, qui exigeoient d'elles une espece de restitution de ce qu'elles avoient autrefois acquis par une prostitution intéressée.

Toute la circonspection des conjurés à cacher leur dessein, ne put enfin l'empêcher d'éclater. Ce fut par l'imprudence d'un des conspirateurs, nommé Q. Curius, Sénateur déposé pour des actions indignes, & homme aussi indiscret que débauché. Amant passionné de

XXVIII. Elle est découverte par Fulvia.

Fulvia, femme d'une naissance illustre, agréable & spirituelle, il lui révéla toutes les intrigues de Catilina, & la plupart des noms de ceux qui étoient entrés dans le complot. Fulvia peu discrete fit part du secret à quelques personnes qui en avertirent Ciceron. Comme le consul avoit beaucoup de pénétration, après s'être entretenu avec elle, & ensuite avec Curius, il devina plus qu'ils ne lui en dirent. Il apprit alors certainement le lieu, le tems, le nombre des conjurés & ceux à qui ils en vouloient particulierement. Ils ne lui dissimulerent point qu'il devoit être la premiere victime, & que L. Varganteïus Sénateur, & un chevalier nommé C. Cornelius, avoient résolu de le tuer dans sa maison, sous prétexte de lui rendre visite.

XXIX. Conduite de Ciceron.

Ciceron ne perdit point de tems: il mit des corps-de-garde dans tous les endroits

droits ſuſpects de Rome, & convoqua le Sénat dans le temple de la Concorde. Les précautions que l'on vit prendre au Conſul, l'aſſemblée extraordinaire du Sénat, les récompenſes promiſes en général à ceux qui viendroient révéler des choſes très-importantes à l'Etat, furent les premieres nouvelles qu'on eut à Rome du danger qui menaçoit la République. Elles y répandirent une frayeur univerſelle. La confiance diſparut; l'ami fut ſoupçonné d'être l'ennemi, & la crainte d'un danger inconnu en fit naître d'imaginaires.

An de Rome. 691.

Catilina eſpérant ou de ſe juſtifier, ou de cacher mieux ſon deſſein, vint au Sénat comme les autres. Mais tous les Sénateurs s'éloignerent de lui, & les places voiſines de la ſienne demeurerent vides. Ciceron ému par la préſence d'un homme qui avoit conſpiré ſa mort, fit un diſcours véhément où il expoſa le projet de Catilina, ſa vie, ſes débauches, & finit en diſant: « Scipion » Naſica, dont la mémoire eſt encore » précieuſe à tous les gens de bien, fit » mourir T. Gracchus ſon proche pa- » rent, pour une légere ſédition à Ro- » me; & nous qui ſommes Conſuls, » nous ſouffrirons lâchement un homme » qui ne reſpire que le ſang & le meur- » tre, & qui voudroit pouvoir renver- » ſer le monde entier. Non, cela ne ſe-

An de Rome. 691.

» ra point reproché à Ciceron. Je te » commande donc, Catilina, de sortir présentement de Rome, toi & tes » complices; & puisses-tu y trouver avec » eux tous les maux dont tu menaces ta » patrie.

Après que Ciceron eut cessé de parler, Catilina se leva, & affectant un air modeste & touché, il demanda en grace au Sénat, de ne point ajouter foi à des calomnies inventées avec si peu de vraisemblance qu'elles se détruisoient d'elles-mêmes. « Quelle apparence, dit- » il, qu'un homme de mon rang, dont » les services, aussi-bien que ceux de » ses ancêtres, sont des preuves écla- » tantes de son affection héréditaire pour » la patrie, cherchât dans la ruine de » Rome des avantages chimériques ? » Il appuya fort sur ce raisonnement, & finit par tourner Ciceron en ridicule, assaisonnant ses railleries de beaucoup de sel & de malignité. L'auditoire néanmoins ne lui fut point favorable; & Catilina honteux de parler inutilement, sortit furieux, les yeux égarés & d'un air menaçant. Il passa le reste du jour à Rome, & en partit la nuit escorté de trois cens hommes bien armés, précédés de licteurs qui portoient les haches & les faisceaux, comme s'il eût été revêtu de la premiere magistrature. S'étant arreté en Hétrurie, il rassembla les

troupes qu'il avoit levées, parce que comptant que, selon le complot, Lentulus & Cethegus mettroient le feu à Rome en différens endroits, il devoit revenir sur ses pas pour profiter de la conjoncture.

An de Rome. 691.

Plus Ciceron se donnoit de mouvement pour prévenir le désordre qu'il craignoit, & plus les conjurés redoubloient leurs efforts, pour grossir leur parti. Ils avoient espéré d'y attirer les Gaulois, par le ministere des envoyés des Allobroges, qui étoient alors à Rome. Mais ces envoyés fidelles à la République, allerent trouver Q. Fabius Sanga, dont ils étoient les cliens, (car tous les sujets ou alliés de la République avoient dans le Sénat un protecteur,) & lui déclarerent la proposition qui leur avoit été faite. Cet avis donné à propos à Ciceron, lui servit de nouvelle preuve de la mauvaise intention de ceux qu'il accusoit.

Le Consul assembla le peuple, dès qu'il sut le départ de Catilina, & lui fit part de la conjuration; il le félicita d'être délivré d'un si méchant citoyen, & lui fit comprendre que la malignité des conjurés n'étoit point à craindre. Le Sénat d'intelligence avec Ciceron, déclara par un rescrit, Catilina ennemi de la République, & C. Manlius aussi, pour s'être joint à lui en Hétrurie. Len-

An de Rome. 91.

tulus convaincu d'avoir voulu suborner les envoyés des Allobroges, & de les avoir entretenus de la prédiction des Sybylles, fut déposé de la préture.

Il n'étoit plus tems de rien cacher au peuple de tout ce qui avoit rapport à la conspiration. Ciceron le convoqua donc encore, & lui exposa dans une harangue, qui est la troisieme sur ce sujet, les particularités de la conjuration, & en même tems la conviction & l'instruction du procès de Lentulus, de Cethegus, de L. Statilius, de L. Cassius Longinus, & de plusieurs autres coupables, ou déjà arrêtés, ou qui le devoient être incessamment. Ciceron assembla ensuite le Sénat, afin de délibérer sur ce que l'on feroit des prisonniers. Mais au milieu de la séance, on entendit un bruit extraordinaire dans les rues, excité par les esclaves & par les partisans de Lentulus & de Cethegus, & par une vile populace, qui tous ensemble s'efforçoient de briser les portes de derriere de la maison des Préteurs, afin de délivrer les prisonniers. Ciceron que l'on vint avertir du tumulte, sortit du Sénat, redoubla les corps-de-garde, puis rentra & recueillit les opinions.

XXX. Le Sénat délibere sur la punition des conjurés.

Elles étoient uniformes sur la nécessité de la punition; mais elles différoient sur la maniere. D. Junius Silanus, désigné consul pour l'année suivante, &

obligé par conséquent à parler le premier, conclut à la mort ; & son sentiment fut celui de plusieurs. T. Nero opina différemment, & Jules-César acpuyant son avis, soutint par un discours très-éloquent, que la clémence étoit préférable à la rigueur, quand il s'agissoit de citoyens ; que s'il y avoit des peines proportionnées à leur crime, il approuveroit le sentiment de Silanus, mais que l'énormité de la faute étant au dessus de tous les supplices qui se pouvoient inventer, il falloit se borner à ceux que les loix ordonnoient ; qu'aussi bien la rigueur des tourmens, comme l'expérience l'avoit montré, ne produisoit pas toujours la terreur ; que par cette raison, la loi Porcia n'ordonnoit que l'exil contre les crimes capitaux. « Si donc elle » n'ordonne, disoit-il, que cette peine ; pourquoi innover quand il n'y a » qu'à la suivre ? Voulons-nous être » plus sages que nos vertueux ancêtres ? »

An de Rome 691.

Déjà le discours de César ramenoit à la douceur une bonne partie de ceux qui opinoient à la mort, quand M. Porcius Cato petit-fils de celui qui est si connu sous le nom de Caton le censeur, prit la parole, & dit : Que ne s'étant » jamais laissé séduire par des vues cri» minelles, on ne devoit pas trouver » étrange qu'il ne pût pardonner aux

An de Rome. 691.

» autres les crimes que leurs passions dé» réglées & une ambition inquiete leur » faisoient commettre. Que A. Manlius » Torquatus avoit autrefois condamné » son fils à la mort, pour avoir combat» tu après une défense générale de son » pere ; & que si un sujet de si belle es» pérance avoit été immolé à l'amour & » au respect des loix, il ne comprenoit » pas que l'on déliberât encore, s'il fal» loit punir de mort des parricides alté» rés du sang de leurs concitoyens. »

Ciceron qui se vit appuyé d'un suffrage qui alloit lui en rendre plusieurs, harangua une quatrieme fois, afin de déterminer le Sénat à la punition des conjurés. En commençant son discours, il feignit d'être irrésolu, & de balancer entre la sévérité & la clémence ; puis comme un homme qui se détermine soudain, il avoua qu'il se rendoit aux raisons de Caton ; qu'il n'entroit ni cruauté ni colere dans le parti qu'il prenoit, mais un pur amour du bien public. Qu'il falloit faire réflexion qu'il ne s'agissoit pas d'un Tiberius Gracchus aspirant à être une seconde fois Tribun, ni d'un Caïus Gracchus qui demandoit pour le peuple un partage promis, ni de Saturninus homicide de Memmius ; mais qu'il s'agissoit de réprimer des incendiaires, qui vouloient perdre Rome, le Sénat, le peuple, en un mot

des complices de Catilina. Que leur conjuration déjà connue au-delà des Alpes, devoit être inceſſamment étouffée, de peur qu'elle ne fît avec le tems des progrès qu'il ſeroit difficile d'arrêter.

An de Rome. 691.

XXXI. Ils ſont condamnés à mort, & exécutés.

Ciceron perſuada à ſon ordinaire. Les coupables furent condamnés à mort, & le Conſul alla ſans différer faire exécuter l'arrêt, & revint enſuite apporter au Sénat la nouvelle de l'exécution. La maniere dont Céſar avoit opiné, fit ſoupçonner qu'il avoit quelque part à la conjuration; mais on n'en eut aucune preuve convaincante.

An de Rome. 692.

Catilina averti que ſes complices à Rome avoient été pris & punis de mort, vouloit ſe réfugier dans les Gaules pour y lever de nouvelles troupes; mais il n'eut pas le tems de le faire. C. Antoninus Pro-Conſul plus diligent que lui, l'attaqua en-deçà des Alpes, & avant même qu'il eût reçu aucun ſecours étranger. Catilina ayant bien moins de troupes que le Général de la République, ſe diſpoſa à la bataille avec autant de courage, que s'il eût eu des forces égales à lui oppoſer. Il combattit toujours au premier rang, & avec la fureur d'un homme qui veut vaincre ou périr. Il fut tué dans le combat, & aucun de ſes ſoldats ne demandant de quartier, ils périrent tous les armes à la main, ſans reculer, & chacun dans l'endroit où ſon

XXXII. Catilina eſt defait, & tué dans le combat.

An de Rome. 692.

Général l'avoit placé. Ciceron avoit eû tant de part à tout ce qui venoit d'arriver, qu'il en méritoit tout l'honneur. Le titre de pere de la patrie qu'il reçut du Sénat, à la sollicitation de Caton, fut bien glorieux pour lui, & peut-être, l'auroit-il été davantage, s'il s'en fût moins vanté. Le peuple entra avec joie dans le sentiment du Sénat, & répéta plusieurs fois : que s'il étoit redevable de sa prospérité, de ses richesses, de sa puissance aux grands hommes dont la mémoire étoit si chere aux Romains; il devoit bien autant à Ciceron qui les lui conservoit, & qui l'en faisoit jouir tranquillement.

L'ambition de quelques particuliers causa bientôt de nouveaux troubles.

XXXIII. Ambition de Jules César.

César d'une naissance très-illustre, ne faisoit que de sortir de la questure & de l'édilité, qui ne s'exerçoient toutefois que successivement; & dans cette derniere charge, il s'étoit acquis l'amitié du peuple par des édifices publics, & par la magnificence des jeux, que chaque Edile devoit donner en quittant ses charges. Il avoit eu celle de Préteur immédiatement après; & c'est ainsi que la fortune le conduisoit à l'Empire. * La préture lui paroissant trop peu de chose, il brigua la grande Prêtrise, & l'em-

* César obtint la grande Prêtrise avant que d'avoir été Préteur.

porta par des largesses fort au-dessus de ses biens, sur plusieurs prétendans, tous plus anciens que lui dans les magistratures. Il est vrai qu'il leur étoit bien supérieur du côté de l'esprit, du savoir, & surtout de l'éloquence.

An de Rome. 692.

Sa préture n'eut rien de singulier que l'action scandaleuse de Clodius d'une famille noble & ancienne, mais d'une vie infame, & la part qu'y eut César. Clodius amoureux de Pompéïa fille de Pompée, & femme de César, ne trouvant point d'occasion favorable pour voir sa maîtresse, prit le tems de la solennité que l'on appelloit de la bonne Déesse, autrement *Fauna* ou *Senta*, où jamais aucun homme n'étoit admis, & se glissa dans le temple en habit de femme. L'impiété retomboit sur Clodius, & l'opprobre sur César, qui dissimula le crime, & répudia Pompeïa sans avouer la cause du divorce. Et comme on le pressoit un jour de la dire, il ne fit que répondre, qu'il ne suffiroit point à la femme de César d'être exempte de galanterie, & qu'il ne falloit pas même qu'elle en fût soupçonnée.

La réputation de Pompée & son crédit rendoient encore César plus jaloux de lui, qu'il ne l'étoit, avant que d'avoir renoncé à son alliance. C'eût été trop entreprendre, que de vouloir renverser une fortune & une puissance auf-

An de Rome. 692.

XXXIV.

Il obtient le gouvernement d'Efpagne.

fi-bien établie. Il fe propofa de s'en faire une pareille ; & avant que fa préture expirât, il obtint le gouvernement d'Efpagne, à peu près par les mêmes voies qu'il avoit obtenu la grande Prêtrife. Ses prodigalités paffées mettoient des obftacles infurmontables à fon départ, auquel fes créanciers s'oppofoient vivement. Craffus étoit de fes amis & infiniment riche, mais intraitable fur l'intérêt. Tertulla fa femme aimoit éperdument Céfar, qui lui repréfenta l'embarras où il étoit, & la pria de l'en tirer. Elle perfuada à fon mari de répondre pour Céfar, & il le cautionna de huit cens trente talens.

Délivré de fes créanciers, il fe mit en chemin, & ce fut en arrivant à Gades ou Cadix, que voyant la ftatue d'Alexandre, il dit en verfant des larmes : » A l'âge où je fuis il avoit conquis le » monde, & je n'ai encore rien fait de » mémorable. » Un défir de la gloire fi vif n'étoit pas un de ces mouvemens paffagers, dont plufieurs hommes font capables. Toute la vie de Céfar fait connoître que l'ambition & l'amour de la gloire n'ont jamais été portées fi loin. Ce Général, au lieu de s'appliquer en Efpagne à une fimple adminiftration de la juftice, à l'exemple de ceux qui l'avoient immédiatement précédé, pénétra les armes à la main dans des pays re-

culés, & encore inconnus aux Romains. Son application à s'enrichir dans ces lieux abondans en or & en argent, sous le spécieux prétexte de vouloir remplir le trésor public épuisé, lui donna dans la suite le moyen d'imiter le héros qu'il admiroit.

An de Rome. 692.

Pompée absent depuis cinq ans, revint à Rome couvert de gloire, très-peu de tems après le départ de César. Pour prévenir les soupçons qu'il eût fait naître, s'il y fût entré à la tête d'une armée accoutumée à vaincre & à imposer des loix, il la congédia en arrivant en Italie. Cette modération fort rare alors, & qui ne pouvoit avoir aucune mauvaise intention, fut louée comme elle le méritoit. Quelque éclatans qu'eussent été les triomphes précédens de Pompée, après avoir soumis à la République deux parties du monde, celui qu'on lui accorda pour la conquête de la troisieme l'emporta de beaucoup sur les autres. Il dura deux jours entiers, qui ne suffirent pas à représenter tout ce qui s'étoit passé en Asie depuis cinq ans. Quinze peuples subjugués, huit cens Villes prises, mille autres rétablies & repeuplées, formoient par leur seule représentation un spectacle, où l'on passoit continuellement d'une surprise à une autre. Entre les prisonniers qui décoroient le triomphe, paroissoit le fils de

XXXV. Triomphe extraordinaire de Pompée.

An de Rome. 692.

Tygrane Roi d'Arménie, avec sa femme & une de ses sœurs, Zotima propre épouse de Tygrane, Aristobule Roi usurpateur de la Judée, une sœur de Mithridate, mere de cinq fils qui étoient avec elle, & plusieurs femmes Scythes de la premiere qualité. Les ôtages des Albanois & des Ibériens, & enfin ceux du Roi de Comagene, formoient la marche des captifs. On y voyoit des trophées superbes, qui étoient les images des batailles que Pompée avoit gagnées en Asie. L'or, l'argent & les pierreries rapportées d'Asie & destinées au fisc, furent étalées avec art, & firent voir tout le luxe Asiatique. Leur prix excédoit vingt mille talens (qui font environ soixante & dix millions, monnoie de France ;) & ce qui prouve que ce n'étoit là qu'une partie des richesses qui revenoient à la République de tant de conquêtes, c'est que dans l'état arrêté des comptes du produit de cette derniere guerre, on trouva le fisc augmenté d'un tiers, & que ce tiers montoit à cent vingt mille talens : il faut ajouter à ces sommes immenses, celles qui furent distribuées aux simples soldats, dont chacun eut pour gratification près de six cens francs en argent, & les officiers davantage à proportion de leur rang.

Un grand mérite n'est pas long-tems sans ennemis. Ceux qui venoient d'ad-

mirer Pompée, commencerent à le craindre, & ensuite à le haïr. Et quand il demanda au Sénat, selon la coutume, de ratifier ce qu'il avoit réglé & statué en Asie, & de lui accorder des terres, qui distribuées servissent de récompenses aux soldats, il y rencontra mille oppositions. Ce n'est pas tout : ayant procuré par son crédit le consulat à Metellus surnommé Creticus, & à Afranius, le premier le paya d'ingratitude, en haine de ce que Mutia sa sœur venoit d'être répudiée de ce Général, qui la soupçonnoit d'une intrigue amoureuse avec César ; & l'autre, uniquement adonné aux plaisirs, acquit si peu d'autorité dans le Sénat, que son bienfaicteur n'en put tirer aucun service.

An de Rome. 692.

XXXVI. Sa gloire lui fait des ennemis.

Caton d'un autre côté s'opposa à toutes ses prétentions ; Lucullus en fit de même, & obtint du Sénat que les décrets abrogés par Pompée reprendroient leur premiere force, & qu'au contraire ceux qu'il avoit faits, n'en auroient plus. Ne pouvant seul résister à tant d'envieux, il se lia avec les Tribuns, qui lui avoient aussi bien qu'à César, l'obligation de leur rétablissement après la mort de Sylla. Flavius un d'eux voulant plaire à Pompée, proposa de nouveau la récompense militaire, à laquelle Lucullus avoit mis le plus d'obstacles. Metellus trop ardent, combattit opiniâtrément la

An de Rome. 692. & suiv.

demande du Tribun : des paroles on vint aux coups ; il y eut du sang répandu, & Flavius bien appuyé, fit conduire Metellus en prison. Le Sénat sensible à cet affront, voulut en tirer raison ; ce qui ne lui fut pas possible, parce que Flavius fit dresser son tribunal contre la porte. Mais le Sénat fit abattre le mur de la prison. Le peuple accoutumé à juger sur les apparences, crut que cette action de hauteur étoit un signe de supériorité en ceux qui la faisoient, & se ralentit. Pompée remarqua ce prompt changement du peuple, & recommanda aux Tribuns d'assoupir l'affaire. Alors il comprit, mais trop tard, le tort qu'il avoit eu de licencier ses troupes, & combien dans un Etat il y a peu de respect quand la force manque.

XXXVII. César revient en Italie, & demande le triomphe & le consulat.

Le tems d'un nouveau consulat approchoit, quand César repassa d'Espagne en Italie. Il n'ignoroit rien de ce qui étoit arrivé à Rome en son absence, ni des mécontentemens de Pompée. Il se régla selon les conjonctures, & conclut en lui-même qu'il n'y avoit pour lui que deux moyens de s'élever ; l'un de s'unir au Sénat, l'autre de se rendre nécessaire au parti opposé. Ses services en Espagne méritoient le triomphe : il en écrivit avec confiance au Sénat, & lui marqua en même-tems qu'il prétendoit au consulat. César ne devoit pas ce-

pendant ignorer que ces deux choses étoient incompatibles par les loix, parce qu'il étoit défendu à celui qui demandoit le triomphe d'entrer à Rome, & qu'au contraire il falloit être dans la ville pour postuler le consulat. Il ne l'ignoroit pas en effet; & c'est pourquoi dans sa lettre au Sénat, il le prioit de l'exempter du cérémonial ordinaire, insinuant habilement que ce que l'on regardoit comme des choses essentielles au triomphe & au consulat, n'étoient que de simples cérémonies, dont on devoit dispenser un homme tel que lui. Caton héritier de la morale rigide de son ayeul, attaqua vivement l'interprétation que César vouloit donner aux loix. Il prouva que c'étoit en abuser que d'en dispenser, & protesta contre toute innovation. Le Sénat suivit son avis; & César n'ayant plus que l'option sur deux honneurs différens, préféra celui qu'il avoit mérité, à celui pour lequel il falloit supplier.

An de Rome. 692.

Le jour de l'entrée de César à Rome s'étant passé dans la solennité & dans la joie, il ne s'y occupa plus que de son élévation. Il trouva que Pompée y avoit un parti qu'il n'étoit pas aisé d'abattre, & il s'attacha à lui. Pompée eut une joie extrême de se voir soutenu d'un homme du mérite de César, qui lui promettoit de faire confirmer tous les

An de Rome. 692.

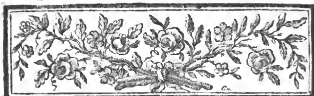
nouveaux réglemens faits en Asie. Une union étroite se forma entr'eux, & dès ce moment-là, ils se pouvoient vanter l'un & l'autre d'être les maîtres de la République. Crassus étoit si fort ami de César, qu'il se laissa facilement persuader de se joindre à lui & à Pompée; & il y alloit de tout pour Crassus de suivre ce conseil, parce qu'il se sentoit trop foible sans eux, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne pût en attendre, engagé dans une même cause. Pompée & lui étoient brouillés; ils se raccommoderent, & tous les trois jurerent de se servir mutuellement, & de ne rien faire qui pût préjudicier à leur cause commune. Voilà ce que les historiens appellent le premier Triumvirat, & l'époque de la destruction du pouvoir consulaire & populaire, qui fut forcé de fléchir sous une autorité que le génie, le crédit & les richesses de ces trois grands personnages mettoient hors de toute atteinte : car Crassus avoit ainsi que ses collégues, beaucoup d'esprit & d'éloquence, assez de courage, & des biens immenses. César avoit alors quarante ans, & Pompée environ quarante-sept.

XXXVIII. Triumvirat de Pompée, de César & de Crassus.

Ainsi Rome, après avoir soumis tant de nations, donné des loix à plus de la moitié du monde, passa elle-même de la liberté à la servitude, par sa négligence à réprimer des abus infinis, dans

son gouvernement & dans ses habitans ;
& elle se vit plongée par sa faute dans An de Rome. 694.
des calamités qu'elle n'avoit point encore éprouvées, quoiqu'elle en eût déjà essuyé d'assez grandes. Ce Triumvirat trop remarquable pour n'en fixer pas le tems, commença l'an 694 de la fondation de Rome : & 3945 de la création du monde : la premiere année de la 180 Olympiade : 449 ans après l'expulsion de Tarquin : 330 depuis la prise de Rome par les Gaulois : 270 depuis l'établissement de l'Empire des Macédoniens par Alexandre, & 86 ans après la ruine de Carthage. Alors l'Empire Romain comprenoit l'Italie entiere, la Gaule cisalpine ; une partie de la Transalpine : l'Espagne, l'Afrique, c'est-à-dire, ce que l'on en connoissoit : la Grece, l'Illirie, l'Asie mineure, l'Arménie, la Mésopotamie, la Médie, la Syrie, la Judée, & une infinité d'Isles.





HISTOIRE ROMAINE.



LIVRE TROISIEME.

Etat de la République depuis le premier Triumvirat, jusqu'à l'Empire établi. Espace de trente-trois ans.



CHAPITRE PREMIER.

La mort de Crassus finit le Triumvirat. Le parti de Pompée & celui de César se forment.

(Espace de sept ans.)

An de Rome. 694. RIEN n'étoit comparable à la grandeur de Rome, quand les révolutions que nous allons raconter commencerent. Sa puissance étoit respectée par toute la terre. La force de ses armes, la valeur de ses légions, la réputation de ses généraux étoient

un ſujet d'admiration à l'univers. Ses revenus diſpenſés avec ſageſſe ne ſe pouvoient ſupputer. L'enceinte de Rome, métropole de ce grand empire, & ſa ſplendeur étoient au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer. Les étrangers ſurpris d'y voir un monde d'habitans riches, délicats, polis, magnifiques, guerriers, & pourtant inſtruits dans toutes les ſciences, ne vouloient plus d'autre patrie, & mettoient leur gloire & leur bonheur à y être reçus citoyens. Cependant le Sénat, par qui cette République étoit gouvernée, n'avoit plus cette haute prudence & cette nobleſſe vertueuſe qui le caractériſoit dans les ſiecles précédens : agité de diverſes paſſions, il étoit devenu incapable de conſerver la tranquillité de l'État.

An de Rome 694.

L'union de trois perſonnages tels que Pompée, Céſar & Craſſus, annonçoit viſiblement l'oppreſſion de la liberté publique. La promotion de Céſar au Conſulat fut le premier ouvrage de l'union. Il avoit eu deux compétiteurs, L. Luceius & M. Calpurnus Bibulus. Celui-là très-riche, mais encore plus avare, ſe déſiſta par l'eſpoir d'une récompenſe qu'on lui promit, & eut la lâcheté de briguer des ſuffrages en faveur de Céſar qui n'en eut pourtant pas plus que Bibulus, que le Sénat appuya fortement. Caton ſe déclara com-

I. Céſar élu Conſul.

An de Rome. 694.

me à l'ordinaire contre César, & brigua pour l'autre, par amour du bien public; au moins il en parla ainsi: & de cette maniere Bibulus parvint à être collégue de César.

II. Loi en faveur du peuple proposée par Cesar.

Pompée eut à son tour tout ce qu'il avoit tant désiré: on ratifia les actes dont il poursuivoit depuis si long-tems la validité, & ce fut César qui lui rendit ce bon office. Ceux qu'il tâcha aussi de rendre au peuple, ne furent pas moins effectifs, & il y fut aidé de Pompée qui n'en voyoit pas encore le but. Il y avoit des terres dans la Campanie qui n'étoient en propre à personne. César proposa au Sénat de les donner à ceux du peuple qui auroient trois enfans, ou plus; & il dressa lui-même le modele de la loi d'une maniere si solide & si juste qu'on ne pouvoit y faire d'objection raisonnable. Le Sénat seul étoit en droit de l'examiner, & César qui craignit que les Patriciens n'en conclussent qu'il cherchoit à leur préjudice à s'insinuer dans l'esprit du peuple, leur jura pour les rassurer, que jamais il n'entreprendroit rien que de concert avec eux; qu'il ne leur présenteroit pour commissaires, ni ses amis, ni qui que ce fût, qui pût leur être suspect, mais seulement des gens capables & de bonne réputation. Une affaire conduite si prudemment ne devoit pas manquer; le

Sénat y acquiefça en apparence, & en différa néanmoins la conclufion. La caufe du délai fe devinoit : Caton las de ce déguifement, déclara hautement, que la loi n'étoit point recevable, parce qu'il ne falloit jamais innover en matiere de gouvernement : & tout le Sénat après lui, avoua qu'il penfoit de même. Céfar fe plaignit au peuple, que dès qu'il s'agiffoit de lui procurer quelque avantage, le Sénat s'y oppofoit toujours : fe tournant enfuite vers Pompée & Craffus, il les pria d'approuver ou de condamner tout haut la loi, felon la forme accoutumée. Ils l'approuverent, & Pompée ajouta à fon approbation, que fi quelqu'un la blâmoit ou mettoit l'épée à la main pour la combattre, il la défendroit avec l'épée & le bouclier. Une menace fi fiére impofa filence à la contradiction, & l'on indiqua un jour pour l'acceptation authentique de la loi.

An de Rome, 694.

III. Il contraint le Sénat à la recevoir.

Le peuple fe rendit en foule dans la place publique au tems marqué, & dès qu'il y vit paroître Caton & Bibulus, il les chaffa tous deux à coups de pierres & de bâtons, & rompit même les haches que l'on portoit devant le conful. Le décret fut enfuite approuvé du peuple, qui voulut que le Sénat jurât de l'obferver. Prefque tous ceux qui le compofoient jurerent, excepté Caton, Me-

An de Rome. 694.

tellus, Favonius & quelques autres qui refuserent. Encore pour sauver leur vie ou éviter l'amende, suivirent-ils ensuite l'exemple général : car César avoit eu la précaution de faire déclarer crime capital le refus du serment. Il étoit visible que le Sénat n'avoit résisté au décret que par aversion pour César ; & comme il s'en étoit apperçu le premier, & qu'il avoit le pouvoir en main, il ne le consulta presque plus sur rien. Bibulus outragé par le peuple, n'osa depuis la derniere émotion se montrer en public, & se tint renfermé dans sa maison le reste de l'année ; ce qui donnoit à César toute l'autorité des deux consuls. Il sut s'en servir à propos, contre le Sénat devenu si lâche & si négligent, qu'il étoit l'objet de la raillerie de tout le peuple. Quelqu'un trouva le moyen de mettre par dérision à la tête des actes, où l'on écrivoit les noms des deux consuls, deux fois le nom de César sans mettre le nom de son collégue, en diversifiant ainsi les surnoms du premier, (Caïus César, & Julius César,) voulant dire qu'il gouvernoit seul.

Débarrassé heureusement de Bibulus, il n'eut plus qu'à gagner le second ordre, qui étoit des chevaliers, & le plus puissant de la République, par les raisons que j'ai alléguées ailleurs. S'ils étoient nécessaires à ses desseins, ils

avoient aussi besoin de lui, pour le rabais des fermes de la République, qu'ils trouvoient au-delà de leur juste valeur. Cette utilité réciproque produisit une prompte liaison, & bientôt les chevaliers en corps firent assidument leur cour à César. Il les gratifia de la remise du tiers de leur ferme, & il obtint du peuple cette grace pour eux, en dépit du Sénat. Il avoit si bien servi les uns & les autres, qu'il pouvoit tout se promettre de leur reconnoissance. Rome lui parut alors un trop petit théâtre pour le rôle qu'il vouloit jouer, & d'où devoit dépendre toute sa gloire. Il demanda donc le gouvernement des Gaules, qui étoit le plus considérable de tous, parce qu'il contenoit une partie de l'Italie, selon sa dénomination présente : la faveur où étoit César, fit qu'il obtint sans peine pour cinq ans ce qu'il souhaitoit ; & ce qui dut surtout lui plaire, c'est qu'on lui accorda quatre légions pour tout le tems qu'il seroit dans les Gaules.

An de Rome. 694.

IV. César obtient le gouvernement des Gaules.

Pompée étoit le seul rival qu'il pût craindre en une si longue absence. Les liens les plus forts ne l'étoient pas trop en cette occasion : César avoit une fille, nommée Julie, belle & vertueuse ; il l'offre en mariage à Pompée qui l'accepte. Ainsi vit-on ces deux grands hommes unis tout ensemble par le sang &

V. Pompée épouse Julie fille de César.

An de Rome. 694.

par la politique. Mais quels liens ne rompent pas la cupidité & l'ambition ? Gabinius & Pison étoient amis de César, il les engagea à l'être encore plus, en leur assurant à tous deux le prochain consulat : & quoique Clodius & lui dussent être irréconciliables, il ne laissa pas de le faire élire Tribun, uniquement parce qu'il étoit ennemi déclaré de Cicéron, & que ce grand orateur s'étoit rendu odieux au triumvirat, dans la cause qu'il avoit plaidée contre César pour C. Antonius Nepos.

An de Rome. 695.

Il étoit à craindre, que si César différoit de partir, on ne l'obligeât à rendre compte de ce qu'il avoit fait étant consul. Car si quelques-uns des Tribuns avoient eu assez de crédit pour l'exempter de la recherche des censeurs, son Questeur moins heureux n'avoit pu s'en garantir. Il se mit donc en chemin & abandonna Rome à Pompée & à Crassus, qui commanderent impérieusement. Ils remplirent la ville de soldats, sans que les consuls redevables de leurs places aux Triumvirs, se missent en peine de l'empêcher. Clodius de son côté, montra, par son application à nuire ou à persécuter ceux qu'il haïssoit, qu'il n'avoit pas recherché sans raison la charge de Tribun, quoiqu'elle lui eût coûté une espece d'avilissement, puisqu'il n'avoit pu l'être qu'en

se

se faisant adopter par un plébéïen.

An de Rome. 695.

VI. Situation de Ciceron.

Ciceron n'eut pas plutôt vu dans les premieres magistratures tant de personnes qu'il avoit sujet de croire ses ennemis, qu'il se jugea perdu. Comme il avoit de tout tems cultivé l'amitié de Pompée, il s'applaudissoit de s'être attaché à lui avant sa grande élévation. Il ne fut pas long-tems dans l'erreur ; car bien que Pompée lui promît sa protection, il s'apperçut d'un grand refroidissement, qui provenoit de deux causes, dont la premiere étoit l'intérêt commun du triumvirat, qui ne permettoit pas qu'un de ceux qui le composoient, se fît le défenseur de l'ennemi des deux autres : la seconde venoit de Ciceron même, dont l'esprit railleur & mordant déplaisoit à Pompée, qui, comme tous les hommes vains & orgueilleux, redoutoit & haïssoit la satire.

César avant que de partir pour les Gaules avoit offert à Ciceron de le faire son lieutenant en cette province ; & jamais rien ne fut plus imprudent que le refus de cette commission, dont l'exercice le mettoit à couvert de tout. Ciceron en témoigna son regret devant Pompée, qui auroit été fâché qu'il l'eût acceptée, & qui le consola en apparence par des promesses qui ne devoient pas naturellement imposer à un si grand esprit. Il les regarda cependant comme

An de Rome. 695.
quelque chose de solide, & par un excès de crédulité impardonnable, il se laissa aussi surprendre à la dissimulation de Clodius, qui feignoit de se vouloir réconcilier avec lui. On ne peut nier que Ciceron n'eût toute l'étendue & toute la pénétration d'esprit possible : mais trop attentif à son propre mérite, il n'étudioit que lui, au lieu de s'appliquer à bien connoître ses semblables, soit afin d'éviter leurs pieges, soit pour en tirer du service dans les besoins ; & on peut attribuer sa perte à ce seul défaut.

Clodius beaucoup plus rusé la poursuivoit par toutes les voies imaginables. Il s'étoit nouvellement insinué dans l'amitié du peuple, par des distributions de grains faites à propos, & par d'autres libéralités, toujours du goût de la multitude. Son but en cela étoit, de s'appuyer de leur suffrage pour une loi qu'il vouloit introduire, & qui pouvoit passer pour l'arrêt de la mort de Ciceron. Elle consistoit dans une interdiction du feu & de l'eau, à quiconque auroit procuré la mort d'un citoyen, sans qu'auparavant il eût été ouï. Il étoit si visible que cette loi regardoit Ciceron, auteur de la mort de Catilina & de ses complices condamnés plus justement que juridiquement, qu'il connut enfin que Pompée & Clodius

l'avoient abusé. Son caractere lâche & timide, déguisé jusqu'alors par la prospérité, se manifesta. On ne vit plus dans les rues que Ciceron en habit de deuil, avec une longue barbe, & des cheveux mal peignés, qui alloit solliciter sa grace de porte en porte. S'il eût été d'une autre trempe, il avoit encore de quoi se rassurer, puisque vingt mille chevaliers s'étoient joints à lui, avec plusieurs jeunes gens de la premiere qualité, qui avoient été ses auditeurs, & qui l'accompagnoient toujours, entr'autres le fils de Crassus même.

An de Rome. 695.

Clodius étoit trop prudent pour oser sortir en public sans escorte, & comme il étoit maître de l'avoir aussi nombreuse qu'il vouloit, il affectoit de suivre partout Ciceron, qu'il accabloit de railleries, & de reproches de lâcheté. Il lui étoit d'autant plus libre de le faire, que sa charge de Tribun, respectable par l'opinion que le public y avoit attachée, le mettoit à couvert des reparties si ordinaires dans ces rencontres. Il étoit cependant à craindre que les amis de Ciceron plus hardis que lui ne chargeassent l'escorte de Clodius, & que l'on ne vît une bataille dans Rome; le Sénat qui l'appréhendoit, ordonna un deuil public, qui n'eut d'autre motif que le danger d'oppression qui menaçoit Ciceron.

VII. Le Sénat ordonne un deuil public pour le danger où étoit Ciceron.

An de Rome. 695.

Comme les consuls avoient sagement empêché que l'on n'en vînt aux mains; Clodius les ajourna devant le peuple. L. Calpurnius Piso interrogé le premier répondit en peu de mots : « La cruauté » me déplaît. » Cœsonius Gabinius plus diffus, blâma tout ce qui avoit été fait contre Catilina, & censura Ciceron. La proscription pouvoit s'ensuivre après le discours des deux consuls : Ciceron, pour la prévenir, alla sommer Pompée de la protection qu'il lui avoit promise. Mais le Triumvir résolu à ne point prendre parti, entre un homme aussi dangereux ennemi que Clodius, & un autre qui lui étoit indifférent, sortit par une porte dérobée, & évita une visite importune. Il fallut après cela que Ciceron s'avouât enfin à lui-même qu'il avoit été la dupe de Pompée & de Clodius, & cet aveu coûta cher à sa vanité. On prétend que dans son dépit il pensa d'abord à prendre les armes; & s'il l'eût fait plutôt, il est vraisemblable qu'il s'en feroit bien trouvé. Mais ce projet que depuis il jugea imprudent, & qui l'étoit effectivement pour une personne timide, ayant fait place à une résolution approuvée de ses amis, & principalement de Caton, il se détermina à quitter Rome, d'où il sortit la nuit pour se rendre en Sicile.

Clodius ne jugeant pas qu'un exil

volontaire le vengeât assez d'un ennemi tel que Ciceron, le fit condamner par un plébiscite à être banni à quatre cens milles d'Italie. Il fit ordonner par le même décret que ses maisons seroient rasées, & ses biens vendus; & que le produit de la vente seroit employé à bâtir un Temple à la Liberté, comme si Ciceron par sa conduite sévere l'eût voulu détruire. Caton ne fut pas relégué comme son ami; c'étoit pourtant une sorte d'exil que de l'envoyer contre Ptolomée Roi de Cypre, & l'effet de l'intrigue de Clodius. Lucullus persuadé que le Tribun ne l'épargneroit pas, s'absenta de lui-même. Si en tout ce que l'on a rapporté, on n'a parlé que de Clodius & de Pompée, c'est que Crassus ne se mêloit de rien, & qu'eux deux gouvernoient despotiquement.

An de Rome. 695. VIII. Ciceron est exilé.

Tandis qu'ils faisoient consister leur gloire à être craints dans Rome, César mettoit la sienne à conquérir les Gaules. Car celle que l'on appelloit Cis-Alpine au regard de l'Italie n'étoit qu'une portion du gouvernement qui lui avoit été confié: l'autre partie bien plus grande, comprenoit ce que nous nommons aujourd'hui la France, la Flandre & tout ce qui la borne du côté de l'Allemagne. On sait que les premiers exploits de César furent contre les Helvétiens, ou Suisses, qui las de leur patrie, prenoient

An de Rome. 696. & suiv. IX. Exploits de César dans les Gaules.

An de Rome, 696.

le chemin de la Gaule, au nombre de trois cens mille personnes de tout sexe & de tout âge, après avoir brûlé leurs villes, leurs maisons, & tout ce qu'ils n'avoient pu emporter.

César averti de leur marche s'avança en diligence vers Geneve, afin d'y rompre un pont sur lequel ils devoient passer. Ils furent extrêmement surpris de rencontrer un obstacle où ils n'avoient pas même imaginé qu'il pût y en avoir. Il ne tenoit qu'à eux de retourner sur leurs pas, & de prendre une autre route. Mais ils jugerent à propos d'envoyer demander à César la liberté de passer, promettant de ne commettre aucun désordre dans les lieux qui leur seroient ouverts. Comme son dessein n'étoit ni de leur accorder ce qu'ils souhaitoient, ni de leur laisser connoître qu'il ne le vouloit pas, il se contenta de remettre de jour en jour à répondre aux envoyés des Helvétiens. On comprend le motif du refus ; mais celui de ne le pas encore déclarer alors, venoit de ce qu'il falloit du tems à César pour rassembler ses troupes, & pour tirer une ligne de neuf milles de longueur, depuis Geneve jusqu'au mont Jura, afin de fermer le passage.

Les Helvétiens qui ne s'accommodoient point de ce délai, en pénétrerent la cause, & se déterminerent à entrer

dans les Gaules par la Sequanie, aujourd'hui la Franche-Comté. César les suivit, tomba sur un corps de leurs troupes, & le défit. Trouvant par-tout le Général Romain, & sentant la difficulté d'entrer malgré lui dans les Gaules, ils députerent vers lui une seconde fois, & avec aussi peu de succès qu'auparavant. Mais n'étant pas d'humeur à souffrir ces refus, ils voulurent enfin emporter par la force ce qu'ils n'avoient pu obtenir par la priere, & se mirent en devoir de s'ouvrir le passage les armes à la main. Quatre mille chevaux que César leur opposa, les repousserent avec vigueur, & furent ensuite repoussés eux-mêmes, & contraints de se retirer vers le gros de l'armée. Mais César ayant remarqué à leur contenance, qu'ils étoient disposés à une action générale, il leur présenta la bataille. Elle ne pouvoit leur être plus funeste, puisqu'après l'avoir perdue, il ne leur resta que cent dix mille personnes, de plus de trois cens mille qu'ils étoient en sortant de chez eux. Il faut avouer néanmoins, qu'ils firent ce jour-là tout ce que de vaillans hommes, peu disciplinés, étoient capables de faire. Le courage de cette nation belliqueuse parut jusques dans les femmes & les enfans, qui combattirent en désespérés de dessus les chariots qui servoient de retranchemens à leur camp, & qui s'y firent

An de Rome, 696.

X. Il bat les Helvétiens.

An de Rome. 696. & suiv.

tuer, plutôt pour défendre leur liberté que leur vie. César couronnant sa victoire par une générosité digne de lui, renvoya dans leurs pays avec une sûre escorte tous ceux qui échapperent du combat.

Comme la fin de la campagne étoit encore éloignée, & que les Sequanois, amis fidelles des Romains, s'étoient plaints à César des vexations qu'ils souffroient de la part d'Arioviste Roi des Germains, usurpateur & tyran d'une partie de la Sequanie, il se proposa de soulager leurs maux. Mais pour garder les bienséances ordinaires, il fit prier ce Prince par des Ambassadeurs qu'il lui envoya, de vouloir rendre aux Sequanois leur ancienne liberté. La réponse ambiguë qu'ils rapporterent ne satisfit nullement César. Il eut cependant depuis une entrevue avec Arioviste, qui n'ayant désiré cette conférence qu'afin de mieux tromper le Général Romain, auquel il parla avec une extrême arrogance, faisoit insensiblement avancer son armée à dessein de le surprendre; mais celle de Rome étoit si proche, qu'elle se mit bientôt en état de combattre. Arioviste étonné de tant de diligence, auroit bien voulu être au milieu de ses états : car il commençoit à concevoir une haute idée des Romains, & à les craindre. La consternation se mit en même-tems dans son armée.

César remarquant que l'ennemi avoit peur, le fit attaquer sur un côteau défendu par un retranchement. Mais le contraire de ce qu'il attendoit d'une attaque si hardie, arriva. Les Germains ranimés par la honte d'être insultés dans un poste si avantageux, après s'y être défendus vaillamment, oserent le quitter, & descendre dans la plaine pour en chasser les légions. Elles soutinrent leur premier effort, serrées & couvertes de leurs boucliers ; puis voyant que les Germains se rompoient d'eux-mêmes, elles les chargerent & les mirent en fuite. César les poursuivit jusqu'aux bords du Rhin, dont ils connoissoient mieux que lui les passages. Arioviste peu escorté se sauva au-delà du fleuve, sur une barque qui se trouva par hasard en deçà. Deux de ses femmes & autant de ses filles demeurerent prisonnieres. Ainsi César dans une même campagne & la premiere année de son entrée dans les Gaules, remporta deux grandes victoires sur les deux plus belliqueuses nations de l'Europe. Si l'on en croit quelques historiens Romains, Arioviste perdit quatre-vingt mille hommes dans la bataille, & ne sauva rien du débris de son camp.

An. de Rome. 696. & suiv.

XI. Il défait les Germains.

Au printems de la seconde année, César apprit que tous les Belges ensemble, c'est-à-dire, les peuples de la basse

An de Rome. 696. & suiv.

Germanie, ou autrement de la Gaule Belgique, s'étoient ligués pour leur commune défense contre les Romains, & qu'ils se proposoient de mettre deux cens quatre-vingt mille hommes en campagne. Il étoit de la prudence de les prévenir avant une jonction générale. Peut-être que s'ils avoient cru César aussi vigilant qu'il l'étoit, ils auroient pris plus de précautions en ravageant les contrées des Gaulois amis des Romains, mais le bruit de sa marche n'étant point encore parvenu jusqu'à eux, il les surprit, les mit en déroute, & en fit un si grand carnage, que Plutarque rapporte qu'il ne fallut point d'autres ponts aux Romains pour passer les rivieres, que les corps de ceux qu'ils avoient tués. Les peuples voisins des Belges & qui habitoient les côtes de l'Océan, étoient entrés dans la confédération : mais ils n'avoient point encore envoyé des troupes au rendez-vous général ; & par cette raison César ne voulut pas les aller attaquer.

XII. Il taille en pieces l'armée des Belges.

Les Nerviens (ce sont les habitans du Hainault) farouches & courageux, s'étoient distingués par leur diligence à se mettre en campagne, & à ravager les pays protégés des Romains : ils furent aussi les prémiers que César se proposa de châtier. L'entreprise n'étoit pas aisée. Leur pays étoit presque im-

praticable, par l'épaiſſeur des bois & des forêts, qui l'entrecoupoient; ce qui pouvoit les mettre à couvert, faire durer long-tems la guerre, & en rendre le ſuccès très-incertain. Ils mirent leurs familles avec leurs meilleurs effets au fond de leurs forêts, & dans des retraites connues d'eux ſeuls; puis dans le tems que les Romains étoient encore occupés à former leur camp; (ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un jour, à cauſe des fortifications qu'ils avoient coutume d'y faire,) ils tomberent ſur eux au nombre de ſoixante mille, mirent en fuite la cavalerie de Céſar, & environnerent de toutes parts la douzieme & la ſeptieme légion, qui perdirent en cette occaſion tous leurs officiers. Céſar remarquant le danger où elles étoient, ſe jetta dans la mêlée couvert de ſon bouclier; & ſoutenu de la dixieme légion qui fit avec lui des prodiges de valeur, il dégagea les deux autres, & enfonça à ſon tour les ennemis. Les Nerviens repouſſés tinrent ferme encore long-tems ſur leur premier terrain, & le défendirent juſqu'à la mort. Ils y furent preſque tous tués, nul ne voulant fuir, ni porter à leurs familles la nouvelle de la perte de ce qu'elles avoient de plus cher.

An de Rome, 696. & ſuiv.

XIII. Il défait les Nerviens.

La défaite des Nerviens par Céſar, & le ſouvenir de celle des Helvétiens &

An de Rome. 696. & suiv.

des Germains, le rendirent si redoutable à tous les peuples d'au-delà du Rhin, qu'ils se soumirent d'eux-mêmes à lui, sans en être sollicités. Le Sénat toujours sensible au plaisir de conquérir, fut si frappé des exploits de César, qu'il ordonna une fête de quinze jours pour en célébrer la gloire. Rome étoit néanmoins plongée dans la douleur : les patriciens & Pompée même étoient persécutés par Clodius, qui avoit fait périr la plupart de ses ennemis. Comme il étoit fort haï, il crut devoir rappeller Ciceron de son exil, afin de se rendre favorables tous ceux qui désiroient son retour. Pour ménager cette affaire, qu'il avoit lui-même rendue très-difficile, il se servit de Milon, homme de beaucoup de fermeté, qui étoit alors Tribun, & que divers intérêts porterent à se charger des proposer au Sénat le rappel de Ciceron.

XIV. Ciceron est rappellé de son exil.

Cette demande étoit une des plus agréables que l'on pût faire à ceux qui de droit la pouvoient accorder, & qui regardoient Ciceron comme persécuté injustement. Milon & son collégue assemblerent les comices, ne doutant point que le Sénat & Clodius étant pour eux dans la proposition qu'ils alloient faire, ils n'eussent ensuite tous les suffrages. Mais ils comptoient mal-à-propos sur Clodius, qui s'emporta contre eux,

comme s'ils eussent été ses ennemis, ou qu'ils eussent formé quelque projet inoui ; il rassembla autour de lui sa troupe ordinaire de gladiateurs, & chargeant de coups la multitude qui étoit sans défense, il tua ou blessa tout ce qui se trouva en son chemin. Les Deux Tribuns ne purent éviter sa violence, & reçurent diverses blessures. Quintus frere de Ciceron demeura presque accablé par la foule de ceux qui se pressoient de fuir.

An de Rome. 696.

Milon conserva tout le ressentiment qu'il devoit de la perfidie de Clodius, & eut aussi la hardisse de l'arrêter trois jours après, & de le conduire devant le Préteur. Cette action d'éclat produisit de nouveaux troubles. Les gladiateurs de Clodius entreprirent de le dégager, & ne trouvant au commencement qu'une médiocre résistance, ils l'auroient délivré, si Pompée n'eût envoyé les siens au secours des Tribuns, qui eurent enfin l'avantage. Pompée qui étoit dans leur parti, s'empara du *Forum*, y mit des gardes afin d'assurer la tranquillité publique ; puis y convoqua une seconde fois le peuple, qui se voyant en liberté d'opiner, conclut unanimement au rappel de Ciceron.

Le retour de cet illustre citoyen causa beauçoup de joie au Sénat, qui accorda des priviléges honorables à toutes

An de Rome. 697.

les villes, qui par une bonne réception avoient adouci la rigueur de son bannissement ; il ordonna en même-tems que ses maisons, tant à la ville qu'à la campagne, seroient rebâties aux dépens de la République. Son exil qui fut de dix-neuf mois, finit la seconde année de la guerre des Gaules. Il n'oublia pas depuis à se venger, par ses écrits, de Pison, de Gabinius, & des autres auteurs de sa disgrace.

Le commerce libre de l'Italie avec les Gaules, étoit absolument nécessaire & très-difficile, parce que les Antuates, les Veragres & les Sédunois, (qui sont, à ce que l'on croit, les habitans de Chablais, du haut & bas Valais le long du Rhône,) n'étant pas encore soumis aux Romains, on étoit obligé de traverser un pays ennemi, & de ne marcher qu'en corps d'armée. Comme la saison permettoit encore cette expédition, César en chargea Servius Galba, un de ses Lieutenans, qu'il détacha avec une partie de sa cavalerie, & la douzieme légion. Ces peuples avertis de sa marche, s'avancerent hardiment, & vinrent insulter César jusques dans son camp. Il les reçut en homme toujours prêt à combattre, & leur fit payer de la perte de leurs meilleures troupes, la témérité qu'il avoient eue de le vouloir surprendre.

Plusieurs nations qu'il avoit vaincues, n'attendoient que son éloignement pour essayer de recouvrer leur liberté. Les Venetes (ce sont les habitans de Vannes en basse Bretagne) n'avoient pu résister aux forces des Romains; mais dès qu'ils virent le Général de la République occupé ailleurs, ils secouerent le joug, & leurs voisins les imiterent. César en étant informé, revint en Bretagne avec une diligence extrême. La proximité de la mer & l'usage des barques sur lesquelles ils passoient sans cesse d'un lieu à l'autre, les déroboit aux poursuites des Romains. César fit construire un grand nombre de barques semblables, le pays fournissant de bois en quantité; il se mit en mer, leur donna la chasse, se rendit maître d'une partie de leurs petits vaisseaux, & vint enfin à bout de les réduire.

An de Rome, 697.

XV. César réduit les Venetes.

Pendant qu'il étoit dans l'Armorique, ou basse Bretagne, Crassus un de ses Lieutenans subjugoit les Sontiates dans l'Aquitaine, & divers autres peuples de ce que l'on nomme aujourd'hui le pays d'Ausch & l'Armagnac. Galba duquel nous avons déjà parlé, dompta en même-tems les Unelles, & plusieurs nations que César dans ses commentaires appelle Armoriques, c'est-à-dire, maritimes. (On n'est pas trop d'accord sur les Unelles, que les uns croient être

XVI. Il subjugue plusieurs autres peuples des Gaules.

le Perche, & les autres le Cotentin.) César passa ensuite dans le pays des Belges, & attaqua les Morins & les Menapiens, peuples de l'Artois & du Brabant, selon quelques géographes. Mais l'abondance des pluyes qui tombent communément en ce pays-là au milieu de l'automne, l'obligea de prendre ses quartiers d'hiver presque en arrivant.

An de Rome. 697.

Si les conquêtes de César le faisoient admirer à Rome, sa maniere de vivre douce & aisée, accompagnée des plus rares & des plus aimables qualités, lui concilioit l'estime & l'amitié de ses soldats, & une confiance entiere dans les entreprises les plus périlleuses. César sans être avare avoit amassé des richesses immenses, qui dans ce tems de corruption étoient de grands ressorts. Il fit des présens considérables aux Préteurs, aux Ediles, aux Consuls, & surtout aux Dames Romaines, persuadé qu'il ne pouvoit mieux les mettre dans ses intérêts que par des largesses, dont les femmes du grand monde sont toujours avides.

An de Rome. 698.

Pendant l'hiver César se rendit à Lucques en Italie, où il établit son quartier principal, & où il eut une cour magnifique. On y comptoit jusqu'à deux cens Sénateurs, & tant de Préteurs & de Pro-Consuls, que les faisceaux y étoient bien plus communs qu'à Rome;

car on y en remarqua jufqu'à fix-vingt. Là le Triumvirat prit de nouvelles mefures pour fe conferver l'autorité ; & Céfar qui craignoit d'être révoqué, engagea adroitement Pompée & Craffus à demander le confulat, afin d'être continué par leur moyen dans le gouvernement des Gaules.

An de Rome, 698.

XVII. Pompée & Craffus élus Confuls par violence.

La prétention de ces candidats imprevus mortifia étrangement le Sénat, qui fe trouvant trop foible pour s'oppofer à eux, prit le deuil, comme il faifoit dans les tems de calamité publique. Caton toujours attaché à la patrie voulut perfuader à L. Domitius de fe joindre à lui, & d'empêcher l'élection de ces deux Triumvirs ; mais Pompée qui ne pouvoit fouffrir de contradiction, envoya des gens armés contr'eux, lorfqu'ils alloient en cortége au Sénat, qui tuerent l'efclave qui portoit le flambeau devant Domitius, difperferent fes amis & fes domeftiques, & le contraignirent de s'enfuir. Caton fut obligé d'en faire autant, ayant été bleffé à l'épaule. L'élection fe fit fans eux, & au gré des Triumvirs.

Le peuple qui confervoit toujours beaucoup d'eftime pour Caton, tâcha de lui procurer la Préture. Pompée ne voulut pas directement y mettre oppofition ; mais feignant qu'il avoit paru au Ciel de ces fignes naturels que les

An de Rome. 698.

Romains estimoient d'un mauvais augure, il congédia sous ce prétexte les comices, & ayant ensuite gagné par argent la pluralité des voix, dans les Tribus, il obtint la nomination d'Antius & de Vatinius, à la place de Caton. Pompée & Crassus étoient consuls & amis de Trebonius alors Tribun, qui sans cela auroit pu résister. On continua à César le gouvernement des Gaules pour cinq ans. Crassus eut en partage la Syrie, l'Egypte, avec la conduite de la guerre contre les Parthes; Pompée eut l'Afrique & l'Espagne, avec le commandement de quatre légions, dont il donna deux à César, qui n'en avoit pas assez pour des pays où il falloit toujours avoir les armes à la main.

An de Rome. 699.

César commença sa quatrieme campagne dans les Gaules par une expédition fameuse. Quatre cens trente mille hommes chassés de la Germanie par les Sueves, peuple puissant du même pays, avoient passé le Rhin, & chassé les Menapiens de leur pays natal. César qui connoissoit la légereté des Gaulois, qui n'étoient constans que dans l'amour de leur liberté, craignit que le voisinage des Germains ne fût pour eux une occasion de révolte, & se résolut de chasser ces étrangers, & de leur faire repasser le Rhin. La nouvelle qu'il eut d'une espece de traité d'union déjà commencé

entre les deux nations, le fit marcher en diligence. Les Germains surpris de son approche, lui envoyerent des Ambassadeurs afin de savoir ses intentions. Ils furent reçus poliment ; mais ils n'obtinrent point ce qu'ils demandoient.

An de Rome, 663.

Ils proposerent une suspension d'armes de trois jours ; après plus d'un refus, l'on convint d'une treve de vingt-quatre heures, qu'ils observerent mal. Car ayant rencontré un parti de cavalerie Romaine qui étoit au fourrage, ils le chargerent si brusquement, qu'il n'eut pas le tems de se reconnoître, & s'enfuit à bride abattue jusqu'au camp. Les Germains envoyerent le lendemain leurs principaux officiers à César, pour se justifier de l'action du jour précédent. Il ne reçut point leurs excuses, & les retint tous prisonniers. Les Germains en attendant le retour de leurs officiers, ne se tenoient pas fort en garde. César qui s'en douta, déroba sa marche, les surprit & les tailla en pieces. Il ne s'en tint pas là. Il fit construire à la hâte un Pont sur le Rhin, & entra dans la Germanie, secourut les Ubiens opprimés, (c'est dans le duché de Juliers,) traita avec ceux qui souhaitoient la paix, emmena avec lui des ôtages, brûla & saccagea les pays qui lui résisterent, puis revint au bout de dix-huit jours dans les Gaules, & rompit le pont qui avoit servi à son passage.

XVIII. César taille en pieces les Germains, & passe le Rhin.

An de Rome. 699.
XIX.
Expédition de César contre les Bretons.

Il étoit juste de laisser quelque repos à ses troupes après tant de fatigues : il leur donna celui qui leur étoit nécessaire ; mais il n'en prit point pour lui. Avide de conquérir & de se faire un grand nom, il méditoit un dessein extraordinaire, qui étoit de subjuguer les Bretons, depuis appellés Anglois. Il prétexta qu'ils fournissoient ou pouvoient fournir des secours aux Gaulois révoltés. Il n'avoit encore qu'une imparfaite connoissance de ce pays peu fréquenté des étrangers, quoiqu'il eût eu soin de s'informer des marchands qui y trafiquoient du caractere des habitans, de leurs mœurs, de leur maniere de faire la guerre, & principalement de leurs meilleurs ports, & de ceux où l'on abordoit le plus facilement.

Ces notions générales ne le satisfaisant point, il envoya exprès C. Volusenus reconnoître les côtes & les rades ; & en attendant il rassembla tous les petits vaisseaux qui lui avoient servi contre les Venetes, & se pourvut de tout ce qui convient à un armement maritime. Les Bretons avertis des préparatifs de César lui envoyerent des Ambassadeurs pour l'assurer de leur soumission & de leur amitié. Il les congédia après une longue audience, & un accueil favorable, & sous prétexte de leur rendre tout l'honneur dû à des ministres publics, il

chargea Comius qui avoit beaucoup de crédit dans ces pays, de les accompagner, lui ordonnant d'engager autant de villes qu'il pourroit à se soumettre aux Romains. Volusenus, après avoir reconnu le pays de loin, n'osa y entrer, & revint le cinquieme jour de son départ.

An de Rome. 699.

Rien ne put différer celui de César, qui laissant à P. Sulpicius Rufus en qui il avoit toute confiance, le commandement dans les Gaules, où tout étoit tranquille, mit à la voile vers le milieu de la nuit, avec deux légions & un corps de cavalerie. Le trajet fut si heureux, que dès le matin on se trouva à la vue des terres. En longeant de plus près les côtes, on commença à distinguer mieux les objets; & on s'apperçut que tout étoit en armes, & disposé à empêcher la descente. César ordonna que l'on fît route plus loin, persuadé que l'abordage y seroit plus facile. Il trouva après huit milles de chemin ce qu'il avoit conjecturé, c'est-à-dire, moins de défense qu'au premier rivage; quoique ce second fût pourtant encore bien gardé, & de difficile abord. Le danger étoit grand à débarquer le premier, & l'on n'en disputoit pas trop l'honneur; quand le porte-enseigne de la dixieme légion s'élança dans l'eau, sans prendre garde s'il étoit suivi ou

XX. Il passe dans l'isle de la Grande-Bretagne.

An de Rome. 699.

non : cette action de courage ayant animé les troupes, l'armée prit terre à la vue des habitans, qui se mirent tous en fuite, sans avoir rendu de combat.

Les Bretons devenus timides par la hardiesse des Romains, les prierent de leur accorder la paix, & promirent des ôtages. Malheureusement pour César, lorsque cette négociation se traitoit, il s'éleva une tempête qui brisa ses vaisseaux qui étoient à l'ancre. Cet accident ranima les Bretons, qui savoient d'ailleurs que l'armée ennemie commençoit à manquer de munitions; & quoiqu'ils eussent déjà livré une partie des ôtages, ils vinrent fondre impétueusement sur les Romains. Une légion qu'ils rencontrerent éloignée du camp, eut beaucoup de peine à se défendre; & si César ne fût promptement accouru, elle auroit été taillée en pieces.

Comme il ne pouvoit imputer la nouvelle audace des Bretons, qu'à la perte de ses vaisseaux, & aux vivres qui lui manquoient, il s'appliqua uniquement à rétablir sa flotte & se pourvoir de munitions. Il en vint à bout à force de soin & de travail; & fortifia extraordinairement son camp. Les Bretons qui n'avoient point d'espions, s'imaginant que César étoit encore plus destitué qu'auparavant de munitions & de moyens d'en avoir, revinrent à la charge.

Mais ils furent si bien reçus, qu'ils ne songerent plus qu'à se soumettre, de peur que César ne continuât à brûler les villes voisines de la mer, comme il avoit commencé de le faire depuis qu'ils l'étoient venus attaquer. Comme il n'y avoit que le nombre & la qualité des ôtages qui pût garantir de leur soumission, ils furent obligés d'en livrer autant que l'on en demanda.

An de Rome. 699.

L'approche de l'hiver pressoit César de hâter son retour : c'est pourquoi satisfait en apparence de la fidélité des Bretons, dont il ne se croyoit au fond guere certain, il repassa dans les Gaules où lui & sa flotte arriverent heureusement. J'en excepte deux de ses vaisseaux montés de trois cens hommes, qui dériverent plus bas vers Therouenne, capitale des Morins. Ceux-ci oubliant la fidélité jurée à César, attaquerent ces deux vaisseaux. T. Labiénus qui n'étoit pas loin de là, y accourut, & fit repentir les Morins, de leur conduite. L. Cotta que César avoit envoyé contre les Menapiens, ne réussit pas, faute de diligence, & ne put les joindre dans les forêts où ils eurent le tems de se retirer. Après une campagne aussi longue que chargée d'événemens, les Romains prirent leur quartier d'hiver chez les Belges, & finirent par-là la quatrieme année de la guerre contre les Gaulois.

An de Rome. 699.

Il étoit glorieux à César d'avoir osé passer le premier l'Océan Britannique, & d'avoir arboré les étendards Romains chez des peuples que l'on regardoit alors comme séparés du reste du monde : mais sa gloire lui parut imparfaite, s'il n'assujettissoit réellement une nation qu'il avoit plutôt reconnue que domptée. Comme il avoit prétexté sa premiere expédition d'un motif de prudence, il en supposa un autre de nécessité, en alléguant l'infidélité des Bretons. Il s'embarqua au port d'Iccius, que l'on croit être Calais ou Boulogne, & débarqua sans obstacle, suivi de cinq légions & de cinq mille chevaux. Les Bretons s'étoient précautionnés, & César les trouva campés & retranchés. Ayant été attaqués & poussés assez loin, une tempête survint à propos pour eux. Elle avoit dispersé ou brisé une partie des vaisseaux des Romains, & mis les autres hors d'état de servir : César prit alors le parti de se retrancher sur la côte, & employa dix jours à radouber le peu de vaisseaux qui avoient échappé à la tempête. En même-tems il écrivit à Labiénus de lui en renvoyer d'autres.

An de Rome. 700.

Après avoir réparé sa flotte, il s'avança & chercha Cassivellaunus, homme d'une valeur célebre parmi les Bretons, & qui commandoit toutes leurs forces. Après divers mouvemens, on donna

donna une bataille qui fut sanglante & funeste aux Bretons, à qui elle fit perdre l'envie de combattre désormais contre les Romains. César sans perdre du tems, marcha en avant, & rencontrant la Tamise devant lui, il la passa hardiment à gué, quoique ses soldats eussent de l'eau par dessus les épaules. Cassivellaunus effrayé d'avoir en tête des ennemis, que des rivieres profondes & inconnues n'arrêtoient point, abandonna la plaine, & se tint caché dans les forêts. Il y apprit que rien ne résistoit plus, & que les plus grandes villes, & même la Capitale avoient ouvert leurs portes au vainqueur.

An de Rome. 700.

Alors Cassivellaunus se soumit, & moyennant un tribut qu'on lui imposa, & un bon nombre d'ôtages des meilleures familles, que l'on exigea, la paix lui fut accordée. Les orages fréquens en Automne, principalement dans ce détroit de l'Océan qui sépare l'Angleterre de la France, & la crainte d'un soulevement dans les Gaules, y rappellerent César. Ce fut heureusement pour Quintus Cicero, un de ses Lieutenans assiégé par les Eburons, ou Liégeois, & qui se trouva dégagé par la simple approche de César. Ainsi finit la cinquieme campagne.

XXI. Il repasse dans les Gaules.

Le soupçon qu'il avoit eu, pendant son séjour chez les Bretons, de quelque

An de Rome. 700.

complot des Gaulois ne pouvoit être mieux fondé. Ils avoient concerté de prendre les armes tous à la fois, & d'attaquer les Romains en même-tems, dans les différens lieux de leurs départemens. S'ils n'avoient pas été prévenus, il eſt vraiſemblable qu'ils en auroient délivré les Gaules. Mais Céſar informé de leur deſſein, renforça ſon armée de trois légions Romaines, raſſembla ce qu'il avoit de troupes auxiliaires diſperſées, & entra en campagne dès la fin de l'hiver. Sa diligence fit connoître aux Gaulois que leur ſecret étoit découvert: & cette connoiſſance les contint dans le devoir. Les Nerviens, les Menapiens, les Senonois & les Carnutes, (ces deux derniers ſont les peuples de Sens, & du pays Chartrain,) envoyerent aſſurer Céſar, qu'ils lui ſeroient toujours ſoumis. Ceux de Treves moins prompts à rentrer dans l'obéiſſance, y furent remis par Labiénus.

Les Germains étoient de cette dangereuſe aſſociation. Céſar déterminé à leur en faire porter la peine, fit une ſeconde fois conſtruire un pont ſur le Rhin. Les Sueves plus coupables que tous les autres ſe retirerent auſſitôt dans leurs bois impraticables, & rendirent inutile à leur égard le trajet de Céſar au-delà du fleuve. Il le repaſſa en diligence & entra chez les Eburons, où il ravagea tou-

te la contrée. Il fut cependant obligé d'en sortir, afin de s'oppoſer aux Sicambres, (peuples de la Gueldre Hollandoiſe, ſelon la plus commune opinion,) qui ayant ſoudain traverſé le Rhin, étoient venus fondre ſur le camp de Quintus Cicero, & avoient cauſé beaucoup de déſordres. Ils n'attendirent pas à être forcés à la retraite, & ſe retirerent d'eux-mêmes, lorſqu'ils ſurent que Céſar marchoit à eux. Ne croyant pas avoir encore aſſez châtié les Eburons, il alla à eux après le départ des Sicambres, & acheva de les punir. Céſar dans une aſſemblée publique des Gaulois, voulut qu'on lui livrât les auteurs de la révolte, & il fut obéi. Il n'attendoit que ce gage de leur fidélité pour conduire ſes troupes en quartier d'hiver, où elles demeurerent tranquilles. L'on comptoit alors l'an 701 de la fondation de Rome, & la ſixieme du gouvernement de Céſar dans les Gaules.

An de Rome. 700.

An de Rome. 701.

XXII. Conduite des deux autres Triumvirs à Rome.

Ses collégues au Triumvirat n'étoient pas moins occupés que lui, quoique dans un autre genre. Leur conſulat prêt à finir les obligea d'aller dans les provinces de leur département. Craſſus plein de ſes grands deſſeins ſur les Parthes, ſe promettoit autant de gloire de ſon expédition d'Aſie, que Pompée en avoit acquis, & ne croyoit jamais ſe mettre aſſez-tôt en chemin pour la Syrie, ni avoir

An de Rome. 701.

assez de soldats. Les Tribuns pourtant s'opposerent aux levées extraordinaires qu'il prétendoit faire, & renouvellerent la loi qui les défendoit en ces occasions. Ils eurent en cela l'approbation de tous les honnêtes gens, qui ne comprenoient point que l'on voulût aller sans sujet attaquer une nation guerriere, qui observoit religieusement le dernier traité. Mais comme tout le crédit des Tribuns fut impuissant pour réprimer Crassus, ils le chargerent de tant d'imprécations, qu'ils purent croire dans la suite que les Dieux les avoient vengés.

Pompée avoit des vues fort différentes de celles de Crassus, & souhaitoit autant de demeurer à Rome, que son collégue desiroit de s'en éloigner. Ciceron qui croyoit lui être redevable de son retour, s'employa à lui procurer cette satisfaction, en le faisant déclarer munitionnaire général de l'Empire Romain, parce que cette charge importante demandoit la résidence dans la Capitale. Que cela fût selon les loix ou non, Pompée le supposant conforme à l'usage, se contenta d'envoyer ses Lieutenans en Afrique & en Espagne, & ne sortit point de Rome. Son objet étoit d'y dominer seul, & de s'y acquérir une autorité absolue. Mais le bruit des conquêtes extraordinaires de César, & ses éloges qui retentissoient de toutes

XXIII. Jalousie de Pompée.

parts, ne favorisoient pas le dessein de Pompée. Blessé de l'éclat d'un si grand Capitaine qui sembloit l'éclipser, il se crut tout permis contre lui : il engagea les Magistrats à supprimer les lettres qui venoient des Gaules; & lui-même en substitua d'autres, qui ne parloient que de la mauvaise conduite, & de la lenteur de César à réduire les Belges. An de Rome. 701.

Il étoit impossible de cacher longtems la vérité, parce que plusieurs nouvelles très-certaines démentoient chaque jour les lettres supposées. Ceux qui étoient instruits d'une si lâche supercherie, prévirent dès-lors les nouveaux malheurs dont la République étoit menacée. Ils en furent plus persuadés que jamais, quand ils apprirent la mort de Julie, femme de Pompée & fille de César, qui avoit beaucoup d'esprit & de vertu, & qui étoit extrêmement considérée & aimée de son pere & de son mari. Ce double lien se rompant au moment qu'une forte jalousie se formoit entre le beau-pere & le gendre, que pouvoit-on attendre de deux rivaux ambitieux, que rien n'étoit plus capable de retenir? Le peuple Romain honoroit depuis long-tems Julie, & pour lui donner, même après sa mort, des marques d'une estime singuliere, au lieu de permettre que l'on portât son corps

An de Rome. 701.

à une maison de campagne que Pompée avoit proche d'Albe, il demanda qu'on le portât au champ de Mars, où elle fut inhumée avec une pompe extraordinaire.

XXIV. Il recherche l'amitié du peuple.

Pompée livré à une ambition sans bornes, qu'une femme habile & prudente avoit un peu réprimé, tant qu'elle avoit vécu, se mit à rechercher l'amitié du peuple, toujours nécessaire aux grands desseins dans les Républiques. Le peuple l'aimoit bien moins qu'à son retour d'Asie. Mais si Pompée trouva l'art de lui plaire par ce théâtre magnifique, qui a si long-tems porté son nom, & dont la dédicace se fit par des jeux & des spectacles dignes de la grandeur des Romains, il déplut en cela même aux gens de bien, & surtout à Cicéron, qui en parle assez mal dans une de ses lettres.

XXV. Conduite de Crassus en Asie.

La conduite de Crassus en Orient ne présageoit rien de meilleur à l'Etat, que faisoit la jalousie de son collégue à Rome. Jerusalem s'étant malheureusement rencontré sur sa route en allant en Syrie, il y profita du trésor que Pompée avoit épargné par pudeur, & l'enleva. On l'estimoit dix mille talens. Celui qui étoit dans le Temple de la divinité révérée à Hieraple ou Edesse de Syrie, lui parut digne de son attention, & il passa plusieurs jours à le peser. Les

grands profits ne lui ôtoient point l'envie des médiocres; tant son avarice étoit extrême : & il enrôloit à dessein des soldats, afin qu'ils se rachetassant de la milice à laquelle ils s'étoient engagés.

An de Rome. 701.

Tygrane Roi d'Arménie lui avoit offert le passage par ses Etats, en marchant contre les Parthes; Crassus rejeta cette offre, & n'écouta pas avec plus de docilité l'avis de ceux qui lui conseilloient sagement de suivre le cours du Tygre, afin de voiturer facilement ses munitions. Il aima mieux suivre les perfides conseils d'Abgare petit Prince de l'Osroëne, dévoué aux Parthes, qui contribuant à contenter l'avarice de Crassus, lui persuadoit tout ce qu'il vouloit, & en rendoit compte à l'ennemi. Ce fut à sa sollicitation, que le Triumvir quitta le dessein d'assiéger Seleucie & Ctesiphonte, pour marcher contre Surena Général des Parthes, avantageusement campé. Le jeune Crassus qui donnoit déjà de lui de belles espérances, & qui étoit peu semblable à son pere, fut tué dès la premiere action. Crassus lui-même s'étant laissé surprendre par Surena, sous prétexte de traiter ensemble, on le trouva mort, sans qu'on pût dire certainement s'il s'étoit tué lui-même de désespoir, ou si les ennemis lui avoient ôté la vie. Vingt mille Romains couchés sur le champ de bataille,

XXVI. Sa mort.

An de Rome. 701.

& dix mille prisonniers furent les victimes de l'avarice, de la crédulité, & de l'imprudence de leur Général. Sa tête portée sur la pointe d'une lance étant présentée à Orode Roi des Parthes, il fit verser de l'or fondu dans sa bouche, en disant : » Rassasie-toi de ce » métal dont tu as été insatiable. » Une pareille raillerie de Mithridate à l'égard d'un autre Romain, fait voir que l'avarice étoit un vice abhorré des Princes de l'Asie.

Il n'y avoit pas encore deux ans que Crassus étoit parti d'Italie, quand il perdit la bataille contre les Parthes, la septieme année depuis le commencement du Triumvirat. Sa défaite arriva l'an 701 de Rome, 51 ans avant la naissance de Jesus-Christ, l'an du monde 3952. Sa mort hâta la naissance de la guerre civile, parce que tant qu'il vécut, il tint les affaires dans une espece d'équilibre, Pompée & César n'étant pas encore assez puissans pour ne le pas redouter.



CHAPITRE II.

Depuis la mort de Craſſus juſqu'à celle de Pompée & à l'Empire de Céſar.

(Eſpace de cinq ans.)

TOUT ce qui annonce les grandes révolutions dans un Etat, ſe faiſoit ſentir à Rome. Plus d'union entre les grands, que celle des factions & des cabales : le bien public étoit ſacrifié aux intérêts particuliers ; la vertu & le reſpect des loix n'étoient plus qu'un vain nom ; l'oppreſſion & l'inhumanité n'inſpiroient plus d'horreur au peuple, dont les yeux étoient accoutumés à voir le crime triompher. Les haines réciproques avoient aboli juſqu'aux traces de l'ancienne équité ; l'or & la brigue régloient la fortune ; les Conſuls privés par le Triumvirat du droit de marcher à la tête des armées, ne cherchoient plus dans cette haute dignité, qu'à s'enrichir aux dépens du fiſc, & qu'à profiter de la vente infame des charges, autrefois accordées au ſeul mérite, & qui ne ceſſent d'en être la récompenſe dans un Etat, que lorſque l'injuſtice & le mépris de la vertu commencent d'y régner. An de Rome. 701.

Pompée puiſſant & accrédité en Italie, pouvoit ſeul guérir une partie de

An de Rome. 701.

ces plaies ; mais un excès d'ambition le portoit à désirer que le désordre s'accrût, dans l'espérance que l'on viendroit à demander un Dictateur, & que l'on n'en éliroit point d'autre que lui. Avec l'ambition de l'être, il avoit la vanité de vouloir paroître ne s'en pas soucier : & afin de le faire croire plus aisément, il se retira à la campagne, pendant que ses amis, de concert avec lui, insinuoient par-tout que Pompée Dictateur seroit un second Camille pour sa patrie. Le tems de la promotion des Consuls devint un surcroît de peine à l'Etat affligé. Une quantité de cabales opposées suspendit l'élection pendant huit mois. La mort de Clodius, que Milon tua proche d'une maison de campagne, où cet ancien Tribun alloit, souleva le peuple, qui voulut venger le trépas d'un homme auquel il se croyoit redevable : source de nouveaux troubles.

I. Sédition causée par le meurtre de Clodius.

A la vue du corps sanglant de Clodius que l'on rapporta à Rome, le peuple furieux courut à la maison de Milon & la brûla. Cette multitude effrénée l'auroit massacré, s'il n'eût pas pris la fuite. Il y eut du sang versé dans ce tumulte séditieux. De-là le peuple revint à la place publique où étoit le corps de Clodius ; fit une espéce de bucher de toutes les chaises des Sénateurs, auquel

il mit le feu, qui consuma le magnifique bâtiment où le Sénat avoit coutume de s'assembler. Ces incendiaires ne trouvant point de résistance, se répandirent ensuite dans les autres quartiers de Rome pour y chercher Milon, à ce qu'ils disoient, & y commirent tant de cruautés & de meurtres, que contre l'usage des Romains, on n'osa plus aller sans armes dans les rues. An de Rome 701.

Ce désordre fit que l'on rappella Pompée du lieu où il s'étoit retiré; & vraisemblablement on alloit le créer Dictateur, si Caton n'eût ouvert une autre opinion, qui fut de le déclarer seul Consul: ce qui lui donnoit bien autant d'autorité que s'il eût été Dictateur, mais ne le mettoit pas à couvert des recherches, s'il contrevenoit aux loix & aux usages. Pompée content d'une dignité, qui, au nom près, lui donnoit ce que l'autre renfermoit d'essentiel, & qui étoit une si grande distinction, que l'on n'avoit point encore vu à Rome rien de semblable, sinon pour quelques jours & en des occasions extraordinaires, où il falloit veiller selon les termes de la formule usitée, *à ce que la République ne reçût aucun préjudice*; Pompée, dis-je, transporté de joie, prit possession de sa charge unique, avec tout le faste d'un homme vain. On pourvut à la sureté de la ville & à la sienne, en lui don-

II. Pompée seul Consul.

nant pouvoir de lever de nouvelles troupes, & en assignant mille talens par an pour leur entretien. On lui accorda en même-tems une prolongation du gouvernement d'Espagne pour quatre ans au-delà du terme prescrit, & le privilége de la régir par des Lieutenans qu'il se choisiroit lui-même, comme on le lui avoit déja permis.

An de Rome. 701.

III. Milon est condamné au bannissement.

Pompée autorisé à rendre seul la justice, reçut la dénonciation d'Appius frere de Clodius, contre Milon. Ciceron avocat de l'accusé, plaida avec toute la force possible; mais sa mémoire lui manqua plusieurs fois, étant troublé apparemment par l'aspect & le murmure des soldats qui environnoient le barreau. Le plaidoyé mal prononcé fit juger en faveur d'Appius. Du moins Milon ayant été banni, attribua sa condamnation à la mémoire infidelle de son avocat, dans une lettre qu'il lui écrivit de Marseille, où il lui manda qu'il le remercioit de l'infidélité de sa mémoire, à laquelle il étoit redevable de la bonne chere qu'il faisoit en Provence.

IV. Pompée épouse la fille de Scipion associé à son Consulat.

Pompée jugea à propos de s'associer au consulat C. Cæcilius Scipio Metellus, dont il épousa la fille quelque-tems après. L'alliance de Metellus augmenta le puissance de Pompée, qui se flatta alors que celle de César ne pouvoit désormais la balancer. Mais c'étoit trop

préſumer, & bien mal connoître les diſpoſitions du public à l'égard de Céſar, & ce qui les avoit produites. Céſar, outre une faction capable de tout entreprendre, avoit une infinité d'amis, qu'il devoit à ſes manieres nobles & à ſes libéralités, & qui par leurs diſcours le ſervoient mieux que par des complots.

An de Rome. 702.

En ce tems-là vivoit Salluſte, hiſtorien eſtimé dans tous les ſiecles, & un des grands ornemens du ſien. Ses ouvrages font ſon éloge, ſoit que l'on conſidere l'élégance & la force de ſon ſtyle, & la fierté des traits dont il peint les hommes; ſoit que l'on examine la maniere noble & ſage avec laquelle il traite ſon ſujet: l'éloquence qu'il prête à ceux qu'il fait toujours parler ſelon leur caractere & leurs mœurs; ſon habileté par rapport aux matieres d'Etat & aux affaires de guerre, & enfin l'art avec lequel il raconte les événemens.

SALLUSTE.

Céſar avoit preſque conquis toutes les Gaules, & ce qui reſtoit à aſſujettir étoit l'ouvrage de peu de mois; mais ſon abſence & les troubles continuels que des factions oppoſées excitoient à Rome, penſerent lui faire perdre en une ſeule campagne le fruit de tous ſes travaux. Les Gaulois ſaiſiſſant ces circonſtances, ſe réſolurent à un dernier effort, mirent ſur pied une des plus fortes armées qu'ils

eussent encore eues, & en donnerent le commandement à Vercingentorix. César connut la grandeur du danger, & fit des marches incroyables au travers des montagnes, & des chemins couverts de neiges, qui cachoient souvent des précipices, afin de joindre au plutôt Vercingentorix, & de lui présenter la bataille. Divers petits combats, où le sort des armes varioit, flattoient bien plus les Gaulois que les Romains accoutumés à tailler en pieces leurs ennemis. Enfin les deux armées, que l'honneur d'un côté & l'amour de la liberté de l'autre animoient, se joignirent & s'attaquerent avec toute l'ardeur qu'inspirent deux si grands motifs. La fortune de César l'emporta sur celle des Gaulois, qui furent battus. Vercingentorix après sa défaite, rassembla encore quatre-vingt mille hommes, & s'enferma avec eux, dans Alesia capitale des Mandubiens, (en Bourgogne,) déterminé de s'y défendre jusqu'à l'extrémité. César l'y suivit & l'y assiégea.

An de Rome, 702.

V. Défaite de Vercingentorix.

VI. Siége d'Alesia.

Rien ne fait plus admirer son génie que les machines & les ouvrages qu'il inventa pour sa défense & pour la réduction de la place. La difficulté ne l'étonna point, & il ne fut point effrayé de l'approche d'une armée de 25000 Gaulois, qui venoit au secours de la place, dont les murailles étoient d'une

hauteur prodigieuse. Il pourvut à tout ; il ne donna nul repos aux assiégés ; il soutint dans ses propres retranchemens plusieurs assauts ; il battit l'armée de secours, & repoussa les Mandubiens dans leurs murs. N'ayant plus qu'eux à réduire, il pressa le siége, & se rendit enfin maître de la ville, & de toutes celles qui en dépendoient. La réduction d'Alesia peut passer pour un des plus grands exploits de César, à qui cette septieme campagne fut infiniment glorieuse. An de Rome 702.

Les Gaulois vraiment courageux ne se laisserent point abattre par ces mauvais succès ; & encore une fois ligués après la prise d'Alesia, ils se proposerent l'année suivante de recommencer la guerre. César, toujours averti à propos de leurs mouvémens, partit de Bibracte (aux environs de Beaune,) ravagea le territoire de Bourges, & subjugua tous les peuples qui en étoient voisins. Fabius & Caninius, deux de ses lieutenans, faisoient séparément ailleurs les mêmes choses que César en Berri, & s'avançoient insensiblement en Aquitaine. Il les joignit dans leur route, & tous trois ensemble marcherent contre les Cadurques, (en Querci,) où il assiégea Uxellodunum, Ville qui ne subsiste plus, mais alors très-renommée. L'habileté de César à y tarir une fontaine qui four-

nissoit de l'eau à la place, fit qu'il la réduisit en peu de tems.

An de Rome. 702.

Cette suite de conquêtes rendit toutes les autres villes si timides, que de là à Narbonne, où César prit ses quartiers d'hiver, pas une ne lui ferma ses portes. Il ne pouvoit les établir dans un lieu plus commode, & il en sentit encore mieux l'utilité pendant les guerres civiles qui vinrent bientôt après. Cette huitieme campagne fut l'entiere destruction de la liberté des Gaules.

VII. Conduite de César pour se rendre maître de la République.

Les jalousies & les méfiances ordinaires entre deux rivaux, se remarquoient dans Pompée & dans César, dont le premier ne pouvoit souffrir d'égal, ni le second de supérieur. Ils avoient tous deux un même but, qui étoit de se rendre maîtres absolus & indépendans dans la République, & d'assujettir tous les citoyens. César s'étoit préparé plus de moyens d'y parvenir que Pompée. Il rapportoit des richesses infinies des Gaules, & étoit adoré de ses soldats. Libéral avec profusion, il avoit prêté sans intérêt à plusieurs Sénateurs des sommes excessives; & le prêt chez les Romains, devenus les plus grands usuriers du monde, passoit pour une générosité héroïque. Il se fit par-là beaucoup d'amis. Tous ceux qui composoient sa maison, ou qui par leur attachement à sa personne, y étoient nourris & entretenus, n'y

vivoient point différemment de ce qu'ils auroient fait chez eux, & ses propres esclaves y sembloient des affranchis. Son armée étoit un asile de criminels & de débiteurs insolvables, qu'il y faisoit subsister à ses dépens ; & à l'égard de ceux qui étoient trop endettés pour qu'il pût les acquitter, il les consoloit en leur disant, qu'une guerre civile les égaleroit à leurs créanciers. Il avoit tiré de son gouvernement de quoi fournir à tant de profusions ; ce qui donna lieu à ce bon mot : » César a conquis les Gaules avec » le fer des Romains, & Rome avec » l'or des Gaulois. »

An de Rome. 703.

VIII. Conduite de Pompée.

Pompée n'avoit point pensé à s'enrichir de cette sorte ; mais il conservoit toute l'estime du public, dont il étoit en possession dès le tems de Sylla. Son séjour continuel à Rome lui fournissoit des conjonctures heureuses, & il étoit attentif à en profiter. Il savoit que si César avoit des amis dans le Sénat, il avoit aussi un grand nombre d'ennemis. Ainsi il enleva facilement à son rival l'appui de ce corps toujours puissant, quoique privé de son ancienne autorité. Il manquoit à César un prétexte pour ne point congédier ses troupes ; mais un consulat, avec la continuation du gouvernement des Gaules, lui rendoit le droit qu'il perdoit en sortant de charge. Il pensa donc à se faire élire Consul,

An de Rome. 703. IX.

César recherche son amitié.

quoiqu'absent. Mais Marcus Marcellus, le plus grand de ses ennemis, l'étant actuellement, il ne jugea pas la chose possible par les voies ordinaires ; & il crut devoir d'abord se réconcilier avec Pompée, quelque sentiment qu'ils eussent l'un & l'autre de la disposition intérieure de leurs cœurs. Comme un mariage les avoit une fois réunis, il en imagina deux, & lui fit offrir Octavie sa niece, & en même-tems il lui fit demander pour lui sa fille ; ce qui de beaupere qu'il avoit été de Pompée, l'auroit rendu son gendre. Mais Pompée ne voulant plus de l'alliance de César, rechercha celle de Metellus à qui il fit épouser sa fille, & qui obtint par-là d'être consul avec lui pour achever les cinq mois qui restoient de l'année.

Les avances de César à l'égard de Pompée méritoient des égards apparens ; mais bien loin d'en avoir, il publia deux loix, qui sans regarder particulierement César, attaquoient néanmoins toutes ses prétentions, & le soumettoient à une recherche qu'il avoit eu le bonheur d'éviter, comme on l'a remarqué au chapitre précédent. La premiere ordonnoit, que les officiers soupçonnés de malversation, seroient tenus de rendre un compte public de leurs actions, tant ceux qui servoient actuellement, que ceux qui vingt ans aupara-

vant avoient exercé des magistratures. La seconde défendoit aux absens, d'en demander & d'en solliciter aucune. Cependant cela ne produisit encore aucune action d'éclat, ni qui conduisît à la violence; car tout se passoit en déguisemens & en artifices, en attendant l'élection des nouveaux consuls. Elle fut au gré de Pompée, en faveur de L. Emilius Paulus & de C. Claudius Marcellus, parent de Marcus Marcellus. Pompée se flattoit d'avoir ces deux Consuls pour amis. On verra bientôt s'ils l'étoient tous deux également. On attendoit avec impatience dans les conjonctures présentes, quel parti les deux nouveaux Consuls alloient prendre. Le premier avoit reçu secrétement de César jusqu'à quinze cens talens: pour l'autre il ne se cachoit point d'être son ennemi, & tenoit la même conduite à son égard que Marcellus son parent. Les Tribuns avoient aussi leur influence sur les affaires publiques, & leur suffrage pouvoit beaucoup. C. Curion, un de ceux qui en exerçoient alors la charge, étoit l'ornement du bureau par son éloquence & par un génie ferme & capable de faire valoir ses résolutions. Mais il lui étoit difficile d'être honnête-homme, étant indigent & accablé de dettes. Il avoit été autrefois un des plus grands ennemis de César, & il avoit cessé de l'être, de-

An de Rome 703.

X. Curion partisan secret de César.

An de Rome. 704.

puis qu'il avoit reçu de lui des sommes considérables pour rétablir ses affaires. Il se feroit fait tort à lui-même, & auroit bien moins servi son bienfaicteur, s'il eût passé ouvertement d'une haine connue à une amitié déclarée. Il ne fit donc rien connoître de son changement, afin de continuer d'être admis à tous les secrets du parti de Pompée, en attendant qu'il trouvât de quoi colorer sa rupture & sa perfidie. Persuadé qu'on ne lui donneroit pas l'intendance des grands chemins, il osa la demander; le refus le fit murmurer & se plaindre. On le croyoit consolé & appaisé, quand le consul Marcus proposa au Sénat de révoquer César. Curion plus fin que ceux qui se déclaroient si ouvertement, fut de l'avis du consul; mais il ajouta, qu'il estimoit qu'il étoit de l'intérêt du public d'ôter à Pompée & à César tout à la fois des Provinces qu'ils avoient gouvernées trop long-tems. Plus cet avis étoit moderé, plus il parut dangereux aux partisans de Pompée, qui en furent si irrités, qu'Appius qui étoit un des censeurs, menaça Curion de le chasser du Sénat, & fit agiter dans une assemblée si on l'en excluroit. Curion témoigna qu'il étoit déterminé à obéir à tous les décrets du Sénat: mais il tint toujours ferme pour César; & il ne lui en arriva rien, le consul Emilius ayant

empêché qu'on ne suivît le sentiment d'Appius.

An de Rome. 704.

Le peuple étoit si porté à favoriser César, que Curion, malgré la nouvelle loi de Pompée, ayant demandé dans une assemblée de comices, comme il l'avoit fait en plein Sénat, que César servît encore quelque tems dans les Gaules, le peuple s'écria, que cela étoit juste, & qu'il falloit aussi lui permettre de postuler le consulat, son absence n'ayant d'autre motif que la gloire de la République. Pompée se sentant outragé par un réglement qui abrogeoit sa constitution, quitta Rome de dépit, & fit entendre qu'il alloit se retirer dans son gouvernement. Il n'alla pourtant qu'à une de ses maisons de campagne, où étant tombé malade, il écrivit au Sénat, qu'il étoit prêt à se démettre de ses charges, pourvu qu'en même-tems César en fît autant. Curion, qui n'étoit pas d'un caractere à négliger les avantages que l'imprudence d'un ennemi lui présentoit, prit occasion de cette lettre pour dire que Pompée devoit tenir sa parole, & que pour lui, il feroit caution que César suivroit l'exemple qu'on lui donneroit. Le Sénat se trouva bien embarrassé de deux offres qui lui auroient fait plaisir en un autre tems; mais enfin, comme il vouloit alors favoriser Pompée, sans offenser directement le

XI. Pompée sort de Rome.

An de Rome. 704.

parti contraire, il conclut à laisser les gouvernemens à ceux qui les avoient, & à ordonner que l'on détacheroit deux légions de l'armée de César, & une de celle de Pompée, comme à dessein de les envoyer contre les Parthes, sans qu'il eût d'autre intention cependant, que d'affoiblir les troupes du premier. César qui le comprit, ne laissa pas de renvoyer les deux légions, après avoir donné vingt-cinq écus de gratification à chaque soldat. Il rendit aussi la légion que Pompée lui avoit prêtée, & qu'il lui redemanda, quand il le vit privé des deux autres.

Ciceron revint en ce tems-là de son gouvernement de Cilicie, où il prétendoit avoir rendu de si importans services à la République, qu'il ne doutoit point qu'en cette considération on ne lui accordât le triomphe. Il s'étoit heureusement trouvé absent dans le fort des demêlés de Pompée & de César, & n'ayant pris par conséquent aucun parti dans leur querelle, il se persuada qu'il pouvoit jouer un grand rôle, & qu'il ne tiendroit qu'à lui d'être médiateur entre ces deux chefs, & de les avoir tous deux pour amis. Mais Pompée abusé par les faux rapports d'Appius, qui revenant de l'armée de César, publioit par-tout que ses soldats n'avoient nulle sorte d'estime pour lui, & que dès qu'ils auroient

XII. Pompée refuse la médiation de Ciceron.

repaſſé les Alpes, ils ſe déclareroient tous en faveur du Sénat, ne voulut entendre parler d'aucun accommodement. Quand Ciceron après ce refus lui demanda quelles forces il oppoſeroit à Céſar; il répondit orgueilleuſement, qu'en frappant la terre de ſon pied, il en ſortiroit une armée. Pluſieurs Sénateurs trompés parloient auſſi très-déſavantageuſement de Céſar; & Caton ſe vantoit qu'il l'obligeroit à rendre compte de ſa conduite, & qu'il le traiteroit comme il avoit fait Milon.

An de Rome. 704.

Céſar auſſi modeſte en apparence que ſon rival l'étoit peu, ne menaçoit point de ſe faire juſtice à lui-même, & demandoit de trois choſes l'une; ou d'être maintenu en ſon gouvernement, tant que Pompée le feroit dans le ſien; ou d'être rappellés l'un & l'autre enſemble, ou de pouvoir demander le conſulat quoiqu'abſent. Il y avoit de la juſtice à lui accorder au moins une de ces trois demandes; cependant on les lui refuſa toutes trois. Céſar indigné, & réſolu de ſe venger, ſe mit alors en marche vers les Alpes, ſans autre eſcorte que la troiſieme légion. Etant arrivé à Ravenne, il écrivit aux conſuls L. Cornelius Lentulus & C. Claudius Marcellus une lettre, où après avoir parlé ſuccinctement, mais avec décence & en termes nobles, de ſes conquêtes dans les Gau-

An de Rome. 705.

les, il répétoit ce qu'il avoit déjà souvent dit & fait dire en son nom au Sénat, qu'il étoit toujours prêt d'abdiquer, dès que Pompée le voudroit faire; que sa modération tromperoit ceux qui la traiteroient de foiblesse, & qu'il n'étoit insensible à rien de ce qui touchoit l'honneur de la patrie ou le sien.

An de Rome. 705.

César tenoit déjà un assez haut rang dans la République, pour que les Consuls & le Sénat répondissent à sa lettre, qui ne laissa pas de les inquiéter beaucoup. Cependant au lieu de réponse, on fit un décret qui lui enjoignoit de licencier son armée dans un terme qu'on lui fixoit, & qui le déclaroit ennemi de la République, s'il contrevenoit à cet ordre. Quelques Sénateurs des plus sages représenterent les dangereuses suites de ce décret; mais ils furent si peu écoutés, qu'on en donna un autre, qui toutefois ne devoit être publié qu'en cas que César n'obéît pas assez promptement au premier; c'étoit celui que l'on adressoit aux consuls & aux Magistrats dans les plus grands dangers de l'Etat; & on en remettoit l'éxécution à Pompée, comme au Général de la République. Il étoit de l'équité de laisser à César le loisir de recevoir le décret du Sénat, & d'attendre avant que de rien faire, s'il s'y soumettroit ou non. On n'en fit rien, & on commença aussitôt qu'il eut été

XIII. Rigueur du Sénat à son égard.

rendu

rendu à prendre les armes à Rome, & à nommer L. Domitius gouverneur des Gaules. Curion, Antoine & Cassius Longinus, qui n'étoient pas en sureté dans un lieu où l'on prenoit d'aussi violentes résolutions contre César, partirent déguisés en esclaves, & l'allerent trouver à Ravenne; & s'ils ne lui porterent pas les premieres nouvelles de la conduite irréguliere du Sénat contre lui, ils ne lui laisserent rien ignorer de ce qui pouvoit exciter son ressentiment. Il souhaita qu'ils parussent devant ses troupes, dans le même déguisement qui avoit facilité leur sortie de Rome; & prenant de-là occasion de parler à ses soldats: « Voilà, leur dit-il, comme „ on me persécute, même en la person- „ ne de mes amis, après tout ce que j'ai „ fait pour la République. On oublie „ jusqu'au respect dû à leurs charges; „ & sans ces habits d'esclaves, ils au- „ roient payé de leurs vies notre atta- „ chement mutuel; & qu'avons-nous „ fait eux & moi pour mériter ce cruel „ traitement? Nous avons défendu des „ droits sacrés à tous les Romains, que „ le cruel Sylla n'osa jamais violer. „

An de Rome, 705.

XIV. Discours de César à son armée.

Le discours finit par des larmes que César ne put retenir, & que sa colere lui fit répandre; il déchira ses habits, & se tournant vers ses soldats: « Il y a „ neuf ans, continua-t-il, que les mê-

An de Rome. 705.

„ mes dangers & les mêmes ſuccès nous „ uniſſent. Vous avez fait une partie de „ ma gloire : défendez votre ouvrage, „ & n'abandonnez pas Céſar. Non, s'é„ crierent-ils, nous ne l'abandonnerons „ jamais : & nous voilà prêts à venger „ notre Général. „ Ce manifeſte le plus touchant que l'on ait jamais fait, fut la réponſe de Céſar aux décrets du Sénat, & le commencement de la guerre civile, environ cinq ans après la mort de Craſſus.

Un des grands talens de Céſar étoit de ſavoir prévenir & de prendre toujours des meſures juſtes & infaillibles pour la réuſſite de ſes deſſeins. Ariminum étoit une des Villes les plus conſidérables de l'Italie ; & il étoit important pour Céſar de la faire déclarer en ſa faveur. Il y envoya par divers chemins, avec autant de diligence que de ſecret, des ſoldats hardis & déterminés, armés de leurs ſeules épées, avec ordre de s'y tenir cachés. Pendant qu'ils marchoient à ce rendez-vous, Céſar affectant de ne penſer qu'à ſe divertir, aſſiſta à un combat de gladiateurs à Ravenne ; & au retour ſe mit auſſi tranquillement à table avec ſes amis, que s'il eût voulu y reſter long-tems. La feinte fut portée plus loin : il ſortit de table, comme ſi quelqu'un eût demandé à lui parler, & pria ſes amis d'y demeurer, parce qu'il alloit

revenir. Mais il leur manqua de parole ; car ayant fait atteler des mules à son chariot, il partit pour Ariminum, où ses amis particuliers étoient avertis de se rendre. Il arriva enfin aux bords du Rubicon, petite riviere qui coule dans les campagnes d'Ariminum, & qui séparoit la Gaule Cisalpine du reste de l'Italie. Plus César s'en approchoit & plus son esprit étoit agité par de sérieuses réflexions sur les malheurs dont il alloit être cause, & sur les jugemens que la postérité feroit de lui. Accablé de remords & d'inquiétude, il eut plusieurs fois envie de s'arrêter ; & ce fut alors que regardant Asinius Pollio qui étoit auprès de lui, il dit : " Il dépend de ,, nous de retourner sur nos pas, avant ,, que de traverser ce fleuve fatal ; mais ,, quand nous l'aurons passé, il n'y aura ,, de ressource pour nous que la guer- ,, re. ,, Quelques écrivains rapportent qu'à l'endroit où il mit pied à terre, un homme d'une taille énorme lui apparut, tenant un roseau, dont il tiroit des sons aussi harmonieux que du plus parfait instrument de musique ; & qu'un trompette s'étant approché avec plusieurs soldats pour considérer & entendre ce spectre, il prit la trompette des mains de celui qui la portoit, sonna la charge avec une force extraordinaire, puis se jetta dans l'eau, & parut de l'autre côté du

An de Rome. 705.

fleuve; & que César ne doutant pas que ce ne fût un avertissement du ciel, s'écria: " Allons où les Dieux & nos ennemis nous appellent. „ César passa le Rubicon; Ariminum lui ouvrit ses portes, & reçut ses troupes, qui consistoient alors dans une seule légion, avec laquelle commença la plus mémorable de toutes les guerres civiles. Il est vrai que les autres légions attachées à sa fortune se mirent incontinent en marche & le joignirent.

An de Rome. 705.

XV. Commencement de la guerre civile.

On ne s'attendoit point à Rome à tant de diligence de sa part; & on en fut si allarmé, qu'il sembloit déjà voir César aux portes de la ville. Les habitants de la campagne ne croyant de sureté que dans la capitale, accoururent en foule pour s'y réfugier; & ceux de Rome au contraire la regardant comme le théâtre de la guerre, l'abandonnerent pour se retirer à la campagne. Pompée étoit aussi effrayé que tous ceux de son parti, & Ciceron l'étoit encore beaucoup plus que lui. Car les lettres qui nous restent de cet orateur témoignent quel fut son étonnement & sa crainte. Cependant on les accusoit à Rome d'être plus hardis dans leurs discours que dans leurs actions. Favorin, espece de Philosophe qui se piquoit d'imiter la franchise de Caton, osa le reprocher à Pompée d'un ton moqueur, & lui dire, qu'il étoit

tems de frapper du pied, parce qu'il falloit une armée.

An de Rome. 705.

Pompée profita de cette raillerie & dit publiquement, qu'il ne manqueroit point d'armée, tant que ceux qui s'étoient déclarés depuis long-tems pour la bonne cause, ne lui manqueroient point; que c'étoit une erreur que de croire qu'en fuyant à la campagne on y trouveroit la tranquillité & la liberté : qu'elles ne s'acquéroient & ne se conservoient point ainsi; & que ce ne seroit qu'en le suivant qu'ils rencontreroient à la fin l'une & l'autre, puisqu'il mettoit toute sa gloire à les en faire jouir.

XVI. Pompée avec les Consuls sort de Rome.

Cependant Pompée lui-même & les Consuls quitterent Rome pour se retirer à Capoue, où étoient les deux légions que César lui avoit renvoyées; & presque tout le Sénat l'avoit suivi. Après y avoir réglé ce que les principaux de son parti devoient faire, il donna le commandement de la place à Ciceron, à qui cette commission ne plut pas beaucoup : il envoya Domitius à Corfinium, & se rendit à Brunduse, dont la conservation étoit d'une extrême conséquence. Pompée fort abattu jusqu'alors, se sentit ranimé par la présence de Labienus, qui ayant servi avec distinction sous César, avoit pris parti contre lui. Il est constant que c'étoit le meilleur officier que César eût dans ses troupes, &

An de Rome. 705.

qu'il ne pouvoit pas ſans chagrin s'en voir abandonné. Cependant comme s'il n'eût fait qu'une perte médiocre ; il renvoya fierement au camp de Pompée, tous les équipages que Labienus avoit laiſſés dans le ſien.

Pompée étoit encore trop incertain de ce qu'il devoit faire, pour n'avoir pas de ces mouvemens de crainte & d'agitation, que la réflexion fait naître dans les grands projets, mais qui ſont des ſignes de foibleſſe, lorſqu'ils ne naiſſent qu'au moment de l'exécution. Et c'eſt peut-être lui faire honneur que de dire, que les conditions qu'il envoya propoſer à Céſar par Lucius Céſar ſon parent & par le Préteur L. Roſcius, furent un effet de ſa politique, pour gagner du tems juſqu'à l'arrivée des légions qui venoient d'Orient.

XVII. Céſar ſe rend maître du Picenum.

Comme Céſar n'avoit plus de meſures à garder, il ſe ſaiſit du Picenum, qui eſt aujourd'hui la marche d'Ancone ; & ſa vigilance à s'emparer des poſtes qui lui convenoient, redoubla la frayeur des Romains. L. Lentulus auſſi épouvanté qu'eux, oubliant que ſon parti ne l'avoit envoyé à Rome que pour s'aſſurer du tréſor public, prit la fuite, occupé du ſeul ſoin de ne pas tomber entre les mains de Céſar. P. Lentulus Spinther ne fut pas plus hardi à Aſculum que le Conſul l'avoit été à Rome.

Il commandoit dans la place avec dix cohortes, qui auroient suffi à une longue défense, mais apprenant que César à qui la douzieme légion s'étoit jointe, marchoit à lui, il abandonna la Ville avec tant de confusion & de lâcheté, que ses soldats honteux de servir sous lui déserterent presque tous. Curion, autre chef du même parti, avoit eu le même sort: ses troupes jugerent à sa mauvaise contenance, que combattre sous lui, c'étoit être vaincu.

An de Rome. 705.

Par la consternation générale où étoit la faction de Pompée, Rome devenoit une conquête facile à César. Mais il ne la voulut pas faire, de peur que sa victoire ne le rendît odieux aux peuples d'Italie; & il aima mieux suivre Pompée, & attaquer tout ce qui voudroit l'arrêter en sa marche. Corfinium capitale des Pelignes fut la premiere place qui lui résista. Elle étoit défendue par Domitius, qui s'y étoit enfermé avec vingt cohortes, de nouvelles troupes à la vérité, mais toutes du pays. A trois milles en-deçà de cette Ville, avant que d'en approcher, on trouvoit un pont sur lequel il falloit passer, & ce pont étoit gardé par trois cohortes. César pour s'ouvrir le passage le fit attaquer, le força; & parut incontinent devant la Ville qu'il investit.

Domitius résolu à soutenir le siége,

An de Rome. 705.

écrivit à Pompée, que rien ne lui feroit plus facile que de battre César & de délivrer Corfinium; que les premiers événemens à la guerre décidoient presque de tous les autres, & que s'il laissoit sans secours tant de Sénateurs, de chevaliers, & de personnes de toutes sortes d'états qui comptoient sur lui, c'étoient autant d'ennemis qu'il se faisoit. La réponse de Pompée, prouve ce que l'on a dit de son abattement & de sa crainte. Il manda à Domitius, qu'il n'étoit pas tems d'en venir à une bataille : qu'il s'étoit enfermé dans Corfinium contre son sentiment, & que le meilleur conseil qu'il pût lui donner, c'étoit de ne s'y pas laisser forcer, & de s'en tirer le mieux qu'il lui feroit possible.

Domitius surpris d'une si lâche réponse, que Ciceron a fort blâmée en plusieurs de ses lettres, tint secrete celle qu'il avoit reçue de Pompée, afin de ne point décourager ses soldats, & les assura d'un prompt secours. Cependant comme il prenoit certaines mesures pour sa retraite, & qu'on s'en apperçut dans la ville, on comprit qu'il ne vouloit qu'amuser la garnison. Elle ne se trouva pas d'humeur à se sacrifier pour rien; & ayant arrêté Domitius, elle fit avertir César que l'on étoit disposé à lui livrer la place & celui qui y commandoit. César craignant de n'être pas maître

d'empêcher le désordre, si les troupes entroient la nuit dans la ville, accepta l'offre pour le lendemain. Lentulus aussi lâche à Corfinium qu'à Asculum, vint des premiers trouver César & lui demander grace au nom de leur ancienne amitié : il l'assura qu'il n'avoit eu d'autre dessein que de se défendre en prenant les armes, & de rétablir les Tribuns & la liberté publique. Il retourna sur le champ à Corfinium, où César étant entré le lendemain, envoya dire aux sénateurs, aux chevaliers & aux Officiers de la garnison, qu'eux & leurs enfans pourroient sans crainte sortir quand il leur plairoit. Il eut soin que ce fût avec sureté, & que ses troupes ne leur fissent aucune insulte. Il réitéra en leur présence ce qu'il leur avoit fait dire ; & après leur avoir fait quelques reproches de leur ingratitude, il leur permit de se retirer où ils voudroient. En laissant jouir Domitius de la grace générale, il lui laissa encore la liberté d'emporter les six mille sesterces qui étoient à Corfinium, & qui étoient destinés à la paye de la garnison, qu'il obligea néanmoins à lui prêter serment. Après une semaine de séjour dans la ville, il se mit en marche ; & traversant la frontiere des Marrucins, au pays des Samnites, des Frentans & des Larinates, il entra enfin dans la Pouille.

An de Rome. 705.

An de Rome. 705.

Pompée ne pensa plus à tenir la campagne en Italie dès qu'il sut ce qui s'étoit passé à Corfinium ; & il se renferma dans Brunduse avec vingt cohortes. Les deux Consuls, qui delà firent voile pour Dyrrachium en Epire, en emmenerent trente avec eux. César qui n'en vouloit qu'à Pompée, le sachant à Brunduse, s'en approcha. Magius ingénieur dans les troupes ennemies ayant éte pris par un parti des siennes, il le renvoya à Pompée avec ordre de lui dire, qu'il feroit à propos, autant pour leurs intérêts particuliers, que pour ceux du public, qu'ils conféraffent seuls ensemble. Mais ne recevant point de réponse, il résolut de bloquer le port, afin d'ôter à Pompée la liberté de la sortie.

XVIII. César propose en vain une conférence à Pompée.

XIX. Le port de Brunduse bloqué par César.

Le port n'étoit pas également profond par-tout, ni de même largeur. A l'endroit le plus étroit, il fit faire de chaque côté une digue ; & là où il avoit le plus de profondeur, on construisit une machine de plusieurs vaisseaux liés ensemble, & arrêtés aux quatre coins par des ancres (pour servir d'estacade ou de chaîne,) & en ferma l'entrée. Comme on auroit pu renverser ou brûler cette machine, si elle n'eût été bien défendue par des troupes, on lui donna la forme d'un pont, sur lequel les soldats se rangeoient comme sur une

place d'armes. Et parce qu'ils auroient combattu difficilement fur un lieu raboteux ou mal uni, on le couvrit de terre & de gazon, ce qui le rendit auffi uni qu'une pleine campagne. On revêtit de clayes les flancs des deux parapets, on éleva des tours à deux étages d'efpace en efpace, pour repouffer delà les attaques & préferver les ouvrages contre le feu des ennemis.

An. de Rome, 705.

Mais autant que Céfar s'occupoit à rendre le port impraticable, autant Pompée travailloit à le dégager. Il y avoit dans le fond du port, plufieurs navires marchands, fur lefquels il plaça des tours de trois étages; & qu'il fournit de toutes fortes de machines & de traits, qu'il fit lancer enfuite contre l'eftacade à deffein de la rompre, & de troubler les travailleurs. Il y eut pendant ce tems-là divers petits combats.

L'application de Céfar à la guerre, ne lui ôtoit point l'envie de faire une paix avantageufe, & il follicita une feconde fois Pompée de conférer avec lui. Mais toute la réponfe qu'il en reçut, fut qu'il ne pouvoit entendre à aucune propofition en l'abfence des confuls. C'étoit un faux prétexte; la véritable caufe du refus, étoit la nouvelle du retour des vaiffeaux qui avoient porté les confuls à Dyrrachium, dont il efpéroit fe fervir, quand il feroit tems de quitter

Brundufe. Il falloit plufieurs préparatifs pour en fortir. Il commença par condamner les principales portes de la Ville, & fit abattre les maifons des rues de traverfe, afin de dérober fa fuite aux habitans, & de n'être point infulté pendant fa retraite. Il coupa enfuite toutes les avenues de ces rues par des foffes couvertes de claies, & de terre par-deffus, & ne fe réferva que deux paffages libres pour lui, gardés cependant par un ouvrage fraifé, pour empêcher qu'on ne pût s'oppofer à fon départ.

An de Rome. 705.

XX. Retraite de Pompée.

Il l'avoit fi bien concerté, & il l'exécuta avec tant de fecret, que les habitans même ne s'en apperçurent que vers la fin de l'embarquement. Irrités de ce que l'on n'avoit ruiné leurs maifons qu'afin de les abandonner eux-mêmes, ils avertirent Céfar de ce qui fe paffoit. Ce Général fit auffi-tôt prendre les armes, rangea fes troupes en bataille fur le pont qu'il avoit fait conftruire, & ordonna que l'on tînt des échelles prêtes pour efcalader les murs, quand Pompée donneroit le fignal de la retraite à ceux qui la devoient faire les derniers, & qui jufqu'alors ayant toujours paru en leurs poftes, avoient impofé aux ennemis. C'étoit tout ce qu'il y avoit de mieux à faire; mais Pompée avoit prévu tout, les foldats qu'il laiffoit dans la place, favoient par quels fentiers il falloit fe re-

tirer au moment du signal; & les autres chemins étoient autant de piéges pour les ennemis qui voudroient les poursuivre. An de Rome. 705.

Le tems du signal venu, chacun de part & d'autre suit ses ordres; les archers de Pompée gagnerent la flotte par les routes qui leur étoient connues, & les soldats de César prennent la Ville par escalade. Ils seroient infailliblement tombés dans les fosses recouvertes que Pompée avoit fait faire, si les habitans ne leur eussent découvert le danger, & ne leur eussent indiqué les routes sûres. Les plus diligens à poursuivre les ennemis, se mirent sur des barques qui étoient au port, & y ramenerent deux de leurs vaisseaux qui avoient touché terre, sans pouvoir se remettre à flot. Ceux qui savent juger des actions militaires, ont regardé comme une des plus belles de Pompée, sa sortie de Brunduse. XXI. Prise de Brunduse.

César ne pouvant, faute de vaisseaux, suivre Pompée ni le combattre, se détermina à passer en Espagne, afin de gagner à son parti les meilleures troupes que la République eût sur pied, & qui étoient commandées par L. Afranius, & M. Petreius deux Lieutenans de Pompée. Mais comme il lui importoit beaucoup que l'Italie fût à qui elle devoit être, il voulut auparavant aller à

An de Rome. 705.

Rome, & y établir une sorte de gouvernement; car il n'y en avoit plus depuis la fuite des consuls & du Sénat. La Sicile & la Sardaigne n'étoient pas à négliger; il y envoya des détachemens à la vue desquels la premiere de ces isles fut abandonnée de Caton, & l'autre de M. Aurelius Cotta, qui tous deux suivirent en cela l'exemple que leur avoient donné Pompée & les chefs de sa faction, en s'éloignant de l'Italie. César allant à Rome, rendit visite à Ciceron, à dessein de l'attirer dans son parti: il n'y réussit pas, mais l'un y perdit plus que l'autre. Arrivé dans la capitale, il rassembla en un corps ce qui y étoit resté de Sénateurs, & leur parlant comme s'ils eussent été le Sénat entier, il fit devant eux son apologie, & justifia toute sa conduite. C'étoit le faire dignement, que de chercher encore à ramener Pompée à la paix. Il proposa de lui députer à cette intention; mais personne n'accepta l'ambassade.

Réduit à la nécessité de faire la guerre, puisque ses ennemis la vouloient, il demanda qu'on lui ouvrît le trésor public. Le Tribun L. Metellus eut la hardiesse de le lui refuser, ne faisant pas réflexion que César étoit le maître de s'en emparer, & allégua, que c'étoit un bien sacré, auquel il étoit défendu par les loix de toucher, excepté dans

les invasions des Gaulois. César irrité du refus fit réponse : Que les armes & les loix pouvoieut s'allier ensemble ; & que quand il avoit soumis les Gaules, il avoit levé la difficulté dont Metellus s'embarrassoit mal-à-propos. Comme Metellus continuoit à ne pas obéir, César s'avançant vers le trésor, ordonna que l'on apportât les clefs. Metellus ayant dit qu'il n'étoit pas aisé de les trouver, les serrures furent forcées, & les richesses du fisc demeurerent à la disposition de César, qui indigné des nouveaux murmures de Metellus lui dit d'un ton de Maître, tenant la main sur son épée : „ Apprens, jeune homme, qu'il me „ seroit aussi aisé de te punir que de te „ menacer. „ Metellus effrayé se tut & s'en alla. César par politique ne prit cette fois que trois mille livres pesant d'or ; mais depuis il y revint plusieurs fois, & se servit du reste du trésor pendant tout le tems de la guerre.

An de Rome, 705.

XXII. César s'empare du trésor public.

Dès qu'il eut de quoi la faire, il partit pour l'Espagne avec tant d'assurance que les grands préparatifs de Pompée n'apporteroient désormais aucun changement en Italie, qu'il ne craignit point de dire, que quand il étoit venu en Italie il avoit trouvé une armée sans Général, & qu'à son retour il verroit un Général sans armée. César en approchant de la Province, (ou Provence,) apprit

An de Rome. 705.

que les Massiliens, (c'est-à-dire, les Marseillois,) lui devoient refuser l'entrée de leur Ville, animés par la présence de Domitius qui y étoit arrivé avec sept galeres pleines d'esclaves & d'affranchis; & que quantité de paysans des montagnes voisines s'étoient enfermés dans la place. César leur manda qu'il étoit près de chez eux, & qu'ils se missent en état de le recevoir. Tout déterminés qu'ils étoient à ne le pas faire, ils crurent qu'il falloit au moins le refuser honnêtement, & ils répondirent : „ Que ne prenant aucun parti entre „ Pompée & lui, parce qu'ils leur „ avoient à tous deux une égale obliga- „ tion, les regles de la neutralité les „ réduisoient à ne le pas admettre chez „ eux. „

César irrité de cette réponse, voulut faire un exemple des Massiliens, & les réduire, quoiqu'il prevît la longueur d'un siége, où il n'avoit que trois légions à employer, & point de vaisseaux pour tenir la mer. Il en fit construire douze à Arles; mais comme on employa un mois entier à cet ouvrage, & que c'étoit un long tems, César s'en ennuya, & impatient d'arriver en Espagne, il laissa à D. Brutus & à C. Trebonius ses lieutenans le soin de continuer le siége. Le premier devoit commander l'attaque du côté de la mer, & l'autre celle du côté de la terre.

XXIII. Il assiége Marseille.

Ses ordres étant donnés, il partit, & en arrivant, Fabius qu'il avoit envoyé devant, le vint joindre avec trois légions, qui jointes à ce qu'il emmenoit des trois qui l'avoient suivi depuis l'Italie, composoient une belle armée. Les bruits qui s'étoient répandus sur la frontiere, que Pompée venoit en Espagne par la Mauritanie, obligerent César à des marches forcées, & à se précautionner contre les désertions. Les dépenses qu'il avoit faites pour le siége de Marseille, & les avances où l'on est presque toujours à la guerre, pouvoient avoit épuisé ce qu'il avoit enlevé du trésor public. Du moins il le feignit, & emprunta de ses officiers de quoi distribuer à ses soldats par voie de gratification. Comme ils ne s'attendoient à rien de semblable, ils ne penserent qu'à bien servir, afin de mériter davantage. Les officiers aussi retenus par des liens d'intérêts, n'avoient garde de passer dans l'autre parti, de peur de perdre & leur argent & le mérite de l'avoir prêté. Ainsi par un emprunt toujours onéreux à celui qui le fait, César trouva le moyen de s'attacher véritablement & les troupes & les chefs.

An de Rome. 705.

XXIV. Il emprunte de l'argent des officiers de son armée.

Qnand il entra en Catalogne, il trouva Afranius & Petreius campés sous Ilerda, (ou Lerida,) & cherchant à s'approcher d'eux, il vint camper le

An de Rome. 705.

XXV. Combat de Catalogne.

long de la Segre, (alors Sicoris,) sur laquelle C. Fabius avoit jeté deux ponts. La facilité du passage de ce fleuve fit imaginer à César de se poster entre la riviere & les ennemis. Mais ce terrain fut aussi-bien défendu qu'attaqué, & le combat long & sanglant. Les troupes de César n'étoient point accoutumées à la maniere de combattre des Catalans; & en les chargeant elles craignoient toujours d'en être enveloppées. César se saisit d'un poste avantageux, mais difficile à conserver ; il s'y maintint cependant durant cinq heures. Après quoi on battit la retraite, & les deux partis s'attribuerent l'honneur de la victoire : car César se vantoit d'avoir poussé les ennemis fort loin, & Afranius d'être resté en possession du lieu d'où on prétendoit le chasser.

Quelques jours après ce combat, la Segre enflée par des pluies extraordinaires emporta le pont de César, ce qui le réduisit à de fâcheuses extrémités, parce qu'il ne pouvoit plus tirer de vivres des lieux qui lui en fournissoient auparavant, ni joindre les recrues qui lui venoient des Gaules, & encore moins rétablir ses ponts, à cause du courant de l'eau, & des obstacles qu'y mettoient les ennemis toujours campés de l'autre côté de la riviere. Ils en conçurent de flatteuses espérances & le manderent à

Rome, où les personnes du premier rang en féliciterent la femme d'Afranius. L'incertitude des événemens avoit tenu jusqu'alors plusieurs Sénateurs neutres entre Pompée & César; ils prirent parti sur ces nouvelles, & allerent joindre Pompée, persuadés que son rival succomberoit bientôt. Ciceron aussi crédule que les autres, suivit leur exemple; & ce fut en vain que dans la suite, après s'être ainsi déclaré, il voulut revenir à la neutralité.

An de Rome. 705.

XXVI. Fausses nouvelles mandées à Rome.

César attentif, diligent, & toujours averti de ce qui se passoit chez les ennemis, sut qu'ils pensoient à surprendre le renfort qu'il attendoit des Gaules, & qu'ils alloient au-devant. Il avoit fait faire des pontons de bois couverts de cuir & fort légers; il commanda qu'on les chargeât sur des chariots, qui les porterent à vingt milles des ennemis. Et là n'ayant rien à craindre d'eux, ses légions passerent sur les pontons, & rétablirent les deux ponts. Avec la même diligence qu'il avoit fait tant de choses, il rassembla des munitions, autant qu'il en falloit, joignit les troupes qui marchoient à son secours, & n'eut plus rien à désirer que l'occasion d'un combat. Des actions si surprenantes étonnerent ses ennemis, & acquirent à César une si grande réputation, que diverses Villes se soumirent, & que plusieurs autres capitulerent.

An de Rome. 705.

Comme le dernier débordement de la Segre lui en faisoit toujours craindre un nouveau, il voulut prévenir cet accident par des canaux & par plusieurs ouvertures propres à l'écoulement des eaux. Cette précaution contre l'avenir avoit un avantage présent, qui étoit de lui rendre la Segre guéable. Afranius & Petreius redoutant des dispositions à une attaque prochaine, après plusieurs mouvemens bien contraires dans les deux armées, se proposerent de gagner Octogesa, [aujourd'hui Mequinenza,] sur l'Ebre, où un de leurs détachemens s'étoit déja avancé, à dessein d'y jeter un pont. Ils décamperent à minuit, afin de cacher leur marche à César, qui cependant ne l'ignora pas, & qui ayant détaché sa cavalerie après eux, les obligea à traverser la riviere à gué, parce que leur pont n'étoit pas achevé. César étoit parti de son camp en même-tems que sa cavalerie. Ayant passé l'Ebre avec son infanterie, il suivit de si près les ennemis, qu'ils ne purent arriver à Octogesa, ni retourner sur leurs pas. Pressés d'ailleurs de la faim & de la soif, ils furent contraints de se rendre à discrétion, & de céder ainsi l'Espagne à César. Il n'abusa point de ses avantages, & les traita tous avec bonté.

XXVII. Marseille se rend à César.

Les Massiliens s'étoient défendus durant tout le tems que César avoit été en

Espagne ; & en retournant en Italie, il trouva encore ses lieutenans occupés à ce même siége qu'il avoit commencé. Il eut le plaisir d'en voir la fin, les habitans ayant saisi la conjoncture de son arrivée, afin d'avoir l'honneur de ne se rendre qu'à lui. Domitius se sauva par mer. César en faisant grace aux Massiliens, déclara que c'étoit uniquement par considération pour une Ville aussi célebre & aussi ancienne que la leur. Il y laissa deux légions en garnison ; & je crois que c'est la plus forte que les Romains ayent jamais mise dans une place. Après cela César revint à Rome, où il fut reçu non comme un tyran, mais comme un Souverain assez aimé de ses sujets.

An de Rome, 705.

M. Lepidus qui y étoit alors Préteur, lui conféra la dictature, que les seuls Consuls avoient droit de donner, se croyant autorisé à le faire en leur absence. Mais si César l'accepta, il s'en démit sagement l'onzieme jour, parce qu'il crut remarquer que l'exercice de cette dignité diminuoit pour lui l'amour du peuple. Il se contenta de celle de consul, qui n'inspiroit aucune crainte au-delà de celle qui est nécessaire à contenir la multitude, & s'associa par politique P. Servilius Isauricus, qu'il fit son collégue, afin de n'être point soupçonné de vouloir changer le gouvernement.

An de Rome, 706.

XXVIII. César Consul.

An de Rome. 706.

Tant d'égards pour le peuple dans une République où tout se disposoit à la plus grande révolution, n'étoient pas sans dessein. César en méditoit un grand, dont la faveur du public devoit être le fondement. C'est pour cela qu'il publia diverses loix, dont voici les deux principales.

XXIX. Loix de César favorables au peuple.

La premiere étoit touchant l'argent emprunté en tems de guerre & hypothéqué sur des fonds. On sait qu'alors il est plus difficile à trouver, principalement dans les pays où regne l'usure; & que les terres perdent de leur juste valeur: deux choses qui tournoient au préjudice du débiteur. Il fut donc ordonné qu'au lieu de se régler selon la nouvelle estimation des fonds, on suivroit l'ancienne, & que les créanciers y conformeroient leur hypotheque. On ne pouvoit faire un réglement plus avantageux aux débiteurs. Comme le nombre des gens mal-aisés est toujours plus grand que celui des riches, la loi fut applaudie du plus grand nombre des citoyens. La seconde rappelloit tous ceux que Pompée avoit exilés, soit d'autorité, soit par des sentences juridiques, qui la plupart étoient très-iniques.

XXX. Il va chercher Pompée.

Après bien d'autres réglemens qui marquoient l'attention & l'étendue d'esprit de César, il s'embarqua à Brunduse, dans l'intention d'aller combattre Pompée. Avant son départ il eut le dé-

plaisir d'apprendre que P. Attius Varus Lieutenant de son rival en Afrique, y avoit défait & tué Curion : c'étoit de tous les amis de César celui qui l'avoit le plus utilement servi. An de Rome. 706.

Depuis que Pompée étoit passé d'Italie en Epire & en Grece, il avoit mis tout l'Orient dans ses intérêts, & formé deux grandes armées, une de mer & l'autre de terre. Celle de terre étoit composée de neuf légions complettes, & de deux autres que Scipion son beaufrere lui avoit amenées. Il faut joindre à ces troupes nationales les auxiliaires qui consistoient en sept mille chevaux, trois mille archers, & huit cohortes de frondeurs, toutes levées en Orient. Cette armée s'étendoit depuis Dyrrachium & Appollonie de Macédoine, jusqu'à l'extrémité de la côte, de peur que César n'y fît une descente. L'argent ne lui manquoit pas plus que les hommes & les vaisseaux; la Grece & l'Asie lui en ayant prêté autant qu'il avoit voulu. Sa flotte commandée par M. Bibulus, consistoit en cinq cens vaisseaux, outre une infinité de petits de toute espece.

Le bruit de tant de forces réunies, l'avantage remporté en Afrique sur Curion, & la défaite de P. Dolabella & de Caius Antonius lieutenans de César sur la côte d'Illyrie, dont le second fut fait

An de Rome. 706.

prisonnier, donnerent une si grande réputation au parti de Pompée, & y attirerent tant de personnes considérables, qu'il eut de quoi composer un nombreux Sénat dans son camp, où il y avoit jusqu'à deux cens Sénateurs. Il n'estimoit pas peu de chose d'avoir été joint par M. Brutus qui le haïssoit naturellement, mais qui porté à la vertu, préféra de s'attacher à un homme qui lui paroissoit soutenir la bonne cause, & dans les intérêts duquel étoient déjà, & son oncle & Caton son beaupere.

On tenoit des assemblées fréquentes au camp de Pompée, & Caton s'y distinguoit par la sagesse de ses conseils. Un de ceux qu'il donna, fut de défendre de tuer aucun citoyen Romain, si ce n'étoit dans un combat, & de piller aucune ville appartenant à la République. Une loi si sage attira à son auteur les louanges qu'elle méritoit, & donna une haute idée de la justice d'un parti, dont les maximes étoient de conserver la vie & les biens de ses ennemis mêmes. Il est certain que la fortune de César ne demeura si long-tems douteuse, que par l'opinion générale des gens de bien, qui crurent jusqu'à la fin qu'il sacrifioit l'intérêt public à son ambition: on ne peut même attribuer qu'à ce sentiment un genre de mort qu'il ne prévit jamais,

jamais, parce que jamais il ne se crut coupable.

An de Rome. 706.

César savoit certainement quelles étoient les forces & les ressources du parti de Pompée ; & cependant il ne changea rien au dessein de l'aller attaquer en Epire. Il avoit plus de troupes que de vaisseaux pour les transporter. De douze légions qui étoient à ses ordres, il n'en put embarquer que cinq (qui ne faisoient que vingt mille hommes de pied,) parce qu'elles n'avoient point reçu leurs recrues, & six mille chevaux. Les sept autres attendirent à Brunduse le retour des vaisseaux, ou que l'on en eût rassemblé suffisamment. La saison n'étoit pas favorable à son trajet, puisqu'il mit à la voile le quatrieme de Janvier ; & les chefs de la flotte ennemie ne se lassoient point d'admirer la hardiesse de César & de ses troupes à braver la mer & les frimats. Mais il prit si bien son tems & l'occasion d'un bon vent, que le passage se fit en un jour.

XXXI. Il aborde en Epire.

Incertain si les ennemis n'occupoient point tous les ports de la côte d'Epire, & s'il pourroit y débarquer, il poussa jusqu'à Pharsale en Thessalie, où il ne trouva aucun obstacle à sa descente. Il renvoya incontinent ses vaisseaux à Brunduse sous les ordres de Calenus. Mais ils furent si malheureux en cette

An de Rome. 706.

seconde traverse, que Bibulus Général de la flotte de Pompée en prit trente, qu'il brûla de dépit de ce qu'ils lui étoient échappés la premiere fois. Il traita les hommes comme les vaisseaux, afin que cet exemple de rigueur détournât les autres de se confier à la mer.

César n'attendit pas sans rien faire, que le reste de son armée arrivât. Il s'empara d'Oricum & d'Apollonie qui n'oserent se défendre; & de cette maniere il ôta à Bibulus la communication avec Pompée, tant qu'il se tiendroit en mer pour surprendre la flotte qu'il attendoit de Brunduse. Et comme il vouloit toujours que l'on crût qu'il ne faisoit la guerre qu'afin d'avoir la paix, il fit encore proposer à Pompée, par L. Vibulius Rufus, qui étoit devenu une seconde fois son prisonnier, de s'accommoder ensemble, & de laisser le Sénat & le peuple Romain arbitres de leur différend. Mais l'attachement trop connu du peuple pour César, fut cause que Pompée ne le voulut point pour juge.

XXXII. Nouvelles propositions de César rejetées.

Il étoit en Macédoine quand il reçut cette nouvelle proposition; mais dans l'appréhension que César ne profitât de son éloignement, & ne vînt attaquer Dyrrachium, où il avoit laissé ses magasins, il retourna sur ses pas avec toute l'armée, afin de conserver la place. Dans la revue qu'il y fit de ses troupes,

il remarqua qu'il avoit perdu beaucoup de traîneurs, & que ses nouveaux soldats désertoient. Afin d'empêcher que cela n'arrivât davantage, il obligea généralement tous les soldats qui servoient sous lui, à jurer qu'ils ne l'abandonneroient jamais, & qu'ils suivroient sa destinée; les officiers prêterent aussi le même serment. Il avoit son camp le long de l'Apse, petite riviere entre Dyrrachium & Apollonie, & César, le sien à très-peu de distance de l'autre côté de la même riviere, pour couvrir Apollonie. Ils occuperent quelque tems ces deux postes, en attendant les secours qu'ils espéroient l'un & l'autre.

An de Rome. 706.

Le retardement des légions que César avoit à Brunduse l'impatientoit infiniment, & il appréhendoit tout de la persévérance de Bibulus à tenir la mer, & de sa vigilance à empêcher leur passage. Sur ces entrefaites Bibulus étant tombé malade, confia le commandement de sa flotte à un autre chef moins actif & moins habile. César profita de l'occasion, & se déguisant en esclave sans dire son secret à personne, il s'embarqua pour Brunduse à l'embouchure de l'Apse sur une barque de pécheur. Il eut assez bon vent au commencement de la nuit; mais tout d'un coup il s'en éleva un si contraire, que le pilote & les rameurs s'efforcerent vainement de

fortir de la riviere & d'entrer en mer. Comme l'orage devenoit toujours plus fort, il leur ordonna de s'arrêter. De ce premier mouvement il passa à un autre bien contraire; car réfléchissant que tout dépendoit du succès de son voyage, il dit au pilote: „ Ne crains rien; „ tu portes César & sa fortune. „ Le pilote & ses gens ravis d'être les conducteurs d'un si grand homme, semblent reprendre une nouvelle vigueur, & redoublant les coups de rame, gagnent enfin la mer. Mais les vagues y étoient si grosses, & le vaisseau si foible, que le péril étoit manifeste. Il fallut donc céder & revenir au lieu d'où l'on étoit parti. L'absence de César avoit inquiété son camp, sa présence y ramena la joie : les soldats instruits de son dessein, se plaignirent noblement du peu d'estime qu'il faisoit d'eux, & s'écrierent ensemble : „ C'est à tort que César s'ex„ pose à aller demander du secours aux „ légions qui sont à Brunduse; qu'il res„ te seulement à notre tête, & qu'il ose „ tout. „

An de Rome. 700.

César apprit que Marc-Antoine & Galenus avoient débarqué à Apollonie avec trois des vieilles légions, une nouvelle, & huit cens chevaux; & que seize vaisseaux Rhodiens faisant partie d'une escadre qui prétendoit enlever sa flotte, avoient péri d'un coup de vent.

Il fut informé en même-tems, que deux de ses navires avoient été pris des ennemis. Ils étoient chargés de nouveaux soldats & d'anciens, accoutumés à vaincre sous César. Les premiers se laisserent tuer; mais les autres se défendirent si vaillamment, que leur courage les sauva.

An de Rome. 706.

La proximité des deux camps de César & de Pompée donnoit lieu tantôt à de vives escarmouches, & tantôt à des propositions de paix, toujours faites par César, & toujours rejetées par Pompée, qui déclara en dernier lieu qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit, qu'il tenoit sa vie & sa fortune de César: Labienus ajouta même, que la tête de César devoit être le prix de la paix.

XXXIII. Jonction de l'armée de Cesar & de celle d'Antoine.

César décampa afin de joindre Antoine, & Pompée s'approcha en vue de traverser leur jonction. Il dressa une embuscade à Antoine, qui heureusement n'y donna point, parce qu'il en fut averti par des Grecs du pays, & qu'il se retrancha dans un poste avantageux, en attendant César qui arriva promptement.

Pompée, en voulant surprendre Antoine, couroit risque de se trouver entre deux armées. Ainsi il se retira à Asparagus, proche de Dyrrachium, & laissa aux deux généraux la facilité de se joindre. Il ne s'agissoit plus entre

An de Rome. 706.

Pompée & César que de ménager les conjonctures, & de donner la bataille quand l'un ou l'autre y verroit son avantage : César suivit Pompée dans sa retraite vers Asparagus; & après trois jours de marche, il se campa vis-à-vis de lui. S'étant fortifié la nuit dans son camp, il en sortit au jour, & se rangea en bataille. Pompée vit ce mouvement sans en faire aucun, & défendit à ses soldats de quitter leurs retranchemens. Son inaction fit prendre d'autres mesures à César. Il décampa le lendemain, & marcha vers Dyrrachium, ou pour réduire Pompée à s'y renfermer, ou afin de lui couper la communication avec une place qui lui étoit d'une utilité infinie ; & s'il ne réussit pas absolument en ce dernier dessein, il y eut pourtant quelque succès. Pompée ne comprit pas d'abord les vues de César; car il s'imagina qu'il se retiroit faute de vivres: mais ayant su depuis par ses espions la route qu'il tenoit, il se mit lui-même en marche le jour suivant ; & prenant un chemin plus court, il se flatta d'arriver le premier. César averti de son côté du dessein de Pompée, exhorta ses soldats à ne se point rebuter de la fatigue ; & ne leur ayant donné de repos que quelques heures de la nuit, il se trouva de grand matin sous les remparts de Dyrrachium. Il n'avoit pas eu encore le loisir

d'examiner le terrain, que l'avant-garde de Pompée parut, & se saisit d'une hauteur nommée Petra, qui commandoit la mer, & sous laquelle il y avoit un petit abri pour les vaisseaux, qui y étoient à couvert des vents. Chacun se retrancha dans le poste qu'il occupoit. Pompée fit approcher ses vaisseaux de son camp, & envoya chercher en Asie & ailleurs les munitions dont il avoit besoin : César prit les mêmes précautions ; & comme il manquoit déjà de grains, il fit faire quelques magasins hors de la portée de l'ennemi ; mais en attendant, son armée souffrit beaucoup de la disette des vivres.

An de Rome. 706.

XXXIV. César bloque le camp de Pompée.

Il y avoit autour du camp de Pompée de petites montagnes hautes & escarpées. César s'en étant rendu maître, fit construire sur le sommet de petites tours en maniere de redoutes ; & tirant de l'une à l'autre des lignes de communication, il tâcha de bloquer le camp de Pompée par cette espece de circonvallation. Il n'espéroit pas tant néanmoins de le réduire, à la faveur de ce stratageme, que de s'acquérir de la gloire chez les étrangers, quand ils sauroient que le grand Pompée étoit assiégé en son camp sans oser donner bataille. Quoique Pompée comprît le tort que cela lui feroit, il ne jugea pas à propos de décamper ni de quitter Dyr-

An de Rome. 706.

rachium, ou de s'éloigner de la mer, de forte qu'il ne fut plus question que de ruse & de surprise. Les soldats de César ne travailloient qu'à resserrer le camp de Pompée, & ceux de Pompée qu'à l'étendre. Si Pompée évitoit de donner bataille, il se dédommageoit par toutes sortes d'attaques, & tomboit fréquemment sur les soldats de César, qui ne pouvoient se garantir des traits & des pierres, qu'en faisant des Gabions de leurs propres habits, & des peaux qui leur servoient de lit. Il ne se passoit aucun jour sans de pareils hasards; & si la neuvieme légion de César, qui s'étoit une fois trop avancée, n'eût été secourue à tems, Pompée l'auroit enlevée. Cependant César étant presque sans vivres, continuoit de bloquer une armée plus forte que la sienne, à qui rien ne manquoit. Aucun de ses soldats ne parloit de sa misere; tous se confioient en leur chef. Ils se nourrissoient d'orge & de feves; & quand ils n'en avoient plus, ils broyoient d'une racine appellée Chara, la détrempoient avec du lait, & en faisoient des gâteaux. Et pour montrer qu'ils avoient encore abondamment de quoi subsister, ils jettoient de ces gâteaux aux soldats de Pompée, en leur disant: Que puisque leur chef étoit désormais hors d'état de s'échapper, ils ne le laisseroient point

s'enfuir, & qu'ils mangeroient plutôt les feuilles des arbres. Pompée sentit si vivement cet affront, qu'il lui échappa de dire, qu'il n'avoit pas cru jusqu'alors avoir à faire à des bêtes féroces.

An de Rome. 706.

L'eau commença à manquer dans l'été aux troupes de Pompée, par le soin que César eut de la détourner de son cours. La maladie se mit aussi dans son camp. L'armée de César au contraire, à la réserve du froment dont elle avoit appris à se passer, vivoit facilement, & n'avoit point de malades. Cependant les écluses que César avoit fait faire étoient trop incommodes à Pompée pour ne pas entreprendre de les rompre, & il ne se passoit gueres de jour sans qu'elles ne fussent insultées. Un jour Pompée ayant su que César n'étoit point au camp, il y eut un violent combat du côté des écluses. Mais elles furent si bien défendues qu'on ne put les endommager. Un des centurions de César, appellé Sceva, acquit tant de gloire en cette occasion, que son nom a passé avec honneur à la postérité. Il avoit reçu deux cens trente coups dans son bouclier. Blessé dangereusement à l'œil, à l'épaule & à la bouche, il combattit encore, tant que l'action dura, & tua deux officiers ennemis, (comme Appien le rapporte.) César recompensa dignement une valeur si rare, &

à proportion tous ceux qui le mériterent. Une résistance si fiere en l'absence du chef, fit qu'il se confia depuis tellement en ses troupes, que tous les jours il les rangeoit en bataille à la vue de Pompée, qui y mettoit aussi les siennes, mais au-dedans de ses retranchemens, où il n'étoit pas possible de l'attaquer.

An de Rome. 706.

L'attention de César s'étendoit plus loin que son camp: il avoit soin d'envoyer des officiers dans les provinces de la Grece qui y répandoient des nouvelles favorables & propres à gagner à son parti ceux qui n'en prennent que selon les événemens.

Il ne se flatta pas d'y attirer Scipion qui étoit alors en Macédoine à la tête d'une troisieme armée; mais il espéra qu'il voudroit bien être médiateur entre Pompée & lui, & il l'en fit prier. C'étoit tout ce qui pouvoit arriver de plus heureux à Pompée, que d'être invité à l'accommodement par son ennemi, qui gagnoit autant à offrir que son rival perdoit à refuser. Pompée fier & présomptueux, rejetta toutes les propositions de paix. César convaincu alors, qu'une bataille pouvoit seule mettre à la raison un ennemi plus obstiné que judicieux, mit tout en œuvre pour le forcer de sortir de son camp.

XXXV. Pompée rejette encore les propositions de César.

XXXVI. Les fourrages lui manquent, & il

La cavalerie de Pompée ayant consumé tous ses fourrages, & ensuite tou-

tes les feuilles des arbres, alloit périr. Alors Pompée instruit de la disposition du camp de César par Roscillus & Egus, deux freres, qu'un mécontentement particulier avoit depuis peu détachés du parti ennemi, résolut d'en venir à une action. Sachant que César n'avoit que médiocrement fortifié son camp du côté de la mer, il le fit attaquer par-là. Soixante cohortes d'archers & de soldats légerement armés, furent commandées pour cette expédition, & embarquées sur des vaisseaux avec des fascines, afin de se couvrir dans les approches. Tout fut bien conduit & bien exécuté, par la valeur des troupes de Pompée; & la premiere cohorte de César se vit réduite à n'avoir plus qu'un seul centurion pour la commander, tous les autres ayant été tués. La présence de César qui accourut, ne servit qu'à illustrer l'action de Pompée, qui décampa à la vue de l'ennemi, & se posta plus proche de la mer, dans un lieu où il avoit tout à la fois, & la facilité du fourrage pour sa cavalerie, & celle d'embarquer & de débarquer à sa volonté.

An de Rome, 706. est obligé de sortir de son camp.

XXXVII. Il attaque avec succès celui de César.

Il ne dépendoit plus que de Pompée, après un événement si heureux, de faire durer la guerre aussi long-tems qu'il lui plairoit: & c'est ce que César craignoit. Reprenant donc son premier dessein, il se rapprocha du nouveau camp,

An de Rome. 706.

afin d'être toujours à portée des conjonctures. Il s'imaginoit en avoir trouvé une favorable, & de pouvoir surprendre une légion de Pompée, postée dans un bois & assez éloignée du centre de l'armée; mais César se méprit, parce que ses soldats ayant été obligés de traverser le vieux camp abandonné, pour tomber à l'improviste sur la légion, s'embarrasserent tellement dans les lignes & dans les fossés, qu'ils ne purent se mettre en ordre de bataille, & qu'ils attaquerent par petits pelotons, incapables d'aucune résistance. Surpris de celle qu'ils trouvoient & du nombre des ennemis, la peur les saisit, & cette crainte se communiquant ensuite à tout le reste de l'armée, elle fit mal son devoir. César ne manqua pas au sien; mais ni son exemple, ni sa présence ne purent cette fois rassurer ses troupes qui prirent la fuite, & ne se réjoignirent que sous leur camp. Pompée les suivit jusques-là, & s'arrêta ensuite tout d'un coup, par la crainte de quelques embûches, que César étonné de sa défaite, ne pensoit point à lui dresser. Mais ce qui fut le salut du vaincu, causa dans la suite la perte du vainqueur. César avoua lui-même qu'il étoit perdu sans ressource, si son ennemi eût su profiter de la victoire & attaquer un camp, où tout étoit abattu & consterné.

XXXVIII. Pompée met en fuite les troupes de César.

XXXIX. Faute de Pompée.

L'avantage présent que Pompée retiroit de la valeur de ses troupes, fit qu'il ne pensa point alors à la faute qu'il venoit de commettre. Les ennemis avoient beaucoup perdu de soldats dans l'attaque des vieux retranchemens, & bien d'autres depuis qu'on les eut poussés vers la riviere, & qu'ils s'étoient vus serrés entre le rivage & ceux qui les poursuivoient. On avoit aussi fait un grand nombre de prisonniers. Tout cela répandit une telle allégresse dans le camp du vainqueur, que ses légions transportées de joie, & pleines de reconnoissance, lui donnerent aussitôt le titre d'*Imperator*; titre orgueilleux, qui a été depuis l'objet de l'ambition de tous les conquérans. Labienus ennemi implacable de César, demanda à Pompée la permission de disposer des prisonniers, & ce Général trop facile, la lui accorda. Labienus abusant indignement de cette grace, les fit tous massacrer. C'est qu'on ne doutoit plus dans le camp de Pompée de la foiblesse de César, regardé déjà comme un ennemi terrassé. On s'y imaginoit follement que toute la justice, toute la prudence, toute la valeur étoient dans le parti de Pompée.

An de Rome. 706.

XL. Cruauté de Labienus.

César changea de dessein, & ne songea plus qu'à s'éloigner de Pompée, afin de l'engager à le suivre. Mais de peur que ses soldats n'imputassent à la crain-

XLI. César s'éloigne du camp de Pompée.

An de Rome. 706.

te une maniere de faire la guerre si différente de la premiere, il les assembla avant que de partir, & leur parla ainsi: „ Il me semble, leur dit-il, que si un „ léger revers de la fortune nous jettoit „ dans l'abattement, ce seroit méconnoître ses faveurs. Une disgrace passagere pourroit-elle effacer de notre „ souvenir ces longues prospérités dont „ elle a couronné nos travaux dans les „ Gaules, dans la Bretagne, en Italie, „ en Espagne, & à notre arrivée en ces „ lieux? Il y a moins de sa faute que de „ la nôtre; avec un peu plus d'attention, „ nous aurions évité le reproche que „ nous méritons. Après tout elle nous a „ médiocrement maltraités; elle a chancelé à notre égard, mais elle ne nous „ a point abandonnés. C'est à notre courage à la fixer désormais pour toujours. „

Plusieurs enseignes, dans la derniere action, avoient témoigné peu de courage; César en cassa quelques-uns pour l'exemple, & ne poussa pas plus loin la sévérité, faisant entendre qu'il pardonnoit aux autres en considération du noble repentir de ceux qui s'offroient d'effacer au péril de leurs vies la honte d'avoir fui. César cependant se retira à Apollonie, & sa retraite fut admirable par l'ordre & la diligence qu'il y apporta. Pompée qui n'en fut pas assez

tôt informé, détacha sa cavalerie pour fatiguer l'armée de César & donner sur son arriere-garde. Elle eut le courage de suivre quatre jours entiers les ennemis, mais inutilement, parce que César avoit envoyé devant ses bagages, & qu'il déroba huit heures de marche à Pompée, qui quitta enfin le dessein de le poursuivre davantage.

An de Rome, 706.

Il étoit très-à-propos que César arrivât à Apollonie, à cause de ses malades & de ses blessés, & aussi pour remettre de leurs fatigues ceux qui y avoient résisté. Néanmoins comme Domitius son lieutenant dans la Macédoine pouvoit être surpris & attaqué par Pompée, César prenant trois légions avec lui, partit incontinent pour le joindre. Pompée de son côté étoit très-inquiet de la marche de César, ne doutant point qu'il n'allât en Thessalie, pour attaquer Scipion, & les légions qu'il amenoit de Syrie. Domitius échappa à Pompée par la vigilance de César, qui ayant été obligé de prendre un plus long chemin, ne laissa pas d'arriver à tems à Eginum sur la frontiere de Thessalie, & de dégager Domitius.

César qui se jugea assez fort après cette jonction, prit la route de Gomphi. Les habitans lui avoient prêté le serment, & il ne les soupçonnoit pas d'y vouloir manquer. Cependant ils avoient

suivi le torrent, sur les bruits répandus de sa défaite ; & sollicités par le Préteur de Thessalie, ils s'étoient engagés à Pompée, & lui avoient même écrit, aussi bien qu'à Scipion, pour leur demander du secours, afin de résister à César s'il entreprenoit de les attaquer. Ce Général n'hésita pas un moment à punir leur défection. Il fit attaquer la place ; & ayant promis le pillage à ses troupes, elles dresserent les échelles contre les murs & monterent de tous côtés à l'assaut. Les bourgeois & la garnison se défendirent vigoureusement ; mais ni leur courage, ni la hauteur de leurs murs ne purent les sauver : la Ville fut prise & pillée.

An de Rome. 706.

XLII. César prend Gomphi d'assaut.

De Gomphi César alla à Métropolis, qui se rendit en voyant les prisonniers faits à Gomphi. Toutes les villes de Thessalie suivirent l'exemple de Métropolis, à la réserve de Larisse que Scipion avoit pourvue de toutes choses, & qu'une forte garnison défendoit.

Il n'y avoit encore que peu de jours que Pompée étoit entré en Thessalie, & qu'il s'étoit avancé vers Pharsale, où il joignit Scipion son beau-pere & lui rendit de grands honneurs. Il partagea avec lui l'autorité du commandement, & il voulut que les trompettes sonnassent tous les matins devant la tente de Scipion, comme devant la sienne. Cé-

far s'appliquoit dans fon camp à faire fubfifter commodément fon armée, & à examiner la difpofition de fes foldats, & ce qu'il en devoit attendre: il s'avança enfuite dans la plaine de Pharfale, où Pompée étoit campé.

An de Rome. 706.

XLIII. Difpofitions pour la bataille générale.

L'approche de deux grandes armées, dont il falloit que l'une cédât à l'autre l'empire du monde, le prix immenfe de la victoire, l'ambition des chefs, & leur haine implacable, tenoient l'Univers attentif au moment fatal & peu éloigné, où une fanglante bataille alloit réduire les deux partis à un feul. Pompée fupérieur en cavalerie & en infanterie, fe croyoit invincible, & régloit déjà dans fon idée le fort des vainqueurs & des vaincus. Déjà il avoit nommé les confuls, & pourvu à la charge de grand Prêtre, que Céfar devoit perdre par fa défaite. Céfar au contraire plus appliqué au préfent qu'à l'avenir, au lieu de s'occuper des fuites de la victoire, ne penfoit qu'aux moyens de l'obtenir, & qu'à inftruire & former fes foldats.

Comme fes troupes témoignoient une grande ardeur de combattre, il fortit enfin de fon camp, & préfenta la bataille à Pompée, qui devoit, ce femble, encore plus fouhaiter que lui d'en venir aux mains. Toutefois il en évita les occafions; & bien qu'il difposât fon

An de Rome. 706.

armée comme s'il eût voulu combattre, il la tint toujours dans ses retranchemens. Alors César jugea à propos de s'éloigner. Il n'avoit pas encore beaucoup marché, quand son arriere-garde s'apperçut que Pompée sortoit de ses retranchemens, & se mettoit en ordre de bataille.

A cette nouvelle César s'arrêta, & dit à ses soldats : » Le voici enfin ce „ jour si attendu; c'est à nous à voir si „ nous aimons véritablement la gloire. „ Pompée ne s'étoit pas déterminé de lui-même au mouvement qu'il venoit de faire : mille pensées tristes l'agitoient, & sans l'importunité des officiers de son armée, & le murmure du soldat, il seroit encore resté dans son camp. Cependant il cacha, autant qu'il put, le trouble de son ame, encouragea ses troupes par ses discours, & leur représenta qu'avec sa cavalerie seule il déferoit l'ennemi ; qu'elle se hâtât de le prendre en flanc, & qu'elle lui ôtât ainsi l'avantage de se servir de ses javelines & de ses traits. Labiénus prit la parole après Pompée, & ajouta : Que l'armée opposée à la leur, n'étoit pas cette même armée avec laquelle César avoit acquis tant de gloire contre les Gaulois & les Germains ; qu'elle s'étoit en partie retirée, & que le reste étoit péri de maladie, ou avoit été tué à la journée de

Dyrachium. Et pour faire voir qu'il croyoit la victoire assurée, il jura solennellement de ne point entrer sans elle dans le camp. Pompée promit la même chose, & exigea un nouveau serment de toutes ses troupes.

An de Rome, 706.

L'armée de Pompée étoit, selon Plutarque, de quarante-cinq mille hommes de pied & de sept mille chevaux, & celle de César de la moitié moins, c'est-à-dire, de vingt-deux mille hommes d'infanterie, & de mille chevaux seulement. Appien prétend assez vraisemblablement, que de part & d'autre les troupes auxiliaires n'étoient point comprises dans ce nombre, puisque les historiens conviennent que Pompée avoit deux fois autant de troupes que César : ce qui feroit faux, si les deux armées n'avoient rien eu de plus, que ce que Plutarque leur donne. Pompée laissa sept cohortes à la garde de son camp, & comme elles n'étoient pas toutes égales, on ne peut dire au juste combien cela faisoit d'hommes; ce que l'on fait, est que la légion étant de dix cohortes, les sept devoient à peu près composer quatre à cinq mille hommes. Il rangea son armée sur trois lignes; chaque légion formoit trois bataillons, & chaque bataillon rangé par demi-cohortes, présentoit un front de deux cens hommes & huit de file. Les légions de Syrie com-

An de Rome. 706.

mandées par Scipion étoient au centre. Celles d'Espagne, sur la valeur desquelles Pompée comptoit infiniment, occupoient la droite, & avoient pour chef Domitius Enobarbus. Pompée étoit à la gauche, avec les deux légions que César lui renvoya dès le commencement de la guerre, & Lentulus y faisoit la fonction de Lieutenant-Général. Le reste gardoit, ou peu s'en faut, le même ordre que l'on vient de décrire, & se tenoit entre les légions Syriennes & les ailes. Car les seules troupes auxiliaires, j'entends celles qui combattirent en ordre, formoient le corps de réserve; les autres ayant été mises indifféremment à l'aile gauche avec les archers, les frondeurs & la cavalerie étrangere, parce que la droite couverte de la riviere n'en avoit pas besoin.

César ne laissa que deux cohortes à la garde du camp, & disposa son armée sur trois lignes, & de la même maniere que Pompée. Il avoit la dixieme légion à sa droite & la neuvieme, qui joignoit presque la huitieme, à sa gauche. Les autres cohortes formoient le centre, où Domitius Calvinus commandoit, parce que Sylla menoit l'aile droite, & Antoine la gauche. César avoit tant de fois éprouvé la valeur de la dixieme légion, qu'il voulut combattre à sa tête; outre qu'il étoit bien aise de se trouver en

personne opposé à Pompée. Par le mouvement qu'il lui vit faire d'abord, il comprit qu'il se proposoit de le prendre en flanc. Pour rompre ce dessein, il fit un détachement de six cohortes, composées de soldats d'élite, & le mit au corps de réserve. Il les instruisit exactement du tems & de la maniere dont ils devroient agir, & leur fit entendre, que la victoire dépendroit uniquement de leur valeur & de leur bonne conduite. Pour finir sa disposition générale, il couvrit de sa cavalerie la dixieme légion, & ordonna par-dessus toutes choses à la troisieme ligne, de ne point s'ébranler qu'elle n'en reçût l'ordre de lui. An de Rome. 706.

Pendant que les deux armées attendoient le signal en silence, les chefs en parcoururent tous les rangs, pour exhorter les soldats à s'acquitter de leur devoir. Pompée représenta aux siens la justice & le mérite de sa cause, l'avantage qu'ils avoient du côté du nombre, la présence de tant d'illustres Sénateurs qui seroient témoins de leur courage, & qu'il ne s'agissoit enfin que de conserver la gloire acquise à Dyrrachium. César se contenta de faire ressouvenir ses troupes, qu'il avoit employé toutes sortes de moyens pour obtenir une paix honorable, & qu'il n'avoit dépendu que de ses ennemis d'épargner le sang que tant de vaillans hommes alloient verser.

An de Rome. 706.

L'impatience de ses soldats ne lui permit pas un plus long discours; il donne le signal. Le cri, ou le mot de César étoit, „ Venus victorieuse; „ & celui de Pompée, „ Hercule l'invincible: „ *Venus victrix*, *Hercules invictus*.

XLIV. Bataille de Pharsale.

Pompée avoit défendu à ses troupes de charger les premieres, & ordonné de soutenir seulement le premier choc. Celles de César qui s'avançoient pour commencer l'attaque, voyant l'immobilité de leurs ennemis, firent alte de leur propre mouvement à une distance très-proche; puis en soldats expérimentés, après avoir pris haleine un moment, & lancé de là leurs javelots, ils fondirent l'épée à la main, ainsi que César le leur avoit recommandé. Avec quelque impétuosité qu'ils donnassent, cette charge fut soutenue si fierement, qu'on ne remarqua pas le moindre désordre dans les rangs de Pompée. Ses soldats chargerent à leur tour, & alors le choc fut terrible, & l'avantage assez égal de part & d'autre. La cavalerie de Pompée n'avoit pas encore donné, non plus que ses archers & ses frondeurs. Ces corps s'ébranlent tout à la fois, & poussent tellement l'infanterie de César, qu'abandonnant peu à peu son terrain, elle laisse aux ennemis le tems de la prendre en flanc, ainsi qu'ils l'avoient résolu.

César jugeant qu'il étoit tems de s'aider de ses troupes de réserve, fit avancer ses six cohortes, les piques à la hauteur du visage de l'ennemi, avec ordre d'adresser là leurs coups. La cavalerie de Pompée étoit composée de jeunes gens efféminés & corrompus, qui faisoient grand cas de la beauté du visage. Les playes dont ils virent leurs beaux visages menacés, les effrayerent, & ils soutinrent si mal les efforts du corps de réserve, & combattirent avec tant de désordre, que la cavalerie de César survenant, acheva de rompre celle de Pompée, qui laissa par sa fuite les archers & les frondeurs hors de défense, & exposés à la merci de l'ennemi qui ne les épargna pas. César déjà à moitié victorieux par la défaite de la cavalerie de Pompée, chargea alors en flanc l'infanterie. Elle le reçut avec une grande valeur, & elle fut bien secondée des troupes auxiliaires, qui se défendirent vaillamment. Sa troisieme ligne n'avoit encore eu aucune part à tout ce qui étoit arrivé, elle marche, & ne trouvant devant elle que des troupes fatiguées, elles les attaque de tous côtés, & enfin les défait. Les troupes étrangeres voyant le centre & la gauche de leur armée hors de combat, prirent les premiers la fuite, & le reste suivit. Il n'y avoit que l'aile droite qui se défendoit

An de Rome. 705.

encore, ayant conservé son terrain. Elle ne paroissoit même guere disposée à l'abandonner, quand César cria à ses soldats, de faire main-basse sur l'étranger, & d'épargner le Romain; alors elle mit bas les armes, & accepta le quartier offert. Les Romains en effet furent préservés du massacre qu'on fit de tous les étrangers.

XLV. César remporte la victoire.

Comme la bataille avoit commencé de grand matin, il n'étoit encore que midi quand Pompée, après l'avoir perdue, se retira dans ses retranchemens. Les soldats de César se seroient reposés volontiers le reste du jour; mais il les exhorta si sérieusement à poursuivre la victoire, & à se rendre maîtres du camp ennemi, que quoiqu'ils fussent accablés de lassitude & de chaud, ils le suivirent, le voyant marcher à leur tête. Ils attaquerent donc le camp de Pompée, qu'il ne défendit presque pas l'ayant aussitôt quitté, pour se réfugier sur des hauteurs, d'où il s'enfuit par mer à Larisse.

XLVI. Fuite de Pompee.

César entrant dans le camp de Pompée, y trouva des tentes superbement meublées, plusieurs tables dressées comme pour un festin, & des buffets garnis de la plus riche vaisselle d'argent, preuve d'une folle confiance, & d'un luxe aussi immodéré qu'indiscret. Ce fut un agréable spectacle au soldat victorieux,

torieux, & César l'assura qu'il lui réservoit ce butin. Mais il le conjura de ne point laisser l'ouvrage imparfait, & de l'aider à chasser un reste de troupes ennemies qui occupoient les montagnes au-dessus du camp. César obéi, fit travailler à une tranchée qu'il poussa jusqu'au pied du côteau, & dont il l'environna tout entier. L'eau manquant par-là à ceux qui s'y étoient sauvés, ils penserent à gagner Larisse, ce qui ne leur fut pas aisé, parce que César suivi de quatre légions, se mit à les poursuivre. Après les avoir inquiétés durant six milles de chemin, la nuit & la fatigue l'obligerent de s'arrêter, mais en ordre de bataille. L'ennemi prévoyant que cette halte n'étoit que pour revenir l'attaquer, se retira sur une colline, au pied de laquelle couloit un ruisseau propre à le rafraîchir. César pour ne pas leur laisser cet avantage, obtint encore de ses soldats exténués, d'ouvrir la terre d'espace en espace, afin de faire écouler l'eau. Tant de persévérance à réduire ces malheureux fugitifs, les porta le lendemain matin à descendre dans la plaine & à capituler. Tous, excepté quelques Sénateurs, qui s'échapperent à la faveur des ténebres, signerent la capitulation, & demanderent grace à genoux. César la leur accorda avec beaucoup d'humanité & de poli-

An de Rome. 706.

An de Rome. 706.

teste, leur laissa tout leur bagage, & défendit qu'on leur fît le moindre déplaisir. Tel fut le succès de la fameuse journée de Pharsale, plus décisive que sanglante; la plus mémorable & la plus importante de toutes celles dont il est parlé dans l'histoire. Quand César y eût perdu la meilleure partie de son armée, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner. Mais la victoire lui coûta peu de soldats. Pompée n'ayant eu que quinze mille morts de son côté, lui céda honteusement le champ de bataille, & laissa vingt-quatre mille hommes obligés à se rendre, parce que leur chef les avoit abandonnés.

Pompée ayant abordé à Amphipolis, que les auteurs placent indifféremment en Thrace ou en Macédoine, fit voile ensuite vers Lesbos où étoit sa femme nommée Cornelie. D'épouse de Crassus elle étoit devenue celle de Pompée, & refléchissant sur la destinée de ses deux maris, elle se l'imputoit à elle-même; comme si la ruine de l'un & de l'autre eût été la dot qu'elle eût portée successivement aux deux plus illustres maisons de Rome. Pompée s'embarqua à Lesbos pour l'Egypte, comptant sur la reconnoissance du jeune Ptolomée, auquel il avoit assuré la couronne, en la mettant sur la tête de son pere. Prêt d'arriver à Alexandrie, il lui envoya

dire, Qu'il lui demandoit une retraite dans ses Etats ; qu'il attendoit cette grace de l'amitié qui avoit été entre feu son pere & lui, & même de leur ancienne & réciproque hospitalité ; que des malheurs pressans, mais non sans remede, l'obligeoient à chercher un asile en Egypte, où il se flattoit de le pouvoir trouver.

An de Rome. 706.

XLVII. Pompée se réfugie en Egypte.

Un reste de respect que le seul nom de Pompée se concilioit encore, fit que les ministres du jeune Roi, dont plusieurs avoient autrefois porté les armes sous ce Général Romain, conseillerent d'abord de le recevoir. Mais ils craignirent d'attirer dans l'Egypte une guerre étrangere, pendant que l'ambition de Cleopatre venoit d'en exciter une, pour ravir la couronne à son frere encore mineur. Quoi qu'il en soit, Achillas, un des Généraux de Ptolomée, & L. Septimius Tribun Romain, qui étoit à la cour de ce Prince, furent chargés de l'affreuse commission d'assassiner Pompée, sous prétexte d'aller au-devant de lui pour le recevoir. Invité principalement par Septimius, qui avoit servi sous lui dans la guerre des Pirates, il passa accompagné de peu de soldats & de domestiques, dans la chaloupe qui le devoit porter à terre : mais aussitôt Achillas & Septimius le poignarderent, à la vue de sa femme, qui du vaisseau

XLVIII. Mort de Pompée.

An de Rome. 706.

où il l'avoit laissée, le conduisoit des yeux. Achillas & Septimius couperent la tête de Pompée, l'emporterent, & laisserent son corps étendu sur le rivage. La piété de Philippe affranchi de Pompée, ne laissa pas long-tems le cadavre privé des devoirs que la nature enseigne à rendre à ceux qui ne sont plus. Il rassemble les débris épars d'une foible barque, que le hasard lui fait trouver; avec quelques autres morceaux de bois sec, il en forme un bucher, sur lequel il se prépare à mettre le corps de son maître. Occupé à ce triste emploi, un vieux soldat Romain demeurant en Egypte, & légionnaire de Pompée, survient & demande à Philippe: « Qui » êtes-vous, vous que je vois travail- » ler seul aux funérailles du grand Pom- » pée? Hélas! je suis un de ses affran- » chis, répliqua le zélé domestique. » Souffrez, reprit le soldat, que je par- » tage avec vous une action qui servira » à me consoler dans mon exil, tou- » tes les fois que je penserai que j'ai » eu l'honneur d'avoir contribué aux » obseques du plus noble & du plus » vaillant guerrier que Rome ait jamais » vu naître. Ainsi périt le grand Pompée à l'âge de 58 ans; deux ans après s'être brouillé avec César; l'an de Rome 706 & du monde 3957, la douzieme année du triumvirat, & 46 ans avant la naissance de J. C.

CHAPITRE III.

Depuis la mort de Pompée jusqu'à celle de César, où se termine le Triumvirat, sans que le gouvernement consulaire soit rétabli.

(Espace de neuf ans.)

CEsar encore plus heureux par la défaite de Pompée que par toutes ses autres victoires, voulut profiter d'un avantage si grand, & se disposa à suivre son ennemi, dès qu'il sut la route qu'il avoit prise. Il n'avoit pas un seul vaisseau de haut bord, & Cassius, qui en avoit soixante en mer, tenoit pour Pompée. Mais la fortune d'accord avec le vainqueur, conduisoit tout selon ses voeux. Dans le tems que César est réduit à embarquer ses troupes sur de petits bâtimens, qui pouvoient à peine résister au moindre orage, la flotte de Cassius faisant route vers l'Asie, est poussée par un vent contraire entre les barques de César, remplies de soldats. Cet accident qui devoit tourner naturellement à la perte de César, & le réduire peut-être au même état où il avoit réduit Pompée à Pharsale, lui fut très-avantageux. Cassius au lieu de couler à fond ses barques, effrayé de la présence

An de Rome. 706.

An de Rome. 706.

du vainqueur & de sa contenance audacieuse, baisse ses voiles, & se vient rendre avec toute sa flotte, qui se soumet à celui qu'il ne tient qu'à elle de vaincre.

I. Cassius vient se rendre à César avec toute sa flotte.

César trouvant par-là autant de facilité à son trajet qu'il en désiroit, passa bientôt après à Alexandrie avec deux légions & huit cens chevaux, sur dix galeres de Rhodes & d'autres vaisseaux d'Asie, en attendant que le reste de ses troupes le suivît.

II. On présente la tête de Pompée à César.

Les premieres nouvelles qu'il apprit en arrivant à Alexandrie furent celles de la mort de Pompée, dont on lui présenta la tête, avec l'anneau dont il cachetoit ses lettres. Ce spectacle lui rappella le souvenir de leur ancienne amitié, & faisant réflexion à la cruelle destinée des plus grands hommes, il donna des larmes à celle de Pompée; puis détournant ses yeux à l'instant de dessus ce triste objet, il prit le cachet. Et afin que personne n'ignorât son respect pour un rival si digne de son estime, il ordonna dans la suite qu'on lui élevât un tombeau magnifique sur le rivage, avec un temple qu'il nomma, *le temple de la colere.*

Le peuple d'Alexandrie voyant avec indignation César entrer dans leur ville, précédé des licteurs qui portoient devant lui les enseignes du consulat, s'é-

cria : » Qu'eſt donc devenu chez nous » l'autorité Royale ? » Ces clameurs firent réſoudre Céſar à raſſembler auprès de lui un plus grand corps de troupes, qu'il n'en avoit. Celles d'Aſie, auparavant deſtinées à Pompée, étant les plus prochaines, furent les premieres qu'il demanda. Cependant de peur que ſa précaution ne paſſât pour méfiance, il affecta de donner des fêtes, & aſſiſta, comme il auroit pu faire à Rome, aux conférences des Philoſophes, plus fréquentes à Alexandrie qu'en aucune ville du monde, par la multitude de ceux qui y tenoient école.

An de Rome. 706.

III. Le peuple d'Alexandrie ſe ſouleve contre Ceſar.

L'Eunuque Photin qui avoit le plus d'autorité à la cour du jeune Ptolomée, ne diſſimuloit guere ſon mécontentement, & ſa diſpoſition à venger ſon maître. Soit que Céſar fût irrité de ſon inſolence, ou qu'il fût preſſé du déſir de voir la belle Cléopatre, il fit ſavoir à ce favori & à tout le palais, que le différend de Ptolomée & de ſa ſœur ſur le partage des Etats de leur pere, ne pouvoit être jugé que par le peuple Romain, puiſque le feu Roi le conſtituoit ſon exécuteur teſtamentaire ; que Céſar en qualité de conſul repréſentant la République, il appartenoit à lui ſeul de prononcer définitivement ſur leur conteſtation ; & qu'en conſéquence de ce pouvoir, il défendoit aux parties tou-

VI. Céſar veut juger le différend de Ptolomée & de Cléopatre.

tes voies de fait, & leur ordonnoit de porter la cause à son tribunal.

An de Rome. 706.

Photin, comme Régent du Royaume pendant la minorité, récusa la juridiction de César ; & afin de n'avoir pas l'affront de la subir par force, il fit venir Achillas à Alexandrie à la tête de vingt-deux mille hommes des meilleures troupes de l'Egypte, & dans lesquelles étoient plusieurs officiers & soldats Romains, qui n'avoient pas moins d'expérience que de courage. César s'étoit assuré de la personne du jeune Roi, pour lui servir d'ôtage dans le besoin, & avoit aussi fortifié le quartier qu'il habitoit. Cependant Achillas osa le venir insulter dans ce poste, non qu'il espérât l'en chasser, mais dans l'intention de se saisir de cinquante vaisseaux & de vingt-deux galeres qui étoient dans le port.

V. Il est attaqué par Achillas.

César repoussa plusieurs fois Achillas; mais sentant qu'il lui seroit impossible de conserver long-tems ces vaisseaux, tant qu'il ne seroit pas maître du Phare, qui étoit une tour bâtie dans une petite isle voisine du port, il s'en empara après quelque résistance, & de-là mit le feu aux navires dont Achillas prétendoit s'emparer. Malheureusement le vent porta les flammes plus loin que César ne vouloit, & consuma plusieurs beaux édifices, & sur-tout la fameuse bibliothéque des Rois d'Egypte, la plus

belle qui fût alors, & qui selon d'anciens historiens, étoit composée de sept cent mille volumes. Par cet incendie César conserva le port & la liberté de la mer; mais il demeura investi du côté de la terre, & exposé à des attaques continuelles, tant des troupes d'Achillas, que du peuple d'Alexandrie, aussi empressé à le chasser, que Cléopatre l'étoit à s'en faire aimer.

An de Rome. 706.

VI. Cléopatre amoureuse de César.

Séparée de lui, quoique dans la même ville, elle ne pouvoit se rendre au château où il étoit, sans courir de grands dangers. Elle voulut bien s'y exposer pour l'amour de lui, & se confiant au seul Apollodore un de ses domestiques, après s'être embarquée sur une chaloupe, elle arriva de nuit au pied du château. Il falloit tromper la garde Egyptienne, qui la connoissoit parfaitement. L'habileté d'Apollodore en vint à bout. Il enveloppa adroitement la Princesse dans un ballot de hardes, que l'on crut être uniquement à l'usage du porteur qui l'avoit chargé sur ses épaules, & qui le présenta à César. Cléopatre étoit alors dans la premiere fleur de la jeunesse, bien faite, parfaitement belle, ayant des yeux fins, vifs & pleins de douceur, beaucoup d'esprit, une voix agréable, parlant bien, & persuadant tout ce qu'elle vouloit.

César incapable de résister à tant de

An de Rome. 706.

charmes, trouva bientôt que la cause de Cleopatre étoit juste. Le jeune Ptolomée s'apperçut du préjudice que portoient à la sienne les appas de sa sœur, & ne savoit encore quel parti prendre. Le peuple d'Alexandrie n'étoit pas moins scandalisé que lui, de voir le commerce de César avec Cleopatre. César pour ne lui pas donner tems de former des cabales, le convoqua, en qualité de consul & de tuteur de la Princesse : il lut en pleine assemblée le testament du feu Roi, & s'en déclara l'exécuteur; ce qui ne plut guere à un peuple prévenu que l'amour plutôt que la justice décideroit en cette occasion.

VII. César se déclare executeur du testament du feu Roi.

Cependant il s'éleva bien d'autres troubles à Alexandrie, que ceux que la présence de César y excitoit. Ceux qui jusqu'alors avoient eu toute l'autorité, la perdirent avec la vie. Photin y fut tué dans un tumulte, & Achillas fut assassiné par les intrigues de l'Eunuque Ganymede, qui fit incontinent proclamer Reine Arsinoë, la plus jeune des sœurs de Ptolomée, afin de gouverner sous elle. Comme il s'étoit assuré de l'armée, qui paroissoit avoir consenti à la mort de Photin & d'Achillas, il ne tarda pas à se mettre à la tête des troupes, avec lesquelles il continua d'assiéger César dans le château. Tous les moyens de le perdre lui semblant raison-

VIII. Arsinoë proclamée Reine d'Egypte.

IX. César est assiégé par Ganymede dans le château d'Alexandrie.

nables, il fit empoisonner l'eau de la seule fontaine qu'il y eût dans la place; & ce ne fut pas la moindre incommodité que les Romains y souffrirent, parce qu'ils furent réduits à creuser la terre pour s'ouvrir de nouvelles sources, & ils furent assez heureux pour y réussir.

An de Rome. 706.

Il y avoit déjà quelque tems que la trente-septieme légion étoit arrivée sur les confins de l'Afrique, & que les vents contraires l'y retenoient. César s'embarqua pour l'aller chercher, & ne mit sur sa flotte que les matelots & les gens propres à la manœuvre. Les Alexandrins qui en furent avertis vinrent l'attaquer, ne doutant point de la victoire. Il se défendit habilement, joignit sa légion; & revint heureusement avec elle. Les Alexandrins équiperent une nouvelle flotte, à dessein de brûler celle de César, & de lui ôter toute espérance de retraite ou de secours. Dans la premiere rencontre il eut tout le succès qu'il avoit toujours eu contr'eux, & les força à fuir sous le Mole du Phare, dont il n'occupoit encore que la seule tour. Espérant se débarrasser d'eux absolument, il les chargea sur le Mole même, & n'y eut pas le même succès. Car les Alexandrins faisant un dernier effort, mirent à la fin les Romains en fuite, & les suivirent de fort près. Ceux-ci forcés à regagner leurs vaisseaux, le

An de Rome. 706.

firent avec tant de précipitation, que César ne pouvant ni les arrêter ni les empêcher de se jeter en foule dans le sien, fut contraint de se sauver à la nage. Il fit paroître en cette occasion beaucoup de fermeté & de présence d'esprit. Il avoit sur lui des papiers dont la conservation étoit nécessaire, aussi bien que celle de sa côte-d'armes, qu'il avoit ôtée afin de nager plus aisément, & qu'il ne vouloit pas laisser au pouvoir de ses ennemis, qui en auroient fait un trophée. Pour ne rien perdre, il prit sa côte d'armes avec les dents, & tenant un bras levé hors de l'eau, pendant qu'il nageoit de l'autre, il gagna terre, sans avoir ni mouillé ses papiers ni quitté d'un moment son armure.

X. César se sauve à la nage.

Le peuple d'Alexandrie le voyant échappé d'un péril qui devoit être le dernier de sa vie, recourut à l'artifice, & envoya demander solennellement au consul de leur rendre Ptolomée, auquel, disoient-ils, ils aimoient mieux obéir qu'à Ganymede ou à Arsinoë, qui les empêchoient de vivre en paix avec les Romains. César pénétra leur mauvaise foi; il dissimula néanmoins, & permit au Prince de s'en aller avec les députés. Les Alexandrins depuis le retour du Roi, ne parlerent plus que de guerre; & César l'estimant désormais plus honorable que tout autre expé-

XI. Il rend Ptolomée aux Alexandrins

dient, ne pensa plus qu'à la continuer pour la finir. A peine avoit-il pris cette derniere résolution, qu'il y fut confirmé par la nouvelle qu'il eut que Mithridate de Pergame, homme d'une grande naissance, & d'une valeur distinguée, qui lui étoit entierement dévoué, lui amenoit un corps de troupes Asiatiques; & qu'après avoir pris Peluse, il se proposoit de passer le Nil à l'endroit que l'on appelle *Delta*.

An de Rome, 706.

Ptolomée conseillé par ses généraux de prévenir la jonction de Mithridate & de César, s'avança pour combattre le premier, en même-tems que celui-ci marchoit pour soutenir son allié, en cas qu'il fût attaqué. Mais la prévoyance du jeune Prince tourna à sa perte. Mithridate & César défirent séparément deux corps de ses troupes, & s'étant joints, attaquerent un château qui étoit entre leur camp & celui de Ptolomée, qui fut le lendemain emporté d'assaut. Ce malheureux Prince contraint à prendre la fuite, se noya dans le Nil. Ces succès assujettirent toute l'Egypte à César, & Alexandrie par sa soumission, montra au reste du royaume l'exemple qu'il devoit suivre. César fit son entrée dans la capitale en véritable conquérant, quoiqu'il accordât une amnistie générale aux habitans en considération de Cléopatre. Il lui restoit un jeu-

XII. Ptolomée est vaincu, & se noye. Cléopatre est proclamée Reine d'Egypte.

ne frere de même nom que le précédent: César en la faisant proclamer Reine d'Egypte le lui associa au trône, prétendant que par le testament de leur pere, ils devoient régner ensemble. Il exila en même tems Arsinoë & Ganymede, & telle fut la fin de cette périlleuse guerre.

An de Rome. 706.

L'amour de la Reine d'Egypte dédommagea César de toutes les peines que l'Egypte lui avoit données. Il n'y trouva plus que des plaisirs, & la seule Cleopatre lui en faisoit sans cesse goûter de nouveaux. C'étoit avec elle qu'il entreprit, à ce que disent quelques historiens, de remonter le Nil, sur une des plus superbes galeres que l'on eût jamais vue; & de passer jusqu'en Ethiopie. Ses soldats moins contens & moins curieux que lui, refuserent de l'y suivre, il fallut céder à leur opiniâtreté. Un amour si libre ne pouvoit manquer à produire des fruits; le premier fut un fils que le pere nomma lui-même Cesarion, & qu'il laissa à sa mere, comme un gage de la tendresse qu'il conserveroit pour elle pendant son absence devenue nécessaire.

XIII. Césarion fils de César & de Cleopatre.

XIV. César Consul, Dictateur & Tribun.

Dès le commencement de la guerre d'Alexandrie, le Sénat avoit mis presque toutes les dignités de la République sur la tête de César. On lui conféra le consulat pour cinq ans, la dictature pour

toute l'année, & la puissance tribunitienne pour tout le tems de sa vie. Il étoit contre les loix que le Dictateur sortît de l'Italie : César qui en étoit fort éloigné, ne laissa pas d'entrer en possession, & de nommer Marc-Antoine général de la cavalerie. L'usage ne fut pas mieux observé à l'égard d'Antoine, qu'à l'égard de César, puisqu'Antoine n'avoit point encore été Préteur, & que la préture devoit précéder l'emploi de général de la cavalerie. Il ne le garda que six mois, à la fin desquels il fut créé consul. Ceux qui ne pensoient qu'à justifier Antoine dans l'esprit du public, alléguerent qu'il avoit abdiqué le généralat, parce que les augures soutenoient qu'il n'étoit pas permis à une même personne d'en jouir plus de six mois. Mais le véritable motif de sa démission, étoit l'abus qu'il avoit fait de son autorité dans une charge que l'absence du dictateur rendoit trop considérable, & que le peuple ne pouvoit plus souffrir cet excès de puissance, que Trebellius & Dolabella, tous deux Tribuns, rendoient d'autant plus odieuse, qu'ils ne l'exerçoient que dépendamment de celle de Marc-Antoine. Ces troubles auroient dû suffire pour rappeller César à Rome, & lui faire rompre les liens qui le retenoient en Egypte : mais l'amour de la patrie n'eut pas

An de Rome. 707.

An de Rome. 707.

ce pouvoir sur lui; il fallut quelque chose de plus fort, & que des sentimens de gloire l'arrachassent à ceux de la tendresse.

Pharnace, fils du fameux Mithridate, avoit obtenu des Romains le Royaume du Bosphore, après la mort de son pere; mais ayant l'ambition de n'être pas moins grand que lui, il s'étoit rendu maître de la Colchide, ensuite de toute l'Arménie & de divers autres lieux, en l'absence de Dejotarus, Tetrarque de ce Royaume. César dans un autre tems auroit marché en personne contre Pharnace; mais ne pouvant encore se séparer de Cléopatre, il se contenta d'envoyer Domitius Calvinus, avec ordre de rassembler toutes les troupes que la République tenoit dispersées en Asie, & de combattre le Prince rebelle, s'il ne se soumettoit de lui-même. Domitius, que Déjotarus & Ariobarzane joignirent, eut bientôt formé une armée capable de réduire Pharnace, si elle avoit eu un meilleur chef; ou que ce chef eût voulu entrer en négociation avec l'ennemi qui commençoit à se défier de ses forces. Plein de confiance, il attaqua près de Nicopolis en Mysie, le Roi de Pont qui secondé de la fortune demeura victorieux.

XV. Pharnace bat les Romains.

Ce succès inespéré lui acquit tout ce qui restoit à assujettir du Royaume de

Pont. Mais prêt à entrer dans la Bithynie, où il espéroit être aussi heureux que son pere, il fut arrêté dans ses desseins par la nouvelle de la défection d'Asander qu'il avoit laissé gouverneur du Bosphore. Tandis qu'il se disposoit à aller punir ce sujet infidelle, il apprit que César venoit venger la défaite de Domitius, & qu'il avoit déjà quitté l'Egypte. Le seul nom de César allarma plus Pharnace que toute la réputation des légions Romaines: il lui envoya à l'instant demander la paix, allégant que la dureté de Déjotarus son ennemi déclaré l'avoit contraint de recourir aux armes pour éviter une entiere oppression. César qui connoissoit le caractere de Pharnace & ses desseins, parla à ses ambassadeurs avec une bonté extraordinaire, la premiere & la seconde fois qu'ils se présenterent devant lui; mais jugeant à propos de montrer son ressentiment, il leur reprocha à la fin l'ingratitude de leur maître envers Pompée son bienfaicteur, & ajouta, qu'autant qu'il prenoit de plaisir à pardonner les injures particulieres, autant il étoit porté à punir celles que l'on faisoit à la République.

An de Rome. 707.

Les effets suivirent les menaces, & le même jour de cette réponse, César attaqua Pharnace, qui se défendit assez long-tems au milieu de ces chariots

XVI. Il est vaincu par César.

An de Rome. 707.

armés dont les Scythes se servoient encore alors. A la fin les légions ayant surmonté les obstacles qui les empêchoient de joindre de près les ennemis, elles ne tarderent pas à remporter la victoire. Pharnace vaincu pouvoit encore se défendre dans le Bosphore, & tâchoit de s'y retirer, quand Asander s'opposa à son passage, & le tua : juste châtiment d'un fils rebelle & d'un ingrat ami. César peu flatté d'une pareille victoire, dit, que Pompée auroit acquis sa gloire à peu de frais, s'il n'avoit eu à combattre que de semblables ennemis.

Ce qu'il écrivit à Rome à Anicius son ami, en lui parlant de cette victoire, est du moins aussi modeste que ce qu'il en avoit dit ; car c'est se tromper que de trouver de l'orgueil & de la vanité dans cette lettre si concise & si connue, qui ne comprenoit que ces trois mots : *Veni*, *vidi*, *vici* ; puisqu'ils ne marquent en effet, que la facilité qu'il avoit eue à vaincre, par le peu de résistance de Pharnace.

Ce Prince étant le dernier ennemi que les Romains eussent désormais en Asie, la présence de César n'y fut plus nécessaire que pour y régler des affaires qui ne le devoient être que par lui-même. Il donna à Ariobarzane le gouvernement d'Arménie, celui de Judée

à Hircan & à Antipater, & celui du Bosphore à Mithridate son ami qui l'avoit servi fidellement. Il repassa ensuite avec tant de célérité en Italie, que l'on y fut aussi surpris de son retour que de sa prompte victoire.

An de Rome. 707.

Ciceron & les autres partisans de Pompée, vinrent au devant de César avec l'empressement ordinaire aux amis, & il les reçut aussi comme s'ils eussent toujours été les siens; on ne sauroit dire combien cette modération inespérée après tant de succès, & cette affabilité aimable lui gagnerent l'affection des Romains. Sa dictature annuelle expiroit; on ne la renouvella pas: mais il fut encore nommé consul, & il eut pour collégue M. Emilius Lepidus. Il n'eut pas le plaisir de séjourner longtems à Rome; car apprenant que la faction de Pompée, qu'il regardoit comme détruite avec lui, reprenoit de nouvelles forces, animée par Scipion, Caton, & Juba Roi de Mauritanie, il comprit qu'il falloit ou l'éteindre dans ses premiers commencemens; ou s'exposer à une guerre qui pourroit être plus dangereuse que la précédente.

An de Rome. 708.

Mais lorsqu'il se préparoit à partir, ces mêmes soldats qui l'avoient suivi en toutes ses guerres se mutinerent, demandant insolemment & la récompense de leurs anciens services, & leur

An de Rome. 708.

congé. Tout autre que lui les auroit flattés dans une conjoncture si pressante, ou les auroit appaisés, en leur promettant après la fin de cette guerre, ce qu'ils vouloient avant que de la commencer. Il s'y prit d'une maniere toute différente. « Eh bien ! leur dit-il, re» posez-vous : d'autres partageront avec » moi l'honneur de l'expédition d'Afrique. » Ce congé injurieux, donné avec un air d'indifférence, fit honte à ceux qui venoient de le demander : sentant la lâcheté de leur conduite, ils proposerent eux-mêmes d'être décimés, & d'expier leur faute par le sang de ceux sur qui tomberoit le sort. César touché de leur repentir leur pardonna, & les conduisit en Afrique.

XVII. César passe en Afrique.

En attendant qu'ils pussent tous s'embarquer, César fit le trajet avec peu de troupes, & mit pied à terre en Afrique, comme s'il eût été suivi de toute son armée, qui vint bientôt après. Il y fut quelque tems sans munitions, & ayant à peine de quoi subsister ; mais sa patience surmonta une partie de ses besoins, & son attention subvint à tout. Il ne cherchoit que l'occasion de combattre, & les ennemis l'évitoient. Pour la faire naître malgré eux, il feignit de vouloir assiéger Thapse, ville qui est aujourd'hui du Royaume de Tunis, & qui étoit si considérable alors, qu'il va-

loit mieux riſquer une bataille, que de perdre une telle place. Il ne l'eut pas plutôt inveſtie, que Scipion & Juba qui commandoient deux corps d'armée ſéparés, ſe joignirent, & vinrent camper près de Céſar.

An de Rome. 708.

XVIII. Il défait le reſte du parti de Pompée.

La bataille ſe donna, mais il y eut peu de ſang répandu : les troupes oppoſées à Céſar s'enfuirent après un léger combat, & le laiſſerent maître du champ de bataille, & de leur camp. Thapſe, Adrumet & Zama ſuivirent la fortune du vainqueur, & lui ouvrirent leurs portes. Caton ſe retira à Utique, Juba & Petreïus ſe tuerent l'un l'autre de déſeſpoir, & toute la Mauritanie ſe ſoumit à la République. P. Sitius un des Lieutenans de Céſar ne fut pas moins heureux que ſon Général; car ayant rencontré Afranius & Fauſtus, comme ils ſe retiroient en Eſpagne avec les débris de leur armée, il défit ce reſte de troupes, & fit priſonniers les deux chefs, qui furent tués enſuite dans une ſédition. La fortune de Céſar voulut encore que Scipion & pluſieurs Sénateurs qui paſſoient en Eſpagne, où étoit le rendez-vous général, fuſſent pouſſés dans la flotte de Sitius, qui les força tous à périr, ou par les mains de ſes ſoldats, ou par les leurs propres.

XIX. Mort de Caton.

Il ne reſtoit plus que Caton de tous les généraux qui s'étoient attachés à

An de Rome. 705.

Pompée. Tant qu'il crut pouvoir soutenir son parti dans Utique, où il avoit établi une maniere de Sénat composé de trois cens Sénateurs, il donna tous les ordres que sa sagesse & son courage lui dictoient pour une derniere défense. Mais s'appercevant que les habitans ne pensoient pas comme lui, & qu'ils étoient peu d'humeur à soutenir un siége, il prit la résolution philosophique de ne pas survivre à tant de malheurs. Mais ne voulant pas engager ses amis dans sa ruine, il conseilla aux uns de se sauver par mer, & aux autres de recourir à la clémence de César : puis après les avoir embrassés, comme s'il leur eût dit un dernier adieu, il s'entretint avec eux le reste du jour des plus belles maximes de la morale, & leur prouva que l'homme vertueux est toujours libre, heureux & content, & que le méchant au contraire, est toujours esclave & malheureux.

Ses fils qui connoissoient son caractere mieux que ne faisoient ses amis, jugerent de son dessein par ces sérieux entretiens, & à l'heure du souper, cacherent son épée sans qu'il le remarquât. Il passa une partie de la nuit sur son lit à lire le Phœdon de Platon, qui est un dialogue sur l'immortalité de l'ame. A la fin de sa lecture il chercha son épée ; & ne la trouvant point, il ordon-

na de la lui rapporter sur le champ. Il en essaya aussitôt la pointe, craignant qu'elle ne fût pas en état de le percer; & la sentant propre à son dessein, il plaça cette épée près de lui, & dit d'un air content: « Je suis maître de moi-» même. » Il relut encore deux fois le Phœdon, & s'endormit à la fin. Au point du jour il se réveilla, & prit son épée, & se la plongea dans le corps. Au bruit qu'il fit en tombant sur son lit après s'être percé, & en renversant une table qui en étoit proche, sur laquelle il avoit tracé quelques figures de géométrie, ses esclaves entrerent dans sa chambre, où bientôt ses enfans réveillés par leurs cris, accoururent.

An de Rome. 708.

Ils virent leur pere nageant dans son sang, & ses entrailles sortant par l'ouverture de la plaie. Il avoit encore les yeux ouverts, ce qui fit croire à son médecin, que la plaie n'étoit pas sans remede. Il la referma en effet, après avoir remis les boyaux qui n'étoient point offensés, & il renversa doucement le malade sur son lit. Caton avoit été sans sentiment pendant toute l'opération; il revint à lui-même par le secours des remedes, repoussa son médecin, condamna ses soins, rouvrit lui-même sa blessure, & expira ainsi à la vue de ses enfans & de ses amis. Ainsi mourut le plus austere, le plus intrépide, & le

An de Rome. 708.

plus juste des Romains. César, sincere admirateur de ce vertueux ennemi, le regretta & se plaignit qu'il lui eût envié par sa mort la gloire de lui sauver la vie, & de devenir son ami.

Personne n'étant plus en état de s'opposer en Afrique à l'autorité de César, il repassa en Europe, & revint triompher à Rome. Comme le peuple y étoit toujours sensible à la gloire des conquêtes, César ne manqua pas de parler des siennes, & de faire entendre qu'il avoit soumis un pays si vaste & si abondant, qu'il pouvoit seul fournir tous les ans à Rome deux cens mille boisseaux de froment, & trois millions de livres d'huile. Il régla lui-même l'ordre & la durée de son triomphe, qui fut de quatre jours consécutifs. Le premier, qui étoit pour la conquête des Gaules fit voir sur de grands cartouches trois cens différens peuples, & leurs noms, huit cens villes conquises, & plusieurs batailles gagnées aux dépens de plus d'un million d'ennemis qui y avoient perdu la vie. Le second jour fut destiné à triompher de l'Egypte; le troisieme, du rebelle Pharnace; & le quatrieme, de Juba Roi de Mauritanie. Il n'eut garde de faire de l'infortune de ses compatriotes la matiere d'un autre triomphe.

XX. Magnifique triomphe de César à Rome.

La magnificence de cette fête surpassa

passa tout ce que l'on avoit vu jusqu'alors. César monté sur un char éclatant, couronné de lauriers, & précédant ses légions victorieuses, parvint de cette maniere jusqu'aux degrés du capitole, qu'il monta à genoux. Quarante éléphans rangés en haie des deux côtés, chargés de girandoles garnies de flambeaux, éclairoient ce spectacle. Les vases d'or & d'argent, & les statues de même métal, dont on se servoit en ces sortes de fêtes, y étoient en si grand nombre, qu'ils furent estimés soixante & cinq mille talens, (c'est environ douze millions de notre monnoie,) sans compter dix-huit cens vingt-deux couronnes du poids de quinze mille trente-trois livres, toutes présentées à César, selon la coutume de ces tems-là, par les Princes vaincus, ou par les villes quand elles se soumettoient. Outre toutes ces richesses, il s'étoit acquitté envers ses soldats des récompenses qu'i leur avoit promises au commencement de la guerre civile, chaque soldat ayant reçu près de deux mille francs en argent. Les centurions ou capitaines, & les autres Officiers supérieurs ou subalternes avoient reçu aussi, à proportion du rang qu'ils tenoient dans les troupes. Il ajouta encore à cette libéralité le don de quantité de terres hors de l'Italie.

An de Rome. 708.

An de Rome. 708.

Le peuple eut sa part des bienfaits de César, qui donna à chacun dix boisseaux de blé, dix livres d'huile, & cent petits sesterces au-delà des 300 qu'il s'étoit auparavant engagé à leur départir; (le sesterce valoit à peu près deux sols & demi de notre monnoie.) Sa libéralité ne s'arrêta pas là; il fit servir en public vingt-deux mille tables, où tous ceux qui le voulurent furent admis. Les spectacles suivirent le festin. On donna des combats de deux mille gladiateurs, des batailles terrestres & navales, où l'on vit jusqu'à quatre & cinq mille combattans de chaque côté, des jeux de toutes les especes, & enfin des comédies. La solennité de ces fêtes attira tant d'étrangers à Rome, que la plupart n'y trouverent point de logement, qu'un grand nombre d'hommes fut étouffé dans la foule, & que deux Sénateurs y périrent.

Autant que César avoit prodigué de richesses, autant on lui prodigua de titres honorables, dont le plus considérable fut celui de maître des mœurs, pour trois ans, comme si le nom de censeur eût été trop peu de chose pour lui. Il sembloit à voir tout le monde s'empresser à lui décerner les plus grands honneurs, que l'on n'en rassembleroit jamais assez : ce qui dans les uns procédoit d'amour & d'estime, & dans les

autres, d'adulation & de crainte; car une infinité de gens appréhendoit toujours de revoir le tems de Marius, & de Sylla : mais l'extrême politesse de César & sa bonté naturelle les rassurerent bientôt.

An de Rome. 708.

XXI. Administration, & loix de César.

Cependant César se livroit tout entier aux soins de la République : il changea les loix qui ne convenoient pas à ses desseins, & en fit d'autres plus conformes. Il ordonna qu'à l'avenir le Sénat seul & les chevaliers administreroient la justice, & il limita les excessives dépenses des riches. Et parce que les guerres passées avoient prodigieusement diminué le nombre des habitans de Rome, afin de porter au mariage ceux qui en redoutoient plus les suites que les liens, il établit des pensions pour ceux qui auroient un certain nombre d'enfans. Ayant aussi reconnu par sa propre expérience l'abus d'un long commandement dans les provinces éloignées, il statua que tout préteur ne régiroit jamais la même province plus d'une année ni un consul plus de deux ans après le tems de sa légitime fonction expiré.

XXII. Réformation du calendrier.

Il porta son attention jusqu'à régler, s'il faut ainsi dire, les jours, en réformant le calendrier. Numa second Roi de Rome n'avoit à la vérité rien négligé, pour donner au cours de l'année plus d'ordre qu'il n'y en avoit de son tems;

An de Rome. 708.

mais comme on n'y connoissoit que les années Lunaires, leur imparité d'onze jours & un quart avec les années Solaires, avoit jeté tant de confusion dans les mois, que personne ne savoit leur véritable durée. César, après de longues conférences aveç les plus fameux mathématiciens, touchant la maniere de compter les années & la distribution des jours du mois, déclara qu'à l'avenir l'année suivroit le cours du Soleil; qu'elle seroit de trois cens soixante & cinq jours, & que de quatre ans en quatre ans, on en intercaleroit un qui la feroit nommer année Bissextile. Et c'est d'une telle réformation que ce calendrier a été nommé Julien, du nom de Jules, de même que le Grégorien a pris le sien de Grégoire XIII. Catulle le plus célebre de tous les poëtes Latins par ses épigrammes, vivoit alors.

CATULLE.

Les deux fils de Pompée occupés de leurs intérêts, pendant que César paroissoit l'être du bien public, avoient relevé leur parti en Espagne, où la mémoire de leur pere étoit encore en vénération, & venoient d'y former une armée, à laquelle Labiénus, & d'autres excellens officiers s'étoient joints, les uns par mécontentement, & les autres par ambition. César se prépara à passer en Espagne, revêtu d'un nouveau consulat & même de la dictature annuelle, &

XXIII. César va en Espagne pour combattre les deux fils de Pompée.

Lépidus le suivit en qualité de Général de la cavalerie, bien qu'il fût aussi consul.

An de Rome. 709.

César toujours diligent en ses entreprises arriva en Espagne, lorsqu'on l'y attendoit le moins, & pendant que Cneïus Pompeïus l'aîné des deux freres pressoit le siége d'Ulla, ou d'Ulia dans la Bétique, & que le plus jeune étoit à Cordoue avec une très-forte garnison. Il y alloit de l'honneur du Dictateur de commencer la campagne par le secours de la place assiégée. L'accès n'en étoit pas possible. César feignit d'aller à Cordoue, & cette feinte sauva Ulia que Sextus quitta pour conserver la ville qu'il croyoit menacée. César lui tendit un semblable piege, afin de l'engager à une bataille, & il marcha droit à Attegua, ville importante, & le magasin de l'armée ennemie. Mais Cneïus & Sextus évitant une action générale, ne firent que jeter du secours dans la place, qui fut obligée de se rendre après une vigoureuse défense. Cette réduction donna l'exemple aux autres villes, qui capitulerent à la vue de César : & alors la crainte qu'eurent les fils de Pompée d'être abandonnés de leurs soldats, les fit résoudre à donner la bataille. Ils campoient dans la plaine de Munda, fort près du camp de César qui les suivoit par-tout.

L'envie & la nécessité de combattre

An de Rome. 709.

exciterent de part & d'autre les chefs à se saisir des postes propres à faciliter la victoire. Cneïus dès la pointe du jour rangea son armée en bataille, sur une éminence favorable à son infanterie, & qui couvroit en même-tems sa cavalerie, en laquelle consistoit sa principale force. César rangea aussi ses troupes & les fit sortir de ses retranchemens : mais lorsqu'il paroissoit devoir les mener à la charge, tout d'un coup il leur fit faire halte. Cet ordre sembla si nouveau à son armée, qu'elle en murmura, ne comprenant pas que c'étoit afin d'engager l'ennemi à descendre du côteau qu'il occupoit, & à l'attaquer avec plus de facilité. Cneïus ne jugeant pas mieux du dessein de César, & l'imputant à foiblesse, s'avança & perdit l'avantage de son poste. Le combat commença, & fut terrible. Les troupes de Cneïus étoient en partie les mêmes, qui après la défaite d'Afranius & de Petreïus avoient repris les armes, au préjudice d'un serment de fidélité qu'elles avoient prêté à César. On se battit pendant plusieurs heures avec une fureur extraordinaire, & César ne fut jamais plus en danger que ce jour-là. Il se mêla plusieurs fois avec les ennemis, en criant à ses soldats : „ N'êtes-vous pas „ honteux de me livrer à des enfans ? „

Ce reproche redoubla le courage des légions de César, qui chargerent avec

tant d'ardeur & d'opiniâtreté, que l'ennemi ne pouvant plus résister prit la fuite, & laissa trente mille morts sur le champ de bataille. La perte du vainqueur fut très-grande, & César avoua souvent depuis, qu'ailleurs il avoit combattu pour la gloire, mais qu'à Munda il avoit combattu pour la vie. Varus & Labiénus périrent les armes à la main. Pour Cneïus, escorté de quinze cens chevaux, il se retira à Carteïa, que quelques auteurs croient être Gibraltar, dans le dessein de se sauver par mer. Mais Didius Lieutenant de César le suivit de si près, qu'il ne lui fut pas possible de s'embarquer. Contraint, pour derniere ressource, de s'enfermer dans une tour, il y fut assiégé, & s'y défendit jusqu'à ce qu'abandonné de ceux qui s'y étoient retirés avec lui, on le tua dans un souterrain où il espéroit se cacher. Sextus se sauva plus heureusement de Cordoue, & se déroba à toutes les recherches des ennemis.

An de Rome, 709.

XXIV. Bataille de Munda où César est victorieux.

On avoit jusqu'alors estimé la modération de César qui n'avoit point voulu triompher des Romains. Moins prudent & moins modeste après la victoire de Munda, il rentra en triomphe à Rome. Le défaut des acclamations ordinaires, & les discours des grands & du peuple lui apprirent le mécontentement général, de voir ainsi insulter à la mémoire & à la

XXV. César entre en triomphe à Rome.

An de Rome. 709.

postérité du grand Pompée. Les amis de César interpréterent autrement sa conduite, & l'imputerent à une politique nécessaire, comme s'il eût voulu apprendre à la République par ce dernier triomphe, que toutes sortes de guerres avoient cessé, & qu'elle jouiroit désormais d'une profonde paix. César fit ensuite la recherche des pauvres citoyens qui recevoient du blé du public, il en trouva trois cens vingt mille qu'il réduisit à cent cinquante mille.

XXVI. Honneurs rendus à César.

César ne voyoit plus personne au dessus de lui à Rome & dans le monde entier. Le Sénat obligé à lui rendre de nouveaux respects, s'en acquitta par les honneurs infinis qu'il lui décerna, soit en lui donnant la dictature à perpétuité, & le consulat pour dix ans, soit en lui laissant le commandement de toutes les armées de terre & de mer, & en le faisant arbitre absolu des deniers publics, qu'il pouvoit dispenser ou lever à sa volonté. A ce pouvoir, auquel il ne manquoit plus que le titre de Roi, on ajouta celui de libérateur, qui fut inséré dans les fastes ou registres publics, & on éleva un temple à la liberté, en l'honneur du glorieux libérateur. Enfin on poussa l'adulation jusqu'à détourner en faveur de César le sens propre du titre d'*Imperator*, que les soldats donnoient d'ordinaire à leurs généraux après une bataille gagnée,

à un ſens différent, qui déſignoit l'autorité ſouveraine. Ce nom auſſi bien que celui de Céſar, paſſa depuis à ſes ſucceſſeurs, quand l'état monarchique fut fixé.

An de Rome. 709.

Le titre de cenſeur perpétuel lui fut encore conféré, afin que tous les genres de puiſſance ſe réunîſſent en ſa perſonne. Quant au conſulat, il le dépoſa preſqu'auſſitôt qu'il l'eut reçu, & il le fit paſſer ſur C. Fabius & C. Trebonius, qui l'exercerent le reſte de l'année, à la réſerve de quelques heures; car Fabius étant mort le dernier jour de ſa magiſtrature, mais avant que le jour entier fût révolu, Céſar pour remplir le tems qui manquoit, ſubſtitua Caninius Rebilus au conſul mort; ce qui fournit la matiere d'une plaiſanterie à Ciceron, qui remarqua comme un événement bien ſingulier, que l'on n'avoit ni bu ni mangé durant tout le conſulat de Caninius, & que le nouveau magiſtrat avoit montré tant de vigilance dans l'exercice de ſa charge, qu'il ne s'étoit point endormi dans ſon miniſtere. Ce ridicule jeté ſur le conſulat, contribua beaucoup à l'avilir: preſque perſonne ne le garda plus l'année entiere, & ſon autorité fut dans la ſuite abſorbée par celle des empereurs.

XXVII. Aviliſſement du conſulat, & pouvoir arbitraire de Céſar.

La diſpoſition que Céſar venoit de faire du conſulat ſans en communiquer ni avec le Sénat ni avec le peuple, dans un tems où il n'innovoit rien à l'égard des

An de Rome. 709.

autres magiſtratures, faiſoit croire qu'il conſerveroit toujours le droit des élections à ceux qui l'avoient. Mais on fut bientôt détrompé : il nomma d'autorité à toutes les charges, & aboliſſant l'ancien uſage de tirer les Provinces au ſort, il y envoya de lui-même des gouverneurs ſans prendre l'avis du Sénat. Comme la vaſte étendue de l'empire requéroit plus de Préteurs que de Queſteurs qu'il n'y en avoit, César accrut le nombre des premiers jusqu'à ſeize; & des derniers, jusqu'à quarante.

XXVIII. Changemens faits par César.

Au commencement de la guerre il avoit promis tant de titres & d'honneurs à ceux qu'il vouloit s'attacher, que n'en ayant point aſſez à donner, il admit toutes ſortes de gens au rang des Sénateurs, ne rebutant ni ſoldats ni deſcendans d'affranchis, de ſorte que le Sénat ſe trouva composé de neuf cens perſonnes. Il accorda auſſi à pluſieurs la qualité de patricien & de conſulaire, malgré la baſſeſſe de leur naiſſance; & cela paſſa en coutume chez les empereurs, qui à leur avenement honoroient toujours quelqu'un de ces titres, ſoit qu'on les méritât ou non. Il diſtribua quantité d'argent & des terres à ſes amis; mais ſes libéralités ne s'étendant point à tous ceux qui avoient eſpéré d'y participer, ils ſe déchaînerent contre lui par leurs diſcours & par une infinité de libelles. Il tranſpor-

ta l'intendance des deniers publics, des Questeurs aux Ediles, qui la perdirent dans la suite; car l'administration des finances fut confiée à des Préteurs. Il créa six Ediles, deux desquels étoient curules & les quatre autres plébéïens.

An de Rome 710.

César reprit le consulat l'an 710 où il eut pour collégue Antoine, qui étoit aussi général de la cavalerie. Il s'appliqua cette année très-sérieusement à régler le gouvernement, & pardonna en général à tous ceux qui avoient pris les armes contre lui. L'humanité & la clémence qui lui étoient naturelles, le porterent plutôt que la politique à accorder cette amnistie générale; & peut-être que les cruautés qu'il avoit vu exercer à Sylla, dont pour cette raison il détestoit la mémoire, avoient encore augmenté son penchant à la douceur. L'attention qu'il eut à faire rétablir les statues de Pompée, lui attira bien des louanges, Ciceron qui pensoit toujours avec noblesse, dit à ce sujet, que César avoit mérité des statues en relevant celles de Pompée. La seconde année de la réformation du calendrier, Antoine fit une loi, qu'à l'avenir le mois nommé jusqu'alors *Quintilis* s'appelleroit *Julius*, du nom de Jules-César.

XXIX. Maniere dont César se conduit.

Au milieu des louanges & des flatteries prodiguées à ce maître souverain de la République, il s'en falloit beaucoup

An de Rome. 710.

que le Sénat & même le peuple fussent contens de lui. On le traitoit assez hautement d'usurpateur, & on ne lui épargnoit pas les railleries piquantes. Il n'ignoroit rien de tout ce qui se disoit; mais il feignoit ou de l'ignorer, ou de le mépriser. Quelqu'un lui ayant fait connoître les auteurs de divers libelles où il étoit fort maltraité, il ne voulut ni les réprimer, ni les punir. Sans se mettre en peine de plaire, il suivoit toujours ses desseins, où l'on remarquoit toujours du génie & de l'élévation. Tel fut le projet d'un temple au Dieu Mars, celui d'un nouveau théâtre supérieur à celui de Pompée, & l'établissement d'une Curie sous le nom de Julia. Il fit rebâtir Carthage & Corinthe, & envoya des colonies dans ces villes autrefois si célebres. Il entreprit d'applanir diverses montagnes d'Italie, de dessécher le marais Pontine auprès de Rome, & quelques lacs nuisibles au public, & enfin de percer l'isthme du Peloponese près de Corinthe.

Ses projets de guerre étoient encore plus considérables. Il se proposoit d'aller attaquer les Parthes pour venger la mort de Crassus, de conquérir ensuite l'Hircanie, & le pays des Scythes, en rangeant les côtes de la mer Caspienne, & ensuite de revenir à Rome par la Germanie & les Gaules. Mais une mort trop prompte anéantit ces vastes projets,

& ne le laissa jouir que cinq mois de ce pouvoir souverain & arbitraire qui lui avoit tant coûté à acquérir, & dont il devoit faire un si noble usage.

An de Rome. 710.

Plus son autorité paroissoit affermie, & plus elle lui annonçoit sa fin prochaine. L'esprit ordinaire & avantageux aux Républiques, où chaque particulier attend son élévation de ses talens, (ce qui auroit lieu aussi dans un état monarchique, si l'on vouloit,) subsistoit toujours à Rome, & étoit une source intarissable d'envie & d'animosité, qui menaçoit la vie de César, tandis qu'on l'égaloit aux dieux, qu'on le nommoit pere de la patrie, qu'on célébroit le jour de sa naissance par des sacrifices, qu'on frappoit des médailles en son honneur, qu'on lui élevoit des statues & même des temples. Je sais que plus d'un historien a prétendu, que le Sénat ne faisoit qu'exécuter les ordres de César, en lui rendant des hommages si outrés; mais d'autres nous apprennent que ce culte fut volontaire & libre.

Quoi qu'il en soit, le mécontentement des Romains éclata un jour que le Sénat en corps étoit venu au temple de Vénus informer le dictateur d'un décret qui avoit été nouvellement rendu en sa faveur. Car soit par défaut d'attention, soit à dessein, César ayant reçu ce compliment avec froideur & sans au-

An de Rome. 710.

cun signe de sensibilité, cette marque de mépris irrita tellement le Sénat, qu'il s'en plaignit sans ménagement, & dit hautement que César affectoit avec excès des manieres de souverain. Remarquant lui-même qu'il s'étoit rendu odieux à la noblesse de Rome, il tâcha de se réconcilier avec elle par des manieres plus honnêtes & plus modestes. Quelqu'un l'ayant un jour traité de Prince & de Roi, il répondit : » Je m'appelle César. » Cette modération étoit souvent démentie par des maximes ambitieuses & tyranniques qui lui échappoient. On lui entendit dire, par exemple, plus d'une fois, que le terme de République, étoit un mot vague & vide de sens; & que l'abdication que fit Sylla de la dictature, étoit une preuve de son peu d'esprit.

Le peuple auparavant si attaché à César, rabattit alors beaucoup de son affection pour lui, & ne lui pardonna pas d'avoir déposé de sa pure autorité des Tribuns, pour avoir fait emprisonner quelques particuliers, qui s'étoient ingérés d'eux-mêmes de couronner ses statues. Il reconnut principalement à la fête des Lupercales, qui se célébroit à l'honneur du dieu Pan, que ce même peuple qu'il supposoit favorable à son ambition, la détestoit. Car un jour qu'il assistoit à une de ces fêtes,

assis dans une chaise d'or, environné d'ornemens triomphaux, Antoine ayant fendu la presse pour s'avancer vers le Tribunal de César, & lui présenter une couronne, il n'y eut que très-peu de personnes qui applaudirent à son action : au lieu que tout le monde battit des mains, lorsque le dictateur refusa la couronne qu'on lui offroit. Et ce même Antoine s'obstinant à la lui faire recevoir, & César à la refuser, on entendit redoubler les cris de joie de toutes parts.

An de Rome. 710.

Ce jeu concerté entre César & Antoine, fit comprendre au premier ce qu'il devoit attendre du peuple; & afin de ne le pas aigrir davantage, il ordonna que l'on portât la couronne au capitole. Cependant il resta si consterné de l'épreuve inutile qu'il avoit faite, que le soir il avoua à ses amis, que la vie lui étoit à charge, & qu'il présenteroit volontiers sa tête à qui voudroit la lui couper. César dans sa grandeur étoit malheureux, comme le sont tous les tyrans. Son esprit étoit tantôt dévoré d'inquiétudes, & tantôt plein d'une confiance téméraire & aveugle. Ayant été averti de se fier un peu moins à D. Brutus, au lieu de profiter de l'avis, il répondit au dénonciateur d'un ton ironique, en montrant sa poitrine : » Vous croyez qu'il daigne penser à

An de Rome. 710.

» moi, & qu'il me juge digne de sa » haine? » Quelquefois il disoit, qu'il aimeroit mieux être tout d'un coup assassiné, que de craindre toujours de l'être. Puis il ajoutoit, que la République avoit plus d'intérêt que lui-même à souhaiter qu'il vécût : qu'il avoit acquis autant de gloire & de crédit qu'un mortel en pouvoit désirer ; mais que Rome seroit accablée de guerres civiles, plus sanglantes que toutes les autres, aussitôt qu'il auroit cessé d'être. César soupant un jour avec Lépidus, quelques autres favoris, & d'autres Romains, & disputant avec eux sur le genre de mort le plus à souhaiter; il dit que c'étoit la mort subite & imprévue, triste pressentiment de ce qui devoit lui arriver, qui néanmoins ne le rendit pas plus précautionné; au contraire il congédia sa garde Espagnole, se croyant assez bien gardé par le nombre considérable de ceux qui lui étoient attachés. Mais cette téméraire sécurité lui fut fatale, & facilita à ses ennemis le dessein de l'assassiner.

XXX. Conspiration contre César.

Ce dessein fut concerté avec un secret admirable entre trois cens Sénateurs, dont Brutus & Cassius, préteurs l'un & l'autre, étoient les chefs, eux à qui César avoit donné la vie à la bataille de Pharsale. Le nom de Brutus n'avoit point cessé d'être respecté à Rome, de-

puis le fiecle où le premier conful de ce nom devint le libérateur de fa patrie. Les ftatues élevées à l'honneur de ce grand homme, étoient regardées en quelque forte comme des cautions de la liberté publique. Ce fut aux pieds d'une de ces ftatues que l'on trouva écrits ces deux mots funeftes à Céfar, *Utinam viveres*! (Que Brutus ne vît-il!) Les billets jetés fur le Tribunal où le préteur Brutus rendoit la juftice, avoient le même fens que cette infcription, & ils contenoient ces paroles : (Tu n'es pas fans doute le vrai Brutus ; car tu dors.) Tous ces traits partoient de Caffius, qui ne pardonnant point à Céfar d'avoir nommé Brutus premier préteur, lorfqu'il croyoit le devoir être par fon âge, étoit bien aife de fe venger de cet affront : piqué d'ailleurs que Céfar ne lui eût pas permis de donner un fpectacle au peuple. Le public ignora longtems ces rufes de Caffius ; mais Céfar les favoit fi bien, que fes amis lui confeillant de fe défier d'Antoine & de Dolabella, il leur répondit : » Ce ne font » pas ces beaux garçons, ces hommes » parfumés, que je dois appréhender, » mais plutôt ces hommes pâles & mai- » gres qui fe piquent d'auftérité. » Plufieurs autres traits prouvent que Céfar foupçonnoit quelque confpiration contre fa vie ; & néanmoins il fe com-

An de Rome. 710.

portoit comme s'il n'eût eu rien à craindre. Il se disposoit toujours à la guerre contre les Parthes ; déjà dix légions & dix mille chevaux marchoient en Asie, & il seroit parti lui-même quatre jours avant celui de son assassinat, si les bruits répandus exprès par les conjurateurs, que les oracles des Sybilles prédisoient que les Parthes ne seroient vaincus que par un Roi, n'eussent retardé le départ de César qui voulut donner à Cotta le tems d'assembler le Sénat, & de demander pour lui le titre de Roi.

An de Rome. 710.

Cotta ne cacha point l'intention de César, & Cassius l'ayant sue, alla chez Brutus pour lui demander s'il iroit au Sénat le jour que le dictateur seroit déclaré Roi : „ Je n'irai point, (répon-„ dit Brutus.) Mais si vous y êtes appel-„ lé, (dit Cassius,) que ferez-vous ? Je „ parlerai alors en Romain, (répliqua „ Brutus ;) & si c'est le dernier moment „ de ma vie, il ne m'importe, je l'aurai „ au moins employé à défendre la li-„ berté de ma patrie. Eh ! qui sera le „ véritable Romain qui vous laissera „ mourir seul pour une si juste cause ? „ (interrompit Cassius.) Sachez Bru-„ tus que ces billets répandus à Rome, „ partent de tout ce qui y tient le pre-„ mier rang. On exige des préteurs „ ordinaires des jeux, des spectacles ; „ mais à Brutus dont le nom seul est

„ l'effroi des tyrans, on demande qu'il „ les immole à la République, on attend de lui le premier signal de leur „ perte, & alors tout le monde le suivra. „

Brutus tomba dans une profonde rêverie après le départ de Cassius. Porcie sa femme, remarqua que l'esprit de son époux étoit plus agité que de coutume; & la nuit, étant couchée auprès de lui, elle le pressa de lui dire le sujet de son trouble. Brutus qui craignoit le mauvais succès de la conjuration, crut ne la devoir pas révéler à une femme, de peur que la crainte des supplices ne lui fît peut-être un jour trahir le secret. Porcie offensée de son silence, se déchira le visage, & lui dit: » Voyez, „ Brutus, si les peines m'effrayent, & si „ Porcie sera jamais rien d'indigne de la „ fille de Caton. „ Le discours & le courage de Porcie engagerent Brutus à lui parler avec confiance, & à ne lui rien cacher de la conspiration, qu'elle approuva. L'estime universelle que Brutus s'étoit acquise, multiplia promptement les conjurés, qui remirent l'exécution au jour des Ides de Mars, qui dans ce mois-là étoit le quinzieme.

Si l'on ajoute foi aux remarques pueriles des historiens de ce tems-là, les songes & les prodiges présagerent le meurtre de César. Spurina, augure de beaucoup de réputation, lui prédit que

An de Rome. 710.

le jour des Ides il feroit en grand danger. Lui-même rêva une nuit qu'il étoit enlevé au Ciel, & que Jupiter lui tendoit la main pour le recevoir. Calpurnie fa femme fongea que l'on affaffinoit fon mari entre fes bras. Il arriva même qu'en s'éveillant, agitée de l'horreur de ce fonge, la porte de la chambre où ils couchoient, s'ouvrit d'elle-meme avec tant de bruit, qu'ils en furent furpris l'un & l'autre. Elle avoit à force de prieres & de larmes obtenu de lui qu'il ne fortiroit point le jour des Ides : mais Brutus Décimus (différent de Marcus Brutus) qu'il croyoit le meilleur de fes amis, & qui étoit pourtant de la conjuration, le fit changer de réfolution, fous prétexte qu'on l'attendoit au Sénat ; & lui dit qu'il étoit honteux à Céfar de fe régler fur les rêves de fa femme, & de ne vouloir fortir de fa maifon qu'après un fonge agréable de Calpurnie. Il fe rendit à cette raifon & à ce reproche quoiqu'avec répugnance, & fe mit en chemin. Un de fes efclaves courut après lui pour l'avertir de la confpiration ; mais malheureufement il ne put percer la foule ni parvenir à lui parler. Artemidore ami de Céfar lui remit en main, avant qu'il entrât au Sénat, une lettre par laquelle il lui donnoit avis qu'il feroit affaffiné. Cet avis encore à tems lui auroit fauvé la vie, fi Céfar entraîné

par un destin inévitable, n'eût négligé de lire la lettre, & ne l'eût mêlée avec divers papiers qu'il tenoit à la main. Une autre circonstance, que le hasard fit naître, sans que néanmoins elle eût de suite, sembloit le devoir sauver. Lena un des conjurés, l'ayant attendu lorsqu'il descendoit de sa litiere, l'entretint si long-tems, que les autres en prirent ombrage, & étoient sur le point de le massacrer comme traître à leur parti, quand il se sépara tout-à-coup de César, & leur laissa entendre en lui baisant la main, qu'il le remercioit d'une grace nouvellement accordée.

An de Rome, 710.

Le Sénat s'assembloit alors dans le lieu que Pompée avoit fait bâtir à cette intention, & l'on y voyoit sa statue en marbre, élevée sur un piédestal. César apperçut Spurina en entrant, & lui dit avec un sourire de confiance : » „ Nous voici aux Ides de Mars. Je le „ sais, reprit l'augure ; mais elles ne „ sont point passées. „ Il ne faisoit encore que d'arriver à sa place, quand il se vit environné d'une foule de gens qui paroissoient lui vouloir parler. Tullius Cimber un d'entr'eux s'avança plus que les autres, & demanda à César la grace de son frere qui étoit exilé. Il prit la requête de Tullius, en fit sur le champ son rapport à l'assemblée, puis le repoussa de la main pour l'obliger à re-

An de Rome. 710.

culer. Tullius au lieu de se retirer, se plaça en sorte qu'il avoit ses pieds écartés & placés sur les deux côtés de la robe de César, qui s'en plaignit en dégageant sa robe avec dépit. Alors Casca autre conjuré, qui s'étoit placé à dessein derriere la chaise du dictateur, saisit ce moment pour lui porter un coup de poignard qui lui effleura l'épaule. „ „ Lâche, lui cria César en se retournant, „ quel est ton dessein? „ A ces mots, Casca appelle un de ses freres; & César voulant se lever, est soudain frappé d'un coup mortel à la poitrine: plusieurs autres conjurés se jettent en même-tems sur lui, si tumultuairement, que plusieurs se blessent eux-mêmes. Tout mourant qu'il étoit, il se défendit avec courage, & s'élança plusieurs fois sur ses assassins. Mais un objet imprévu calma soudain sa fureur; c'est Brutus qu'il voit le poignard à la main. A cet aspect il perd la force & le courage; la vie ne lui semble plus un bien, & il l'abandonne à l'ami qui veut la lui ravir: „ Quoi „ vous aussi, Brutus, „ s'écrie-t-il! Aussitôt il porte d'une main un pan de sa robe sur sa tête, afin de ne plus rien voir; de l'autre il baisse sa tunique, espece de chemise, pour rendre sa chute plus décente, & à l'instant il tombe mort de vingt-trois blessures aux pieds de la statue de Pompée. Ceux des Sénateurs

qui n'avoient point de part à la conjuration, furent si troublés du spectacle & si effrayés de l'action, qu'aucun ne se mit en devoir de s'y opposer.

An de Rome. 710.

XXXI. César est assassiné.

Il mourut en la cinquante-sixieme année de sa vie, l'an 710 de la fondation de Rome; 3961 du monde, & quarante-deux ans avant la naissance de Jesus-Christ. César expirant aux pieds de la statue de Pompée, sembla une victime immolée aux manes de son illustre rival, pour expier par une mort tragique le crime de sa victoire & de son ambition. Il fut au-dessus de tout ce que Rome, & peut-être le monde entier, avoit jamais vu de grands capitaines. Il réunissoit plusieurs qualités éminentes, dont une seule auroit suffi à faire un grand homme. Aussi heureux que prudent, il joignoit à une étendue d'esprit infinie, une activité qui ne laissoit aucune entreprise imparfaite, une valeur étonnante, & une éloquence que Ciceron a jugée supérieure à celle de tous les plus célebres orateurs. Le savoir, la politesse, la tendre & fidelle amitié, la générosité, la libéralité, & plusieurs autres vertus morales ornoient ses talens militaires, & le rendoient un héros aimable. Aussi fut-il long-tems révéré & chéri du peuple, toujours adoré de ses vrais amis, estimé & admiré de ses ennemis mêmes, à

XXXII. Portrait de César.

An de Rome. 710.

qui il fut plus aisé de le perdre que de l'imiter. On lui reprocha deux défauts, une impudicité outrée & une ambition sans bornes. La premiere fut l'effet de son tempérament, & la seconde le fut des conjonctures du tems & de la rivalité de Pompée. Il n'osa prendre le titre de Roi des Romains : mais il ne lui en manqua que le nom & l'appareil, ayant été tout ensemble souverain & particulier :, bizarre assortiment par lequel il prétendit allier le despotisme & la liberté, & être maître absolu, sans cesser d'être républicain. Ce qui montre, plus que tous ses exploits, la grandeur de son ame & son intrépidité, est, qu'il osa pardonner, & exercer la clémence, après avoir usurpé un pouvoir injuste, & qu'il fut assez hardi pour être tyran débonnaire. Ainsi voulut-il, après avoir triomphé de la valeur, triompher encore, pour ainsi dire, des loix de la politique, & les sacrifier à son penchant, par un excès de confiance & de sécurité qui le perdit. Le Sénat ne lui avoit décerné de si grands honneurs, que pour le rendre odieux & le faire périr. Ses bienfaits prodigués furent regardés comme l'indigne prix de la liberté opprimée. L'amour de la patrie supérieur à tout motif & à tout engagement, rendit ses amis mêmes ses assassins, & arma contre lui tous ceux qu'il crut que

sa

sa bonté avoit dû désarmer. Sa mort fit cesser le triumvirat, ou plutôt éteignit la puissance qui l'avoit fait naître, sans que pourtant l'autorité consulaire reprît ses anciens droits, ni la République sa premiere liberté.

An de Rome. 710.

CHAPITRE IV.

Depuis la mort de César jusqu'à celle de Brutus & de Cassius, sous le second Triumvirat, qui abolit entierement l'Etat Républicain.

(Espace de plus de deux ans.)

BIen loin que le meurtre de César procurât à ceux qui en étoient les auteurs l'approbation & la tranquillité qu'ils en espéroient, il ne leur attira que des reproches, & produisit une confusion générale parmi les grands comme parmi le peuple. Les Sénateurs qui n'étoient point complices de l'assassinat, ne sachant s'il ne s'étendroit point jusque sur eux, s'enfuirent incontinent, & se présentant en foule à la porte du Sénat, penserent y être étouffés. Le peuple aussi allarmé de la fuite des Sénateurs, qu'ils l'étoient eux-mêmes du péril qui les menaçoit, ne pensa plus au travail, & ne s'occupa que des circonstances de ce tragique événement. Les uns

An de Rome. 710.

songoient à se précautionner contre le desordre général, les autres à en profiter.

Les conjurés témoins du mécontentement public, au lieu des applaudissemens dont ils s'étoient flattés, se réfugierent au Capitole, que Décimus Brutus fit garder par une compagnie de gladiateurs. De-là ils publierent les motifs de leur entreprise, qui avoient été, disoient-ils, de rendre la liberté à la patrie : mais le peuple étoit si las de ces prétextes & de ces jalousies d'Etat, qui autrefois l'agitoient si vivement & étoit depuis quelque tems si accoutumé à se voir des maîtres, que l'idée de la liberté le frappoit bien moins que la crainte de l'indigence.

I. Antoine & Lépidus veulent venger la mort de César.

Antoine & Lépidus dont la mort de César traversoit la fortune, ne respiroient que la vengeance, & celui-ci, maître d'une légion, la conduisit au champ de Mars pour y recevoir les ordres d'Antoine alors Consul. La vue de ces troupes intimida les meurtriers de César, qui jugerent à propos de députer à ceux qui les commandoient, pour leur représenter combien la division étoit nuisible à l'état dans lequel se trouvoit la République, que l'action qu'ils venoient de commettre ne partoit d'aucune haine personnelle pour César, mais du seul amour de leur patrie :

qu'elle n'avoit déjà que trop souffert par les dernieres guerres civiles ; que ce seroit l'anéantir, que d'en recommencer une nouvelle ; & qu'ils les croyoient l'un & l'autre assez généreux, pour ne point exercer leur haine particuliere au préjudice de la cause commune. Tout déterminé qu'étoit le Consul à poursuivre la vengeance de César, les réflexions qu'il fit sur le pouvoir de Décimus, qui étant Gouverneur des Gaules, pouvoit l'accabler tout d'un coup, l'obligerent à dissimuler, afin de gagner du tems. Il répondit donc aux députés, que bien que l'honneur & les sermens l'engageassent à punir les auteurs de la mort de César, & qu'il préférât une vie irréprochable dans la société d'un petit nombre de gens de bien, à la honte d'être parjure avec succès, il sacrifieroit néanmoins son ressentiment au bien public ; & que par cette raison il consentoit que l'autorité résidât toujours dans le corps du Sénat, & qu'il s'assemblât à l'ordinaire.

An de Rome. 710.

On augura de cette réponse, que les choses se termineroient à l'amiable, & à l'instant le Sénat fut convoqué. Après un long tumulte de violentes contestations, les opinions réduites à deux, formerent une étrange alternative. L'une étoit de déclarer César un tyran, & l'autre d'obliger ses meurtriers à requérir

An de Rome. 710.

un pardon. Antoine attaqua le premier sentiment avec beaucoup d'adresse. Il prouva que l'on ne pouvoit condamner la mémoire de César, sans abolir tous les décrets dont il étoit l'auteur; que cette abolition alloit renverser la fortune d'une infinité de gens, & les déclarer indignes des honneurs où leur mérite autant que la bienveillance de César les avoit élevés; que ce changement seroit l'opprobre éternel du peuple Romain, & une source de calamités. Ce partage d'opinions aboutit enfin à une espece de tempérament contradictoire & qui se ressentoit bien du désordre de l'assemblée; car le Sénat en donnant un acte d'abolition aux coupables, ratifia néanmoins les ordonnances de César; & afin de sauver les apparences, il allégua pour motif, que le bien de l'Etat exigeoit une pareille loi.

11. Le Sénat donne un décret d'abolition aux meurtriers de César.

Un statut si bizarre ne subsista pas long-tems; & dès qu'Antoine eut cru s'appercevoir que la multitude souffroit avec peine l'impunité du crime commis en la personne de César, il ne dissimula plus que sa réconciliation étoit feinte, & le jour suivant sans différer davantage, il fit lire en public le testament de César, prévoyant que le peuple en seroit emu. Les conjurés qui augurerent mal de cette lecture, voulurent l'empêcher; mais ils ne réussirent point.

Par ce testament, César instituoit héritier de son nom & des trois quarts de son bien C. Octavius, petit-fils de Julie sa sœur, qu'il avoit adopté & qui portoit son nom, & L. Pinarius & Q. Pedius héritiers de la quatrieme partie. Il laissoit les jardins qu'il avoit au-delà du Tibre, au peuple Romain; & à chaque citoyen en particulier, une certaine somme d'argent. Il y nommoit aussi en qualité de second héritier, dans le cas de la mort d'Octavius, ce Décimus Brutus qui avoit été un des chefs de la conjuration. Plusieurs autres conjurés étoient déclarés par ce même testament tuteurs du jeune Octavius : tant il s'étoit trompé au choix de ses amis. Le peuple parut extraordinairement sensible à des preuves d'affection auxquelles il ne s'attendoit pas; mais rien n'excita son ressentiment & sa compassion, comme de penser que Décimus Brutus auroit pu devenir l'héritier de celui dont il étoit le meurtrier.

An de Rome. 710.

III. Testament de César.

La lecture du testament finie, les plus illustres Sénateurs porterent en pompe le corps de César, qui fut déposé au milieu de la grande place publique, avec une garde de soldats. Dans ce même lieu on éleva un petit temple de bois doré, sur le modele de celui de Vénus qui étoit à Rome; on plaça dans ce temple un lit d'ivoire, garni de rideaux de

IV. Honneurs funebres rendus à César.

pourpre en broderie d'or, qui représentoit des trophées, & on étendit sur ce lit la robe sanglante de César. Le peuple aussi triste & aussi consterné que le premier jour, vit ce spectacle du même œil que les soldats, qui accabloient d'imprécations les assassins de leur général. Alors Antoine monta sur cette espece de catafalque; & de-là, comme de dessus la tribune aux harangues, il commença ainsi l'éloge funebre de César, devant le Sénat & le peuple assemblé.

An de Rome. 710.

V. Antoine prononce son éloge funebre.

» Romains, quoique je sois le seul » qui me présente ici, pour célébrer la » mémoire de César, dont vous voyez » les tristes restes, tout ce qui se passe » en ce moment dans vos ames, tout » ce qui se lit sur vos visages, est un » éloge bien plus éloquent que tout ce » que je pourrai dire. Lorsque je parlerai de ses glorieuses campagnes, de ses » actions immortelles, de tant de con- » quêtes, de tant de vertus, de tant » d'honneurs, mes paroles ne feront » que l'expression de ce que vous pen- » sez, de ce que vous sentez. »

Alors il rappella tous les honneurs & tous les titres dont César avoit été revêtu, ses divers consulats, sa dictature, & le nom glorieux de pere de la patrie, dont on l'avoit jugé digne. Il s'étendit sur ses vertus & sur ses talens; il loua la

grandeur de son courage & ses qualités militaires, son esprit délicat, étendu & hardi, son profond savoir, sa vive éloquence, sa politesse, sa douceur, & par-dessus tout sa bonté, sa générosité & sa clémence. Il fit ensuite souvenir le peuple du serment solennel qu'il avoit fait, de regarder toujours la personne de César comme sacrée & inviolable, & de défendre sa vie au péril de la sienne. Antoine remarquant que son discours avoit ému le Sénat, le finit par ces paroles : « Cessons de renouveller notre » douleur : que plutôt un éternel oubli » dérobe à la postérité, & à ceux-mê- » mes qui l'ont vu, l'horrible parricide » qui nous a enlevé ce grand homme, » & que tout notre souvenir se borne à » honorer sa mémoire, & à le placer » au rang des immortels. »

An de Rome. 710.

Alors un des auditeurs se leva, comme un homme transporté de fureur, & prenant la robe sanglante de César, la leva, la montra au peuple, & s'écria : » Les voyez-vous ces vêtemens qui fu- » ment encore d'un sang chéri des Dieux » & adoré des hommes ? » Il accompagna ces paroles de cris douloureux, de postures & de gestes qui exprimoient le plus violent désespoir. Cette scene émut fort le peuple, qui fut encore bien plus touché en voyant une image de César en cire que des ressorts cachés fai-

VI. Impression que ce discours fait sur le peuple.

An de Rome. 710.

soient mouvoir, & sur laquelle paroissoient les différentes blessures qu'il avoit reçues au visage, & dans les autres parties du corps. A ce spectacle il ne fut plus possible de contenir le peuple, il devint furieux, & cria, qu'il falloit faire mourir dans les plus cruels supplices ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang du libérateur & du pere de la patrie.

Un nouvel objet vint encore frapper les yeux & attendrir les cœurs. Ces vieux soldats qui avoient servi sous César, voyant mettre le feu au bucher de leur cher & illustre Général, jetterent dans les flammes leurs couronnes, leurs piques, leurs bracelets, & toutes les marques de distinction dont ils avoient été honorés, en servant sous ses ordres. Plusieurs femmes de qualité y jetterent aussi leurs habits, leurs bijoux & les robes de leurs enfans. Le petit peuple n'ayant rien à sacrifier, & voulant aussi signaler son zele, brisa les bancs des Magistrats, prit des tisons du bucher, & les emporta tout allumés, à dessein de mettre le feu aux maisons de ceux qu'il croyoit coupables de la mort de César : & rencontrant un certain Helvius Cinna, que son nom lui fit prendre pour un autre, il le massacra.

Les meurtriers de César étoient des principales familles de Rome; & chacun

avoit pour défenseurs (outre un grand nombre de domestiques) ses parens, ses amis, ses cliens ; ainsi il leur fut aisé de repousser les insultes d'une vile populace sans discipline & sans chef. Prévoyant néanmoins qu'elle reviendroit à la charge, ils se retirerent hors de la ville par précaution. Les étrangers qui se rencontrerent à Rome en ce tems-là, témoignerent en leur maniere, je veux dire, chacun selon les divers usages de leurs pays, la part qu'ils prenoient à la douleur publique ; & les Juifs en particulier passerent plusieurs nuits à veiller autour du bucher de César, auquel enfin on rendit les honneurs divins, en élevant un autel sur la place où son corps avoit été brûlé. Octavius Auguste fit depuis bâtir un Temple dans ce même lieu, & élever une colonne de jaspe de vingt pieds de hauteur, avec cette inscription : AU PERE DE LA PATRIE.

An de Rome. 710.

VII. Apothéose de César.

Octavius, neveu, fils adoptif & héritier de César, apprit sa mort à Apollonie en Grece. Ses amis qui craignoient pour sa personne, voulurent le détourner d'aller à Rome ; mais méprisant le danger, il s'y rendit en diligence, ne doutant point qu'Antoine n'entrât dans ses intérêts, & ne l'aidât à poursuivre la mort des assassins de son oncle. Mais il le trouva dans des dispositions

qui ne promettoient rien de ce qu'il en espéroit. Antoine n'étoit plus un chef de parti, déterminé à venger un ami; c'étoit un homme rempli de projets & de desseins, qui l'intéressoient lui seul, & livré à une ambition aussi vive que nouvelle. Octavius se portant héritier de César, selon la loi, & demandant à Antoine de lui remettre en tout ou en partie les effets, qui ne lui avoient été confiés qu'afin de les lui rendre, il n'en reçut qu'une réponse méprisante, qui lui fit comprendre que ce prétendu ami seroit incessamment un ennemi déclaré.

An de Rome. 710.

VIII. Procédé d'Antoine à l'égard d'Octavius.

La nouveauté de ce changement n'altéra point en Octavius la résolution prise à Apollonie. Il n'avoit encore que dix-huit ans; mais on remarquoit déjà en lui de l'élévation d'esprit, de la facilité à s'exprimer, un caractere insinuant, le talent de persuader, de la grace dans ses actions, avec une figure très-agréable. Sa régularité à satisfaire aux legs portés par le testament de son oncle, pour lesquels il vendit tout ce qu'il en venoit d'hériter, fut généralement louée, & lui concilia particulierement l'amitié des vieux soldats de César, qui tous lui offrirent leurs services. Comme il en avoit besoin pour sa propre sureté, parce qu'Antoine devenoit de jour en jour plus redoutable

IX. Portrait & conduite d'Octavius.

au Sénat & au peuple, il accepta leurs offres avec joie.

An de Rome. 710.

Octavius dans des circonstances si délicates, se conduisoit avec autant de prudence que de fermeté ; & il étoit difficile de dire ce qui étoit de plus admirable en lui, ou de sa hardiesse à s'opposer ouvertement aux desseins d'Antoine, ou de sa sagesse à conduire les siens & à s'acquérir de l'autorité. Son rival moins prudent, étoit cependant fort attentif à entretenir l'affection du peuple : & parce qu'il ne pouvoit ignorer l'ancien attachement des Romains pour le sang de Pompée, il proposa d'élever Sextus, l'unique enfant qui restoit de lui aux dignités de la République, & de lui accorder en dédommagement des biens confisqués sur sa famille, une subsistance honorable aux dépens du public, & un commandement sur mer, semblable à celui qu'avoit eu autrefois son pere. Le décret fut aussitôt obtenu que demandé : & Sextus Pompeïus rappellé en Sicile, se vit par-là en état de soutenir la guerre contre Octavius.

X. Ambition & politique d'Antoine.

Antoine montroit assez qu'il aimoit peu l'héritier de César ; mais voulant auparavant s'assurer d'un gouvernement de Province où il pût former, & rassembler son parti, il n'osoit encore découvrir & déployer toute sa haine. En-

An de Rome. 710.

fin dans l'appréhension qu'il eut d'être prévenu par Octavius, il demanda le commandement des six légions qui étoient en Macédoine : ce qu'on lui accorda aussitôt, sur le faux bruit qui s'étoit répandu, que les Getes indignés du meurtre de César, y avoient fait irruption. Mais quoiqu'Antoine eût obtenu sans peine cet emploi par une conjoncture imprévue ; il n'avoit pas laissé de reconnoître que le Sénat y avoit de la répugnance, & le soupçonnoit de vouloir abuser de l'autorité qu'il avoit déjà, indépendamment de ce nouveau commandement. C'est pourquoi afin d'effacer s'il pouvoit cette idée, il poursuivit lui-même le décret de l'abolition de la dictature à l'avenir, & y fit insérer la peine de mort contre celui qui travailleroit à rétablir cette puissance.

Quand il avoit demandé le commandement des six légions, son intention étoit de les amener en Italie, & de se faire déclarer par leur moyen, Général de toutes les forces de la République. Cherchant à faciliter ce projet, il porta le Sénat à ordonner que l'on changeroit de place les Gouverneurs des Provinces ; & il procura par cette mutation à C. Antonius son frere l'honneur de commander en Macédoine, au lieu de Marcus Brutus, & à lui-même celui de régir les deux Gaules qui obéissoient aupara-

vant à Décimus Brutus. Le Sénat ne consentant que malgré lui à des dispositions qui le menaçoient d'une nouvelle servitude, écrivit à Décimus de ne point céder son gouvernement, & même de s'y fortifier le plus qu'il pourroit. Mais Antoine qui reconnut la répugnance du Sénat à le voir maître des Gaules, se pourvut devant le peuple : & soit par autorité, soit par ses largesses, il en obtint ce qu'il voulut.

An de Rome 710.

Cependant son opposition à Octavius, & sa négligence à poursuivre les meurtriers de César, commencerent à le rendre si odieux aux soldats, que de six légions qu'il amena de Macédoine en Italie, deux passerent du côté d'Octavius, qui parcouroit sans cesse toutes les colonies établies par son oncle, afin d'y enrôler les vétérans, que d'amples promesses, & surtout le souvenir de César, firent résoudre à reprendre les armes en faveur de son neveu. Dès qu'Antoine se vit en état de chasser Décimus des Gaules, il lui écrivit avec hauteur qu'il eût à en sortir. Décimus n'étant pas en état d'y tenir la campagne, se jetta dans Mutine (aujourd'hui Modene) où bientôt après il fut assiégé. Tel fut le commencement de la nouvelle guerre civile, neuf mois après la mort de César.

XI. Nouvelle guerre civile.

Hirtius & Pansa qui mériterent & son amitié & celle de Ciceron, furent Con-

An de Rome. 711.

suls l'an de Rome 711. Le premier avoit servi sous César, & c'est lui qui nous a laissé une relation exacte des guerres d'Espagne & d'Afrique, que l'on joint communément aux commentaires ou mémoires de César, parce qu'elle en est la suite. A la premiere assemblée qu'ils firent du Sénat, on y déclara Antoine ennemi de la République : Ciceron contribua beaucoup à ce décret, parce qu'il ne gardoit plus de mesures avec Antoine, contre lequel il avoit auparavant déclamé d'une maniere libre & hardie, dans ses oraisons appellées les Philippiques, à cause qu'elles sont écrites dans le même genre que celles qui portent ce nom dans les ouvrages de Démosthene.

XII. Antoine est déclaré ennemi de la République.

L'arrêt prononcé contre Antoine, servit infiniment à avancer la fortune d'Octavius, qui sans avoir l'amour du Sénat, toujours dévoué à l'ancienne faction de Pompée, s'en vit pourtant recherché à cause de l'armée qu'il avoit à ses ordres. Et comme pour mériter sa protection il falloit le gagner par des graces & des honneurs, le Sénat lui fit élever une statue, le nomma Sénateur, en lui accordant une dispense d'âge de dix années, & lui adjugea une autorité & un pouvoir pareil à celui des consuls. Comblé de tant de faveurs, il ne put refuser de marcher au secours

de Décimus Brutus assiégé dans Mutine.

An de Rome. 711.

Octavius malgré les emplois dont il étoit honoré, n'étoit pas sans inquiétude, lorsqu'il considéroit que les meurtriers de César étoient dans les charges les plus considérables, & avoient tout le crédit à Rome. Il reçut alors une lettre d'Antoine, qui lui reprochoit, qu'il avoit pour amis les assassins de César. Tout jeune qu'il étoit, il ne fit part à personne ni de son embarras, ni des reproches qu'on lui faisoit, & continua de marcher contre Antoine avec les consuls, qui d'abord se saisirent de Bologne. Aux premieres approches des deux armées, chacune d'elles remporta un avantage. Antoine battit Pansa en une rencontre, & Hirtius battit Antoine, qui trop fier de son succès, n'étoit point sur ses gardes. Mais quelques jours après se donna la grande bataille près de Mutine, où Antoine après une résistance opiniâtre & digne d'un éleve de César, fut cependant vaincu & réduit à se retirer vers Lépidus, qui commandoit un corps plus avant dans les Gaules. Les deux consuls moururent des blessures qu'ils avoient reçues à la bataille ou dans l'action qui la précéda : Pansa en mourant conseilla à Octavius de s'unir à Antoine.

XIII. Bataille de Mutine, où Antoine est vaincu par Octavius.

Décimus échappé à Antoine par la

An de Rome. 711.

levée du siége de Mutine, considérant qu'Octavius l'épargnoit plutôt qu'il ne lui pardonnoit, imagina de se retirer en Grece auprès de Brutus & de Cassius avec le peu de troupes qui lui restoit ; mais l'événement ne s'accorda pas avec son intention. Ses soldats, appréhendant les fatigues & les suites d'une longue marche, déserterent & passerent les uns dans l'armée d'Octavius, & les autres dans celle d'Antoine : pour lui, au moment qu'il prétendoit traverser la Gaule, il fut trahi à Aquilée par Sequanus Gouverneur de cette province, qui lui fit couper la tête & l'envoya à Antoine. Trebonius & Basilius, autres meurtriers de César, eurent presque en même-tems, un sort semblable au sien. Car le premier étant tombé entre les mains de Dolabella, auquel il avoit refusé l'entrée de Pergame & de Smyrne, comme à un homme proscrit par le Sénat, celui-ci lui fit couper la tête, qui servit ensuite de jouet aux soldats. Pour Basilius ses propres esclaves le massacrerent, afin de se venger des barbares traitemens qu'il leur avoit souvent fait souffrir.

XIV. Conduite du Sénat à l'égard d'Octavius.

Quoiqu'Octavius se fût fort distingué en cette guerre, le Sénat au lieu de lui témoigner de l'estime & de la reconnoissance, n'avoit payé ses services que d'ingratitude & de mépris, & avoit décerné à Décimus délivré par la bonne

conduite d'Octavius, la récompense naturellement due à son libérateur. Octavius piqué de cette injuste partialité, songea alors à se réconcilier avec Antoine & Lépidus. Une premiere démarche de sa part étoit nécessaire après la lettre qu'Antoine lui avoit écrite auparavant. Il leur renvoya, pour prémices de la réconciliation, sans rançon, tous les prisonniers faits à Mutine ; & au même-tems qu'il expliquoit ses intentions par des lettres adressées à ces deux chefs, il détacha quatre cens soldats pour aller à Rome, demander au nom de l'armée de le créer consul.

An de Rome. 711.

Le Sénat qui se croyoit plus fort qu'il n'étoit, n'ayant eu aucun égard à la demande de l'armée, ce refus détermina Octavius, sur les réponses favorables qu'il reçut d'Antoine & de Lépidus, de les inviter à venir en Italie. Ils avoient tant d'envie de s'y rendre, qu'ils partirent sans retardement. Le bruit de leur marche à la tête de dix-sept légions, changea en peu de tems les dispositions du Sénat, qui nomma à l'instant Octavius & Q. Pédius consuls. A cette premiere terreur du Sénat succéda une confiance téméraire, qui dura peu, n'étant fondée que sur l'arrivée de quelques nouvelles troupes, dont il vit son parti fortifié. Néanmoins il ne lui en fallut pas davantage pour révoquer le décret

An de Rome. 711.

du consulat accordé à Octavius ; tant ce corps autrefois si sage & si politique, avoit dégénéré de sa prudence & de sa fermeté dans les dangers. La revue qu'il fit bientôt après la révocation, ne lui laissa pas ignorer long-tems qu'il avoit pris le change, & qu'une fausse idée l'avoit séduit. Ses alarmes commencerent à renaître, & l'engagerent à déférer une seconde fois à Octavius le consulat qu'il venoit de lui ôter. Le même principe qui portoit le Sénat à des choses si bizarres, le détermina à accumuler follement honneurs sur honneurs, sur la tête d'Octavius. Il ordonna qu'après son consulat expiré, il précéderoit tous les Consuls : & au lieu que le Sénat lui avoit fait des reproches quelques mois auparavant, de ce qu'il levoit des troupes, parce que, disoit-il, cela étoit au-dessus du pouvoir d'un particulier, Octavius fut prié d'enrôler autant de gens qu'il voudroit, & d'augmenter même son armée des légions qui avoient été aux ordres de Décimus. On le nomma aussi Gouverneur de Rome, avec pouvoir d'y régler tout à sa volonté. Il est à remarquer que, quoique cette derniere concession ne fût soutenue d'aucun décret public, il en jouit cependant toute sa vie, de même que si on y eût observé toutes les formalités. Le premier acte d'autorité souveraine qu'il

XV. Elévation d'Octavius.

exerça à Rome, en conféquence du privilége qui venoit de lui être accordé, fut la condamnation de Brutus, de Caffius, & de leurs complices, & l'abolition du décret rendu contre Dolabella & fes amis.

An de Rome. 711.

Bientôt après la promotion d'Octavius au confulat, Antoine & Lépidus arriverent en Italie, & le joignirent proche de Mutine. Là ils pafferent trois jours à conférer enfemble, & s'unirent enfin de la plus étroite union. Les principaux articles du traité furent : Qu'Octavius fe démettroit du confulat en faveur de Ventidius intime ami d'Antoine : Qu'ils partageroient également l'autorité entre eux trois, pour en jouir cinq ans enfemble, fous le nom de Triumvirs & de réformateurs de la République : Qu'ils engageroient le peuple Romain à confirmer l'autorité dont ils alloient fe revêtir eux-mêmes : Qu'Antoine auroit le gouvernement de toutes les Gaules, hormis la Narbonnoife, qui avec l'Efpagne compoferoit le département de Lépidus ; & qu'enfin Octavius commanderoit en Afrique, en Sicile & en Sardaigne. L'Italie & l'Orient ne furent point pris dans la divifion générale, & l'on en fit un gouvernement commun au Triumvirat. C'eft ainfi que le monde fut partagé entre trois hommes, comme s'ils euffent par-

XVII. Union d'Octavius, d'Antoine & de Lépidus.

An de Rome. 711.

tagé leur patrimoine. La perte de leurs ennemis secrets ou publics ne fut pas oubliée dans le traité ; & toute la difficulté de cet article fut , qu'Antoine vouloit que la mort de Ciceron fût à la tête. Lépidus y souscrivoit assez volontiers ; mais Octavius lié d'amitié avec Ciceron , refusa d'abord d'y consentir. Cependant il y acquiesca à la fin ; & comme si cette condescendance eût mérité un sacrifice , Lépidus s'engagea à proscrire son propre frere, & Antoine , son oncle Lucius. Dans une derniere conférence , ils réglerent que Lépidus seroit consul , qu'il défendroit Rome & l'Italie , & qu'Octavius & Antoine iroient contre Brutus & Cassius , qui s'étoient fortifiés , & avoient formé un parti considérable en Syrie & en Grece, où Dolabella devenu leur prisonnier de guerre avoit eu la tête tranchée. Ils conclurent ce traité dix-huit mois après la mort de César ; & quelques auteurs rapportent , comme un témoignage de la colere céleste contre ceux qui l'avoient dressé , qu'il fut suivi de quantité de prodiges.

XVII. Cruautés de ce Triumvirat.

La premiere procédure du Triumvirat commença par la proscription de trois cens personnes de l'ordre des Sénateurs , & de deux mille de celui des chevaliers. Les rues de Rome ne retentissoient que des cris & des gémissemens

de ceux qui périſſoient, ou qui voyoient périr les autres. Nul n'oſoit refuſer l'entrée de ſa maiſon aux miniſtres des Triumvirs, lorſqu'ils venoient faire la recherche des condamnés; & à voir la déſolation de Rome & les maſſacres qui s'y commettoient, on eût dit qu'elle étoit priſe d'aſſaut. Les innocens y paſſoient pour coupables, s'ils refuſoient de livrer leurs amis, ou s'ils étoient ſeulement ſoupçonnés de ne les pas vouloir trahir. La générolité & la fidélité en ce cas étoient punies comme des crimes, ce qui donna lieu à des exemples mémorables de conſtance & de fidélité.

An de Rome. 711.

Un de ceux que la perſécution mit le plus en danger, fut le célebre Varron, qui échappa néanmoins par une eſpece de prodige, lui qui ſembla, comme il diſoit lui-même, n'avoir ſurvécu à ſes meilleurs amis, que pour voir ce ſecond monſtre à trois têtes, (*Tricipitina*, ainſi qu'il le nomme en ſes ouvrages.) Quant à Ciceron, Antoine fut ſi ardent à pourſuivre ſa mort, qu'il en fit une de ſes premieres victimes. Ciceron avoit d'abord voulu ſe ſauver par mer; puis ne pouvant ſoutenir les incommodités ordinaires à ceux qui ne ſont point accoutumés à la navigation, il avoit ordonné qu'on le mît à terre, diſant, qu'il préféroit de mourir dans ſa patrie, par lui ſauvée plus d'une fois, à la douleur

An de Rome. 711.

d'en vivre éloigné. Si c'étoit un véritable desir, ce qu'il souhaitoit arriva. Car ses domestiques effrayés des présages que leur esprit timide croyoit voir, l'ayant malgré lui remis dans sa litiere, à un mille de la mer, vers laquelle ils prétendoient le ramener, il vit venir à lui des hommes armés qui le cherchoient; il fit aussitôt arrêter sa litiere, & présenta son cou au Tribun Popilius Lena, auquel il avoit autrefois sauvé la vie par son éloquence. Le Tribun s'acquittant de sa commission d'une maniere barbare, coupa les pieds & les mains de Ciceron, & les porta à Antoine, qui eut la lâcheté de dire après avoir insulté ces membres, que sa vengeance étoit satisfaite, qu'il ne se soucioit plus désormais de proscrire personne.

XVIII. Mort de Ciceron.

Fulvie femme d'Antoine aussi vindicative que son Epoux, ne borna pas son ressentiment à des paroles; elle perça en plusieurs endroits avec un poinçon d'or la langue de Ciceron, & joignit à ces outrages & à ces indignités tous ceux qu'une femme en fureur peut imaginer. Quand l'un & l'autre eurent assouvi leur cruelle rage, Antoine fit exposer sur les Rostres la tête de son ennemi; mais le peuple Romain ne vit qu'avec horreur ce triste spectacle dans un lieu où il avoit vu si souvent

l'orateur triompher de l'injustice & du mensonge. Il n'étoit encore qu'en sa soixante-troisieme année, lorsqu'il éprouva cette barbarie tyrannique si reprochée au Triumvirat. César avoit toujours si estimé son éloquence, qu'il disoit ordinairement : Que la gloire qu'il s'étoit acquise par le talent de la parole, étoit autant au-dessus de celle qu'on acquiert par les armes, que le génie des Romains étoit au-dessus de leurs conquêtes. Quintus Cicero son frere fut enveloppé dans sa disgrace, & tué avec son fils presque en même-tems que lui. Celui de Ciceron évita ce triste sort, par la prudence de son pere qui l'avoit envoyé achever ses études à Athenes.

An de Rome. 711.

Cependant les meurtres continuoient à Rome ; le sang y couloit de toutes parts, & il ne se passoit point de jour que l'on n'y exposât les têtes de quelques proscrits. Afin qu'aucune n'échappât, on assigna différentes récompenses à ceux qui les apportoient aux Triumvirs. L'homme libre recevoit cent mille sesterces ; l'esclave étoit affranchi, & obtenoit les priviléges de citoyen. L'idée de ces récompenses fit une infinité de traîtres & de barbares qui immolerent & leurs amis & leurs parens, & foulerent aux pieds toutes les loix de la nature & de la société. On vit toutefois, (ainsi que je l'ai remarqué,) dans tous les genres,

An de Rome. 711.

des exemples de fidélité, d'honneur, de tendresse & d'humanité : * des femmes se sacrifierent pour leurs maris, des esclaves pour leurs maîtres, & des enfans pour leurs peres; mais les exemples de ceux-ci furent les moins communs.

Il est vrai que ce que fit Oppius afin de sauver son pere, est un exemple qui équivaut à plusieurs. Comme un autre Enée, il porta sur ses épaules son vieux pere, le rendit au bord de la mer après des peines infinies, & tous deux gagnerent la Sicile. Le ciel qui destinoit à la piété du fils une digne récompense, permit que dans la suite il revint à Rome, lorsque la persécution eut cessé. Le peuple charmé de l'action d'Oppius, l'élut Edile ; & connoissant l'indigence du Magistrat, qui ne pouvoit donner les jeux publics que tous les Ediles étoient obligés de donner à leurs dépens, il en fit lui-même les frais; & les spectateurs à l'envi, voulurent par leurs libéralités honorer sa vertu.

Tous ceux qui purent se garantir des effets de la proscription, s'enfuirent en Macédoine auprès de Brutus, ou en Afrique, parce que Cornificius y commandoit pour le parti de la République,

* *Id tamen notandum est, fuisse in Proscriptis uxorum fidem summam, libertorum mediam, servorum aliquam, filiorum nullam; adeò difficilis est hominibus utcumque conceptæ spei mora.* Paterc. lib. 2.

mais

mais la plus commune & la plus sûre retraite de tant de malheureux fut la Sicile, où Sextus Pompeïus qui y avoit un pouvoir absolu, & qui y étoit maître de la mer, les recevoit avec plaisir, & favorisoit leur trajet par de petites barques, qu'il entretenoit le long de la côte, & qui étoient toujours prêtes à transporter ceux qui se présentoient.

An de Rome. 711.

Il s'agissoit de mettre une armée en campagne contre Brutus & Cassius; mais comme les fonds nécessaires manquoient aux Triumvirs, ils s'aviserent de mettre à contribution les femmes de qualité, parentes des proscrits. Ils en firent une liste de quatorze cens, dans laquelle les meres, les filles & les plus proches parentes étoient extraordinairement taxées. Ils remonterent même aux degrés les plus éloignés d'affinité, & plusieurs femmes furent, à cause de leurs biens, réputées parentes ou alliées sans l'être. Pour se défendre de cette vexation, elles eurent recours à celles que le sang, l'amitié ou l'amour lioit avec les Triumvirs. Malgré cette protection toujours puissante sous un gouvernement inique, elles eurent de la peine à obtenir audience; & la honte moins que la compassion fit qu'enfin elles furent écoutées. Hortensia, comme fille du fameux orateur Hortensius, ayant été chargée de porter la parole

XIX. Taxe sur les Dames Romaines.

An de Rome. 711.

pour toutes les Dames persécutées ; & ayant eu cette permission, à condition que les autres se tairoient, harangua ainsi : „ Seigneurs, ce n'est pas sans „ faire une extrême violence à notre mo- „ destie, que nous venons ici nous „ plaindre, & implorer votre justice & „ vôtre compassion. Si la persécution „ que nous souffrons, nous laissoit d'au- „ tres moyens pour la détourner, que „ celui de s'adresser à vous avec plus „ d'éclat qu'il ne convient à notre sexe, „ nous les aurions sans doute employés. „ Nous savons que l'usage ne permet „ point aux Dames Romaines de paroî- „ tre en public, à la maniere du peuple ; „ & peut-être avons-nous jusqu'ici plus „ respecté cet usage, que la tendresse „ naturelle, & les devoirs de meres, „ de femmes, de filles & de sœurs ne „ demandoient. Car peut-on porter la „ patience plus loin, que de renfermer „ sa douleur en soi-même, à la vue des „ supplices qui nous ont enlevé nos peres, „ nos maris, nos freres & nos enfans ? „ Personne n'a été témoin de nos lar- „ mes ; chacune de nous n'a pleuré „ qu'en secret. Quel est donc aujour- „ d'hui notre crime ? Pourquoi deman- „ der nos biens ? serions-nous aussi pros- „ crites ? Mais avons-nous combattu vos „ droits ? avons-nous désobéi ? avons- „ nous intrigué ? avons-nous attenté sur

„ votre vie, suborné vos soldats, levé des „ troupes ? Est-ce notre ressentiment qui „ nous attire nos malheurs ? Mais se„ roit-ce par des larmes & des gémisse„ mens secrets sur ce que nous aimions, „ & devions aimer, que nous aurions „ cherché à nous venger ? Rendez jus„ tice à notre innocence, ne soyez pas „ plus inhumains que Marius & Sylla. „ Souvenez-vous que la qualité que vous „ prenez de réformateurs de l'Etat, „ est un titre contre vous, si vous ra„ vissez nos biens. Il ne vous manquera „ plus que de nous proscrire comme des „ rivales de votre autorité, &c. „

An de Rome. 711.

Les Triumvirs irrités d'un discours qui leur parut hardi & séditieux, ordonnerent à leurs licteurs de faire retirer toutes ces femmes, tandis qu'ils délibéreroient sur leur requête. Mais ayant été avertis que le peuple s'attroupoit, & prenoit le parti des dames, ils remirent au lendemain la délibération & la réponse. Tout considéré, ils jugerent à propos de modifier leur ordonnance, & de ne laisser plus que quatre cent femmes sur la liste de contribution, au lieu de mille quatre cent qui y étoient auparavant. Mais pour ne rien perdre par ce changement, ils répartirent sur cent mille personnes, tant citoyens qu'étrangers, ce qu'ils avoient compté retirer des mille femmes taxées & déchar-

An de Rome. 711.

gées. Ainsi finit la proscription, & les Triumvirs déclarerent en plein Sénat qu'ils ne l'étendroient pas plus loin. Lépide plus humain ou plus timide que ses collégues, fit une espece d'excuse de ce qu'il avoit été, disoit-il, obligé de faire. Octavius déclara qu'il ne renonçoit point au droit de punir les coupables. Quelque tems après Antoine & lui marcherent à grandes journées contre Brutus & Cassius.

An de Rome. 712.

XX. Guerre des Triumvirs contre Rome & Cassius.

Les chefs de la conjuration avoient eu le tems de relever le parti de la République en Asie, pendant que les Triumvirs se faisoient craindre à Rome, Cassius avoit assujetti toute la Syrie, & il se disposoit à porter la guerre en Egypte, pour punir Cléopatre des secours qu'elle fournissoit aux vengeurs de César, quand il apprit, par des lettres de Brutus, qu'Antoine & Octavius étoient déjà en marche, suivis ou précédés de quatorze légions, dont huit avoient déjà passer la mer Ionienne. On peut conjecturer de la lettre de Brutus à Cassius, que le premier plus exempt d'ambition soupçonnoit l'autre de vouloir s'agrandir, & qu'il auroit voulu que tous leurs soins eussent été employés à lever & à discipliner des soldats, & non à conquérir. En effet il lui marquoit, ,, Que ,, les troupes qu'ils commandoient, n'é- ,, toient pas destinées à faire la fortune

,, des chefs en particulier, mais à re- ,, mettre la patrie en liberté; qu'il n'étoit ,, pas question d'acquérir de la gloire ,, par de nouvelles conquêtes, que leur ,, unique objet devoit être de perdre les ,, tyrans, & que toute autre ambition ,, étoit criminelle, tant que Rome se- ,, roit esclave. ,,

An de Rome. 712.

Cassius quitta la Syrie, & en donna le gouvernement au fils de son frere, auquel il laissa une légion; il envoya en même-tems un gros détachement en Cappadoce, contre Ariobarzane, convaincu d'avoir attenté sur sa vie; & ce détachement rapporta de prodigieuses sommes d'argent de ce pays, qui étoit très-riche. Elles suffisoient à l'entretien des troupes de ce Général; mais afin d'en rassembler davantage, il passa lui-même dans l'Asie mineure, & y fit des exactions extraordinaires, jusqu'à ce qu'il joignît Brutus à Smyrne, où ils tinrent ensemble un conseil de guerre.

Ils penserent diversement sur la conduite qu'il falloit tenir. Brutus étoit d'avis de traverser la Grece & la Macédoine, & de combattre au plutôt les Triumvirs. Son opinion ne fut pas suivie, & on s'arrêta à celle de Cassius, qui conclut qu'avant que de penser à une action générale, dont le succès étoit incertain, tant que l'on auroit des ennemis derriere soi, il falloit punir les

An de Rome. 712.

Rhodiens & les Lyciens, du refus qu'ils faisoient de payer les contributions auxquelles ils s'étoient soumis. On réduisit sans difficulté les Rhodiens, à qui il en coûta bien plus que ce qu'on leur demandoit auparavant. Les habitans de Xantus ville de Lycie, défendirent leurs biens autant que leurs vies, & mirent le feu à la Ville, quand ils la virent prête de tomber au pouvoir des ennemis. Brutus & Cassius se rejoignirent à Sardes, & jugerent qu'il étoit tems d'attaquer les Triumvirs.

XXI. Un spectre apparoît à Brutus.

C'est au camp de Sardes qu'apparut à Brutus le prétendu génie, dont on a tant parlé. Ce Romain avoit coutume de donner au repos une partie du jour, & la nuit aux affaires, afin d'être moins distrait. Tandis que la tranquillité du camp, & celle qui régnoit autour de la tente du Général le mettoient à portée d'entendre le moindre bruit, il en ouit un très-extraordinaire, & à l'instant sa porte s'ouvre. Il tourne la tête pour voir ce qui se passe, & il apperçoit un spectre d'une taille plus qu'humaine, qui vient se placer vis-à-vis de lui. „ Etes-„ vous un dieu ou un homme ? lui de-„ mande froidement Brutus ; & que ve-„ nez-vous faire ici ? Je suis un esprit, „ & ton mauvais génie, répond le fan-„ tôme, & tu me verras dans les champs „ de Philippe. Et bien ! à la bonne heu-

„ re, je t'y verrai, „ répliqua Brutus. A ces mots le ſpectre diſparoît. L'envie de connoître la vérité, ayant porté Brutus à appeller ſes eſclaves, & à s'informer d'eux, s'ils n'avoient rien vu ni oui de ſemblable à ce qui venoit de frapper ſes ſens, ils lui dirent que non, & il en fut ſurpris.

An de Rome. 712.

Le lendemain matin il parla de ce fantôme à Caſſius, qui le traita d'imagination, & d'illuſion nocturne, ſe moquant de ceux qui croyoient les eſprits, & qui leur attribuoient l'uſage de la parole, & un pouvoir particulier ſur les hommes. » Ce n'eſt pas, ajouta-t-il, „ que je ne ſouhaitaſſe de tout mon „ cœur qu'il y en eût : car ſans doute „ que ces êtres immortels ne manque- „ roient pas de favoriſer une cauſe auſſi „ juſte que la nôtre. „ Brutus ſe divertit à entendre les réflexions de ſon ami, & regarda l'apparition du ſpectre comme un rêve trompeur. Bientôt après, ils allerent enſemble en Thrace & de-là à Philippe (qui eſt entre cette Province & la Macédoine,) où ils trouverent Octavius & Antoine campés à la vue de la Ville.

Les forces des deux partis étoient à-peu-près égales. Brutus & Caſſius avoient dix-neuf légions & vingt mille chevaux. Celles des Triumvirs en pareil nombre étoient plus completes,

An de Rome. 712.

mais aussi leur cavalerie ne passoit pas treize mille hommes. Les premiers campoient sur une hauteur proche de la mer, dont ils tiroient une subsistance facile ; les autres étoient moins bien postés, parce que Sextus Pompeïus leur ôtoit la communication avec l'Afrique, Murcus & Domitius Ænobardus celle de l'Italie, & qu'ainsi ils n'avoient de munitions que par la Macédoine & la Thessalie, incapables de leur en fournir long-tems. La peur de manquer de vivres faisoit désirer à Antoine de donner la bataille. Brutus le souhaitoit aussi, disant qu'il étoit impatient de délivrer Rome & l'univers des miseres que deux partis contraires leur faisoient souffrir, ou de finir ses jours par une mort irréprochable. Mais Cassius vouloit mettre tous les avantages à profit, & évitoit le combat, pour jeter Octavius & Antoine dans les extrémités qu'ils vouloient prévenir.

Antoine qui étoit résolu à tout, plutôt que d'y tomber, se fit un chemin au travers d'un marais, à dessein d'engager le combat à quelque prix que ce fût ; & Cassius afin de lui fermer ce chemin, fit des lignes de ce côté-là, capables d'arrêter les ennemis; & certainement c'étoit ce qu'il y avoit de mieux à faire. Mais comme dans les guerres civiles on est souvent obligé à des déférences au

sentiment des troupes, que l'on n'auroit pas dans des tems de regle & d'obéissance ; l'impatience de ses soldats l'emporta sur ces raisons, ils voulurent absolument combattre. Cassius y consentit par force, après avoir toujours protesté que c'étoit trop risquer, que d'exposer au sort d'une bataille la fortune & la liberté du peuple Romain ; & que par là Pompée & lui auroient fait malgré eux le malheur de la République.

An de Rome. 712.

Le matin du jour que la bataille se donna, Cassius demanda à Brutus, ce qu'il faudroit faire s'ils la perdoient ? „ J'ai, répondit-il, blâmé dans un de „ mes écrits, la mort de Caton, & jugé „ qu'éviter de cette maniere les disgra- „ ces, c'étoit entreprendre sur les volon- „ tés du ciel, & vouloir les régler sur „ les nôtres. Je ne suis plus maintenant „ de cette opinion, & j'estime n'être „ plus maître d'une vie que j'ai sacrifiée „ d'avance à ma patrie, & que je ne „ ferai que changer pour une meil- „ leure en la perdant à son service. „ A ces mots Cassius l'embrasse de joie & lui dit : „ Brutus, avec des sentimens si „ raisonnables nous pouvons hasarder „ la bataille ; car si nous la perdons, au „ moins rien ne nous sera appréhender „ la mort. „

Antoine commandoit seul l'armée des

An de Rome. 712.

Triumvirs, parce que ce jour-là Octavius étoit malade. On a prétendu que c'étoit une maladie lâchement prétextée. Brutus alla le premier à la charge, avec plus d'impétuosité que d'ordre. Tout plia devant lui, & il poussa les ennemis qu'il avoit en tête jusqu'au camp d'Octavius, qui n'y étoit déjà plus, s'étant retiré auprès d'Antoine, dont Cassius aussi avoit d'abord troublé les rangs par une attaque vigoureuse.

XXII. Avantage d'Antoine sur Cassius.

Antoine répara le désordre de ses troupes avec une grande présence d'esprit; & pendant que Cassius poursuivoit son entreprise, il traversa le marais, força les lignes que l'on avoit faites de ce côté-là, prit en flanc Cassius, & le contraignit de se retirer devant lui, après lui avoir tué la meilleure partie de ses soldats, & s'être saisi de son camp avec cette diligence, qu'il avoit apprise à l'école de César. Cassius cédant à la nécessité, se battoit néanmoins toujours en retraite, & gagna enfin un côteau où il s'arrêta; & parce que la poussiere lui déroboit la connoissance de ce qui se passoit du côté de Brutus, d'où s'avançoit un corps de cavalerie, il envoya Titinius à la découverte. Titinius reçu avec la joie ordinaire aux vainqueurs s'oublia parmi eux, & y demeura si long-tems; que Cassius ne le voyant point revenir, crut Brutus mort,

& ses généraux prisonniers. Cette perte imaginaire le met au désespoir ; il regrette de survivre à des amis qu'il suppose n'être plus ; il entre dans sa tente, & s'y tue lui-même, ou s'y fait tuer. Titinius arriva un moment après, avec la cavalerie de Brutus ; s'accusant de la mort de son Général, il se tua sur le corps de Cassius.

An de Rome 712.

XXIII. Cassius se tue.

Brutus pénétré de douleur de la perte d'un ami qu'il appelloit le dernier des Romains, le fit enterrer secrétement, pour ôter, s'il étoit possible, à ses soldats la connoissance d'un accident capable de les décourager. Il ne le cacha point à ses amis particuliers ; & leur avoua aussi qu'il trouvoit Cassius heureux d'être affranchi des maux auxquels ils avoient encore à résister. Brutus fut quelque tems incertain s'il hasarderoit un second combat, ou s'il attendroit que les Triumvirs décampassent, faute de vivres ; car Ænobardus venoit de ruiner leur flotte. Il ne suivit pas ce dernier parti, qui étoit le meilleur, & soit qu'il appréhendât ou la désertion de ses troupes, ou quelque mouvement inconsidéré de leur part, ou bien qu'il pensât n'avoir plus rien à ménager, il se détermina à l'attaque des ennemis.

C'étoit par rapport aux idées de ce tems-là, un mauvais présage pour une

An de Rome. 712.

action si importante, que la vue du même spectre qui lui étoit apparu autrefois, & qui l'avoit menacé des champs de Philippe. Car on prétend que la veille de ce dernier combat, il se montra à lui, mais sans lui parler. Néanmoins Brutus persévéra en sa résolution, & donna ses ordres, en homme supérieur & aux prodiges & aux événemens. Il exhorta ses soldats à faire leur devoir & leur promit, pour fruit de la victoire, le pillage de Lacédémone & de Thessalonique.

XXIV. Bataille de Philippe, où Brutus est défait.

La bataille commença de part & d'autre, avec une fureur qui marquoit que chacun vouloit la fin de la guerre. On recourut aux armes les plus mortelles, sans se servir de l'arc & des javelots, & l'épée seule décida de la victoire. Elle tourna du côté des Triumvirs, les troupes de Brutus furent enfoncées, mises en déroute, & à la fin du jour entierement défaites. Brutus ne quitta le champ de bataille qu'à l'extrémité, lorsqu'il ne trouva plus personne pour le défendre. Et parce que la nuit lui ôtoit une connoissance distincte de la route que tenoient ceux qui avoient été obligés à la retraite ou à la fuite, il alla attendre sur une hauteur le point du jour. Les premiers rayons de clarté lui apprirent qu'il n'y avoit plus ni République ni liberté. Alors s'abandon-

nant à la douleur & au désespoir, il proféra ces paroles peu dignes d'un sage : » Malheureuse vertu, je t'ai désirée & honorée comme un bien solide ; mais je me trompois : tu n'es » qu'une chimere, qu'un vain nom ; » ou au moins tu es une esclave de la » fortune. » Brutus calmé par la réflexion, protesta ensuite qu'il s'estimoit plus heureux qu'Octavius & Antoine, puisqu'il alloit jouir de la réputation attachée à la vertu, que l'injustice & la tyrannie ne pourroient lui enlever. Après d'autres discours philosophiques, il se retira en particulier avec Straton, un de ses plus fidelles amis, & le pria instamment de lui rendre le dernier devoir de l'amitié, c'est-à-dire, de le tuer. Straton refusa d'accomplir cet office barbare; mais voyant que Brutus appelloit un de ses esclaves : » Ah ! je » ne veux pas, s'écria-t-il, qu'il soit „ dit que le grand Brutus n'ayant point „ d'amis dans son adversité, ait été con- „ traint d'avoir recours à un esclave. „ Alors tournant la tête, il présenta la pointe de son épée à Brutus, qui se précipita dessus, & expira à l'instant.

An de Rome. 712.

XXV. Brutus se tue.

Quelques historiens ont écrit que Brutus & Cassius s'étoient donné la mort, avec les mêmes poignards qu'ils avoient plongés dans le sein de César. Selon les uns, ces deux Romains furent

An de Rome. 712.

des traîtres & des ingrats, qui oublierent que César leur avoit donné la vie à Pharsale, & les avoit depuis comblés de ses bienfaits. D'autres les ont regardés comme des héros, qui avoient eu le courage de sacrifier l'amitié même & la reconnoissance à l'amour de la patrie & de la liberté.

Tous ceux qui se sentirent coupables de la mort de César, imiterent Brutus & Cassius, & se tuerent eux-mêmes. Ceux qui n'avoient fait que prendre leur parti, députerent à Octavius & à Antoine, pour savoir quelle composition ils en devoient espérer. On leur fit une réponse favorable, & ils mirent bas les armes. Quoique Sextus Pompéïus soutînt encore quelque-tems la guerre; on peut dire néanmoins qu'elle finit avec Brutus & Cassius, & que les Triumvirs resterent maîtres absolus, lorsqu'ils n'eurent plus que cet adversaire. On remarque que de tous les conjurés pas un ne survécut deux ans à César. La République périt avec Brutus & Cassius, six mois après le Triumvirat, l'an 712 de la fondation de Rome, & quarante ans avant la naissance de Jesus-Christ.

CHAPITRE V.

Depuis la mort de Brutus & de Cassius, jusqu'au bannissement de Lépidus.

(Espace de six années.)

JAMAIS révolution ne fit sentir à un Etat des secousses plus violentes, que celle qui abolit à Rome la puissance consulaire. Ce que la République avoit enduré jusqu'a ces derniers tems, avoit été plutôt un essai de sa patience, qu'une véritable entreprise sur sa liberté. Rome seule & l'Italie avoient souffert dans les séditions des Gracques, & dans les guerres de Marius & de Sylla; & quoique dans les différends de Pompée & de César, les agitations & les chaleurs de parti s'étendissent plus loin, le peuple & un grand nombre de Sénateurs avoient encore le droit de demeurer neutres, & maintenoient ainsi une apparence de République. Mais dans ces derniers troubles, il n'y eut plus de milieu, plus de bornes, plus d'égards, plus de retenue. L'ambition cessa de se cacher: il fallut prendre parti malgré soi & être ennemi ou défenseur de la liberté publique, qui vaincue à la fin, expira avec ses protecteurs.

An de Rome. 712.

An de Rome. 712.

I. Les Triumvirs partagent l'Empire Romain.

Les Triumvirs partagerent l'Empire entr'eux, comme des Princes alliés partagent des pays conquis. Il est vrai que le partage ne fut pas égal; Octavius & Antoine, ne laisserent presque rien à Lépidus, aussi méprisé de l'armée que de ses collégues. Après la bataille gagnée sur Brutus & Cassius, ils donnerent encore quelques jours à la vengeance de César & à la leur, ne voulant pas qu'il leur restât aucun ennemi qu'ils pussent craindre. Hortensius fut sacrifié aux manes de Caïus frere d'Antoine. Lucius Brutus, pere de Livie depuis femme d'Octavius, condamné à la mort par les Triumvirs, se tua lui-même dans sa tente; & Quintilius Varus, après s'être orné de toutes les marques d'honneur que son mérite lui avoit acquises, se fit poignarder par un de ses affranchis. Brutus mort ne désarma pas toute la colere d'Octavius: il fit couper la tête au cadavre de son ennemi & l'envoya à Rome avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Le reste du corps ayant été brûlé selon la coutume, on en accorda les cendres à Porcie fille de Caton, femme forte & du moins aussi philosophe que son pere & que Brutus son époux; elle sut à leur exemple mépriser la vie & se donner la mort en avalant des charbons ardens.

II. Désespoir des Républicains.

Quelque inhumanité qu'il y ait à in-

fulter un ennemi mort, on auroit peut-être pardonné à Octavius celle qu'il exerça sur le cadavre de Brutus, à cause du motif qu'elle pouvoit avoir par rapport à César; mais bien d'autres cruautés ont terni sa réputation. On peut dire qu'Octavius a été l'homme le plus cruel & le plus impitoyable par son penchant naturel, & qu'il ne cessa de l'être que par politique. Je n'en citerai qu'un exemple. Un citoyen qu'il venoit de condamner au supplice, le conjura de permettre au moins qu'il fût enseveli après sa mort! " Ne t'en mets pas en „ peine, répondit le Triumvir d'un air „ féroce; les corbeaux en auront soin. „

An de Rome, 712.

III. Cruauté naturelle d'Octavius.

Quand les Triumvirs se furent assurés qu'il ne leur restoit plus d'ennemi capable de traverser leurs desseins, ils travaillerent à affermir leur autorité. Antoine alla en Asie y lever sur les peuples tributaires de quoi récompenser ses soldats; & Octavius ramena en Italie les vétérans qui ne l'avoient suivi que par l'espoir de joindre des nouvelles possessions à celles qu'ils tenoient déjà de la libéralité de Jules-César. Antoine naturellement vain, fut si charmé des louanges flatteuses que la Grece accoutumée à l'adulation lui prodigua, qu'il s'y arrêta plus qu'il n'avoit résolu. Il fit plusieurs présens à la Ville d'Athenes; & à l'exemple des plus illustres Romains, il y

An de Rome. 712.

assista par ostentation aux conférences des philosophes. En partant de là pour l'Asie, il laissa le commandement de la Grece à Marcus Censorius. Dès qu'il

IV. Poste d'Antoine.

entra en Asie, il y trouva une cour nombreuse de Souverains, & plusieurs belles Princesses empressées à lui plaire, qui s'efforçoient de faire de leur maître leur amant. On ne sauroit dire la joie qu'il ressentoit, & combien son orgueil étoit flatté, quand sortant de chez lui, il voyoit une foule de Rois y remplir ses antichambres, & y briguer chacun à l'envi, ou une audience, ou souvent un simple regard.

Plusieurs d'eux avoient favorisé Brutus & Cassius; Antoine leur pardonna, & fit grace aussi aux sujets de la République, qui ayant suivi le parti malheureux, se trouvoient encore en Asie. Deux seuls furent exceptés de l'amnistie, Petronius & Quintus; le premier soupçonné d'avoir été de la conjuration, & le second d'avoir trahi Dolabella à Laodicée. Mais si Antoine fit paroître assez

V. Son avidité & sa prodigalité.

d'humanité, il se montra également avide & prodigue, en réduisant à la mendicité une infinité de riches familles, & en répandant sur ses flatteurs ou ses bouffons tout le fruit de ses exactions. Epuisé par ses folles dépenses, il convoqua une assemblée de députés de différens peuples d'Asie, auxquels il dé-

clara les besoins pressans de l'Etat, & la nécessité d'y remédier. Cette déclaration fut un commandement, que ses ministres exécuterent à la rigueur, & il emporta tout ce que Brutus & Cassius avoient laissé à ces nations.

An de Rome, 712.

Quand il eut trouvé dans ces contributions de quoi entretenir son faste, il traversa l'Asie avec une pompe inconnue à ses Rois mêmes, mais aussi avec quelque sorte de bonté & de générosité. Car Lucius frere de Cassius & d'autres ennemis du Triumvirat ayant imploré sa clémence à son passage, ils obtinrent leur grace. Dans tout le cours de ce voyage, il se rendit l'arbitre absolu des différends que plusieurs princes Asiatiques avoient les uns avec les autres. La Cappadoce éprouva ce pouvoir despotique dans le changement qu'il y fit, en ôtant la couronne à Ariarathe, pour la donner à Sysene, dont la mere, nommée Glaphyre, avoit captivé le cœur d'Antoine avant que Cléopatre se l'assujettît.

Il ne falloit pas avoir moins de confiance en sa beauté & en son esprit, qu'en avoit la Reine d'Egypte, pour oser se présenter devant Antoine, après une conduite aussi équivoque que celle qu'elle avoit tenue dans la guerre des Triumvirs. Elle avoit à la vérité fourni quelques secours à Dolabella ; mais elle

V. Conduite de Cléopatre.

An de Rome. 712.

avoit fait beaucoup plus pour l'autre parti, Serapion, lieutenant de Cléopatre en Chypre, y ayant ſoutenu les armes à la main les intérêts de Caſſius. Malgré les reproches qu'elle méritoit, pour avoir ſi peu reſpecté la mémoire de Céſar, & s'être ſi peu reſpectée elle-même, elle ne fit aucune difficulté de comparoître en Cilicie devant Antoine, où Delius l'avoit citée; & comme s'il eût été de ſa gloire de triompher de tous les Généraux de Rome en Aſie, elle penſa moins à fléchir qu'à ſubjuguer ſon juge. Elle ſe ſouvenoit d'avoir reçu les premiers hommages du fils aîné de Pompée, d'avoir poſſédé le cœur de Céſar, & d'avoir allumé déjà quelques étincelles dans celui d'Antoine, lorſqu'il vint la premiere fois en Egypte. C'en fut aſſez pour eſpérer d'achever cet ouvrage commencé.

VII. Elle va trouver Antoine.

Elle aborda en Cilicie avec une magnificence & un luxe qui étonna Antoine & ſa cour. En arrivant à l'embouchure du Cydne, elle s'embarqua ſur une galere dont la poupe étoit d'or, les voiles de ſoie de couleur de pourpre, & dont les rames d'argent ne ſe mouvoient que de concert avec les plus excellens inſtrumens de muſique, & ſembloient marquer la meſure. Dans ce vaiſſeau paroiſſoit Cléopatre couchée ſur une eſtrade, ſous un magnifique pavillon de

drap d'or. Elle étoit habillée en Vénus fortant de la mer, & environnée de beaux enfans femblables aux amours, qui n'avoient d'autre occupation que de jouer autour d'elle avec des éventails, pour rafraîchir l'air qu'elle refpiroit. Ses femmes vêtues les unes en Néréïdes, les autres comme on dépeint les Graces, étoient affifes & penchées fur les deux côtés de la galere, les yeux arrêtés fur la Reine. Les parfums les plus précieux brûloient fans ceffe aux extrémités du vaiffeau, & leur odeur portée par les vents, répandoit de toutes parts une douceur voluptueufe.

An de Rome, 712.

Antoine averti de l'arrivée de la Reine, l'attendit fur un trône, au milieu d'une cour nombreufe, où l'on ne comptoit guere moins de Souverains que d'officiers généraux, & de Magiftrats. Cependant ce fuperbe appareil ne fe foutint point à la vue du fpectacle que donna l'arrivée de Cléopatre. La curiofité l'emporta fur le devoir & la bienféance. Tous coururent à fa rencontre, & Antoine refté prefque feul fur fon trône, fut obligé d'en defcendre, aimant mieux aller au-devant de la Reine, que d'être vu d'elle fans cour & fans fuite. Ebloui comme les autres, & charmé d'un objet fi beau, il invita la Princeffe à defcendre de fa galere, & à venir fe repofer au palais en attendant l'heure de fe mettre à table.

An de Rome. 712.

Il lui destinoit un grand repas; mais elle s'en excusa, & invita si gracieusement Antoine à souper chez elle, qu'il ne put la refuser. Quelque accoutumé qu'il fût aux fêtes galantes, il ne vit celle-ci qu'avec surprise. Tout y étoit exquis & d'une ordonnance admirable. La disposition artificielle des lumieres qui éclairoient le magnifique appartement, en rehaussoit l'éclat, & les choses les plus communes étoient ornées par le seul arrangement. Antoine vain & présomptueux se flatta de pouvoir égaler la superbe délicatesse de Cléopatre, & crut que le luxe Asiatique & Romain unis ensemble pourroient surpasser celui d'Egypte; mais il en sentit bientôt la différence; ainsi il jugea qu'il valoit mieux avouer l'imitation même impossible, & céder la gloire du luxe & du goût à Cléopatre, qui en plaisanta avec beaucoup d'esprit & d'enjouement.

VIII. Luxe & bon goût de Cléopatre.

Elle n'avoit point encore parlé du sujet de son voyage, & il étoit tems d'en dire au moins quelque chose: elle le fit d'un air mêlé de sérieux & de badin, & dit à Antoine que bien loin de venir se justifier, elle prétendoit être remerciée des services qu'elle avoit rendus à César & à lui-même: que non-seulement Dolabella avoit à diverses fois reçu d'elle des secours considérables; mais

qu'elle-même avoit mis une flotte en mer pour les Triumvirs, & qu'elle l'avoit commandée en personne malgré Cassius & ses Généraux, afin d'être mieux informée des événemens. Elle joignit à ce récit enveloppé, un détail de circonstances soutenu d'un artifice si imperceptible, que si la vérité y manquoit, la vraisemblance éblouissoit. Ensuite elle revint insensiblement à la plaisanterie, & la journée finit par la conquête d'Antoine, qui épris de ses charmes & enivré d'amour, s'abandonna enfin à une passion qui fut depuis la cause de tous ses malheurs. Attaché désormais à Cléopatre, il oublia ce qu'il devoit & à l'Etat & à lui-même : il la suivit en Egypte, où par une criminelle complaisance il immola la jeune Arsinoé aux ressentimens de sa sœur aînée. Il passa le reste de l'année 712 & toute l'année 713 à Alexandrie auprès de la Reine, goûtant avec elle tous les plaisirs que le luxe & l'amour peuvent fournir.

An de Rome. 712.

IX. Antoine amoureux de Cléopatre.

Octavius bien différent d'Antoine étoit à Rome uniquement occupé de l'Etat, & surtout des moyens de calmer l'Italie. La récompense qu'il avoit promise aux vieux soldats n'étoit pas aisée à concilier avec la tranquillité qu'il vouloit établir dans la partie principale de l'Empire Romain. Priver les proprié-

An de Rome. 713.

X. Octavius distribue à ses soldats des terres d'Italie.

An de Rome. 713.

taires de leurs héritages, pour les donner à des gens de guerre, qui n'y avoient d'autre droit que celui d'une promesse tyrannique, ne devoit pas naturellement conduire au repos, d'autant plus que le trésor public épuisé n'offroit aucun équivalent, pour dédommager au moins ceux qu'on dépouilloit si injustement. Pour prévenir une pareille vexation, ils accoururent en foule à Rome, & l'on ne voyoit que ces malheureux dans les temples & dans les places publiques. Leurs femmes craignant d'être la proie du soldat, en l'absence de leurs maris, les avoient suivis, portant entre leurs bras leurs enfans, dont la jeunesse & l'innocence excitoient la compassion générale. Le peuple de Rome ému de ce spectacle parla avec liberté de celui qui le donnoit.

Octavius qui ne l'ignoroit pas, eut la discrétion de faire comme s'il n'en eût rien su, & aima mieux emprunter pour récompenser ses troupes, que d'irriter tout un peuple. Mais cet emprunt se trouvant au-dessous de ce qui étoit dû aux troupes, Octavius méprisa les considérations qui l'avoient retenu, & envoya en possession des terres ceux à qui il les avoit promises. Crémone auparavant attachée au parti de Brutus, souffrit le plus dans le partage des champs, & dans la transplantation des habitans. Mantoue

Mantoue trop proche d'un pays livré au soldat, participa aux calamités de ses voisins ; & peu s'en fallut que le favori des Muses Latines, le célebre Virgile, enveloppé dans la disgrace générale, ne fût chassé de l'héritage de ses peres. Il auroit même péri par la brutalité du centurion Arrius qui le voulut tuer, s'il ne se fût jetté à la nage dans le Pô, dont il gagna heureusement l'autre rive. Et comme le bonheur naît quelquefois du malheur même, le dépouillement de Virgile fut la source de sa réputation, & ce qui est plus réel, de toute la douceur de sa vie, par les protecteurs que lui procura son admirable églogue sur ce sujet. Une satyre lui eût peut-être été aussi aisée : ce qui apprend aux Princes à ménager les talens & à ne pas irriter les grands écrivains. Il avoit en ce tems-là environ vingt-huit ans.

An de Rome, 713.

VIRGILE.

XI. Complot de Fulvie & de Lucius Antonius.

Les troubles survenus à l'occasion du partage, & les dangers fréquens où ils exposoient la personne d'Octavius, fournirent l'occasion à Fulvie femme d'Antoine, d'exécuter un dessein qu'elle avoit formé quelques mois auparavant. Jalouse de Cleopatre, elle cherchoit à rappeller son mari à Rome ; & parce que la guerre seule pouvoit l'y ramener, elle se détermina à en faire naître une. Lucius frere d'Antoine étant alors Consul, lui parut propre à son projet ; elle

An de Rome. 712.

le mit dans ses intérêts, & y trouva encore plus de disposition qu'elle n'imaginoit, parce qu'il croyoit avoir des sujets de se plaindre d'Octavius, & qu'il n'étoit pas fâché de lui en marquer du ressentiment. La longue amitié qui étoit entre Lucius & Fulvie, contribua encore à leur nouvelle union, & facilita à cette femme inquiete le moyen de brouiller plus fortement son beau-frere avec le Triumvir.

On a déjà remarqué que l'Italie & la capitale de l'Empire ne pouvoient être dans un état plus triste. La disette y étoit grande, soit par les hostilités de Sextus Pompeius qui tenoit la mer, & interceptoit tous les vivres qui alloient en Italie, soit par le libertinage des soldats dispersés, qui consumoient avec profusion les denrées qui auroient soulagé tant de misérables. Le désordre si nuisible au commerce l'avoit banni de Rome. Les ouvriers n'y vouloient plus travailler, ou sortoient de la Ville; & l'on y manquoit également de vivres & d'artisans. Dans ces circonstances malheureuses, Lucius & Fulvie ne penserent qu'à irriter & à soulever Rome & l'Italie contre Octavius, qu'à rendre inutiles ses soins & ses travaux, & qu'à ôter jusqu'à l'espérance à ceux qu'au moins ses intentions consoloient. Octavius comprit que Fulvie étoit l'auteur de

toute cette intrigue ; il s'en plaignit à elle-même & lui représenta combien elle nuisoit aux intérêts d'Antoine. Mais obsédée par un de ses amis nommé L. Manius qui l'assuroit toujours que sans une nouvelle guerre civile elle ne verroit de long-tems son époux ; elle le crut plutôt qu'Octavius, & ne changea point de conduite.

An de Rome, 713.

Ces mésintelligences ne commencerent à se faire connoître que par des discours revêtus d'un air de modération, qui ne tromperent point les esprits éclairés. On en vint ensuite aux manifestes ; & enfin quelque précaution que prissent les plus sages des deux partis, la rupture éclata & produisit la guerre. Plusieurs personnes du premier rang s'y trouverent engagées sans le vouloir ; ce qui est inévitable dans les guerres civiles. Et comme Lucius s'étoit auparavant déclaré ouvertement contre le Triumvirat, les peuples chassés de leurs héritages se rangerent de son côté ; pendant que les vieux soldats par un principe contraire se joignirent à Octavius & à Salvidienus, qui ramenoit des Gaules un corps de troupes. Lucius cherchoit à combattre ce dernier, avant qu'il eût joint Octavius ; mais Agrippa ami particulier de celui-ci, fut rompre ce dessein par un mouvement que l'ennemi ne prévoyoit pas. Deux lieutenans d'Antoine, Ven-

XII. Octavius & Antoine se brouillent.

tidius & Afinius Pollio firent des efforts incroyables pour aller au fecours de fon frere, fachant qu'il avoit befoin de leur affiftance, & n'y purent réuffir. Lucius cependant étoit dans le plus grand embarras où un Général d'une médiocre capacité fe pût trouver : car il fe vit réduit fi à l'étroit & tellement preffé par Octavius d'une part, & par Agrippa de l'autre, que jugeant fa perte inévitable, s'il tenoit plus long-tems la campagne, il s'enferma dans Peroufe, la plus forte Ville d'Hétrurie, où il fut auffitôt affiégé.

An de Rome. 713.

Ventidius & Afinius tâcherent de faire lever le fiége à Octavius; mais il étoit fi avantageufement pofté, & fon camp fi bien défendu, qu'ils s'en retournerent avec le déplaifir de laiffer Lucius prêt à fe rendre, parce que fa garnifon trop nombreufe avoit en peu de tems confumé tous les vivres. Il fit plufieurs vigoureufes forties, dans lefquelles fes troupes & lui combattirent en défefpérés. Mais toute leur valeur ne pouvant les délivrer, & la famine augmentant à toute heure dans la Ville, Lucius prit le parti de fe venir rendre à Octavius, à condition que tout le châtiment retomberoit fur lui, & que fes foldats auroient la vie fauve. Il fut reçu au camp de fon ennemi avec une générofité extraordinaire, & Octavius

XIII. Générofité d'Octavius.

pardonna à la garnifon, follicité par fes propres troupes, qui s'intéresserent pour leurs anciens compagnons. An de Rome. 713.

La Ville de Perouse exceptée de l'amnistie, alloit être livrée au pillage, si le désespoir d'un de ses habitans, nommé Cestius Macedonicus, n'eût prévenu cette calamité par une autre beaucoup plus effroyable. Car ayant mis exprès le feu à sa maison où il périt volontairement, les flammes se répandirent avec tant de violence de cette maison sur les autres, qu'elles réduisirent enfin la ville en cendres. Ventidius & Asinius après la ruine de Perouse, cesserent leurs hostilités, sans pourtant avoir traité avec Octavius; de sorte que tout le malheur de la guerre, dont Pompée ne tira aucun avantage, tomba sur une seule Ville. Octavius ne savoit pas encore assez imiter César, qui refusa long-tems de triompher de ses concitoyens. Il entra à Rome vêtu de la robe appellée triomphale & couronné de laurier. On indiqua des jours de fête, comme on avoit coutume après de grandes guerres terminées, & il fut ridiculement ordonné par un décret, qu'à l'avenir Octavius auroit part à tous les triomphes des autres Généraux de quelque rang qu'ils fussent, & qu'il feroit couronné toutes les fois qu'ils le feroient.

XIV Triomphe d'Octavius.

Pendant qu'Octavius occupé de sa

An de Rome. 713.

XV. Vie molle & delicieuse d'Antoine & de Cléopatre.

grandeur, ne pensoit qu'au moyen de la rendre durable, par sa prudence & par son assiduité aux affaires publiques, Antoine consumoit follement auprès de Cléopatre un tems précieux, & sembloit fixé à borner là sa fortune. Il est vrai qu'il falloit une force d'esprit qu'il n'avoit pas, pour résister aux attraits d'une volupté préparée & assaisonnée par une femme telle que la Reine d'Egypte. Elle savoit donner un air de nouveauté à tout, & la jouissance si fatale à l'amour, devenoit auprès d'elle un premier desir. Elle aimoit les plaisirs de la table, & tout ce qui sert à les relever. Pour mieux entretenir ce genre de volupté, elle forma une société de gens qui n'avoient d'autre soin que celui de raffiner sur les mets les plus exquis, & elle proposa des prix à ceux qui réussiroient le mieux. Les festins de Cléopatre revenoient à des sommes si considérables, que les historiens & surtout Plutarque n'ont pas dédaigné de les évaluer.

Antoine n'avoit à souhaiter dans cet excès de délices que de ne plus s'intéresser au reste du monde ; mais il n'étoit pas encore parvenu à ce haut degré d'Epicurisme. Il n'apprit qu'avec douleur la défaite de son frere, la fuite de sa femme hors de l'Italie, celle de leurs communs amis, la défection des Gau-

les, qui étant de son gouvernement s'étoient soumises à Octavius, & celle des légions qui après y avoir été à ses ordres, ne reconnoissoient plus que ceux de son rival. Il reçut en même-tems d'aussi fâcheuses nouvelles du côté de l'Orient. Il sut que Pacore fils du Roi des Parthes, soutenu de Labienus & de Barzapharne étoit entré en Syrie, & s'étoit rendu maître de cette province; qu'ayant ensuite marché à Jerusalem, il l'avoit saccagée, emmené prisonnier le Grand Prêtre Hircan frere d'Herode, & qu'Herode lui-même s'étoit retiré dans les montagnes de Judée.

An de Rome. 713.

Les prospérités des Parthes, plus que celles d'Octavius, émurent Antoine & le rappellerent à des idées d'honneur & à des sentimens de courage. Il arma deux cens vaisseaux, & rassembla beaucoup de troupes à dessein d'aller contre Pacore: & si depuis il changea la destination de cet armement, les sollicitations vives & redoublées de Fulvie, & les instances de ses amis en furent cause. Ils jugeoient avec raison que l'Italie étoit préférable à l'Orient, & il les crut. Il alla donc d'Alexandrie à Tyr; de là passant par les isles de Chypre & de Rhode, il arriva à Athenes où Fulvie l'attendoit. Les reproches qu'il lui fit d'avoir, avec Lucius, excité hors de saison les troubles d'Italie, diminuerent

XVI. Antoine quitte l'Egypte pour se rendre en Italie.

An de Rome. 713.

le plaisir qu'elle se faisoit de revoir un époux qu'elle aimoit tendrement. Il ignoroit encore le mariage d'Octavius & de Scribonie, fille de Libo beau-pere de Pompée. En ayant été alors informé, il comprit que la politique seule avoit fait cette union, & que la flotte que Pompée tenoit en mer, étoit le motif d'une alliance qu'Octavius n'auroit pas recherchée en un autre tems.

Plus cette conjecture lui parut fondée, & plus il se hâta d'arriver à Rome, sans aucun égard pour Fulvie qu'il laissa malade à Sycione, où elle mourut de douleur de se voir ainsi abandonnée de son mari. Antoine en croisant la mer Ionienne, eut le bonheur de rencontrer la flotte de Domitius, qui se rendit à lui, avec les troupes de transport qui étoient sur ses vaisseaux. Il n'avoit pas imaginé que Brunduse dût lui fermer ses portes, & elles lui auroient en effet été ouvertes, sans la garnison qu'y tenoit Octavius, & qui s'y opposa. Antoine irrité de ce qu'en pleine paix une Ville dépendante de la République s'armoit contre lui, assiégea la place, & ne gardant plus de mesures avec un collégue qui agissoit en ennemi, il invita Pompée à quitter la Sicile, & à s'unir à lui pour assujettir l'Italie. Octavius marcha au secours de Brunduse, dont la garnison toujours fi-

delle, ne voulut cependant point combattre contre un ancien ami de César.

An de Rome. 713.

Comme les deux armées n'avoient point d'envie d'en venir aux mains, la connoissance de leurs sentimens porta L. Cocceius à travailler à un accord entre les chefs. Ils nommerent chacun un Plénipotentiaire : Pollio le fut d'Antoine, & Mécenas d'Octavius ; l'un & l'autre dignes de représenter les maîtres du monde, comme ils en étoient les favoris. Dans le traité que Cocceius conclut avec eux, on convint d'une amnistie générale pour les deux partis, & du mariage d'Antoine avec Octavie sœur d'Octavius, veuve de C. Marcellus, femme d'un rare mérite, & d'une grande beauté. Ce mariage devoit infiniment déplaire à Cléopatre : mais on n'eut garde de la consulter, & dans les conjonctures où étoit Antoine, c'eût été se perdre que de refuser cette alliance. C'étoit une suite naturelle du traité, qu'un nouveau partage de l'Empire entre les Triumvirs. Tout l'Occident à commencer depuis Codropolis ville d'Illyrie fut cédé à Octavius, l'Orient à Antoine, & l'Afrique à Lépidus, demeuré sans crédit & relégué dans son département pour avoir déplu à Octavius.

XVII. Réconciliation d'Octavius & d'Antoine.

Antoine possesseur de l'Orient, en-

An de Rome. 713.

voya Ventidius contre les Parthes, au lieu d'y aller lui-même, parce qu'il jugea de concert avec Octavius qu'une guerre à l'extrémité de l'Empire étoit moins dangereuse que les troubles dont l'Italie étoit agitée. Ces troubles n'avoient pas encore éclaté, mais ils étoient comme certains; le peuple réduit à une disette continuelle de toutes les choses nécessaires à la vie, paroissoit plus disposé à vouloir périr les armes à la main, qu'à consentir de mourir par la famine.

Pompée, comme on l'a dit, maître de la Sicile, de Sardaigne, de Corse, & des côtes d'Afrique, étoit l'auteur de cette calamité, & il ne tenoit qu'à lui de la finir, en cessant d'enlever les convois ordinaires que ces pays fournissoient à Rome & à toute l'Italie. Il y auroit consenti, s'il en eût été prié; mais Octavius qui l'accusoit de plusieurs mauvais procédés à son égard, ne vouloit entendre parler d'aucun accommodement avec lui. Cette opiniâtreté réciproque prolongeoit les miseres du peuple. Après bien des plaintes & des prieres, il perdit la patience & le respect. Octavius fut attaqué dans les rues de Rome à coups de pierres, & Antoine lui-même fut obligé de venir à son secours. Des amis communs voyant la nécessité d'un accommodement, procurerent une entrevue d'Octavius & de-

Pompée. La conférence, qui rouloit de la part de celui-ci sur le rétablissement des proscrits & sa substitution à Lépidus, fut inutile; Octavius craignoit un associé tel que Pompée.

An de Rome. 713.

Les séditions devenoient cependant plus fréquentes, à proportion que les besoins croissoient; & n'y pas remédier, c'étoit tout perdre. Touchés de ces maux, Octavius & Sextus Pompeïus eurent une nouvelle conférence, & il fut arrêté entr'eux que Pompée resteroit en possession des isles qu'il occupoit déjà: qu'on lui céderoit le Peloponese & ses dépendances; que malgé son absence il seroit admis au consulat, & pourroit le faire exercer par quelqu'un de ses amis; qu'enfin les proscrits, excepté les meurtriers de Jules-César, rentreroient dans tous leurs biens. Ces avantages furent accordés à Pompée, à condition qu'il n'interromproit plus le commerce maritime, & que la Sicile continueroit à fournir la quantité de blé, qu'elle devoit fournir à Rome & à l'Italie. Les applaudissemens, les acclamations réitérées, les jeux, les spectacles furent les preuves du contentement du peuple au sujet d'une paix si souhaitée.

XVIII. Traité de paix entre Octavius & Sextus Pompeïus.

Cependant les Triumvirs ne songeoient qu'à affermir & qu'à étendre leur puissance, sans se mettre fort en peine de procurer le bien de l'Empire;

An de Rome. 714.

An de Rome. 714.

ni de finir les guerres étrangeres. Ils disposerent du consulat pour les quatre années suivantes. Antoine & Libo en jouirent la premiere année ; Octavius & Pompée leur succéderent, & furent remplacés l'année suivante par Domitius & Sossius. Enfin Octavius & Antoine rentrerent en charge la quatrieme année qui étoit la derniere. On s'imagina, & le bruit courut, que lorsque ce consulat seroit expiré, les Triumvirs se démettroient de toute autorité, & qu'ils la rendroient à la République ; mais ce n'étoit pas leur intention.

Octavius qui portoit ses vues plus loin que ses collégues, envoya une partie de ses troupes en Illyrie, pour les entretenir dans la discipline militaire, & le reste dans les Gaules où il craignoit d'être moins obéi qu'ailleurs. Pour Antoine, il reprit la route d'Orient, résolu, disoit-il, d'aller en personne faire la guerre aux Parthes. Ventidius venoit de les repousser jusques dans la Médie & la Mésopotamie, après avoir remporté sur eux diverses victoires, & tué ou pris plusieurs de leurs Généraux : il fut le premier Romain qui triompha des Parthes, & qui vengea la mort de Crassus.

XIX. Les Parthes vaincus par Ventidius.

Antiochus Roi de Comagene avoit toujours été leur allié fidelle, & leur avoit rendu de grands services dans la

guerre contre les Romains. Antoine arrivé en Syrie, fit un traité avec lui pour rompre cette union ; & il y réussit. Et comme il s'étoit muni d'un décret du Sénat qui autorisoit tout ce qu'il jugeroit à propos de faire dans son département, il confirma dans la possession de leurs Etats tous les Princes qu'il avoit établis à son dernier voyage d'Asie. Ainsi Darius demeura Roi de Pont, Pharnace de l'Idumée, Hérode de la Judée, Amyntas de la Pisidie & Polémon de la Cilicie. Après ces dispositions, il revint à Athenes passer l'hiver avec Octavie, où ils vécurent sans faste en simples particuliers, & n'affecterent aucune marque de grandeur. Les sciences & surtout la Philosophie y faisoient leurs entretiens & leurs plaisirs.

An de Rome. 714.

Sextus Pompeïus étoit en apparence assez content de son partage & Octavius du sien. Néanmoins comme l'accord qu'ils avoient fait entr'eux, régloit plutôt les prétentions qu'ils avoient alors, que leur ambition, ils trouverent bientôt de quoi exercer la passion qui les dominoit. Antoine contribua beaucoup à dégoûter le premier du traité conclu l'année précédente ; car au lieu d'évacuer le Péloponnese qui venoit d'être cédé à Sextus, il prétendit le garder, si on ne lui donnoit un dédommagement de ce qui lui étoit dû par les peuples du

An de Rome. 714. XX. Nouvelles brouilleries de Sextus Pompeïus & des Triumvirs.

pays. Sextus à qui Menodore avoit toujours dit, que l'accommodement qu'il avoit fait avec les Triumvirs, étoit moins une paix qu'une suspension d'armes, & qui pensoit sans doute de même, se moqua de la prétention d'Antoine, remit sa flotte en mer, & recommença ses pirateries. Le peuple de Rome qui en ressentit bientôt l'effet, s'en plaignit comme autrefois, & dit hautement, que le dernier traité rendoit leur condition pire qu'auparavant, puisqu'il leur donnoit quatre tyrans au lieu de trois.

La perfidie de Menodore, qui trahissant Pompée, remit au pouvoir d'Octavius les isles de Corse & de Sardaigne, & lui amena trois des légions qui y étoient, apporta quelque soulagement aux peines des Romains, qui virent avec joie Octavius se disposer à attaquer la Sicile. Mais ils n'étoient pas à la fin de leurs maux. Pompée trahi, prévint toute la diligence d'Octavius, & le repoussa de maniere à le mettre en danger de sa vie. Peu de tems après une tempête brisa tous les vaisseaux d'Octavius, qui étoient à l'ancre, & ruina une bonne partie des équipages. Ce malheur imprévu l'inquiéta extraordinairement; & par l'appréhension qu'il eut que son ennemi ne fît des descentes sur les côtes d'Italie & ne s'y établît, il voulut qu'on les fortifiât.

Des occupations si sérieuses ne l'empêchoient pas de donner des momens à l'amour. Livie femme de Tibere Neron étoit aimée de lui. Son esprit adroit & insinuant avoit autant que sa beauté contribué à toucher le cœur d'Octavius, ennuyé de l'humeur fâcheuse de Scribonie, qui étoit devenue son épouse par de pures raisons d'état, & qui fut répudiée dans la suite. Cependant Octavius & Livie rencontroient d'étranges obstacles à leur amour. Son mari l'aimoit, elle étoit grosse ; ces circonstances n'étoient pas favorables au divorce. Mais que ne peuvent point les promesses & la crainte ! Tibere séduit & intimidé cede sa femme enceinte à Octavius, qui en fait la sienne, de l'aveu même des Prêtres de Rome, plus effrayés de la puissance du Triumvir, qu'attachés aux loix & à l'équité.

An de Rome. 714.

An de Rome. 715.

Octavius pressé par Pompée avoit mandé à Antoine de lui envoyer du secours. Antoine voulut le lui amener lui-même, & arriva à Brunduse avec trois cens voiles. Mais les affaires avoient changé : Agrippa venoit de pacifier les Gaules ; & à force de soins, Octavius se voyoit par lui-même en état de combattre Pompée. La présence d'Antoine, dont il continuoit à être jaloux, lui devint importune, & l'inquiéta. Il inventa des prétextes pour ne point aller le

An de Rome. 716.

XXI. Octavius jaloux d'Antoine.

An de Rome. 716.

recevoir, & même pour détourner la jonction des deux flottes. Il fut plus aisé à Antoine de pénétrer les motifs d'une conduite aussi irréguliere, que de cacher le ressentiment qu'il en conçut. Son dessein étoit toujours d'aller contre les Parthes ; & il auroit voulu qu'en laissant son armement naval à son collégue, il lui eût fourni des troupes de terre à proportion : mais leur mutuelle méfiance l'empêchoit de s'exposer à un refus.

XXII. Octavie médiatrice.

Octavie se chargea de la négociation, & se promit même de dissiper les soupçons des deux personnes qui lui étoient si cheres. César reçut sa sœur avec toute la démonstration possible d'amitié ; mais il ne s'expliqua sur rien, & différa de jour en jour à lui rendre réponse. Impatiente de ce retardement, elle s'adressa à Agrippa & à Mécenas, favoris de son frere, & leur parla ainsi : „ Cette „ Octavie que vous voyez devant vous, „ quoique dans le plus haut rang, où „ aucune femme puisse parvenir, va se „ trouver bientôt dans l'état le plus triste, „ si vos sages conseils ne préviennent „ les maux qu'elle craint. Sœur de „ César & femme d'Antoine, le peuple „ Romain attend son repos de sa médiation, „ & croit peut-être qu'il ne „ tient qu'à elle de les réconcilier tous „ deux. Hélas ! quelle destinée sera la „ mienne, si je ne peux les désarmer !

„ Votre vertu, l'estime publique, celle „ d'Octavius pour vous, fixent votre „ fortune malgré l'instabilité de l'Etat. „ Sans la paix, tout est à craindre pour „ moi : il s'agit d'un frere & d'un époux, „ & je pleurerai éternellement l'un ou „ l'autre.

An de Rome, 716.

Agrippa & Mécenas rendirent exactement le discours d'Octavie à Octavius, qui en fut touché, & consentit à voir Antoine. Après les premieres civilités, qui allerent au-delà de ce qu'on attendoit, la réconciliation se fit, & ensuite on ratifia l'échange qu'Antoine desiroit. Le tems prescrit à leur Triumvirat tendoit à sa fin ; ils le prolongerent encore pour cinq ans, & ne consulterent sur cela ni le Sénat, ni le peuple. Comme Antoine n'avoit plus rien à faire à Rome, il y laissa Octavie, & partit pour l'Asie. Son collégue n'imita point sa précipitation, & remit à l'année suivante la guerre de Sicile.

En attendant il disposoit tout, pour en rendre l'événement heureux ; & quand le tems de se mettre en mer fut venu, il divisa son armée navale en trois escadres, pour faire en même-tems trois descentes dans l'isle. Lépidus la devoit attaquer du côté de l'Afrique, Taurus du côté de Tarente, & Octavius du côté de Pouzols. Pompée ne s'effraya point de ce prodigieux armement, &

An de Rome. 716.

fit face partout. Le ciel & la mer combattirent pour lui : la tempête dissipa l'armée navale d'Octavius, & Pompée glorieux d'un succès qui n'étoit dû qu'aux vents & aux flots, voulut être appellé le fils de Neptune. Octavius se consolant de n'être vaincu que par les élémens, ne perdit point l'envie d'attaquer Pompée, & remit bientôt une flotte en mer sous le commandement d'Agrippa, qui éprouva les vicissitudes de la fortune. Ce Général gagna au commencement une bataille navale, & en perdit une autre ensuite, sans que pourtant Pompée pût l'empêcher de débarquer vingt & une légions, deux mille chevaux, & cinq mille hommes armés à la légere.

XXIII. Pompée est vaincu dans un combat naval.

Pompée moins fort sur terre que sur mer, fit proposer à Octavius de terminer le différend par une bataille navale. Celui-ci accepta le défi, & le combat se donna. Agrippa s'y distingua autant par sa valeur, que par sa conduite, & enfin défit le prétendu fils de Neptune, coula à fond vingt-huit vaisseaux, & à la réserve de dix-sept qui échapperent à force de voiles & de rames, le reste fut pris ou brûlé. La perte de la bataille causa la défection des troupes de terre, qui se rendirent à Octavius. Dans ce désastre général, Pompée avec les dix-sept navires fit voile vers la Syrie, où il

s'imagina trouver un asile auprès d'Antoine, fondé sur un service qu'il avoit autrefois rendu à Julie mere du Triumvir. La ville de Messine fut la seule de la Sicile, après tant de malheurs, qui pensa encore à se défendre. Un reste de prudence la conserva ; elle ouvrit ses portes à Lépidus, qui ne croyoit pas alors que sa victoire dût causer sa ruine.

An de Rome. 716.

XXIV. Brouillerie d'Octavius & de Lépidus.

Il avoit vingt-deux légions à ses ordres, & beaucoup de cavalerie. Ses forces lui faisoient présumer, qu'ayant attaqué le premier la Sicile, il y avoit plus de droit que ses collégues, & qu'ils n'oseroient l'en chasser, s'il marquoit qu'il voulût la garder. Octavius averti de sa prétention, lui envoya dire que son procédé étoit contraire au traité qui étoit entr'eux. A cela Lépidus répondit fierement, qu'il ne faisoit que suivre l'exemple qu'on lui avoit donné, & que puisqu'Octavius usurpoit seul toute l'autorité du Triumvirat, il vouloit au moins conserver une isle qu'il venoit de conquérir. Octavius s'estimoit si supérieur à Lépidus, qu'aussitôt que cette réponse lui eut été rapportée, il alla seul le trouver dans son camp, persuadé que sa présence le couvriroit de confusion. Les soldats qui avoient déserté de l'armée de Pompée, reconnoissant Octavius, furent saisis de respect pour sa personne, & se rangerent autour de

An de Rome. 716.

lui. Lépidus remarquant de loin ce mouvement, s'avança avec promptitude, & commanda à ses troupes de charger Octavius, qui reçut un coup de fleche. Il conserva alors toute sa présence d'esprit, & marcha droit au lieu où les aigles des légions étoient plantées, il en prend une & l'éleve en l'air. Les soldats admirent cette action, s'assemblent en foule auprès de lui, & le nomment leur Général. Lépidus abandonné des siens, quitte incontinent les marques d'une autorité qu'il n'a plus, s'habille en deuil, & vient se jetter aux pieds d'Octavius, qui voit avec étonnement un Triumvir, ci-devant arbitre de la vie des plus grands de l'Etat, demander en tremblant que l'on épargne la sienne. Il lui accorda cette grace, plus par mépris que par pitié, & le délivra des mains des soldats qui le vouloient massacrer. Lépidus dégradé par lui-même fut destitué de tous ses emplois, & relégué à Circæum, ville du Latium, où il n'emporta pour toute distinction que le titre de grand pontife, qu'Octavius lui laissa.

XXV. Lépidus demande grace à Octavius & est dégradé.

La chute de Lépidus réduisit le Triumvirat à deux personnes, aucun n'étant assez hardi pour demander à remplir la place vacante, & encore moins pour la disputer. Pompée auroit eu le courage d'y aspirer; mais par les

XXVI. Mort de Sextus Pompeius.

ordres d'Antoine il avoit été tué en abordant en Phrygie. Ces derniers événemens qui donnerent la paix à l'Etat pendant un tems, se rapportent à l'an 718 de Rome, au septieme du Triumvirat d'Octavius, d'Antoine & de Lépidus, au huitieme depuis la mort de César, ou à peu près, & au trente-huitieme avant la naissance du Sauveur.

An de Rome, 716.

CHAPITRE VI.

Depuis la destitution de Lépidus jusqu'à la mort d'Antoine, & à l'élévation d'Octavius à l'Empire.

(Espace de six ans.)

An de Rome, 718.

I. Octavius est reçu à Rome avec beaucoup d'applaudissement.

OCtavius resté seul en possession de l'Occident, & de l'Afrique, fut reçu à Rome avec les plus grands applaudissemens. Le Sénat suivi d'un peuple innombrable, qui l'attendoit aux portes de la ville pour le conduire au Capitole, l'y couronna de fleurs, & le ramena de-là à son palais avec la même pompe après qu'il eut rendu graces aux Dieux des prospérités qu'il croyoit leur devoir. Octavius content voulut que l'Etat le fût, & donna toute son attention à rétablir la tranquillité publique, troublée principalement à Rome par une multitude de brigands, qui y

An de Rome. 718.

commettoient des désordres infinis. Il commanda à Sabinus de poursuivre ces voleurs en quelque endroit de l'Italie & de la Sicile qu'ils se retirassent, & d'en faire une prompte justice. C'étoit assurer Rome contre un mal présent, mais qui pouvoit renaître. Il prévint ce que l'on craignoit de l'avenir, en formant plusieurs compagnies d'ordonnance, dont l'unique charge étoit de veiller au repos particulier & général. Le changement du mal au bien se fit sentir aussitôt, & celui qui en étoit l'auteur en remporta la louange qu'il méritoit, & devint l'objet de l'admiration des Romains.

Quelques villes d'Italie la porterent si loin, qu'elles éleverent alors des autels à Octavius. Une action également sage & généreuse de sa part fut l'occasion de ce nouveau culte. Après la mort du dernier Pompée assassiné en Phrygie, on trouva dans ses papiers des lettres & d'autres écrits de plusieurs Sénateurs, propres à réveiller les troubles assoupis. On les voulut remettre entre les mains d'Octavius : mais au lieu de les prendre, il les envoya dans la place publique, où il les fit brûler en présence de tout le monde ; protestant en même tems, que le bien public lui tiendroit toujours lieu de bien propre, & qu'il rendroit l'autorité à qui elle appartenoit, dès

qu'Antoine auroit fini son expédition contre les Parthes. Toutes les espérances dont un peuple plein d'amour pour la liberté est capable, se réveillerent alors dans le cœur du peuple Romain ; il poussa mille cris de joie & d'approbation, & transporté d'un bonheur en idée, il créa Octavius Tribun perpétuel. Octavius accepta ce titre, & envoya aussitôt Bibulus à Antoine pour lui faire part de son dessein & de l'engagement qu'il venoit de prendre. C'est en ce tems-là qu'il distribua les Gouvernemens qui vaquoient, & qu'il se prépara à marcher contre les Illyriens dont l'obéissance devenoit suspecte.

An de Rome. 718.

II. Octavius créé Tribun perpétuel.

Comme depuis la mort de Sextus Pompeïus, & la déposition de Lépidus, Octavius & Antoine partageoient le monde entr'eux, & qu'il y avoit suffisamment en ce partage de quoi remplir leur ambition, on ne parloit que d'une paix universelle, qui étoit l'objet des vœux de l'Univers ; mais on fut trompé. La passion d'Antoine pour Cléopatre, croissoit de jour en jour, & toutes les richesses de l'Asie tyranniquement enlevées, passoient entre les mains de cette Princesse, comme un tribut que l'amour lui payoit. Les plaintes des opprimés parvinrent aux oreilles d'Octavius, qui résolut d'en faire le motif d'une guerre contre un rival odieux. Le Sénat & le

An de Rome. 719.

peuple Romain ne prenoient qu'une part médiocre aux malheurs des nations qu'on épuisoit pour fournir aux profusions de la Reine d'Egypte. Mais quand ils surent qu'Antoine venoit de lui donner la Phénicie, la Cœlesyrie, Chypre, & une portion de la Cilicie, de l'Arabie, & de la Judée, ils en furent si indignés, qu'on ne vit plus que libelles répandus contre lui.

An de Rome. 719.

III. Antoine démembre l'Empire Romain en faveur de Cleopatre.

Plusieurs amis qu'il avoit à Rome, l'avertirent que sa conduite y causoit un scandale universel, & étoit un sujet de triomphe pour Octavius. Il eut assez bonne opinion de son éloquence, pour croire qu'une apologie qu'il composeroit lui-même le laveroit de tous ces reproches : mais cette apologie pleine de ridicules paradoxes, fut un nouveau sujet de plainte & d'indignation. Au lieu d'y promettre la révocation des dons qu'il avoit osé faire à sa maîtresse, il y établissoit comme un principe certain : Que la grandeur Romaine paroissoit moins dans ses conquêtes, que dans la distribution libérale des pays conquis. Et au sujet de son amour, il disoit : que la voie la plus sûre d'accroître la véritable noblesse, étoit de laisser une nombreuse postérité répandue dans les diverses parties du monde, pourvu que la tige fût illustre : Que telle avoit été la maxime d'Hercule, dont il se vantoit de

de defcendre; & que par cette raifon, ce héros n'avoit jamais voulu s'attacher à une feule femme, ayant préféré plufieurs engagemens à un feul, afin de laiffer autant d'illuftres defcendans que de marques de fa valeur & de fa gloire. Cette belle production de l'efprit d'Antoine, acheva de lui faire perdre les amis qui lui reftoient à Rome, & les fit tous paffer dans le parti d'Octavius.

An de Rome. 719.

Il étoit tems qu'il marchât enfin contre les Parthes, & que fes grands préparatifs fur lefquels tout l'Orient avoit les yeux, éclataffent. Il fe mit donc en campagne. Mais l'ouverture ne lui en fut pas heureufe; car dans une premiere action, il perdit un de fes Lieutenans & deux légions. Il n'eut pas plus de fortune dans les autres; & y fut fi maltraité, qu'à la fin, malgré toute fa valeur, fes bagages ayant été pris, & la quatrieme partie de fon armée ayant été ruinée, il compta pour beaucoup d'avoir pu gagner l'Arménie, encore ne dut-il fa retraite qu'à un foldat Romain qui étant refté prifonnier des Parthes après la déroute de Craffus, lui fervit de guide. Il eft conftant que dans toute cette guerre, Antoine montra beaucoup de courage: mais la prévention qu'on avoit contre lui, fit qu'on ne lui rendit aucune juftice. Sa retraite paffa pour une fuite honteufe: on pré-

IV. Malheureux fuccès d'Antoine dans la guerre contre les Parthes.

An de Rome. 719.

tendit même qu'aveuglé de sa passion, il n'avoit pris aucune mesure juste, & que l'envie de revoir Cléopatre l'avoit empêché de faire toutes les résistances qu'il pouvoit.

Mais que ne dit-on point, quand on apprit qu'il avoit triomphé à Alexandrie d'Artabaze Roi d'Arménie son prisonnier, afin de donner à la Reine d'Egypte dans sa capitale un spectacle réservé à la Métropole du monde, & au seul peuple Romain ? Octavius ne fut pas des derniers à exagérer ce manque de respect aux loix & à la patrie, & lorsqu'il crut les grands & la multitude animés suffisamment, il envoya Octavie à Antoine, afin que la mauvaise réception qu'il lui feroit, & sa préférence en faveur de Cléopatre devînt une occasion nécessaire de commencer la guerre.

V. Octavie va trouver Antoine.

Antoine étoit depuis quelque-tems à Leucopolis, entre Tyr & Sydon, où il attendoit sa maîtresse avec tant d'impatience, que souvent il se levoit de table, pour voir si elle n'arrivoit point. Elle vint à la fin, & apporta avec elle des habits & de l'argent pour donner aux troupes, qui lui en eurent l'obligation, parce qu'on leur assura que c'étoit ses propres revenus qu'elle leur distribuoit. Le plaisir que ces deux amans avoient de se revoir, diminua fort à la nou-

velle qu'ils reçurent d'Athenes, qu'Octavie y étoit. Elle avoit voulu attendre là, par respect, les ordres de son époux, vers lequel elle dépêcha Niger, pour lui apprendre son arrivée, & lui dire, que les vaisseaux qui l'avoient amenée de Rome étoient chargés d'habits, d'argent pour les légions, de présens pour les officiers de l'armée, & de deux mille soldats choisis.

An de Rome. 719.

VI. Jaloufie de Cléopatre.

Cléopatre femme artificieuse & capable de tous les déguisemens, feignit une profonde mélancolie, quand elle sut Octavie en Grece. Elle s'abstint même de manger, afin que la diminution de son embonpoint touchât davantage son amant. Il fut saisi de la plus violente douleur, lorsque quelques jours après il la trouva avec des yeux languissans, un air de tristesse répandu sur son visage, versant des larmes en abondance, & tournant la tête comme si elle eût voulu cacher ses déplaisirs. L'approche d'Octavie, le souvenir de ses vertus, commençoient à toucher Antoine, quand la vue de sa maîtresse affligée rappella toutes ses foiblesses, & lui fit oublier le dessein de se venger des Parthes, comme il le pouvoit avec le secours que lui offroit le Roi des Medes. Octavie attendoit toujours à Athenes les dernieres résolutions de son époux. Mais elle ne les sut que trop tôt : car

il lui ordonna de s'en retourner à Rome. Elle en prit le chemin, & Antoine avec Cléopatre celui d'Egypte, après avoir conclu le mariage d'un de leur fils, avec la fille du Roi des Medes.

An de Rome. 719.

VII. Antoine ordonne à Octavie de retourner à Rome.

Quand ils se trouverent libres à Alexandrie, ils s'abandonnerent plus que jamais à tout ce que leur imagination déréglée put leur inspirer; ils s'assirent l'un & l'autre sur des trônes d'argent dans la place publique, vêtus l'un en Bacchus & l'autre en Isis. Là Antoine déclara Cléopatre Reine d'Egypte, de Chypre, de Lydie, & de la basse Syrie, & en mémoire de Jules-César, dont elle avoit eu un fils nommé césarion, il associa cet enfant au gouvernement de ces mêmes Etats, dont il venoit de la faire Souveraine. Dans la distribution des Royaumes, il n'oublia pas Alexandre & Ptolomée, fruits de leurs amours. Il donna à l'aîné, l'Arménie, la Médie, & tout le pays des Parthes, qu'il regardoit comme une conquête certaine; & au plus jeune la Phénicie, la haute Syrie & la Cilicie.

VIII. Luxe & prodigalité de Cléopatre.

Cléopatre payoit en luxe & en voluptés des bienfaits chimériques ou peu durables: & elle gagea un jour de donner à son amant un repas d'un million, (selon l'évaluation de la monnoie de ce tems-là.) Elle lui tint parole; car à la fin d'un grand souper, détachant de

fon oreille une perle d'un prix inestimable, elle la jetta dans une coupe d'or, qui contenoit un diffolvant qui la fondit : elle avala auffi-tôt cette liqueur, & voulut en compofer une femblable pour Antoine ; mais Plancus juge de la gageure, s'oppofa à cette folie en difant qu'elle avoit gagné ; & Antoine fâché de cette premiere prodigalité fe confeffa vaincu, pour épargner la feconde perle. Celle-ci dans la fuite, après la mort de Cléopatre, tomba entre les mains d'Octavius, qui défefpérant de trouver fa pareille, la fit couper en deux, pour fervir de pendants à la ftatue de Vénus, qui fut parée des reftes de Cléopatre.

An de Rome. 719.

An de Rome. 720.

IX. Octavie tâche de détourner Octavius de faire la guerre à Antoine.

Octavius ne put revoir fa fœur fans frémir de l'affront qu'elle avoit reçu. Il en fit fon rapport au Sénat, qui fentit toute l'indignité de l'action d'Antoine, qu'Octavie feule avoit la générofité d'excufer, dans l'efpérance encore de renouer quelque négociation entre fon mari & fon frere. Pour émouvoir celui-ci, elle lui repréfentoit fouvent, qu'il devoit le facrifice de fa vengeance à fa propre gloire : que la poftérité ne comprendroit jamais que l'amour d'une femme & la jaloufie d'une autre eût caufé la perte du plus grand Empire qui fût jamais, & eût animé deux hommes qui le partageoient, à ne

An de Rome. 720.

pouvoir vivre, l'un ſans aſſujettir le monde à ſa maîtreſſe, & le ſecond ſans soumettre un mari à ſa femme. Mais les généreux diſcours d'Octavie, ſa douceur dans ſes peines, & ſon reſpect pour un époux infidelle, ne ſervirent qu'à lui faire autant d'admirateurs, que d'ennemis à ſon mari, & n'empêcherent point Octavius de ſe déterminer à la guerre. Celle d'Illyrie où il achevoit de réduire les rebelles, avoit juſqu'alors ſuſpendu l'autre, afin de s'y donner enſuite tout entier.

An de Rome. 721.

Antoine qui ne doutoit plus des intentions de ſon beau-frere, quitta enfin l'Egypte, & paſſa chez les Medes, dont il eſpéroit le même ſecours qu'ils lui avoient offert contre les Parthes. Et parce que c'eſt une eſpece de préſomption qu'on a le bon droit de ſon côté, que de ſe plaindre le premier, il envoya un de ſes amis à Rome, qui étoit chargé de repréſenter : qu'Octavius s'approprioit la Sicile injuſtement, qu'il avoit pareillement dépoſſédé Lépidus, gardé tous ſes gouvernemens, & partagé l'Italie à ſes propres troupes, ſans rien donner aux autres, & ſans lui laiſſer que l'Aſie pour ſon partage. La réponſe d'Octavius à ces reproches fut aſſaiſonnée d'une ironie délicate & maligne; il dit : que la mauvaiſe conduite de Lépidus l'avoit contraint de le dé-

X. Réponſe d'Octavius aux plaintes d'Antoine.

posséder : qu'il partageroit la conquête de la Sicile, & les dépouilles de Lépidus avec Antoine, quand Antoine lui auroit fait part de l'Arménie conquise : qu'à l'égard des légions Asiatiques elles avoient mauvaise grace de demander de misérables terres en Italie, après le grand butin qu'elles avoient fait, sous la conduite de leur vaillant & fortuné général, dans le pays des Medes, & dans la guerre des Parthes. An de Rome. 721.

XI. Commencement de la guerre d'Octavius & d'Antoine.

Antoine sentit jusqu'au vif le sel piquant de cette raillerie ; & jugeant qu'il n'y avoit plus que les armes qui pussent le venger, il commanda à Canidius de passer en Europe avec seize légions, pendant qu'il partoit avec Cléopatre pour Ephese, où ses lieutenans avoient déjà assemblé huit cens vaisseaux, dont deux cens appartenoient à la Reine, qui fournit encore huit mille talens, & des vivres pour toute la flotte. Domitius conseilloit à Antoine de renvoyer la Princesse en Egypte jusqu'à la fin de la guerre, & Antoine y étoit très-disposé. Mais la crainte qu'elle eut qu'Octavie ne profitât de son absence, fit qu'elle voulut absolument suivre son amant, & qu'elle engagea Canidius, à force de présens, de persuader Antoine que le départ de Cléopatre le priveroit des troupes Egyptiennes, les meilleures de l'armée, qu'il feroit impossible

An de Rome. 721.

de retenir, si elle s'en alloit: Antoine le crut, ou feignit de le croire.

XII. Conduite d'Antoine & de Cléopatre.

Ils vinrent quelque-tems après tous deux ensemble à Samos, & ne s'y occuperent que de spectacles & de plaisirs. C'étoit une énigme pour les peuples que de voir d'un côté que tous les souverains depuis l'Egypte jusqu'au pont Euxin, & depuis l'Arménie jusqu'aux frontieres de l'Illyrie, ne s'appliquoient qu'à lever des troupes, & à envoyer des armes & des munitions de guerre à Samos; & de voir de l'autre y aborder de toutes parts des comédiens, des musiciens, des mimes, & des danseurs. Le contraste étoit si fort, que souvent, lorsqu'on s'attendoit à voir entrer dans le port un vaisseau chargé de soldats, d'armes ou d'agrès, on n'en débarquoit que des machines pour les spectacles, ou des décorations de théâtre. Quelque remplis que parussent les momens d'Antoine par les soins de la guerre & par les plaisirs, il lui en restoit où la crainte & la jalousie l'occupoient tout entier. De noirs soupçons s'emparoient alors de son esprit, & s'étendoient à Cléopatre même, de qui il ne recevoit plus aucun mets, qu'un autre n'y eût goûté avant lui. Il est vrai qu'elle sut le guérir de ses défiances & le convaincre que leur commune conservation étoit le salut de tous les deux. On fit à Samos

un sacrifice solennel pour leur prospérité & celle de leurs armes. Toutes les villes soumises à l'empire d'Antoine, envoyerent chacune un bœuf pour ce sacrifice. Les Rois qui étoient à la suite de la cour, moins dévots que le peuple, ne contribuerent point à l'immolation des victimes; mais ils s'empresserent à divertir ceux pour qui l'expiation se faisoit : ils fournirent tant de spectacles de tout genre, que quelqu'un dit alors malignement : „ Quelles réjouissances seront après la victoire ceux qui en font „ de si grandes avant la bataille ?

An de Rome. 721.

„ Le long séjour d'Antoine à Samos fut très-avantageux à Octavius. Car quelques peines qu'il se donnât pour rassembler les fonds qu'une aussi grande guerre demandoit, l'Italie étoit si épuisée des impôts passés & présens, & si irritée de ce qu'on venoit encore de les augmenter, qu'il eût été imprudent de la laisser dans ces dispositions, & très-difficile de l'engager à subvenir aux frais de la guerre. La maniere dont Antoine vivoit à Samos, persuada à la fin à ceux qui murmuroient des calamités publiques, qu'elles cesseroient bientôt, & qu'un homme plongé dans la mollesse ne pourroit long-tems résister à Octavius, qui présuma qu'à son retour il trouveroit encore l'Italie fidelle.

La haine du peuple Romain contre

An de Rome. 721.

XIII. Haine du peuple Romain contre Antoine.

Antoine, faisoit un progrès égal à la passion de cet amant pour sa maîtresse; & quand on apprit que pour lui plaire davantage, il avoit envoyé ordre à Octavie de quitter le palais qu'elle habitoit, parce qu'il étoit à lui, & d'y laisser seulement demeurer ses enfans, on ne parla de lui à Rome qu'avec horreur. Elle seule prenant sa défense, excusoit toutes ses démarches, & ne se plaignoit que du destin qui la rendoit le triste sujet d'une guerre funeste. Cependant personne n'osoit plus s'avouer ami d'Antoine. Son testament étant par hasard tombé entre les mains d'Octavius, qui le rendit public, on y vit avec étonnement qu'il ordonnoit que s'il mouroit à Rome, on envoyât son corps en Egypte, après qu'il auroit été porté en pompe par toutes les rues; ce qui acheva de lui attirer toutes les malédictions dont on s'étoit abstenu jusqu'alors, par une espece de respect pour son rang. Dans le désir de le haïr encore plus, on renchérit sur ce que l'on voyoit, & on y répandit sur son compte les bruits les plus odieux, fondés sur de frivoles conjectures. On disoit publiquement que si le sort des armes lui étoit favorable, il donneroit Rome à Cléopatre, & transporteroit le siége de l'Empire en Egypte.

Octavius ayant eu par la faute de son

ennemi tout le tems de se préparer à la guerre, il la déclara solennellement à Cléopatre, regardant Antoine comme déchu de toute autorité, pour l'avoir partagée avec une étrangere. Car c'étoit le sens du décret rendu contre lui : Décret le plus injurieux qu'on eût jusqu'alors porté contre un Romain. On y supposoit : „ Qu'Antoine n'étoit plus „ maître de sa raison, depuis certains „ philtres que Cléopatre lui avoit donnés, qu'il ne s'agissoit donc point de „ lui dans la guerre qu'on alloit faire, „ mais de l'Eunuque Mardion, d'Iras „ & de Charmia deux femmes de la „ Reine, qui étoient proprement les „ tuteurs & les conseillers d'Antoine. „ Ce même décret promettoit de grandes récompenses à ceux qui n'étant point encore ennemis déclarés de la République, rentreroient dans leur devoir ; & ces promesses étoient à deux fins, l'une pour prévenir un désespoir dangereux, & l'autre, afin de rendre Antoine plus odieux au peuple, en le peignant armé contre sa patrie pour plaire à une étrangere.

An de Rome, 712.

XIV. Octavius déclare la guerre à Cléopatre.

Les forces terrestres & navales de ces irréconciliables ennemis répondoient à la grandeur de leur objet. Antoine avoit toutes celles de l'Orient, & Octavius toutes celles de l'Occident. Les princes alliés ou tributaires des Romains en Asie,

An de Rome. 722.

étoient dans le parti du premier. Plusieurs le suivirent à l'armée; & les autres sans se livrer aux dangers de la guerre, se contenterent de lui fournir des troupes. Celles de tous ces Rois unies aux siennes, faisoient cent mille hommes de pied & douze mille chevaux. Sa flotte étoit composée de cinq cens vaisseaux, & de plusieurs d'une grandeur extraordinaire. Octavius n'avoit dans ses troupes que des sujets de la République, & s'il étoit moins fort de vingt mille hommes d'infanterie que son rival, il avoit autant de cavalerie : sa flotte étoit de deux cens cinquante vaisseaux, tous bien construits, légers à la voile, & très-complets d'équipage. Antoine ne cherchant qu'à grossir son armée avoit rappellé toutes les garnisons qui défendoient les frontieres contre les invasions des Parthes, qui ne laisserent pas échapper une conjoncture si favorable, se mirent en campagne, coururent toute la Médie & enleverent l'Arménie aux Romains.

An de Rome. 723.

Comme la haine des deux partis croissoit à mesure que les momens décisifs approchoient, on publia de part & d'autre des manifestes remplis de réflexions malignes & offensantes, où les choses communes aux deux factions ne manquerent pas d'être, selon la coutume, imputées à une seule. Les vices personnels des généraux ne furent pas oubliés

dans ces libelles. Octavius y reprochoit à Antoine son amour scandaleux, & ses extravagantes fêtes : Antoine lui retorquoit celle des douze dieux, qu'Octavius avec ses amis avoient avec impiété représentés dans un festin. Son divorce avec Scribonie, parce qu'elle ne pouvoit endurer les manieres insolentes de la nouvelle maîtresse de son mari, & son mariage avec Livie contraire à toutes les loix, furent des traits qui n'échapperent pas au pinceau d'Antoine dans le portrait de son rival. Les Dames Romaines soupçonnées de galanterie avec lui, furent nommées, & il fut lui-même représenté comme un lâche, qui s'étoit caché ou avoit fui dans les batailles de Philippe & de Sicile.

An de Rome, 723.

XV. Manifestes publiés de part & d'autre.

La réputation d'Octavius par rapport à la valeur, n'étoit pas exempte de toute tache. Piqué de ce dernier reproche, il déclara : qu'il ne lui convenoit plus de faire la guerre avec la plume : que si Antoine avoit quelque envie de combattre, on la satisferoit bientôt : qu'on alloit lui laisser libres tous les ponts de l'Italie ; & que si ce n'étoit pas assez, afin de lui céder un terrain à son gré, on s'éloigneroit encore exprès des côtes de la mer. Antoine répondit à ce superbe défi par un autre, & offrit de se battre en duel contre Octavius ; ou s'il aimoit mieux une bataille, de la donner dans

An de Rome. 723.

la plaine de Pharsale, afin de vuider leur querelle au même lieu où César & Pompée avoient décidé la leur.

Antoine envoya ce cartel de la ville d'Actium sur la côte d'Epire à l'entrée du Golfe Ambracia, où il demeuroit fort tranquille, pendant qu'Octavius faisoit son trajet de Brunduse en Epire, où il surprit une place nommée Toryne, près d'Actium. Les soldats d'Antoine étonnés de ce qu'Octavius l'avoit prévenu, murmurerent extraordinairement de ne point voir arriver les légions dont leur armée devoit être renforcée ; mais Cléopatre tourna en raillerie la prise de Toryne, & jouant sur l'équivoque du mot, qui dans le langage des Epirotes signifioit une écumoire, elle dit qu'Octavius n'avoit enlevé que l'écume, & que la viande restoit encore : ce qui étoit une assez fade plaisanterie, mais bonne pour ce tems-là, où les jeux de mots n'étoient pas méprisés.

Antoine avoit rassemblé tous ses vaisseaux dans le Golfe, quand Octavius y entra le lendemain après la prise de Toryne. Quoiqu'ils fussent assez mal montés d'hommes, il ne laissa pas de les ranger en ordre de bataille, les rames hautes, comme pour aller à l'abordage, & il donna même le signal pour combattre. Mais Octavius ne voulut point risquer une action dans un lieu si

étroit ; il prit le large, & l'autre ne le suivit point. Octavius apprit alors qu'Agrippa s'étoit saisi de Leucade, de Patras & de Corinthe, & en même-tems il vit arriver dans son armée de terre Amyntas, Dejotarus & Domitius, qui avoient abandonné le camp d'Antoine. Le dernier avoit toujours paru si attaché au parti qu'il quittoit, qu'Antoine né généreux, pour montrer qu'il ne le pouvoit encore haïr, lui renvoya ses équipages & ses domestiques. Domitius déjà malade quand il déserta, fut si sensible à cette générosité, qu'il mourut du déplaisir & de la honte qu'il eut de sa trahison.

An de Rome. 723.

Enfin Canidius étoit arrivé avec les légions que l'on attendoit. Ayant en chemin pensé sérieusement aux conséquences de garder Cléopatre au camp, il conseilla à Antoine de la renvoyer, & de passer lui-même en Macédoine, où il combattroit par terre avec plus d'avantage, aidé du secours que lui promettoit Dicome Roi des Getes. Il prétendoit que c'étoit mal-à-propos exposer au hasard de la mer & des vents un succès presque certain sur la terre. Malgré ces raisons, celles de Cléopatre l'emporterent : elle soutint qu'il falloit combattre sur mer, & fut de cet avis, par un intérêt secret, afin que si Antoine perdoit la bataille, elle pût se sauver plus promptement en Egypte.

An de Rome. 723.

Antoine donc persuadé pour son malheur de préférer la mer à la terre, se dispofa à un combat naval. Pendant qu'il donnoit ses ordres à sa flotte, un vieux soldat couvert de blessures, lui dit à haute voix : „ Seigneur, méprisez-„ vous mon épée & ce bras, qui pour „ avoir vieilli sous les armes, & avoir „ souvent été blessé, n'en est pas plus „ foible. Quoi ! Vous allez vous fier à „ de misérables vaisseaux ! Laissez, „ laissez l'eau aux Egyptiens & aux Phé-„ niciens, qui sont nés pour cet élément, „ & mettez les Romains sur la terre „ ferme : si nous y mourons, ce sera en „ vrais soldats, & la vie de nos ennemis „ payera la nôtre. „ Antoine ne répondit rien au discours du soldat, & fit seulement un signe de tête, qui pouvoit signifier qu'il lui savoit gré de son zele : il comptoit sur la victoire ; car ses Officiers lui ayant proposé alors de baisser ses voiles, il répondit fièrement : qu'il ne vouloit pas qu'aucun des ennemis lui échappât.

Ce jour-là & les trois suivans, la mer fut si agitée que les vaisseaux ne tenoient sur les ancres que difficilement; le cinquieme elle se calma, & on appareilla pour le combat. Antoine monté sur un brigantin parcourut toute sa flotte, & avertit ses soldats, de ne se point étonner de la grosseur des vaisseaux en-

nemis, que leur grandeur en facilitoit l'attaque, parce que les coups porteroient moins à faux, & il finit en disant: qu'il attendoit de leur bravoure l'empire du monde, mais qu'ils s'attendissent aussi à des récompenses proportionnées à leur valeur.

An de Rome. 723.

Octavius ne donnoit pas à ses soldats de moindres espérances. Comme ils étoient effrayés du nombre des vaisseaux ennemis, il leur dit; que les vaisseaux d'Antoine mal équipés, portoient beaucoup d'hommes & peu de soldats: qu'il ne leur demandoit autre chose que de conserver leur ancienne gloire, & de se souvenir qu'ils étoient Romains & les soldats d'Octavius.

XVI. Combat naval d'Actium

Jamais un plus grand & plus terrible spectacle ne s'offrit à la vue, que celui d'un rivage couvert de deux cens mille hommes, & d'une mer chargée d'une infinité de vaisseaux de toute espêce. La bataille commença avec une fureur égale de part & d'autre, & se soutint long-tems sans aucun avantage décisif. Le parti d'Antoine combattoit avec honneur & avec succès, quand la Reine d'Egypte, allarmée du danger, doutant de la victoire, ou ennuyée du combat, par un caprice étrange, jugea à propos de se retirer & de s'enfuir vers le Peloponnese, suivie de soixante de ses vaisseaux.

An de Rome. 723.

Antoine oubliant alors son honneur & son devoir, se mit à fuir aussi, comme le plus lâche de tous les hommes, quoiqu'il fût très-brave, & qu'il en eût donné des preuves éclatantes à la bataille de Philippe, tandis qu'Octavius son collégue se tenoit caché au milieu des bagages. L'amour d'une femme éteignant en lui l'amour de la gloire, la prudence & le courage, il ne put la voir fuir sans la suivre; & lui sacrifia sa flotte, sa réputation, & l'empire.

XVII. Antoine s'enfuit après Cléopatre & perd la bataille.

Cependant les troupes d'Antoine, malgré la fuite de leur général, continuerent à faire leur devoir, & le combat dura encore long-tems. Mais la valeur d'Agrippa, & ses ordres donnés & exécutés à propos, firent pencher la victoire pour Octavius, qui la couronna en gagnant les soldats d'Antoine, par sa clémence & ses promesses, résolu d'effacer en cette rencontre le souvenir de la journée de Philippe, & les proscriptions de son triumvirat. L'armée de terre ne fut point émue en apprenant la défaite de celle de mer; mais lorsqu'elle sut la fuite d'Antoine, elle se crut dégagée des sermens qui l'attachoient à lui, & accepta le pardon qu'Octavius offrit à tous ceux qui se trouvoient en armes contre son parti. Car il ne refusa l'amnistie qu'à un très-petit nombre de gens qui s'étoient dé-

XVIII. Générosité d'Octavius.

clarés ſes ennemis avec trop de partialité, de hauteur & d'animoſité. An de Rome. 723.

Antoine honteux & livré aux plus triſtes réflexions, paſſa pluſieurs jours ſans vouloir voir Cléopatre; mais gagné enfin par les importunités des femmes de la Reine, & par celles de ſa paſſion, il la revit à Tenare, & ſoupa avec elle. Il n'apprit qu'en ce lieu-là les circonſtances de la perte de la bataille navale; & comme il ignoroit encore la défection de l'armée de terre, il manda à Canidius de la ramener au plutôt en Macédoine & de-là en Aſie. Dans l'accablement ou il étoit, il conſeilla généreuſement à ſes amis de le quitter, & leur offrit ce qu'il avoit d'argent. Pour lui, il ſe retira en Afrique, ne retenant auprès de lui qu'Ariſtocrate & Lucilius, deux excellens orateurs, l'un Grec & l'autre Romain. Ayant alors été informé que toutes ſes troupes de mer & de terre s'étoient ſoumiſes à Octavius, il s'abandonna au déſeſpoir, & tenta pluſieurs fois de ſe tuer. Comme il n'y avoit plus que l'Egypte où il pût être en ſureté, ceux de ſes amis qui ne l'avoient pas voulu quitter, le contraignirent de s'y rendre.

XIX. Projet de Cléopatre.

Il y trouva Cléopatre occupée d'un projet chimérique; c'étoit de faire tranſporter par terre ſes galeres juſqu'au-deſſus de l'Iſthme qui joint l'Aſie à Afrique,

An de Rome. 723.

& qui eſt de cinquante lieues de chemin, pour aller ſur la mer Rouge avec Antoine, ſes tréſors & quelques perſonnes choiſies, y chercher un lieu inconnu & inacceſſible. Mais les Arabes s'oppoſerent à ſon entrepriſe, & elle n'étoit pas en état de leur faire la guerre. Obligée de reſter dans ſon Royaume, elle en fit fortifier toutes les frontieres.

Antoine ne régloit pas même ſon courage ſur celui de la Reine, & ne témoignoit qu'une honteuſe foibleſſe. Pour fuir la vue des hommes, il fit bâtir une maiſon proche du Phare, dans laquelle il s'enferma ſeul ſans aucun domeſtique, à l'exemple de Timon, diſant: Qu'il avoit autant de raiſon que cet Athénien, de haïr le genre humain après avoir été trahi de ceux qui lui étoient les plus redevables. Mais il éprouva bientôt que la ſolitude ne convient point à un homme vicieux & débauché. Il quitta la ſienne, & ſe livra aux excès les plus extravagans & les plus honteux.

Octavius après avoir réſidé une partie de l'hiver à Athenes & à Samos, repaſſa en Italie, rappellé par Agrippa qui craignoit de n'être pas maître des ſoldats mutinés à Brunduſe, où il les avoit envoyés en quartier, & qui y demandoient, ſelon la coutume, & leur récompenſe & leur congé. La préſence

d'Octavius qui y vint débarquer de Grece, appaisa ce commencement de sédition. Il donna ordre ensuite aux autres affaires d'Italie & fit voile avec sa flotte vers la Syrie, pendant que son armée marchoit le long des côtes d'Afrique pour attaquer l'Egypte tout à la fois par terre & par mer. Dès qu'il fut arrivé en Orient, les Rois d'Asie alliés des Romains, vinrent lui faire leur cour. Mais aucun d'eux ne marqua plus de zele & de soumission, qu'Hérode Roi de Judée, qui alla à sa rencontre jusqu'à Rhodes, mit sa couronne à ses pieds, & lui offrit ses troupes & de le servir en personne.

An de Rome 723.

Malgré ces soumissions & ces offres, Hérode qui jusqu'alors avoit toujours été dans le parti d'Antoine, n'espéroit que très-foiblement d'obtenir les bonnes graces d'Octavius. C'est pourquoi en partant de Judée, il avoit donné commission à deux hommes en qui il se confioit, de faire mourir Mariamne sa femme, dont il savoit n'être point aimé, si Octavius le faisoit mourir lui-même. Un de ceux qui étoient chargés d'exécuter l'ordre conditionnel du Roi, n'eut pas la discrétion de le cacher à Mariamne, ni elle de dissimuler son ressentiment. Sa fierté, son aigreur, ses menaces, ses reproches amers, joints aux soupçons jaloux de son époux om-

An de Rome. 723.

brageux & cruel, lui coûterent la vie : mais son supplice devint celui d'Hérode qui l'aimoit éperdument. Elle étoit une des plus belles Princesses de son siecle, & de l'illustre sang des Machabées.

XX. Hérode fait mourir Mariamne.

Cependant Octavius avoit pardonné à Hérode, lui avoit rendu sa couronne, & lui avoit même accordé son amitié. Il fut plus sévere à l'égard d'Alexas Syrien, courtisan bas & flatteur d'Antoine, qu'ensuite il avoit trahi.

XXI. Propositions d'Antoine & de Cléopatre.

Antoine & Cléopatre se voyant abandonnés de tous leurs alliés, députerent Euphronius gouverneur de leurs enfans à Octavius, pour lui proposer quelques conditions. Antoine offroit de vivre à Athenes en simple particulier, si on ne vouloit point qu'il restât en Egypte. Cléopatre demandoit le Royaume pour ses enfans ; & afin d'engager Octavius à lui être favorable, elle lui envoyoit une couronne d'or, un sceptre, & un trône de pareil métal. On rejetta l'offre d'Antoine, & on répondit à Cléopatre : qu'elle pouvoit tout espérer d'Octavius, pourvu qu'elle fît mourir Antoine, ou qu'elle le bannît au moins de ses états. Euphronius revint avec ces réponses : mais il ne revint point seul ; il étoit accompagné de Thyreus, affranchi d'Octavius, homme intrigant & d'un esprit délié qui connoissoit la cour, & qui fut bien reçu à celle de Cléopatre, étant

l'envoyé d'un jeune empereur vers une Reine ambitieuse qui ne croyoit rien d'impossible à ses charmes.

An de Rome. 724.

Les conférences particulieres qu'il eut souvent avec elle, & les honneurs qu'elle lui fit, irriterent tellement la jalousie d'Antoine, qu'il fit fouetter Thyreus jusqu'au sang, & le renvoya tout déchiré de coups à Octavius, auquel il manda : " Qu'il avoit puni son domestique de l'être venu insulter dans un " tems ou il ne lui étoit pas possible d'ê- " tre de bonne humeur. Que si ce pro- " cédé lui déplaisoit, il pouvoit " s'en venger par représailles, sur " Hipparque, afin qu'ils n'eussent rien " sur cela à se reprocher l'un à l'au- " tre. " Hipparque étoit un affranchi d'Antoine, qui l'avoit quitté pour suivre le parti d'Octavius.

Cléopatre mettoit tout en œuvre pour guérir la jalousie de son amant, & quelquefois elle la surmontoit par un excès de soins & de tendresse. Le jour de la naissance de la Reine revint alors. Elle la célébra avec plus de simplicité que les autres années ; mais en récompense elle solennisa celle d'Antoine avec une magnificence extraordinaire, & combla de riches présens tous ceux qui avoient été invités à cette fête.

Cependant Octavius ne pensoit qu'à la conquête de l'Egypte : ayant rassem-

An de Rome. 714.

blé toutes ses forces, il avoit surpris la ville de Peluse, où commandoit Seleucus. On prétendit que cet Officier l'avoit livrée par un ordre secret de Cléopatre. Pour se justifier de ce soupçon, elle envoya à Antoine les enfans & la femme de Seleucus, & le rendit maître de leur vie. Elle avoit fait nouvellement bâtir proche le temple d'Isis, un édifice superbe destiné pour sa sépulture. Elle y fit transporter toutes ses richesses, or, argent, pierreries, & une infinité de choses rares & curieuses d'un prix inestimable. On remplit en même tems cet édifice de bois sec, de torches, & de plusieurs autres matieres combustibles; ce qui fit craindre à Octavius que cette Princesse ne s'abandonnât au désespoir, & n'y voulût périr avec toutes ses richesses.

XXII. Cléopatre fait porter ses trésors dans le tombeau qu'elle avoit fait bâtir.

Pour prévenir une si funeste résolution, pendant qu'il s'avançoit avec ses troupes vers Alexandrie, il ne laissa échapper aucune occasion d'assurer la Reine de son estime & des égards qu'il auroit pour elle. Antoine à l'approche de son formidable rival, sentit renaître ce grand courage qu'il avoit témoigné tant de fois, & voulut mourir en Romain. Il se mit à la tête du peu de soldats qui lui restoient, & attaqua avec beaucoup de valeur & de conduite, la cavalerie d'Octavius qu'il poussa jusqu'à son

XXIII. Succès d'Antoine.

son camp où il jetta l'épouvante. Après cette action, il entra comme en triomphe à Alexandrie, & se rendit tout armé dans l'appartement de Cléopatre pour lui apprendre ce succès : il lui présenta en même tems un officier qui s'étoit très-distingué dans le combat, à qui la Reine sur le champ fit présent d'une armure d'or. Cet Officier inconstant & ingrat, la nuit même, s'alla rendre à Octavius, & donna un fort mauvais exemple au parti d'Antoine, à qui il causa aussi beaucoup d'inquiétude. Ce général comprenant bien que tout son courage ne le délivreroit jamais, à moins qu'Octavius ne fît des fautes considérables, résolut de le provoquer à quelque action téméraire. Ses tentatives ne réussissant pas, il lui proposa pour la seconde fois un combat singulier; mais toute la réponse qu'il reçut, fut qu'Antoine avoit assez d'autres voies pour périr, sans celle qu'il cherchoit.

An de Rome. 724.

Antoine se détermina à un dernier effort par mer & par terre : ne songeant qu'à mourir, si cette entreprise étoit sans succès. Avant que de partir il ordonna à ses gens de le bien régaler : & surtout de ne lui point épargner le meilleur vin. » Aussi bien, leur disoit-il, c'est peut-» être le dernier service que vous me ren-» drez : car vous pouvez demain avoir » un autre maître, & me voir étendu sur

An de Rome. 724.

» la terre abandonné de tout le monde. Ce discours insipide & imprudent, fit impression sur ceux qui l'écouterent : Antoine, qui s'en apperçut, ajouta aussitôt: « Quoi » qu'il en soit, ne croyez pas que je veuille » vous exposer à des dangers où ma dé» faite soit plus certaine que ma victoire.

Plutarque rapporte que chacun étant retiré, on entendit soudain au milieu de la nuit, lorsqu'un profond silence régnoit dans le palais, un horrible bruit de voix confuses, d'instrumens & de clameurs, tel que dans les Bacchanales; que ce bruit traversa toute la ville d'Alexandrie, & ne cessa qu'à la porte qui étoit vis-à-vis le camp des ennemis. A la pointe du jour, Antoine sortit avec ce qu'il avoit de troupes, les posta sur une hauteur peu éloignée des murs, & manda en même-tems à ses galeres d'engager le combat. Elles s'avancerent en ordre de bataille; mais quand elles furent à portée des traits de celle d'Octavius, au lieu de tirer, elles le saluerent empereur. On leur rendit le salut, puis les deux flottes se joignirent, comme des escadres d'une même armée, & s'arrêterent devant la ville. Quand la cavalerie d'Antoine vit ce mouvement, elle abandonna aussi son général, & s'alla rendre à l'ennemi. L'infanterie plus fidelle se soumit par force & à regret.

XXIV. Antoine est trahi & abandonné de sa flotte & de son armée.

Antoine n'ayant pu trouver sur le

champ de bataille la mort glorieuse qu'il désiroit, rentra furieux dans Alexandrie, courant & criant par les rues : « Cléopatre m'a trahi, Cléopatre pour qui j'ai » tout quitté ! » La Reine offensée d'un reproche injurieux que son cœur démentoit, & réduite au dernier désespoir, se retira dans le tombeau qu'elle s'étoit préparé, en ferma la porte, & fit répandre la nouvelle de sa mort. Antoine y ayant ajouté foi, sentit ranimer tout ce qu'il avoit eu de tendresse pour elle. » Malheureux Antoine, disoit-il, tu vis » encore ! & Cléopatre, pour qui seule » tu voulois vivre n'est plus : une femme » a eu plus de courage que toi ; elle t'a » appris à mourir : mais cessons de nous » affliger ; la mort va nous réunir.

An de Rome. 724.

Dans ses transports, il appelle Eros son affranchi, qui avoit toute sa confiance, & lui fait jurer qu'il obéira au premier commandement qu'il lui fera. Eros le jure ; Antoine lui ordonne aussitôt de tirer son épée & de le percer ; Eros la tire, se perce lui-même & expire aux pieds de son maître. Antoine le releve, & s'écrie : » Mon cher Eros, tu m'apprends ce que je dois faire. » Aussitôt il se plonge son épée dans le corps, & tombe à la renverse sur son lit.

Quoique la plaie fût mortelle, le sang après avoir coulé long-tems, s'arrêta de lui-même, & se figea autour de la plaie.

An de Rome. 724.

Antoine ayant repris ses esprits, vit ses amis autour de lui : il les pria de finir le triste ouvrage qu'il ne pouvoit plus achever ; mais ils s'enfuirent, & le laisserent dans les horreurs de la mort. Diomede, que lui envoyoit Cléopatre pour le prier de la venir trouver dans son tombeau, le voit en cet état. Dès qu'Antoine entendit qu'elle vivoit encore, il demanda à aller vers elle. Diomede lui aide à marcher, & tous deux arrivent à la porte du tombeau. Cléopatre, qui n'avoit que deux femmes avec elle, de crainte de surprise ne la veut point ouvrir ; & aime mieux jetter une corde par la fenêtre à Antoine pour le faire entrer. Antoine la saisit, & fait des efforts pour s'élever, pendant que Cléopatre, penchée presque hors de la fenêtre, & retenue par ses femmes redouble les siens, & enfin enleve son amant, à la vue du peuple d'Alexandrie, qui ne pouvant leur être d'aucun secours, versoit des larmes de compassion sur leur état déplorable.

Antoine mourant, étant entré dans le tombeau, Cléopatre le couche doucement sur un lit, & s'abandonne ensuite à toute la violence de sa douleur, déchire ses habits, se meurtrit le sein & le visage de coups, appelle de tems en tems son amant par des noms aussi respectueux que tendres ; le nomme son seigneux, son époux, son empereur, &

enfin s'oublie elle-même pour ne penser qu'à lui. Il n'étoit pas moins occupé d'elle; il l'exhorte à se conserver tant qu'elle pourra vivre avec gloire, à se servir du ministere de Proculus auprès d'Octavius, à ne pas tant se souvenir de la fin tragique d'Antoine, que de l'éclat de sa vie, & des honneurs dont elle l'avoit vu environné, & enfin de ce qu'il n'étoit vaincu que par un Romain, après avoir été lui-même le premier homme de l'univers, & le plus illustre des Romains.

An de Rome. 724.

XXV. Mort d'Antoine.

Il expira en prononçant ces dernieres paroles qui marquoient encore plus sa vanité que son ancienne grandeur. Il étoit alors en sa cinquante-troisieme année, & avoit passé sa vie dans les dangers & dans les plaisirs. On le comparoit à César pour la valeur & la capacité militaire; il eut comme lui la complexion extrêmement amoureuse, & le cœur foible & tendre. L'amour lui fit perdre le jugement, le courage, l'honneur, l'estime & l'amitié des Romains, l'empire & la vie. Octavius demeura depuis le jour de la mort d'Antoine, maître si absolu de la République, que plusieurs historiens ont fixé à cette époque les premieres années de son regne. D'autres l'ont retardé de trois ans, & quelques-uns l'ont au contraire avancé, en le commençant à la mort de Jules-César, comme s'il l'eût établi son successeur en

An de Rome. 724.

tout. Ce qu'il y a de constant, est que ce fut l'an 724 de la fondation de Rome, qu'Octavius le dernier des triumvirs, réunit à lui l'autorité du second triumvirat, qui fut de treize années, la troisieme de la 187 Olympiade, environ 14 ans après la mort de César, & 30 avant la naissance du fils de Dieu.

CHAPITRE VII.

Depuis la mort d'Antoine jusqu'au parfait établissement de l'empire par Octavius.

(Espace de plus de trois ans.)

ON ne peut douter qu'Octavius n'eût une extrême joie d'être délivré d'un si puissant & si dangereux ennemi qu'Antoine ; on assure néanmoins que quand on lui présenta l'épée de son infortuné rival, il se retira pour donner des larmes à son malheur, & au souvenir des liens qui les avoient autrefois unis. Il protesta à ses courtisans, qu'il ne s'étoit déclaré contre Antoine, ni par haine, ni par ambition : qu'il lui avoit fait des propositions, qu'un autre plus raisonnable auroit écoutées ; mais qu'il ne les avoit reçues qu'avec aigreur & mépris : & pour les en convaincre, il leur montra la copie de ses lettres, & les réponses d'Antoine en original.

I. Octavius pleure la mort d'Antoine.

Il désiroit passionnément de faire servir à son triomphe la Reine d'Egypte, & d'avoir en sa puissance cette maîtresse des maîtres du monde. Proculus chargé de l'arrêter, s'étant présenté à elle, comme pour lui rendre quelques devoirs, elle refusa de lui ouvrir la porte de son tombeau, & lui dit seulement d'aller trouver Octavius, & de le prier de sa part de donner le Royaume d'Egypte aux trois fils qu'elle avoit de Jules-César & d'Antoine. Pendant qu'elle lui parloit, Proculus examinoit comment il pourroit entrer, & n'imaginant aucun moyen qui pût lui réussir, tant qu'il seroit seul, il s'en retourna au camp. Octavius le renvoya avec Gallus, & pendant que celui-ci s'entretenoit avec Cléopatre, la porte étant fermée, l'autre monta par la même fenêtre par où Antoine avoit passé. A sa vue, une des femmes de la Reine s'écrie: La Reine tourne la tête, & prend » un poignard pour se tuer. » Proculus l'arrête, & la conjure de n'ôter point à Octavius la gloire de lui conserver la vie, & de ne pas faire passer pour un cruel & un barbare le plus doux & le plus aimable de tous les Princes. Il la désarme adroitement en lui parlant, & il examine, si elle ne porte aucun poison sur elle; & quand il la croit hors d'état de s'ôter la vie, il retourne vers son maître.

An de Rome. 724.

An de Rome. 724.

II. Octavius entre dans Alexandrie.

Octavius fut ravi de voir enfin la fiere Cléopatre en sa puissance ; & de peur qu'elle ne lui échappât, il ordonna à Epaphrodite de la bien garder, & cependant de la servir toujours en Reine. Mais elle reconnut bientôt qu'elle ne l'étoit plus, quand elle vit Octavius faire son entrée à Alexandrie, avec toute la pompe que les Romains affectoient lorsqu'ils avoient subjugué une nation. L'air noble & majestueux, qui brilloit en la personne d'Octavius, relevé encore par les fieres & nombreuses troupes qui l'environnoient, imprima de la terreur & du respect aux habitans de cette grande ville, qui tous implorerent sa clémence à genoux. Le vainqueur plus humain qu'ils ne l'espéroient leur pardonna, en considération d'Alexandre leur fondateur, & du philosophe Aréus leur concitoyen, dont il honoroit la science & la vertu. Plusieurs Princes & Sénateurs Romains lui demanderent la permission de rendre à Antoine les honneurs de la sépulture.

III. Cléopatre rend les derniers devoirs à Antoine.

Mais il ne voulut pas ôter à Cléopatre la consolation de les rendre elle-même : & il ordonna que l'on ne lui refusât rien de tout ce qu'elle demanderoit pour les obseques de son amant. Elle s'en acquitta avec un zele digne de son amour & de sa générosité.

Quand elle eut satisfait à ce devoir,

Octavius ne chercha plus qu'à éloigner de la Reine les objets capables d'entretenir sa douleur ; mais la triste idée de sa situation lui étoit toujours présente. L'image de son humiliante captivité & du sort de son amant l'accabloit. Elle tomba dans une affreuse mélancolie, & fut prise d'une fievre lente, qui lui fit croire qu'elle touchoit à la fin de ses peines : & afin de hâter le progrès de son mal, elle résolut de s'abstenir de manger. Mais son médecin en avertit Octavius, qui la menaça de faire mourir les trois Princes ses enfans, si elle persistoit dans sa résolution. Comme elle ne conservoit plus de sensibilité que pour eux, la crainte de les perdre l'obligea d'obéir.

An de Rome. 724.

IV. Tristesse & désespoir de Cléopatre.

V. Octavius lui rend visite.

Octavius n'avoit pas voulu par ménagement rendre visite à Cléopatre, pendant qu'elle étoit encore dans les premiers transports de sa douleur ; mais à la fin la jugeant un peu calmée, il l'alla voir. Il la trouva couchée dans son lit, d'où elle s'efforça de se lever pour se jetter à ses pieds. Octavius l'en empêcha, & s'assit auprès d'elle. Il ne laissa pas d'être surpris de sa beauté, malgré l'état & le dérangement où il la voyoit. Car outre ses cheveux épars, on remarquoit encore sur son visage les coups qu'elle s'y étoit donnés dans son désespoir : ses yeux étoient rouges & hu-

An de Rome. 724.

mides des larmes qu'elle versoi sans cesse, & qui néanmoins n'en avoient pu éteindre le feu. Son air étoit languissant & abattu : sa voix devenue foible & enrouée n'avoit plus cette grace infinie qui charmoit. Cependant c'étoit toujours Cléopatre.

Elle fit d'abord une apologie de sa conduite ; mais sentant que son discours ne faisoit pas assez d'impression sur l'esprit d'Octavius, elle eut recours aux prieres & à la soumission, & lui donna un état de son trésor & de ses pierreries, tel qu'elle l'avoit fait elle-même. Octavius n'hésita pas à en soupçonner la fidélité. Seleucus trésorier de la Reine & déjà dévoué au nouveau maître, lui dit en présence de la Reine, que ses soupçons étoient bien fondés, & que l'inventaire étoit peu exact : ce qui mit Cléopatre dans la plus violente colere. Elle sort à l'instant de son lit, nue en chemise & en désordre, prend Seleucus par les cheveux & le charge de coups. Quelques-uns ont cru que cet emportement excessif de Cléopatre fut un jeu & un prétexte pour montrer toute sa beauté à Octavius, qui vit le corps le plus parfait que la nature eût jamais formé. On ne sait pas ce qu'il en pensa : mais il ne put s'empêcher de sourire de cette saillie de la Reine, & l'aida à se remettre au lit.

An de Rome. 724.

" César, (lui dit-elle, après s'être
„ un peu calmée,) n'admirez-vous
„ point l'insolence de ce vil esclave,
„ qui ose me manquer de respect, en
„ me reprochant que j'ai soustrait de
„ mon inventaire des richesses qui dé-
„ sormais sont à vous, & qui ose le
„ dire en votre présence ? Il est vrai :
„ j'ai mis à part plusieurs bijoux pré-
„ cieux ; mais ce n'est pas pour m'en
„ parer : je les réserve à Livie & à Oc-
„ tavie, auxquelles je veux les présen-
„ ter en leur demandant leur protection
„ auprès de vous. „ Octavius qui craignoit toujours que Cléopatre ne s'ôtât la vie, fut fort aise d'apprendre qu'elle comptoit de venir à Rome, & l'assura plus que jamais, qu'elle seroit toujours maîtresse de ce qu'elle s'étoit réservé, & qu'il en useroit avec elle d'une maniere à la consoler de ses malheurs. Dolabella ami & favori d'Octavius, étoit devenu un des adorateurs de Cléopatre. Dans quelques entretiens qu'il eut avec elle, il lui fit entendre qu'elle alloit bientôt quitter Alexandrie ; ce qu'apparemment il lui dit de concert avec Octavius. Comme personne ne savoit plus parfaitement dissimuler que la Reine, elle cacha le chagrin que lui causa cette nouvelle, & pria simplement Dolabella d'obtenir d'Octavius, qu'avant que de partir, elle pût encore une fois

An de Rome. 724.

VI. Cléopatre va au tombeau d'Antoine.

voir le tombeau d'Antoine. On lui accorda ce qu'elle demandoit ; & à l'instant suivie de deux de ses femmes, elle s'enferma dans l'enceinte du lieu où étoit le tombeau. Elle s'y jetta à genoux en arrivant ; elle versa un torrent de larmes sans rien dire. Puis faisant un effort pour parler, elle proféra ces mots : „ Mon cher Seigneur, je n'étois point „ encore captive, j'étois Reine quand „ j'élevai ce monument à ta gloire ; „ mais aujourd'hui c'est une esclave qui „ te paye le dernier tribut d'amour & „ de respect. Tes ennemis me destinent „ à orner leur triomphe : on va pour ja- „ mais m'éloigner de toi, & ces lar- „ mes que je répands sur ton tombeau, „ sont les dernieres que j'y verserai : „ faut-il que la mort nous sépare, nous „ qui étions inséparables, & que l'E- „ gypte te fournisse un sépulcre qu'elle „ me refuse ? Rome va m'en donner „ un, & c'est tout ce que je demande „ à ta patrie. J'espere de la bonté des „ dieux, qu'ils mettront des bornes à „ l'orgueil du conquérant, & qu'ils ne „ le laisseront pas triompher de toi en „ ma personne. Caches-moi, reçois-moi „ en ce monument, afin que j'y de- „ meure avec toi ; aussi bien ne puis- „ je comprendre que j'aye pu si long- „ tems vivre, depuis que tu ne vis „ plus. „

Après ces triſtes plaintes elle jetta des fleurs ſur le tombeau de ſon amant, & couronnant ſa ſtatue, l'embraſſa avec tant de force & de tendreſſe, que ſes femmes craignant qu'elle n'expirât deſſus, l'en retirerent avec violence & la conduiſirent au bain. Au retour elle s'habilla avec la même propreté que dans les plus heureux tems de ſa vie, mangea en préſence de tous ſes domeſtiques, & ſe retira enſuite dans ſa chambre, ne gardant auprès d'elle qu'Iras & Charmia. Elle y avoit ſecrétement fait porter dans une corbeille remplie de fleurs & de fruits un aſpic, dont elle ſe fit piquer au bras, après avoir auparavant écrit à Octavius qu'elle n'avoit plus que quelques momens à vivre, & que toute la grace qu'elle lui demandoit c'étoit de permettre qu'un même monument renfermât ſes cendres & celles de ſon amant. On courut à l'inſtant, par ordre d'Octavius pour lui donner du ſecours; mais on la trouva morte toute habillée, & enveloppée dans ſon manteau royal, où elle ſembloit plongée dans un doux ſommeil. Iras venoit d'expirer à ſes pieds, & Charmia ſur qui le poiſon avoit eu un effet plus lent, tâchoit d'attacher un diadême ſur la tête de la Reine. Quand l'envoyé de Céſar entra, il fut frappé de ce ſpectacle, & s'écria: " Que vois-je? quelle

An de Rome. 725.

VII. Mort de Cléopatre.

An de Rome. 724.

„ action horrible ! Dites plutôt, répon-„ dit Charmia, action généreuse & no-„ ble, digne de Cléopatre & de ses „ ayeux. „ En proférant ces paroles elle meurt. On peut dire que Cléopatre périt par l'orgueil d'Octavius, qui la réduisit au dernier désespoir, & qui ne fut ni assez poli, ni assez honnête-homme, pour vouloir lui épargner d'indignes humiliations.

Octavius affligé de perdre ce qui devoit être le plus grand ornement de son triomphe, ne laissa pas de donner des louanges infinies à la magnanimité de cette Princesse, qu'il fit ensevelir avec pompe dans le même monument où étoit le corps d'Antoine, & honorant la fidélité & la vertu d'Iras & de Charmia, il ordonna qu'elles fussent inhumées avec des marques de distinction. Cléopatre n'avoit que trente-huit ans quand elle mourut, & vingt-six quand elle commença d'être aimée d'Antoine. La monarchie d'Egypte qui fleurissoit depuis tant de siecles, finit avec elle. Octavius par respect pour son oncle n'osoit attenter sur la vie de Césarion, mais il y fut déterminé par les conseils du philosophe Aréus, qui lui dit, qu'il étoit dangereux de le conserver. Cet enfant né avec les plus hautes espérances fut cruellement mis à mort par les ordres barbares d'un Prince en qui la

VIII. Octavius fait mourir Césarion.

politique & l'ambition étouffoient tous les sentimens de la nature & de la vertu ; & qui ne s'abstenoit alors d'aucun crime, quand il étoit de son intérêt de le commettre. An de Rome. 724.

Les canaux du Nil avoient été fort négligés depuis plusieurs années, ce qui rendoit l'Egypte moins féconde que de coutume. Octavius employa ses soldats à les nettoyer ; & leur travail redonna bientôt aux campagnes la fertilité qui dépend, comme l'on sait, de l'inondation de ce fleuve. Après cela, Octavius retourna à Rome, où il fut reçu avec une joie inconcevable. Il y triompha durant trois jours : le premier jour pour la guerre de l'Illyrie, le second pour la bataille d'Actium, & le troisieme pour la réduction de l'Egypte en Province. Alors le temple de Janus toujours ouvert depuis deux cens cinq ans fut enfin fermé.

IX. Octavius retourne à Rome.

Octavius César parvenu à être seul maître de l'empire Romain, ou par l'autorité qu'il reçut du peuple à différentes fois, ou par la ruine de ses compétiteurs, se fit un systeme de politique bien opposé aux barbaries de son triumvirat. Il ne chercha qu'à se faire aimer de ceux dont il avoit voulu être craint dans les premiers tems. Et parce qu'il savoit qui étoient ceux qui avoient eu le plus de part aux desseins & à la fa-

An de Rome. 725.

X. Politique d'Octavius.

An de Rome. 725.

veur d'Antoine, il rechercha plus leur amitié que celle d'aucun autre. Il brûla toutes les lettres & tous les papiers de ce Triumvir, sans vouloir les lire, de peur d'y trouver des choses capables de l'indisposer contre plusieurs personnes, qui de leur côté se croyant suspectes, n'auroient jamais été de ses amis. Il s'insinua dans la confiance des Sénateurs par des fêtes & des repas où la cordialité & l'affection étoient si grandes, que chacun croyoit ne voir en lui qu'un ami & un égal. En gagnant les grands, il ne se rendoit pas moins agréable au peuple, auquel il donna des jeux & des spectacles en tout genre, pour lui faire perdre l'idée des proscriptions & des malheurs passés, & l'empêcher de faire attention à son nouvel état.

XI. Sa conduite.

Il réforma les abus qui s'étoient glissés pendant les troubles de la République; mais ce fut avec tant de prudence & de ménagement, que personne ne fut tenté de regretter la licence réprimée. Et quoiqu'au fond il ne relâchât rien de l'autorité, il l'exerçoit cependant avec tant de modération qu'on pouvoit douter, s'il n'étoit pas avantageux à la République d'avoir perdu sa liberté pour être soumise à un maître si judicieux. Il ne retrancha des droits du peuple, que ce qui étoit capable d'entretenir les fac-

tions, ou de les faire naître; il fit reprendre au Sénat son ancien lustre, en bannissant de ce corps la corruption & l'iniquité, source de son avilissement. S'il se réserva le pouvoir absolu, il s'ôta à lui-même celui de nuire à qui restoit dans une sage obéissance. Ainsi le peuple libre sans déréglement, le Sénat puissant sans oser devenir injuste, & Octavius arbitre souverain sans cesser d'être populaire, y rétablirent la paix, le bon ordre, la sureté & l'équité.

An de Rome. 725.

XII. Octavius délibere s'il abdiquera l'empire.

Octavius encore dans le doute s'il retiendroit l'Empire ou s'il rétabliroit l'Etat républicain, ne jouissoit pas de toute la tranquillité qu'il procuroit aux autres. Les exemples de Sylla & de Jules-César augmentoient ses irrésolutions. Il voyoit d'un côté le premier mourir tranquillement dans son lit, au milieu de ses ennemis, après des cruautés inouies, suivies pourtant d'une abdication volontaire de la suprême puissance; & de l'autre, César doux & humain, assassiné par ses propres amis. Malgré ces réflexions, Octavius étoit plus porté à conserver ce qu'il avoit usurpé, qu'à l'abdiquer. Il se flattoit que la République fatiguée des fureurs des guerres civiles, préféreroit un joug paisible & salutaire à une funeste indépendance, capable de rappeller toutes les horreurs

An de Rome. 725.

passées. Il croyoit même remarquer, & cela étoit vrai, que le peuple Romain avoit perdu ce zele jaloux, & cet amour constant de la liberté qui lui faisoit autrefois tout entreprendre ; que le Sénat n'avoit plus cette fermeté inflexible qui étoit l'écueil de la tyrannie, & que tous deux manquoient de chefs pour former un parti redoutable. Ces raisons le portoient à imiter plutôt César que Sylla.

Il désira de savoir sur cela ce que penseroient Agrippa & Mécenas ses intimes amis, l'un connu par sa valeur & par ses grands services, & l'autre par un fond d'esprit naturel, que l'usage du grand monde & des affaires avoit rendu un parfait politique, sans pourtant être égal en vertus héroïques à celui qu'Octavius fit depuis son gendre. " Il y a déjà „ du tems, leur dit-il, que je vous crois „ mes amis ; amis sinceres & éclairés, „ qui préférez ma gloire à vos intérêts, „ & le bien du public au mien propre : „ je vous constitue aujourd'hui mes ju- „ ges, & je souhaite savoir de vous „ ce que vous me conseillez dans le „ doute où je suis, si je dois conserver „ le souverain pouvoir, ou le rendre au „ Sénat & au peuple. „

XIII. Discours d'Agrippa.

C'étoit à Agrippa à parler le premier, & il le fit avec sa franchise ordinaire. „ Vous serez surpris, César, lui dit-il,

„ que moi qui peux tout eſpérer de vos
„ bontés dans l'élévation où vous êtes,
„ je vous conſeille d'y renoncer. Mais
„ puiſque vous me croyez aſſez déſinté-
„ reſſé pour préférer votre gloire à ma
„ fortune, & aſſez ami de la patrie pour
„ aimer mieux ſon bonheur que le vô-
„ tre ſéparé du ſien, je me perſuade
„ que vous agréerez ma ſincérité. Vous
„ venez de terminer une derniere guerre
„ civile, & de procurer une paix ſûre
„ & glorieuſe à l'Empire; mais ſi vous
„ ne rendez pas à la République cette
„ liberté pour la défenſe de laquelle elle
„ a pris en dernier lieu les armes, à
„ quoi lui ſert la paix, & quel fruit re-
„ cueillera-t-elle de vos victoires? Si le
„ nom de ſervitude a été en tout tems ſi
„ odieux aux Romains, qu'ils n'ont juſ-
„ qu'ici pardonné à aucun de ceux qui
„ ont voulu les aſſervir, pas même à
„ Jules-Céſar votre pere, pourquoi ſe-
„ riez-vous plus heureux que tant de
„ grands hommes? Et ſuppoſons même
„ que la puiſſance divine veille pour
„ vous, & pour préſerve des périls que
„ vos ſemblables n'ont pu éviter, com-
„ ment ſoutiendrez-vous les jugemens
„ de la poſtérité, qui vous croira un
„ tyran, ou qui du moins vous repro-
„ chera, qu'ingrat à la République,
„ vous avez mis des bornes à ſa gran-
„ deur & à ſa félicité? Car vous n'igno-

An de Rome. 725.

„ rez pas, Seigneur, qu'elle ne doit sa „ réputation & sa gloire qu'au genre de „ gouvernement que vous voulez dé„ truire. Rendez-la donc à elle-même, „ puisque vous le pouvez, & que maî„ tre de toutes ses forces, on ne pourra „ imputer qu'à votre seule générosité, „ le plus grand exemple de modéra„ tion que le monde puisse jamais „ voir. „

XV. Discours de Mécenas.

„ Ne vous laissez pas surprendre, Cé„ sar, à des noms vains & à des termes „ spécieux, (répliqua Mécenas, quand „ Agrippa eut cessé de parler.) Le ciel „ équitable vous éleve sur votre patrie, „ devenez-en le pere; consultez plutôt „ ses besoins, que la voix du peuple, „ qui semblable aux enfans, ignore ce „ qui lui est profitable ou nuisible. La „ République est aujourd'hui comme un „ vaisseau battu de la tempête, & prêt „ à faire naufrage si une main puissante „ & habile ne le sauve. J'avoue qu'en „ son premier âge, & lorsqu'elle ne „ commandoit qu'à un petit pays, un „ maître ne lui étoit pas nécessaire, mais „ maintenant qu'elle n'a de bornes que „ celles du monde, elle ne peut être „ régie que par une puissance unique. „ Autrefois l'exacte discipline des Ro„ mains, leur morale austere & la crain„ te de leurs voisins leur tenoient lieu „ d'un maître. Et cependant quels trou-

„ bles n'a-t'on point vu chez eux, malgré ces tems vertueux ? Quelles révolutions dans cè petit Etat, quelles fureurs à la seule occasion des Tribuns ? Que ne souffrirent point Camille surnommé avec raison le second fondateur de Rome ; Scipion le destructeur de la fiere Carthage, & Coriolan le vainqueur des Volsques ? Tous trois furent également malheureux, parce qu'un mérite brillant les mettoit au-dessus du commun des citoyens. Que l'on nous vante après cela les premiers tems de la République ? Et si nous rappellons le souvenir des derniers, quelles miseres, quels désordres ! Mais, Seigneur, vous les avez finis : achevez ce que vous avez commencé, votre Empire sera notre repos, & le vôtre ; car il n'y a de fureté pour vous, que dans la continuation du pouvoir suprême. Pompée tomba dans le mépris au moment qu'il congédia ses troupes à Brunduse. Et si le grand Jules a péri, ce n'est pas pour s'être approprié toute l'autorité ; ce n'est que parce qu'il l'exerça avec trop de hauteur, ce qu'apparemment vous ne ferez pas. Ne balancez donc plus. Il n'y a plus de milieu pour vous ; vous serez le dernier des Romains si vous cessez d'être le premier. „

An de Rome, 725.

An de Rome. 725.

Octavius donna des louanges à la ſincérité d'Agrippa, & ſon approbation à l'avis de Mécenas, qui au fond étoit le ſien. Il avoua même qu'il s'y ſentoit entraîné par la force du deſtin, dont il falloit plutôt exécuter les décrets que ſuivre ſa volonté propre. Ayant beſoin de conſeils dans l'exercice de ſon pouvoir ſouverain, il en demanda à ſes amis. Dion Caſſius nous a conſervé ceux que Mécenas donna à ſon maître en cette occaſion. Ils tendoient en général à lui prouver : " Qu'une conduite
,, vertueuſe feroit pour lui une garde
,, plus ſûre que celle des légions : Que
,, ſi le peuple le voyoit mener une vie
,, irréprochable & modeſte, ſe contenter
,, des revenus que l'Etat lui aſſigneroit,
,, ſans en lever de nouveaux, & ne condamner perſonne pour des fautes qu'il
,, commettoit lui-même, il ſe feroit infailliblement aimer ; qu'enfin la plus
,, certaine regle en matiere de gouvernement, étoit d'acquérir l'amitié du
,, peuple, & de faire exactement pour
,, ſes ſujets, ce qu'un prince voudroit
,, que l'on fît pour lui, ſi au lieu de
,, régner, il devoit obéir. ,, Quant au titre qu'Octavius devoit prendre, Mécenas lui conſeilla d'éviter les noms de Monarque ou de Roi, noms odieux aux Romains, de ſe contenter de celui de Céſar, & d'y ajouter le titre d'Em-

XV. Conſeils de Mécenas.

pereur, ou quelque autre propre à concilier le respect. Octavius suivit dans tous les points les consels de ce sage politique, & leur dut la gloire & le bonheur de son regne.

An de Rome. 725.

La politesse, le savoir & le bon goût avoient alors atteint le point de perfection chez les Romains, à en juger par tant d'excellens ouvrages que leur seul mérite a sauvés de l'oubli. Ovide & Horace, (car nous avons déjà parlé de Virgile,) esprits élevés & heureux, fleurirent sous Octavius, & eurent part à son amitié, comme à celle de Mécenas. Tite-Live, le premier des historiens Latins, vécut en même-tems qu'eux. Plusieurs autres écrivains estimables, quoique moins illustres que ceux que j'ai nommés, firent aussi honneur au regne d'Octavius. L'estime que ce Prince (en cela plus habile, & entendant mieux ses intérêts, que la plupart des Princes d'aujourd'hui,) faisoit des productions de l'esprit, & les faveurs dont il combloit les bons auteurs, ont immortalisé sa gloire aussi-bien que celle de son siecle, qui servira toujours de modele aux siecles les plus éclairés.

OVIDE. HORACE. TITE-LIVE.

Outre son goût naturel qui lui faisoit discerner & sentir les bons ouvrages, il avoit encore un talent rare pour connoître les différens caracteres des hommes, leurs dispositions particulie-

An de Rome. 725.

res, les divers degrés d'ambition des grands, & le point fixe où il falloit les borner. Il méprisa toujours les discours injurieux & les écrits satyriques qu'on répandoit contre lui ; & il suivit en cela la maxime de Jules-César, & les leçons de Mécenas, qui étoient de ne faire attention à ces choses que pour connoître les dispositions & les sentimens du peuple.

Octavius parvenu à son cinquieme Consulat, prit publiquement par le conseil de Mécenas, la qualité d'Empereur, non dans le sens qu'il avoit eu jusqu'alors, (qui étoit proprement une louange, puisqu'il ne se donnoit à un Général qu'en conséquence d'une victoire ;) mais en tant qu'il renfermoit le commandement absolu, & tel que le Sénat l'avoit auparavant accordé par un décret à Jules-César. Quoiqu'Agrippa pensât souvent autrement que Mécenas, il exécutoit pourtant tout ce qu'Octavius lui ordonnoit, avec le même zele, & la même exactitude, que s'il l'eût conseillé. L'Empereur avoit aussi pour lui les plus grands égards, parce qu'il lui étoit redevable de ses victoires & de sa grandeur. Cette année il le fit censeur, afin de l'avoir pour collégue dans cette charge, qui seule avoit conservé toute la dignité que les autres avoient perdue.

Comme elle donnoit à ceux qui en étoient revêtus, le droit d'inspection générale sur chaque ordre de l'Etat, & sur chaque particulier, Octavius fit tous les changemens qu'il lui plut. Il commença la réforme par le Sénat, & en retrancha beaucoup de chevaliers, & encore plus de Plébéïens indignes de ce rang, que le désordre de l'Etat y avoit placés. Loin cependant de diminuer le nombre des Sénateurs, il l'augmenta de cent, qu'il ajouta à ceux que son prédécesseur avoit revêtus de cette dignité. Il affecta dans cette réforme de faire voir qu'il honoroit beaucoup le Sénat, afin de ne pas tomber dans le même malheur que Jules-César, dont le mépris injurieux pour un corps composé des plus illustres familles de Rome, fut bien plus la cause de sa mort funeste, que l'intérêt de la liberté publique.

An de Rome. 725.

XVI. Octavius réforme le Sénat.

Il mit au rang des consulaires Cluisius & Furnius, qui ayant été désignés Consuls, n'étoient cependant point parvenus au Consulat. Il donna aussi à diverses familles le rang de patriciens, afin de les consoler des pertes qu'elles avoient faites dans les guerres civiles. Mais il borna le privilége qu'avoit la noblesse de voyager en tous lieux sans permission, à la seule Italie, hors de laquelle il lui fut défendu de sortir sans

XVII. Loix sur les voyages.

An de Rome. 725.

un congé formel ; loi qui subsista sous ses successeurs, comme sous lui, parce qu'ils comprirent combien il est dangereux que des personnes de condition prennent dans leurs voyages des maximes & des sentimens contraires au repos de l'Etat où ils sont nés, & ne se lient trop avec des étrangers inquiets ou vicieux. Octavius cependant permit de voyager jusqu'en Sicile, & dans la Gaule Narbonnoise, pays dépourvus de tout ce qui pouvoit exciter une révolte, & où l'amour du plaisir plus vif qu'ailleurs, pouvoit plutôt amollir le cœur que le remplir d'ambition.

An de Rome. 726.

Le sixieme Consulat d'Octavius, dans lequel Agrippa fut encore son collégue, devint remarquable par la solennité du lustre qui n'avoit point été célébré depuis long-tems. Dans le dénombrement qui s'y fit, on compta quatre millions soixante-trois mille personnes, en y comprenant, femmes, enfans, domestiques & esclaves. Ce nombre presqu'incroyable en comparaison de ce que l'on voit aujourd'hui dans les plus grandes villes du monde, cesse d'être si étonnant, quand on fait réflexion que Rome avoit cinquante milles de circuit, selon de bons auteurs, c'est-à-dire, environ vingt lieues. Les jeux qu'Octavius donna cette même année en mémoire de la bataille d'Actium eu-

rent cela de particulier, qu'il fut ordonné par une loi expresse aux quatre colléges des Prêtres; savoir, des Pontifes, des Augures, des Septemvirs & des Décemvirs, de les réïtérer de cinq ans en cinq ans.

An de Rome. 726.

Il n'y eut point d'espece de divertissemens que l'on n'inventât dans les premieres années du regne d'Octavius, & tous à ses dépens, afin d'amuser le peuple, & de détourner son attention de dessus le gouvernement. L'Empereur nomma deux Prétoriens intendans du Fisc, & distribua quatre fois autant de blé au peuple, qu'on lui en donnoit auparavant. Et parce que plusieurs Sénateurs, faute de moyens, ne pouvoient vivre avec dignité, il fournit de l'argent à tous ceux de leur corps qui en avoient besoin. Il annulla les créances sur le trésor public, contractées avant la bataille d'Actium, & n'en excepta que celles qui appartenoient aux édifices publics. Il défendit d'offrir dans l'enceinte du Pomœrium de Rome aucun sacrifice aux dieux des Egyptiens; ce qui ne provenoit d'aucune irréligion, puisque d'ailleurs il prit un soin particulier des cultes établis & de la réparation des temples. Il data aussi de son sixieme Consulat un décret contre divers abus qui s'étoient glissés, surtout pendant le dernier Triumvirat.

An de Rome. 727.

Étant Conſul pour la ſeptieme fois ; & jugeant toutes choſes diſpoſées à l'exécution de ſon grand projet, il vint au Sénat, dont une partie étoit prévenue ſur ce qu'il alloit dire, & il prononça un diſcours fort étudié, pour ſonder juſqu'où il pourroit porter ſes eſpérances.

XVIII. Diſcours d'Octavius pour abdiquer l'Empire.

" Quand je penſe, dit-il, à l'immenſité de l'Empire Romain, je ne " comprens pas qu'il y ait un homme " aſſez hardi pour entreprendre ſeul de " le gouverner. Quelle nation n'eſt pas " venue nous demander la paix, ou " n'y a pas été contrainte par la force de " nos armes ? Quel peuple nous refuſe " aujourd'hui l'obéiſſance : & quelles autres bornes à notre Empire que celles " du lever & du coucher du ſoleil ? Qui " peut donc porter un tel fardeau ? Nul " homme, mais les ſeuls Dieux immortels. En mon particulier, je m'en déclare incapable : quoique j'aie eu la " gloire de mettre fin à nos guerres civiles, & de contribuer plus que perſonne au bonheur que Rome goûte " aujourd'hui. Ce n'eſt pas que je ne " comprenne quel plaiſir ce ſeroit de " régner ſur le premier Empire de la " terre, & que je ne voie que les occaſions pourroient m'y conduire. Mais " j'y renonce, je le proteſte, & je dépoſe volontairement devant vous l'autorité à laquelle mes victoires & vos

„ suffrages m'ont élevé. Mettez vous-„ mêmes le prix à une action que j'esti-„ me aussi glorieuse qu'elle est juste & „ bien au-dessus des conquêtes des Gau-„ les, de la Bretagne & de l'Egypte, & „ presque aussi hardie que celles d'un „ Coclès, d'un Scévole, d'un Curtius, „ d'un Régulus, d'un Décius. Et pour „ vous témoigner que je conserve la „ modération de ces illustres Romains, „ je ne vous rends pas seulement à vos „ loix & à vos anciens priviléges : je „ vous abandonne encore tout ce que je „ tiens des droits de ma naissance. Puis-„ se ce que je fais aujourd'hui être d'un „ présage heureux à ma patrie ! „

An de Rome. 727.

XIX. Impressions que ce discours fait sur l'esprit des Sénateurs.

Le discours d'Octavius, qui fut beaucoup plus long qu'il n'est ici, fit des impressions bien différentes sur les esprits des Sénateurs, quoiqu'elles revinssent à la même chose. Ceux qui en connurent le motif, ne s'éloignerent point des intentions de l'orateur ; le reste soupconna ce que les premiers voyoient, ou crut simplement ce qu'il disoit. Les uns admiroient sa politique & ses déguisemens : les autres en étoient alarmés ; aucun ne goûtoit l'artifice de son discours. Plusieurs ne cherchoient à rentrer ni sous l'Aristocratie, ni sous la Démocratie, parce qu'ils étoient content d'Octavius : la meilleure partie fatiguéede tant de combats livrés inutile-

ment pour la défenſe des loix & de la liberté, ne ſouhaitoit plus que la paix, & préferoit l'état préſent au danger de combattre pour des droits déſormais trop difficiles à rétablir. Ainſi à proprement parler, il n'y avoit que ſur les moyens qu'on ne s'accordoit point. Car ceux qui auroient voulu voir rentrer Octavius dans une vie privée, redoutoient les ſuites de ce changement ; & ceux qui craignoient ſon abdication, ne laiſſoient pas de ſentir qu'elle leur conſervoit des eſpérances qu'ils n'auroient plus. Cette confuſion de ſentimens fit qu'aucun de ceux qui furent préſens au diſcours d'Octavius, ne dit ce qu'il penſoit, & que tous en général le prierent de conſerver le ſouverain pouvoir, & lui prouverent même qu'il le devoit. Pour le garantir d'un ſort pareil à celui de ſon oncle, le Sénat dans cette même ſéance ordonna qu'il auroit une garde ordinaire, dont la paye excéderoit d'une moitié celle des légionnaires. C'eſt ainſi qu'Octavius, en feignant de vouloir abdiquer l'autorité ſouveraine, trouva le ſecret de ſe faire confirmer, par ceux-mêmes qui ne la voyoient qu'à regret entre ſes mains. Pour montrer néanmoins qu'il n'en vouloit pas abuſer, il refuſa le gouvernement général de toutes les Provinces, & le droit de l'exercer à

An de Rome. 727.

perpétuité. Il laissa au Sénat les moins considérables, & celles qui étoient au centre de l'Etat, sous prétexte qu'elles étoient plus aisées à régir; & il réserva les plus puissantes & les plus éloignées, en disant, qu'il vouloit que les peres conscripts jouîssent tranquillement de leur autorité, & qu'il gardoit pour lui la peine & le danger. Le vrai motif de cette disposition étoit d'ôter au Sénat un crédit dangereux, & d'être le maître de toutes les troupes. Le partage du Sénat & du peuple, fut l'Afrique, la Numidie, la Lybie appelée Cyrénaïque, l'Asie Mineure, la Grece, l'Epire, la Dalmatie, la Macédoine, les isles de Crete, de Sicile, de Sardaigne, & la partie de l'Espagne nommée Bœtique. Celui d'Octavius comprenoit le reste de l'Espagne, les Gaules, la Germanie, la Syrie, la Phœnicie, l'Egypte, &c. qui étoient toutes Provinces frontieres de l'Empire. Il n'en prit d'abord le gouvernement que pour dix ans, afin d'éviter le titre de gouverneur perpétuel, si fatal à Jules-César; & il déclara qu'il s'en démettroit dès qu'il les auroit pacifiées. Après cette destination, il établit deux sortes de patriciens sur ces Provinces, & il affecta de ne donner pour gouverneur à l'Egypte, qu'un patricien chevalier, c'est-à-dire, du moindre rang, & en-

An de Rome, 727.

An de Rome. 727.

core avec un titre inférieur à celui des autres gouverneurs, de peur que des personnes d'un plus haut rang ne se prévalussent des avantages de ce pays, & ne se révoltassent un jour. Il donna à des Sénateurs les Provinces d'Afrique & d'Asie, & les autres à des prétoriens, avec cette restriction, que s'ils avoient géré quelque magistrature à Rome, ils ne pourroient que cinq ans après, prétendre aux gouvernemens, ni les garder qu'un an; qu'ils les quitteroient dès que leur successeur y arriveroit, & qu'ils seroient obligés d'être de retour à Rome, trois mois après leur départ de la Province.

Dès qu'Octavius eut été declaré maître de l'Empire, on lui conféra divers honneurs tous nouveaux. Il fut ordonné par un Sénatus-Consulte, qu'on planteroit des lauriers devant la porte de sa maison, qu'on attacheroit trois couronnes de chêne à ces arbres, pour marquer qu'il étoit le vainqueur des ennemis, & le conservateur des citoyens. On nomma *palatium*, (palais,) la maison, où il demeuroit, sans aucun décret, mais seulement parce qu'il faisoit sa résidence sur le Mont-Palatin, où son *prætorium* étoit aussi. Comme Romulus avoit autrefois habité cette même colline, le séjour qu'y firent les Empereurs en devint encore plus respectable; d'où

vient, que quand ils firent ailleurs leur demeure, ils conserverent toujours le nom de palais. On agita dans le Sénat si on donneroit à Octavius le surnom de Romulus, parce qu'il étoit réputé second fondateur de l'Empire, mais ce nom fut rejeté ; & il adopta comme le plus respectable de tous, celui d'Auguste, proposé par Munatius Plancus, parce que les Romains nommoient *Augusta* tous les temples & les lieux consacrés par les augures. Octavius auroit assez aimé celui de Romulus ; mais parce que ce nom réveilloit l'idée de Roi, il le refusa, & accepta l'autre qui exprimoit plutôt la dignité que la puissance, & imprimoit plutôt la vénération que la terreur, d'où vient que les Grecs l'exprimoient par le terme de Σεβαστος Il y eut aussi une loi nommée *lex regia*, qui transporta à la personne d'Auguste toute l'autorité du Sénat & du peuple. Quand les dix années de son gouvernement finirent, on le lui continua encore pour autant de tems, ce qu'on réitéra de même jusqu'à sa mort. De là vint que ses successeurs, quoiqu'ils jouïssent toute leur vie de l'Empire, voulurent à son exemple solenniser la fête de chaque décennaire de leur regne, pour marquer le renouvellement de leur puissance.

An de Rome, 727.

C'est ainsi qu'Octavius-César-Augus-

An de Rome. 727.

te devint un puissant monarque, & le maître de l'Empire Romain, sans avoir obtenu ce rang ou par héritage, ou par usurpation, ou par droit de conquête, ou par élection ; mais par un moyen qui tenoit de ces quatre moyens. Cet étonnant changement se fit l'an 727 de la fondation de Rome, & du monde 3979, la seconde année de la 188 Olympiade, 482 ans depuis l'établissement des Consuls, 303 depuis le commencement de l'Empire des Macédoniens, 33 depuis le mélange de l'Etat Républicain avec le pouvoir arbitraire, 17 ans après lamort de Jules-César, & 27 ans avant la naissance de Jesus-Christ.

Par cette fameuse révolution on vit finir la plus grande République du monde, & commencer la plus puissante monarchie qui fût jamais : monarchie si bien fondée, si fermement établie, que la conduite tyrannique de tant de monstres qui succéderent à Auguste, ne purent l'ébranler : monarchie qui n'admet point de comparaison avec aucune autre, si on la considere par rapport à sa puissance, à ses richesses, à son étendue & à sa durée : monarchie enfin que les Romains crurent pendant long-tems si bien établie, qu'ils la nommerent éternelle. Le nombre d'Etats qu'elle rassembloit, est étonnant : en Europe ; l'I-

talie, les deux Gaules, l'Espagne, la Grece, l'Illyrie, la Dacie, la Pannonie, & une portion de l'Angleterre & de la Germanie : En Asie ; l'Asie mineure, l'Arménie, la Syrie, la Judée, avec une partie de la Mésopotamie & de la Médie : En Afrique ; l'Egypte, la Numidie, la Mauritanie, & la Lybie, sans compter toutes les isles & les démembremens de diverses autres Provinces : ce qui formoit environ 1500 ou 2000 lieues de longueur, & la moitié ou peu s'en faut de largeur. Quant aux revenus annuels, ceux qui les ont le moins exagérés les font monter à quatre cens millions de notre monnoie, dont les Gaules en payoient soixante & quinze, sans que les peuples fussent surchargés. Et ce qui pourroit faire croire que depuis on ne se borna pas à cela, c'est ce que dit Vespasien à son avénement à l'Empire, que pour le conserver en son entier, il avoit besoin de quatre cents milliards de sesterces, ce qui revient à trois cens douze millions de livres sterlings, & qui est inconcevable. Pour ce qui est des Romains, ils n'avoient plus alors ce courage invincible, ce génie élevé, cette grandeur héroïque, si remarquables dans le tems de la République ; mais en récompense ils étoient sociables, polis, & tranquilles. Plus de guerres ni civiles, ni étrange-

An de Rome. 727.

An de Rome. 727.

res : les arts & les sciences fleurissoient ; & les plaisirs se multiplioient avec les richesses.

Auguste rendit le monde heureux ; autant qu'il le fut lui-même ; il n'avoit rien à souhaiter du public, ni le public de lui : & on a eu raison de dire, en considérant les maux qu'il fit souffrir avant son élévation à l'Empire, & les biens qu'il procura depuis qu'il y fut parvenu, qu'il devoit ou ne point naître, ou ne point mourir. Mais comme ce n'est que par un récit fidelle de sa vie & de sa conduite, qu'on peut connoître ce qui a proprement fait la félicité de son regne, & que la premiere partie de cette histoire étoit destinée à celle de la République Romaine, il faut renvoyer ce détail à la seconde, qui ne contiendra que la vie des Empereurs, dont Octavius-César-Auguste a été le premier ; quoiqu'il ne soit que le second dans l'ordre que nous sommes obligés de suivre.

Fin du second Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

A

M.

Fin de la Table des Matieres du Tome second.

